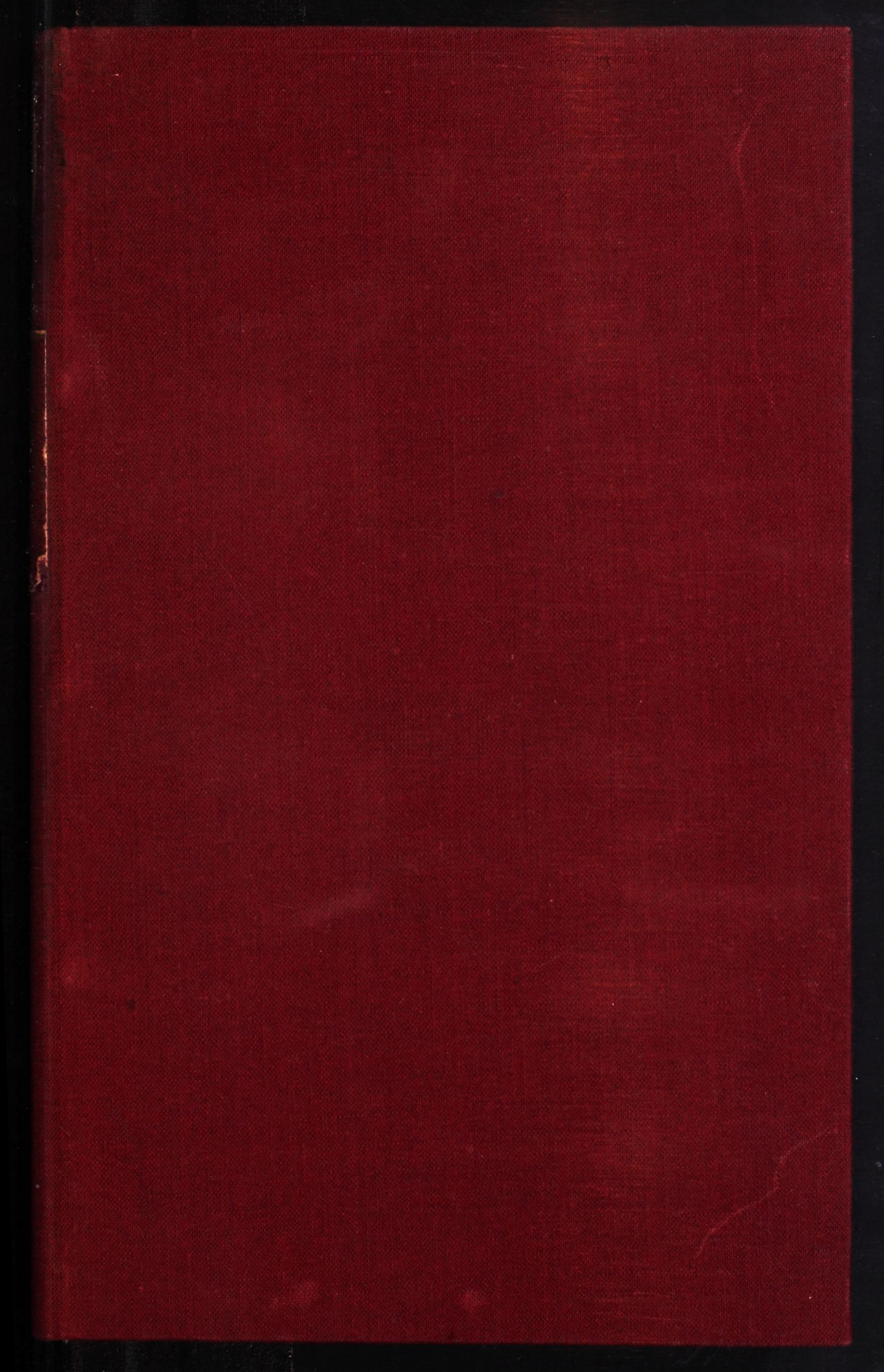
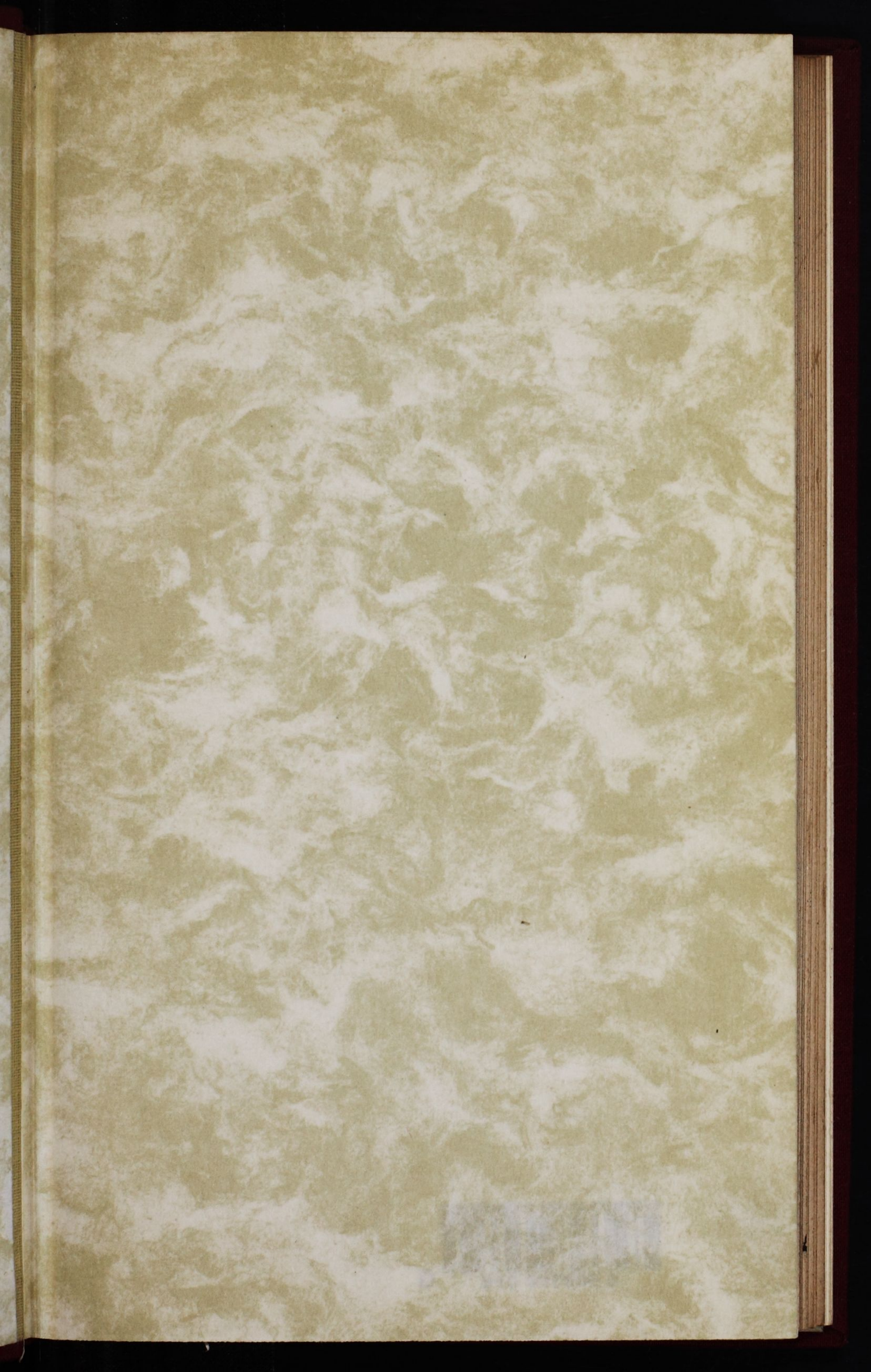



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE POLOGNE
2









# HISTOIRE GÉNÉRALE
DE
# POLOGNE.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN,
RUE ET HÔTEL MIGNON, 2.

# HISTOIRE
## GÉNÉRALE
DE
# POLOGNE,

D'APRÈS LES HISTORIENS POLONAIS

NARUSZEWICZ, ALBERTRANDY,
CZACKI, LELEWEL,
BANDTKIE, NIEMCEWICZ, ZIELINSKI,
OGINSKI, CHODZKO, KOLLONTAY,
PODCZASZYNSKI, MOCHNACKI,

ET AUTRES ÉCRIVAINS NATIONAUX DE LA POLOGNE.

## TOME SECOND.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

1834.

# HISTOIRE
## DE
# POLOGNE.

---

## SUITE
## DE L'ÉPOQUE IV.

---

### SIGISMOND I, LE VIEUX.

Au moment où l'on faisait des préparatifs pour l'enterrement d'Alexandre, arriva à Wilna Sigismond I[er], avec deux cents chevaux. Il avait été appelé encore du vivant de son frère, pour assoupir les troubles. La Lithuanie le proclama, d'une commune voix, pour duc de Lithuanie; et les Polonais, quelque piqués qu'il fussent de ce qu'on n'avait pas attendu la commune élection, le nommèrent aussi pour leur roi et maître avec le même enthousiasme. Son couronnement suivit de près l'enterrement d'Alexandre(1).

(1) Bandtkie, t. II, p. 114.

Pour apprécier avec justice tout le bien que ce prince fit pour ses peuples, il est indispensable de jeter les yeux sur la situation où il trouva la Pologne à son avénement à la royauté.

Les malheureux règnes de Jean-Albert et d'Alexandre avaient laissé partout des traces visibles de ruine et de malaise. La Russie, la Podolie et la Wolhynie avaient été changées en déserts par les continuelles invasions des Tatars; la Lithuanie elle-même en avait souffert beaucoup (1); mais les plus redoutables ennemis de la Pologne furent, à cette époque, les tzars de Moskovie. Déjà Yvan Vasilevitch avait secoué le joug des Tatars; déjà par l'asservissement de Casan, de la Sibérie, de Tver, de Sievierz et de Nowogrod, il s'était rendu le plus redoutable et le plus puissant des princes du Nord; déjà, tournant ses vastes projets sur le Midi, il avait commencé à s'emparer de toutes les conquêtes de Witold. Les Polonais étaient encore supérieurs par le courage et par la connaissance de l'art de la guerre; mais à mesure que les tzars, forts de leurs trésors et de l'abondance qui régnait dans leurs états, acquéraient tous les jours plus de pouvoir et de puissance, les rois de Pologne perdaient sen-

(1) Niemcewicz, p. 185.

siblement et leur autorité et les moyens de la maintenir (1). Avant l'invention de la poudre et des armes à feu, quand le sort d'un combat se décidait par le choc et le conflit d'un individu avec l'autre, la dextérité, la souplesse et la force physique que les Polonais avaient acquises dans les tournois, étaient suffisantes pour les faire triompher de leurs voisins. D'ailleurs, il était facile aux Piasts de réunir, au besoin, un nombre d'hommes nécessaire pour conjurer l'orage, il leur était facile de les congédier avec sa cessation; mais l'invention de la poudre changea la tactique, la rendit infiniment plus coûteuse qu'elle ne l'était auparavant, fit naître la nécessité d'avoir des canons, des hommes instruits, et continuellement en activité. Malheureusement les moyens d'y remédier diminuaient à mesure que les obstacles s'augmentaient (2). La noblesse s'était affranchie de tout impôt sur les villes et les agriculteurs; de là l'opulence des uns, la pauvreté et la disette des autres; l'impossibilité du gouvernement à parer aux plus pressants besoins de l'état. Il existait bien encore de vastes domaines de la couronne; mais ils avaient été prodigués aux particuliers par les rois prédé-

(1) Niemcewicz, p. 186.
(2) Bandtkie, t. II, p. 117.

cesseurs de Sigismond, ou donnés aux grands pour prix de leur zèle à fournir des troupes dans les besoins pressants de la république. A la suite de la mort d'Alexandre, dont la profusion avait surpassé celle de ses prédécesseurs, tous les domaines se trouvèrent ou distribués ou engagés (1).

Telle était la situation de la Pologne et de la Lithuanie, lorsque Sigismond prit les rênes du gouvernement. Il est encore digne de remarque que Sigismond, dans une lettre adressée à la nation pour lui annoncer son avénement, paraît reconnaître le droit que les Polonais avaient d'élire leur maître, parce qu'il commençait sa lettre ainsi : « Nous, Sigismond, faisons savoir qu'avec « le consentement de tous les prélats, des grands, « de toute la noblesse et du peuple, la couronne « polonaise vient d'être placée sur notre tête. » Tandis que la même couronne, son prédécesseur Alexandre la regardait comme héréditaire, puisqu'il annonce son avénement en ces termes : « Nous, Alexandre, faisons savoir que par la « grace de Dieu et de notre Sauveur, nous som- « mes monté sur le trône. »

La première occupation de ce roi fut de por-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 187.

ter remède aux maux les plus criants du royaume, en améliorant les finances dilapidées par ses successeurs. Jean Boncz, trésorier du roi, par sa sage économie et par sa bonne administration, mit ordre dans le trésor, racheta les domaines royaux qui se trouvaient engagés, rendit à la couronne ses revenus sans avoir établi de nouveaux impôts (1). Sigismond arrêta les brigandages, institua les tribunaux, fit imprimer le statut d'Alexandre qui devait servir de base à tous les jugements. Il institua la nouvelle charge des maîtres des requêtes religieux et civils (2).

Le début du règne de Sigismond fut signalé par la guerre contre la Russie. Glinski, ce célèbre vainqueur des Tatars à Kleck, en alluma le flambeau. Bouffi d'orgueil, et entraîné par la vivacité de son caractère turbulent, il nourrissait des sentiments de haine contre tous les grands de la Lithuanie. Jean Zabrzezinski, palatin de Troki, homme d'un grand crédit dans ce duché, l'accusa de trahison envers l'état (3). Glinski demanda au roi la permission de pouvoir se justifier de cette calomnie; mais on défendit l'accès des appartements du roi à cet homme

(1) Bandtkie, t. II, p. 120.
(2) Lelewel, p. 172.
(3) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 179.

qui vivait en intimité avec Alexandre. Glinski indigné dévora pourtant cet affront. Il s'appuya de l'entremise du frère du roi, Wladislas, roi de Bohême et de Hongrie. Essuyant encore des refus, et voyant toutes ses démarches pour fléchir le roi infructueuses, il jura de se venger. Non content d'avoir dépouillé Zabrzezinski de la dignité palatinale, il envahit sa maison, et immola son adversaire à son courroux. L'attentat étant trop grand pour que Glinski eût l'espoir d'obtenir sa grace, il étouffa ses remords à force de crimes. Il déserta avec tout son parti chez les Moskovites. Accueilli avec transport, revêtu des plus grandes dignités, il aida la Moskovie à repousser l'agression des Tatars, et tourna leurs armes contre sa propre patrie, en se chargeant du commandement en chef des troupes envoyées contre la Pologne (1). Ce procédé de Glinski arrache le roi à ses améliorations si utiles à la Pologne. Il envoie d'abord Nicolas Firley pour arrêter les progrès de Glinski, et se met ensuite en marche en personne. Sigismond force l'ennemi à lever le siége de Minsk. Glinski, à la tête de 60,000 hommes, se replie au-delà du Borysthène. Comme les Polonais éprouvaient des obstacles pour franchir ce fleuve, Sigismond, voulant

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 180.

donner une nouvelle impulsion à ses troupes, passe à cheval le fleuve, poursuit l'ennemi et remporte une victoire complète. Ayant ordonné à Firley, grand-général de la couronne, et à Constantin, duc d'Ostrog, grand-général de la Lithuanie, l'ordre de poursuivre l'ennemi et de porter la mort et la dévastation dans les pays des Moskovites, le roi se reporta sur Smolensk. La célérité de la marche de ses deux grands-généraux répandit la consternation dans les esprits. Le tzar proposa la paix qui fut conclue sous les conditions que tous les châteaux de Glinski seraient rendus au roi ; que Glinski et ses partisans resteraient en Russie et que les prisonniers de guerre seraient rendus de part et d'autre. Ainsi, plusieurs Polonais revinrent dans leur patrie, et les ambassadeurs moskovites emmenèrent avec eux les femmes des amis et les enfants de Glinski. Ces malheureux quittèrent leur patrie avec regret et les larmes aux yeux. Constantin d'Ostrog obtint auprès du roi la grace de plusieurs de ces victimes innocentes (1).

Cette guerre n'était pas encore finie, lorsque Bogdan, palatin de Valachie, entra en Pologne, dévasta la Pokucie, et tenta de prendre Léopol. Nicolas Kamieniecki, palatin de Krakovie, pre-

(1) Bandtkie, t. II, p. 121.

mier grand-général de la couronne, passe avec ses troupes en Valachie et opère une grande diversion qui force Bogdan à revenir sur ses pas pour défendre son pays. Les deux armées se trouvèrent en présence au passage du Dniester; et quoique l'ennemi fût numériquement plus fort, cependant la bravoure et les talents militaires du général polonais surent suppléer au nombre. Cette brillante victoire décida la paix, à la conclusion de laquelle Wladislas, roi de Bohême et de Hongrie, contribua beaucoup. Par suite de cette paix, la Valachie et la Moldavie se soumirent à l'hommage envers la Pologne, ce qui fut dans la suite la source des longues et sanglantes guerres que la Pologne fut obligée de faire aux Turcs pour se maintenir dans ce droit (1).

Jules II, pape, envoya complimenter Sigismond au sujet de la victoire remportée sur les Valaques, et affecta de l'engager à une guerre contre la Turquie. Son dessein était de chasser les Turcs de l'Europe. Il offrit au roi le commandement en chef de toutes les troupes de la chrétienté, en promettant de l'appuyer de puissants renforts, plein d'espoir que sous les auspices d'un tel chef il ne manquerait pas de célébrer le service divin à Constantinople. Les pieuses mais inutiles in-

(1) Lelewel, p. 173.

stances du pape ne purent ébranler un roi qui avait appris, aux dépens de son oncle, le peu de fonds que l'on devait faire sur les promesses des puissances chrétiennes (1). Sigismond aima mieux rassurer ses frontières contre les Tatars. La pension de 15,000 ducats qu'on avait, en 1506, résolu de payer au kan pour empêcher son peuple de faire des incursions sur le territoire de la Pologne ne faisant pas l'effet que l'on avait espéré d'obtenir, Sigismond résolut de ramener les Tatars à la raison par les armes. La guerre fut donc déclarée. Une bataille rangée, remportée à Wisniowice par Lanckoroniski, staroste de Kamieniec, et par Constantin d'Ostrog, qui passèrent au fil de l'épée 24,000 Tatars, apprit à ces barbares à être plus scrupuleux sur l'observation de leur parole. Sigismond n'en demeura pas là ; loin de se fier à leur foi, il augmenta le nombre de ses troupes, pour tenir cet ennemi en respect.

Ayant rendu la paix à ses états par des victoires éclatantes, Sigismond se livra aux occupations pacifiques tendant à raffermir le bonheur de ses peuples. Pour maintenir la stabilité de sa couronne, il épousa Barbe, fille d'Etienne de Zapol, palatin de Transylvanie. L'empereur Maxi-

(1) Bandtkie, t. II, p. 122.

milien regardait d'un œil d'envie cet établissement, parce que la maison de Zapol déconcertait toujours les desseins que les Autrichiens avaient conçus sur la Hongrie, et le roi se rendit plus puissant par cette alliance avec la Transylvanie (1). Peu courageux à nuire ostensiblement, Maximilien excitait sourdement contre Sigismond et les chevaliers teutoniques, et les Moskovites. Vasil Ivanovitch entra en Pologne. Glinski prit par trahison Smolensk. Fier de cette conquête, le tzar envoya 80,000 hommes à Wilna (2). Constantin, duc d'Ostrog, secondé de Jean Swiesczewski, marcha au-devant de l'ennemi avec 33,000 hommes. Les deux armées se rencontrèrent à Orsza. La victoire, long-temps douteuse, se déclara en faveur des Polonais. Elle fut complète. 40,000 Moskovites demeurèrent sur la place; le général en chef Czeladin et un grand nombre de boyards furent faits prisonniers. Cependant les résultats de cette victoire ne furent pas satisfaisants; car, soit que la saison fût déjà trop avancée, soit que la guerre contre la Prusse allât éclater, le roi ne poursuivit pas ses avantages; il remplit seulement de milices les châteaux limitrophes, se rendit à Krakovie et ensuite à

(1) Niemcewicz, p. 189.
(2) Bandtkie, t. II, p. 124.

Presbourg, où il était invité par Maximilien. Il sut vaincre; il ne sut pas profiter de sa victoire (1).

Sur ces entrefaites, Glinski, malgré les services signalés qu'il avait rendus à la Moskovie, subit le sort réservé aux traîtres (2). La vengeance assouvie dessilla les yeux de ce malheureux. Son cœur ulcéré, mais non entièrement dépravé, conserva la mémoire de sa patrie. Il fit des démarches auprès de Sigismond pour obtenir sa grace, et l'aurait obtenue, si son caractère bouillant n'eût inspiré à ses adversaires la crainte de sa vengeance. Ils avertirent sourdement le tzar des intelligences que Glinski entretenait avec Sigismond. Indigné de sa duplicité, ce potentat lui fit crever les yeux et le jeta dans les fers. Ainsi finit Glinski, digne d'un meilleur sort. Telles furent les suites de la jalousie et des divisions des grands, qui, en causant leur propre malheur, creusèrent le tombeau de leur patrie (3).

L'invitation de Sigismond au congrès de Presbourg n'était pas sans une arrière-pensée. Maximilien I[er], ne pouvant nuire à Sigismond par les guerres qu'il lui avait suscitées, affecta d'arriver

(1) Niemcewicz, p. 190.

(2) Lelewel, p. 175.

(3) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 181.

à ses fins par la voie de la négociation. Arrivé à Presbourg avec son frère Wladislas, roi de Bohême et de Hongrie, Sigismond fut sollicité par plusieurs seigneurs polonais de ne pas partir pour Vienne, où l'empereur l'attendait; mais Sigismond, plein de confiance dans Maximilien, dont les sentiments de vertu et d'honneur étaient connus, se mit en route dans l'espérance (1) de gagner son cœur et d'obtenir la paix avec les chevaliers teutoniques. Ce congrès ne fut d'aucun avantage pour la Pologne; mais il couronna au contraire les vœux de Maximilien en lui donnant accès à la couronne de Hongrie et de Bohême, par le mariage de son neveu avec Anne, nièce de Wladislas, roi de Hongrie. Maximilien promit seulement à Sigismond d'engager la Moskovie à la paix, et de réduire les chevaliers à lui rendre hommage; offrant, en cas de refus, de seconder le roi avec ses troupes qu'il enverrait d'Allemagne. On voulut encore engager le roi dans la guerre contre la Turquie, avec laquelle il n'était pas lié par des traités. Mais ce prince clairvoyant sut s'y refuser (2).

A son retour en Pologne, Sigismond trouva bien des sujets de douleur. La reine Barbe, épouse

(1) Bandtkie, t. II, p. 125.
(2) Lelewel, p. 176.

d'une piété exemplaire, ne vivait plus; la nation demandait le licenciement des troupes qui étaient en garnison. De son côté, Vasil, tzar de Moskovie, et les Tatars, avaient envahi la Pologne; mais Constantin d'Ostrog et Stanislas Lanckoronski les défirent, sans pouvoir toutefois réparer des pertes considérables (1). Ce qui ajouta encore à tant de revers, ce fut la mort de Wladislas, roi de Bohême et de Hongrie, frère du roi. Sigismond, qui avait été désigné par lui comme tuteur de Louis, son neveu, envoya dans ces deux royaumes ses conseillers, Laski, archevêque de Gnezne, et Christophe Szydlowiecki, palatin de Krakovie, pour gouverner ces deux royaumes pendant la minorité de Louis (2).

C'est sous Sigismond qu'on fait pour la première fois mention des Kosaks. Les pays situés le long du Borysthène étaient continuellement exposés aux incursions des Tatars. Les grands, qui y avaient de vastes domaines, pour les mettre à l'abri de la rapacité de ces hordes, y entretenaient des armées considérables. Les fuyards de ces armées, grossis par des vagabonds, commencèrent à se former en grandes compagnies. Les landes de l'Ukraine, les îles du Borysthène, leur

(1) Bandtkie, t. II, p. 126.
(2) Ibidem, p. 127.

offraient un asile où ils trouvaient leur sûreté et leur subsistance. Leurs irruptions par terre et par eau dans les pays relevant de la Turquie leur inspirèrent le goût des richesses. Ils furent long-temps fidèles et utiles à la Pologne, qui en tirait de grands avantages, jusqu'à ce que la cupidité des grands, en violant leurs priviléges et en leur ravissant leurs richesses, les eût portés à lever l'étendard de la révolte. Ostafi Daszkiewicz, paysan des domaines de Constantin d'Ostrog, homme d'un esprit pénétrant, et naturellement porté aux exploits héroïques, fut le premier qui les organisa, en les divisant en régiments, et en les maintenant en discipline (1). Il ne tarda pas à se faire connaître, lui et ses peuples, contre les Turcs, les Tatars et les Moskovites. Constantin d'Ostrog le recommanda à Sigismond. Ce roi judicieux, en dépit des avis des grands, fit donation à Ostafi de la starostie de Czerkassy, avec des châteaux situés près du Borysthène. Ostafi, en revenant d'Oczakow, se présenta devant le roi, qui ne manqua pas de lui demander quel était le moyen d'empêcher les Tatars de faire à la Pogne tant de ravages. « Sire, répondit cet homme « simple, mais raisonable, c'est d'entretenir deux « mille hommes aux environs du Borysthène, qui

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 193.

« puissent, sur des bateaux, empêcher les Tatars « de pénétrer en Pologne, et quelques centai- « nes de cavaliers qui fournissent à ces hommes « des subsistances ; enfin de bâtir, sur les îles du « Borysthène, des châteaux et des villes. » Ce conseil fut approuvé, mais non suivi (1).

Le roi n'était plus à portée d'exécuter d'aussi salutaires projets. Sa prospérité ne se soutint pas après la mort de la vertueuse Barbe, qui, tout entière à ses devoirs d'épouse, attirait sur son époux les bénédictions du ciel. Les Tomicki, les Tarnowski et le vertueux Bonner, qui avaient si puissamment concouru à l'état florissant des finances, perdirent leur influence sur l'esprit du roi : sa nouvelle épouse s'en empara entièrement et changea la face de la Pologne. Bone, fille de Jean Galéas Sforce, duc de Milan, rappela à elle toute l'autorité, envahit tout, et chercha à perdre dans l'esprit du roi tous les grands hommes qui avaient fait la gloire de son règne. Cette princesse, que le roi avait épousée sur l'insinuation de Maximilien (2), était belle, pétillante d'esprit, portée aux plaisirs, orgueilleuse, avide de gouverner, d'une cupidité insatiable, sacrifiant à cette passion le bonheur de son époux et

(1) Bandtkie, t. II, p. 132.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 195.

l'intérêt de l'état. Elle grossit ses coffres des revenus destinés aux besoins de la république; elle brouilla Kmita avec Tarnowski; elle s'ingéra dans l'administration; elle sema la discorde et les soupçons et trafiqua de toutes les charges. Pareille en tout à Catherine de Médicis (1), à la différence près que les institutions et les usages du pays l'empêchèrent d'exercer sur la Pologne une influence aussi nuisible que le fut celle de Catherine sur la France. Toutes les deux assises sur les principaux trônes de l'Europe, ces Italiennes marquèrent leur passage par les mêmes malheurs.

Environné d'une foule d'étrangers, dont le désordre, l'impiété et l'effronterie étaient dociles au plus léger signal, Bone remplit le royaume de troubles et de divisions; n'aimant, parmi les indigènes, que les usuriers, les gens remuants, sans mœurs et sans aveu (2).

Voilà le présent que Maximilien fit à Sigismond. Depuis ce malheureux mariage, le gouvernement de ce roi, naguère tant aimé, commença à devenir onéreux, et la tendresse de ses peuples à s'altérer (3).

(1) Lelewel, p. 16, fragment sur Sigismond-le-Vieux.
(2) Ibidem, p. 15, 16.
(3) Niemcewicz, p. 195.

Cependant la guerre avec la Prusse devenait inévitable ; car Albert, grand-maître des chevaliers, quoique neveu du roi, s'armait avec une grande activité. Certaine des secours que Maximilien avait promis au congrès de Vienne, la Pologne décida la guerre à la diète de Torne; mais Maximilien ne remplit pas ses engagements, et, pour comble de mauvaise foi, il excita contre le roi et les Moskovites et les chevaliers teutoniques, en leur faisant les mêmes promesses qu'à son fidèle allié Sigismond (1). Nicolas Firley ouvrit la campagne sous d'heureux auspices. Il prit aux chevaliers plusieurs châteaux. Consterné par des progrès si rapides, Albert n'eut d'autre ressource, pour sauver le reste de son pays, que de recourir à la grace du roi. Il lui demanda un sauf-conduit pour passer à Torne. Le roi le lui donna, à condition qu'il y prêterait incontinent serment de fidélité; ce qu'il allait faire, lorsque la nouvelle des secours qui lui étaient envoyés de Vienne le fit changer de résolution. Fidèle à ses sentiments de générosité, le roi aima mieux mettre en liberté un coupable tributaire que de le retenir au mépris de la parole qu'il lui avait donnée (2). Schonenberg, chef de l'armée allemande, s'em-

(1) Lelewel, p. 176.
(2) Bandtkie, t. II, p. 128.

para de presque toute la Poméranie; mais bientôt les Polonais la reprirent. Dégoûté d'une guerre opiniâtre et des désastres produits par la famine, Albert, dont les armées secondées des forces combinées des Allemands et des chevaliers du Glaive ne pouvaient pourtant résister à la valeur polonaise, confiant dans la grace de Sigismond, son oncle, demande la paix. Plusieurs motifs déterminèrent le roi à la lui accorder. Les Tatars inquiétaient la Russie polonaise; les Moskovites dépeuplaient la Lithuanie, dont ils n'étaient détournés que par les Tatars. Les changements survenus dans la religion chrétienne, changements qui mirent toute l'Allemagne en combustion, commencèrent à pénétrer en Pologne (1). La ville de Dantzig fut la première à embrasser la nouvelle doctrine de Luther, en se portant à toutes sortes d'excès, destituant d'anciens magistrats, profanant les églises et les monastères catholiques. Sigismond fit aussitôt un armistice, se rendit en personne à Dantzig, punit sévèrement les abus et les violences, condamnant à la peine capitale quatorze des principaux bourgeois, chefs de la rébellion, et exilant le reste de la ville; il publia plusieurs décrets pour arrêter l'extension de la nouvelle doctrine, et

(1) Bandtkie, t. II, p. 128.

pour maintenir la tranquillité publique. Cependant la douceur ne fit pas beaucoup d'effet, et bientôt non seulement Dantzig, mais même toute la Prusse se sépara de Rome et de la croyance catholique (1). L'ordre teutonique, en grande partie, suivit cet exemple, et le grand-maître abjura ses vœux et prit femme au moment que, pendant l'armistice, il sollicitait la paix auprès du roi. Dans cette dangereuse et délicate situation, Sigismond aima mieux laisser à chacun la liberté de sa conscience que de se charger des intérêts du ciel et de remplir son royaume de sang, de carnage, suites inévitables de la persécution. La paix fut conclue en vertu de ces conditions : Albert, issu des margraves de Brandebourg, résignant le titre de grand-maître, fut créé prince de la Prusse orientale, dont il obtint l'investiture à Krakovie, en en réservant le fief pour lui et ses enfants, par le glaive ; on accorda au prince de Prusse place au sénat ; il dut prêter serment de fidélité, fournir des forces armées à la première réquisition du roi. Cette démarche, de la part de Sigismond, commandée par les circonstances éventuelles, et par l'intérêt du sang, porta à la Pologne, dans la suite des temps, un coup mortel. Mais il serait injuste

(1) Lelewel, p. 177.

d'en accuser Sigismond, qui ne pouvait prévoir que ce beau pays tomberait en partage à la ligne des margraves de Brandebourg, que cette (1) maison agrandirait sa puissance par différents héritages, qu'elle mettrait au jour une série de monarques habiles, attentifs à profiter de tous les événements pour les faire servir à l'accroissement de leur grandeur. Du reste, il faut mettre ces malheurs sur le compte du temps, où existait encore la coutume de donner des fiefs à des princes liés par le sang. Ce fut aussi ce motif qui détermina Sigismond à donner, à titre de fiefs, les districts de Bitome et de Lauenbourg, à George et à Barniu, princes de Poméranie, ses neveux (2).

Sur ces entrefaites, et la même année 1525, la Moskovie fut rendue à la couronne et incorporée à perpétuité à la Pologne, après l'extinction de la ligne des Piasts. Depuis Conrad Ier, duc de Moskovie, jusqu'à Janus, pendant l'espace de 318 ans, cette province avait été gouvernée par des princes tour à tour amis et ennemis de la Pologne. La réunion de cette province à la Pologne affermit la monarchie.

La modération, cette vertu du sage, était un

(1) Bandtkie, t. II, p. 129.
(2) Lelewel, p. 178.

des traits caractéristiques de Sigismond. Pouvant orner son front de plusieurs couronnes européennes, ce monarque sut modérer son ambition et se contenter de celle qu'il portait. Après la mort de Louis II, roi de Hongrie, issu de la maison de Jagellon, mort à la fleur de l'âge, à Mochaz, dans une guerre contre Sélim Ier, les Hongrois (1) offrirent le sceptre à Sigismond, qui refusa cet honneur; de même qu'il avait refusé, par deux fois, la couronne de Suède, préférant se borner à ses états et faire le bonheur de ses sujets.

Janus de Zapol, palatin de Transylvanie, fut élu roi par la majeure partie des Hongrois. Cet honneur lui attira l'animosité de Ferdinand Ier, archiduc d'Autriche. Estimé de ses voisins, Sigismond fut invité à être médiateur entre ces deux princes. Il fit des efforts pour les réconcilier, sans pouvoir y réussir. Janus se mit sous la protection des Turcs, voisins redoutables des Polonais (2).

Partisan de la tranquillité et de la concorde, Sigismond en offrait le modèle à ses sujets. Tous vivaient dans l'abondance et le bonheur. Les générations futures se formaient sous lui pour le

(1) Bandtkie, t. II, p. 131.

(2) Niemcewicz, p. 198.

service de la patrie; les animosités se dissipaient; tous les ordres se ressentaient de l'aisance. Mais la noblesse dominait sur les autres, confondant son intérêt avec celui de la république. Cette noblesse, qui prêchait l'égalité fraternelle, regardait au-dessous d'elle les bourgeois et les paysans. Elle seule voulait être libre, parce qu'elle était appelée à la défense de la patrie (1); les autres états n'étant obligés à s'enrôler que dans les cas urgents. Elle commença déjà sous Sigismond à se diviser en haute et petite noblesse. Les riches affectèrent de se distinguer de la petite noblesse, tantôt par les titres de prince, qu'ils commençaient à briguer; tantôt par des majorats. Sigismond défendit les derniers. L'exemple de la Lithuanie, qui avait des princes, porta les nobles de la couronne à se revêtir de ce titre. Jean Tarnowski, Gorka, Ostrorog, obtinrent les titres de comte. Odrowonz, qui avait pour épouse la duchesse de Mazovie, adopta le titre de duc. Indépendamment de cela, les grands avaient des moyens de se mettre hors de la ligne de la petite noblesse. Récompensés de la cour par des starosties, comblés de biens et de richesses, ils comptaient souvent jusqu'à 25,000 ducats de rente, exerçant les dignités, les maréchalats, les séna-

(1) Lelewel, p. 179.

torats (1). La haute noblesse cherchait encore à se distinguer de l'autre par son crédit et par son concours aux diètes, où elle ne faisait rien que pour son intérêt. La chambre des nonces avait la prépondérance; le silence de la chambre était une approbation, et le bruit une opposition. Les grands fomentaient les discordes, au point que le roi, pour leur arracher une décision, était obligé de recourir ou aux largesses ou à la menace (2). Voilà les difficultés contre lesquelles Sigismond avait à lutter; et les fréquentes diètes tenues depuis 1507 jusqu'en 1521 prouvent combien l'ordre de la noblesse était jaloux de ses intérêts; combien le roi était obligé de combattre pour y maintenir l'union; combien il avait à cœur de faire régner dans le pays l'ordre et la prospérité; combien il songeait à relever la condition des agriculteurs; cette sollicitude de Sigismond augmenta le nombre des constitutions, au point que son régne en a, ou à peu près, autant qu'on en comptait sous ses prédécesseurs. Pour donner à la justice un caractère d'uniformité, Sigismond voulut qu'un même code fût obligatoire pour la Pologne et pour la Lithuanie; il assimila le statut de la Lithuanie à celui

(1) Lelewel, fragments sur Sigismond, p. 12, 13.
(2) Ibidem.

de la Pologne. Ainsi la Lithuanie devenait tous les jours plus puissante et se dépouillait insensiblement de son antique barbarie (1).

Sigismond, qui était l'idole de ses sujets, secondé par Szydlowiecki et Tomicki, et autres grands hommes qui illustrèrent son règne, obtint l'assentiment de la nation, réunie à la diète de Pétrikau, et put désigner pour son successeur à la couronne de Pologne, son fils, Sigismond-Auguste, alors âgé de dix ans. Mais avant de procéder à cette cérémonie, il donna aux états la solennelle promesse que cette nomination anticipée ne dérogerait en rien à la libre élection des rois pour l'avenir (2).

La joie universelle qu'éprouva la nation de ce couronnement fut accrue par la nouvelle de la victoire que Jean Tarnowski avait remportée sur les Tatars. Cette célèbre bataille se donna à Obersztein, où, avec 4,000 hommes, ce héros battit complétement 22,000 Valaques. Cette victoire décida des destinées de la Pokucie et de la Russie polonaise. Le génie de Tarnowski suppléa au nombre et enleva à l'ennemi toute son artillerie. Le roi, pour prix de tant de bravoure, lui décerna le triomphe. Tarnowski fit son entrée à

(1) Lelewel, fragments sur Sigismond, p. 14.
(2) Niemcewicz, p. 198.

Krakovie, menant à sa suite un grand nombre de prisonniers, quarante-huit canons, parmi lesquels on voyait aussi ceux qui avaient été enlevés sous Jean-Albert. Le roi honora Tarnowski d'une distinction qu'il n'avait encore accordée à aucun de ses généraux. Lorsque le cortége s'approchait de la cour du château, le roi se leva de son siége et alla au-devant du vainqueur pour le remercier publiquement. Sous Jean-Kasimir existait encore le tableau qui représentait cette bataille (1).

Le palatin de Valachie, n'étant pas découragé par cet échec, renouvela ses incursions et ses ravages. Tarnowski entre dans son pays, prend Chocim, et réduit ce superbe ennemi à demander la paix. Il l'obtint après avoir préalablement prêté, entre les mains de Tarnowski (2), serment de fidélité et d'hommage. Pour gage de reconnaissance, les états réunis à Petrikau arrêtèrent qu'il serait établi un impôt de deux gros par arpent pour en offrir le montant à Tarnowski. Ce héros agréa la récompense et la distribua parmi ses compagnons d'armes.

A peine eut-on triomphé des Valaques, que Vasil Ivanovitch, duc de Moskovie, déclara la

(1) Niemcewicz, p. 222.

(2) Ibidem.

guerre. La Lithuanie, effrayée de cet événement, demanda au roi de lui donner pour chef Tarnowski, vainqueur des Valaques. A la tête de troupes aguerries, il entre à Wilna, et le grand-général de Lithuanie se soumet à ses ordres. Un accord unanime et spontané assure en tous lieux la victoire. A l'approche de Tarnowski, les Moskovites se retirent au fond de leur pays. Tarnowski prit Hamla, Starodub, et le nombre des prisonniers fut immense. Le roi ne pouvant lui envoyer des renforts à cause des troubles suscités par la reine, Tarnowski borna là son triomphe. Smolensk demeura au pouvoir des Moskovites (1).

Le palatin de Valachie, s'étant remis de l'échec éprouvé à Obersztein, voulut encore tenter fortune. Il envahit la Pologne et la ravagea. Le roi assembla la diète à Krakovie pour subvenir aux moyens de réduire cet indomptable ennemi; mais, à la honte du siècle, cette diète demeura sans effet, par la faction de la reine Bone, de Kmita, palatin de Krakovie, et de Krzycki, primat du royaume. Depuis la mort des deux grands-chanceliers Szydlowiecki et Tomicki (2), la reine acquérait tous les jours plus de crédit auprès d'un roi courbé par l'âge. Elle vendait les charges,

(1) Bandtkie, t. II, p. 133.

(2) Lelewel, p. 19.

remettait en vigueur les tailles onéreuses inventées par les ducs de Mazovie; chargée de l'éducation de son fils, elle lui donna un Italien pour gouverneur et attirait le jeune homme sans expérience dans sa cour efféminée. De là des plaintes contre le roi, de là, son discrédit dans l'esprit de la nation. Et les bons réglements, et l'administration de la justice, et le soin d'apprécier le mérite, et sa bonté naturelle étaient autant de griefs contre lui, tant l'influence de la reine dans les affaires publiques avait aliéné les cœurs. Au lieu de délibérer sur l'objet de la diète, Bone, Kmita et Krzycki insistaient auprès de Sigismond pour qu'il conférât le sceau à Gamrat, évêque de Przemysl, homme versé dans les menées italiennes, sans mœurs, sans conscience, de beaucoup d'embonpoint et de peu d'esprit (1). Au moment où le maréchal allait, au nom du roi, annoncer le choix du chancelier, Gamrat, sûr de son fait, se lève d'un air radieux pour entendre sa nomination. Le roi le fait rasseoir, et le maréchal déclare, de la part du monarque, que Jean Choinski, évêque de Plock, est promu à cette dignité. Ce prélat, d'une habileté reconnue, capable de remplacer le grand Tomicki, réunit les suffrages

(1) Lelewel, p. 19.

unanimes (1). Gamrat fut honni et hué par toute l'assemblée. La reine, piquée jusqu'au vif, fut plusieurs jours sans voir le roi; son parti fit manquer le but de l'assemblée. Sigismond, n'ayant pas obtenu les impôts nécessaires pour créer une armée, fit lever un arrière-ban de 150 mille hommes, qui se réunirent en armes à Léopol pour défendre la patrie (2). Orzechowski, témoin oculaire de cet événement, fait foi qu'on n'avait jamais vu en Pologne une armée aussi nombreuse et aussi bien pourvue d'armes. Le dessein du roi était de fondre sur l'ennemi, de conquérir la Valachie et de la réunir pour jamais à la Pologne; mais des vociférations incendiaires contre le meilleur des rois, les discordes des grands, la haine de la petite noblesse contre la haute, déconcertèrent ses nobles desseins. Parmi les chefs d'accusation, on entendait des plaintes sur des impôts onéreux que la noblesse avait presque cessé des payer; des demandes pour qu'il fût défendu aux bourgeois et aux étrangers de tenir à ferme des domaines territoriaux, et que la noblesse ne fût pas détenue dans les prisons des bourgeois pour des crimes commis en ville (3). Cette armée

(1) Lelewel, p. 19.
(2) Niemcewicz, p. 199.
(3) Ibidem.

formidable, qui allait combattre, se changea en une multitude de mécontents, de mutins, armés de plumes, de papiers, de livres de lois et d'instruments de priviléges (1). Vainement le roi, vieux alors, signala l'inconvenance de ces demandes intempestives; vainement Tornowski défendit l'autorité du roi, la malveillance prévalut. Kmita, les Zborowsky, Odrowonz, Taszycki et d'autres fonctionnaires, dont l'insatiable ambition fomentait toujours des troubles intestins, furent triomphants, et la monarchie, pour jeter du mépris sur cette scandaleuse réunion, l'appela la guerre des poules.

Tant d'amertume et d'ennuis empoisonnèrent les dernières années de Sigismond à tel point qu'il en mourut. Juste, sage et majestueux, ce roi était d'une force si extraordinaire qu'il rompait les cordes et brisait les fers. Lent à entreprendre la guerre, mais hardi dans les alarmes, il ne put profiter des victoires, ayant toujours à lutter contre les écueils que lui offrait la forme du gouvernement. La vénalité qu'avait introduite son épouse, et sa libéralité excessive, avaient indisposé, dans son déclin, toute la nation contre lui; mais à peine eut-il fermé les yeux qu'on ne s'entretenait que de ses vertus et du bonheur dont

(1) Lelewel, fragments sur Sigismond, p. 23.

on avait joui sous lui (1). Le deuil qui suivit sa mort dura un an; la musique se tut; les bals furent suspendus; la tristesse remplaça la gaîté ordinaire des Polonais; quarante-deux ans de bonheur étaient dignes de cette reconnaissance!

Plein de grandes qualités, Sigismond fut estimé de toute l'Europe. Les papes Jules II, Clément VII, Paul III et Léon X, lui donnèrent des marques de considération; Sélim le respecta, Soliman le craignit, et après la mort de Maximilien, empereur d'Allemagne, Charles-Quint et François I^er^ lui demandèrent ses suffrages pour leur élection à l'empire. Sigismond donna sa voix à Charles-Quint comme à son cousin, car Louis, roi de Hongrie, neveu de Sigismond, épousa la sœur de Charles-Quint.

Jamais la Pologne ne fut plus féconde en grands généraux que sous ce roi: Kamieniecki, Tarnowski, Firley, Myszkowski, Nicolas, George et Jean Radziwill, Constantin, prince d'Ostrog, firent trembler les voisins. Szydlowiecki, chancelier, Tomicki, sous-chancelier, Jean Laski, Macieïowski, évêque de Krakovie, aidèrent le roi de leurs lumières et de leur zèle. Ce fut sous lui que florissaient Kopernic et tant d'autres

(1) Bandtkie, t. II.

grands hommes dont il sera parlé à la suite de cette époque.

### SIGISMOND-AUGUSTE.

Quoique l'expérience de tous les siècles nous apprenne que la gloire des pères passe rarement aux enfants, cependant Sigismond-Auguste, en succédant au sien, sembla faire exception à cette règle commune, et l'énergie de caractère qu'il déploya dès son avénement déconcerta ses ennemis et le maintint sur le trône au milieu du plus grand orage.

L'évêque Macieïowski et le maréchal Tarnowski, n'espérant pas beaucoup d'un jeune roi élevé jusqu'à dix-sept ans par les soins d'une femme, s'attendaient à un règne efféminé, et crurent qu'ils tiendraient sous son nom les rênes du gouvernement. Ils se croyaient d'autant plus certains de cela, que, livré jeune à la galanterie, Sigismond-Auguste avait épousé, sur leur insinuation et contre le gré de son père, Barbe, née Radziwill, veuve de Gastold, palatin de Troki. Leur attente fut trompée. Le roi, malgré sa prétendue inhabileté, s'occupa tout entier du soin de dominer sa position (1). Informé du décès de son père, il ne le rendit pas public à Wilna, mais il in-

(1) Lelewel, fragments sur Sigismond, p. 48.

troduisit solennellement Barbe au château, et trois jours après il publia la mort de Sigismond, et se rendit en diligence à Krakovie. A la diète de Varsovie, le roi essuya d'abord des reproches de la part des sénateurs, qui regardaient comme une infraction aux lois qu'il eût pris en main la suprême autorité sans le consentement des états, et ils s'élevaient surtout contre son mariage. Le roi répondit à tout, et se montra inébranlable. La reine Bone prit la Mazovie sans éprouver la moindre réclamation ; tous les regards furent fixés sur le jeune roi. A la suite de la mort de son père, on s'était attendu à un interrègne et à une élection, mais rien de tout cela n'eut lieu (1). A la diète de Pétrikau, la chambre des nonces, en saluant le roi, lui déclara qu'il devait imiter les exemples de ses ancêtres, se conformer religieusement aux lois, qu'il était roi de Pologne et non d'une autre nation, que par conséquent il devait maintenir la liberté dont il était le serviteur (2). Cependant la reine Bone, le sénat et les nonces protestèrent hautement contre le mariage du roi. Par une mesure inouïe jusqu'alors, les nonces se lèvent humblement de leurs siéges, et se prosternant aux pieds du roi, le conjurent de répudier

(1) Lelewel, p. 49.

(2) Ibidem.

son épouse. Inébranlable dans sa résolution, Sigismond - Auguste leur répondit : « Ce qui est « fait est fait, et je suis bien surpris de vos de- « mandes. Quoi ! vous convient-il de me prier « que je viole la foi que j'ai jurée à mon épouse ? « Ne deviez-vous, au contraire, insister auprès « de moi pour que je l'observe à tout homme? Je « jurai à mon épouse que je ne l'abandonnerais « jamais tant que je vivrai, sachez que ma foi « m'est encore plus chère que ne le sont tous les « royaumes du monde. » Quelque énergique (1) que fût cette réponse du roi, elle ne fléchit pas l'opiniâtreté des sénateurs, dont le chef était Kmita, palatin de Krakovie, excité par la reine-mère. Ces étranges réclamations ne cessèrent point. Jean Tenczynski dit qu'il aimerait mieux voir un Turc couronné au château que la reine Barbe. Nicolas Dzierzgowski, archevêque de Gnezne, se chargea de faire la répartition du péché sur tous les habitants de la Pologne, pour peu que le roi se résolût au divorce (2). Tout le sénat, enfin, regarda l'opiniâtreté du roi comme une atteinte portée à la liberté de la république, et un signal du despotisme. Il demanda l'annulation du mariage, et fit entendre des invectives

(1) Bandtkie, t. II, p. 152.

(2) Ibidem.

acerbes. Le castellan de Posen rappela que du temps de Jagellon les nonces avaient mis en pièces un écrit du roi (1). Le roi, hors de lui-même, coupe la parole à Kmita et lui impose silence. Le palatin de Brzesc, Raphael Leszczynski, revient le premier de la stupéfaction générale en disant tout haut que les Polonais savaient rabaisser la hauteur; par conséquent qu'ils sauraient le forcer à agir au gré d'une république dont il n'était que le premier citoyen. Tout le monde applaudissant à cette menace, le roi prit la parole pour faire connaître les raisons qui l'ont porté à ôter brusquement la parole à Kmita. Il lui en coûtait beaucoup de se séparer d'avec Barbe; il aurait mieux aimé renoncer à la couronne, que se soumettre aux volontés des perturbateurs. En compatissant à sa douleur, tout le monde était convaincu que le roi devait leur faire (2) ce sacrifice. Jean Tarnowski et Macieïowski crurent devoir défendre l'autorité du roi et rapprocher les esprits. Kmita se démit du bâton de maréchal et sortit accompagné de plusieurs sénateurs; Macieïowski, évêque de Krakovie, et Tarnowski restèrent. Cependant rien ne put émouvoir la constance du roi, qui se mit

(1) Lelewel, p. 50.

(2) Ibidem.

à administrer la justice avec le plus de sang-froid possible; et pour empêcher l'exaspération des esprits, il convoqua la diète à Pétrikau, où il exposa la nécessité d'éteindre les abus de la république, surtout de supprimer le droit de cumuler plusieurs charges à la fois, abus qui, tout en enrichissant les grands, faisait vieillir la petite noblesse dans une pauvre et honteuse oisiveté. Cette motion produisit le plus grand effet. Aussitôt Macieïowski, évêque de Krakovie, se démit de sa dignité de chancelier, et Tarnowski de la starostie de Sandomir. D'autres, moins portés à rendre ce qu'ils tenaient, commencèrent à trembler pour leurs fonctions. Les nonces insistèrent avec plus d'ardeur sur une réforme aussi salutaire. La diète se sépara, à la vérité, sans effet; mais les murmures contre le mariage cessèrent. Il n'en était même plus question, et dès-lors tout changea de face. La reine gémissait de s'être opposée au bonheur de son fils. L'archevêque couronna Barbe; mais le bonheur du roi ne fut pas de longue durée; il ne jouit pas longtemps de la vue de sa vertueuse épouse. Sa mort remplit tout le monde de regrets; elle mourut d'un cancer, non sans un soupçon de poison, dont les indices se firent voir sur ses restes inanimés. Cette catastrophe funeste et inopinée atterra le roi, qui,

3.

pour comble d'horreur, fut obligé de s'entourer de toutes sortes de précautions, ne décachetant les lettres de sa propre mère qu'avec défiance, de peur qu'un venin meurtrier qu'elles pouvaient recéler ne portât atteinte à ses jours (1).

Affligé de la perte de la plus chère des épouses, Auguste ne vivait que dans le deuil et les larmes, ne trouvant de consolation que dans le bonheur de ses peuples : c'est en quoi il fut puissamment secondé de la noblesse, qui vivait alors en concorde avec son roi, et suivait ses ordres avec respect.

Les dissensions qui signalèrent les débuts de ce roi ne sont rien en comparaison de celles qui ensanglantèrent tant de pays par suite des opinions religieuses. L'humanité naturelle des Polonais, leur plus haut degré de civilisation, la docilité des évêques, dont la majeure partie et le roi lui-même favorisèrent la réformation, sauvèrent la Pologne des désastres qu'on avait éprouvés ailleurs (2). Stanislas Orzechowski, chanoine de Przemysl, cité en justice par son évêque, Jean Dziaduski, pour avoir, en sa qualité de prêtre, pris femme, appela de cette cause au sénat, après avoir décliné le jugement des prêtres. Appuyé

(1) Lelewel, p. 53.

(2) Niemcewicz, p. 235.

de Kmita et de Tarnowski, il fit si bien qu'on défendit aux évêques de rendre les sentences d'honneur et de vie. De plus, il reçut l'absolution de Rome et garda son épouse. La diète de Pétrikau approuva cette défense, et le roi rendit un arrêt par lequel il ordonna que les évêques eussent à reconnaître les objets concernant la foi et ses dogmes. Raphael Leszczynski fut le premier qui contribua à la promulgation de cet arrêt, parce qu'il fut le premier des seigneurs (1) à avouer publiquement qu'il n'était pas catholique, ayant refusé à l'ouverture de la diète d'ôter le bonnet et de s'agenouiller pendant le service divin.

Jusqu'à l'an 1552, la haute noblesse seulement, qui achevait ses études dans l'étranger, importait dans le pays les doctrines des dissidents; mais, depuis, un événement, insignifiant en apparence, y répandit la doctrine de Luther et de Calvin. Les étudiants de l'académie de Krakovie se prirent de querelle avec les valets du curé Czarnkowski. Ceux-ci en tuèrent plusieurs. Les étudiants (2), n'ayant pas obtenu sur les meurtriers la justice qu'ils s'étaient proposé d'obtenir, quittèrent les bancs de l'académie et se

(1) Bandtkie, t. II, p. 155.
(2) Lelewel, p. 186.

rendirent en Prusse, en Bohême et en Allemagne. Ils embrassèrent la doctrine réformée, et, à leur retour dans leur patrie, la propagèrent par tout le pays. Le roi ne put, ou peut-être ne voulut pas arrêter l'extension de cette nouveauté. Voyant que les prosélytes adoraient un Dieu, observaient ses commandements, il n'examina pas le reste de leur culte, et remit leur punition au soin de Dieu. Ainsi, lorsque partout ailleurs le sang humain coulait ou sous le glaive du bourreau ou dans des combats meurtriers, en Pologne chacun croyait comme il l'entendait, et adorait Dieu comme il lui plaisait. La liberté de la religion et une modération bien entendue maintinrent dans les bornes de l'obéissance les deux Prusses et Dantzig, qui demeura toujours fidèle. De cette manière, la nouvelle croyance gagnait tous les jours plus de terrain, étant favorisée et protégée par les grandes maisons et par les évêques mêmes. Le soupçon en tomba aussi sur le roi. En effet, non seulement ce monarque n'avait pas pris des mesures pour en arrêter le cours, mais même il tenait un commerce de lettres avec Calvin (1), et agréait de lui la dédicace d'une épître de saint Paul, et d'un autre côté il permettait à Luther de publier sa version de la

(1) Lelewel, p. 190.

Bible sous ses auspices. Il envoya même en Suisse Lizmanin, franciscain qui s'était fait calviniste, pour prendre de bons renseignements sur la doctrine de Calvin, que suivait la maîtresse du roi. La cour de Rome, ayant eu vent de ces démarches du roi, envoya en Pologne son légat Aloïse Lipoman, évêque de Vérone, pour raffermir Sigismond-Auguste dans la foi orthodoxe (1).

Sur ces entrefaites, le roi épousa en troisièmes noces, sur l'insinuation du sénat, Catherine, archiduchesse d'Autriche, veuve de François de Gonzague, duc de Mantoue. Mais la joie qu'en ressentit toute la nation fut altérée par la résolution que prit alors la reine-mère de quitter pour toujours la Pologne.

Après la disparition de ses charmes, rien ne coûte autant à une femme pétrie d'orgueil que la perte de son crédit et de son pouvoir. Accoutumée, dans les dernières années de son époux, à s'immiscer dans les affaires du gouvernement, Bone ne put souffrir l'éloignement où la tenait Sigismond-Auguste, qui, tout en la respectant comme mère, sut se respecter comme roi. Excitée par ses confidents, Papagoda et Brancacio, tous deux italiens, la reine-mère fit signifier au roi l'intention où elle était de partir pour l'Ita-

(1) Lelewel, p. 190.

lie, dans le dessein de rétablir sa santé délabrée. Cette résolution étant devenue publique, Przerembski, sous-chancelier, évêque de Krakovie, attaché à la république, partit, avec la permission du roi, pour la Russie, où se trouvait alors Isabelle, reine de Hongrie, afin de la prier d'engager la reine-mère à renoncer à cette résolution. Il exposa, dans un discours étudié, la honte et les malheurs qui rejailliraient sur le roi et le royaume du départ de la reine, qui voulait emporter avec elle les richesses immenses qu'elle avait accumulées pendant un séjour de quarante ans en Pologne, et quitter pour jamais et ses enfants et la république. En conséquence, une députation, composée de la reine de Hongrie, fille de Bone, et de plusieurs évêques, se rendit chez la reine-mère. L'évêque Zebrzydowski, son favori, chercha à la faire changer de résolution dans un discours fort touchant, qu'il termina ainsi (1) : « Madame, si vous n'avez pas pitié du « royaume, ayez au moins pitié de vos enfants. « Que ne donnerait la reine d'Espagne pour « avoir des enfants comme le sont ceux que Vo- « tre Majesté veut abandonner ! L'absence de « Votre Majesté sera pour eux le comble des « maux, parce qu'ils seront privés du bonheur

(1) Gornicki.

« de contempler l'auguste figure de leur mère. « Niobé fut pétrifiée en voyant ses enfants tués « par Jupiter, et Votre Majesté veut donner la « mort à ceux qu'elle a mis au monde! Quel « étrange amour maternel est celui de Votre Ma- « jesté! Daignez, Madame, prendre pitié de vos « enfants, et ne pas les tuer par votre départ. » Ces instances ne faisant point d'effet sur la reine-mère, le roi lui envoya une seconde députation pour lui notifier de sa part et de celle du sénat qu'elle ne pouvait pas partir. Alors, transportée de colère, elle dit en latin au respectable évêque Przerembski : « Vous, monsieur l'évêque, vous « qui avez acheté l'évêché (parce qu'il a été « à vendre, riposta-t-il), ni vous, ni ceux qui « vous envoient, vous ne viendrez à bout de « m'empêcher de partir. Oui! je partirai, je par- « tirai, et voudrais bien savoir qui sera capable « de m'en détourner! » A la suite de cette députation, le roi fit publier un édit par lequel il défendit à tout citoyen d'accompagner la reine-mère (1): au noble, sous peine d'infamie; au roturier, sous peine de mort. Instruite de ce rescrit, Bone envoya la reine de Hongrie dire au roi qu'on lui faisait violence de la part de celui qu'elle avait porté dans ses flancs, de celui qui

(1) Gornicki.

tenait d'elle tout ce qu'il avait de bon, la vie et la couronne, et qui, pour prix de tant de bienfaits, tenait en captivité celle pour qui il devrait sacrifier et sa vie et celle de beaucoup d'autres. La reine de Hongrie s'employa auprès du roi en faveur de sa mère, qu'elle ne voulait pas contrarier, fléchit les sénateurs, tantôt à force d'instances, tantôt à force de présents. Un conseil, convoqué à cette fin, décida qu'il valait mieux laisser partir la reine que de la retenir, vu qu'elle était disposée à envoyer dans l'étranger secrètement tous ses priviléges et ses trésors, ou en disposer en faveur de qui lui plairait. On publia un contre-édit. Bone partit, dans le cortége de Wilga, staroste d'Ostrolenka, ayant envoyé en avant vingt-quatre chariots chargés d'or, d'argent, de joyaux; chacun des chariots étant attelé de six chevaux (1). Arrivée à Bar, dans le royaume de Naples, Bone prêta 430,000 ducats à Philippe II, roi d'Espagne. Ainsi ce maître des plus riches métaux du monde empruntait de l'argent à une nation agricole! Preuve incontestable que la culture de la terre est la véritable source des richesses (2). Bientôt après, Bone mourut des suites d'un poison qui lui fut donné par Papagoda,

(1) Gornicki.

(2) Niemcewicz, p. 238.

avec lequel elle s'était livrée à une vie dissolue (1). Sigismond réclama, par son ambassadeur, la restitution de cette somme. Philippe II s'en remit de cette affaire à la décision des tribunaux de Naples, qui ne prononcèrent jamais de sentence. Cette somme est connue sous la dénomination de *sommes napolitaines*. Sigismond III, roi de Pologne, fit à la république donation d'une partie de cette somme, à lui dévolue par le chef de sa mère. La république, de son côté, fit plusieurs fois des réclamations près les cours de Madrid et de Naples, mais toujours sans effet.

Pendant que le départ de Bone jetait le roi et tout l'état dans une extrême anxiété d'esprit, les dissidents consolidaient leur nouvelle croyance. En 1555, ils tinrent leur premier synode à Kozmin, aux environs de Kalisz (2), où les hussites et les calvinistes firent une alliance. Un autre synode eut lieu à Pinczow, qui était la retraite des hérétiques, à cause de la protection qu'ils éprouvaient du propriétaire du lieu, Nicolas Olesnicki. Leur puissance s'éleva si haut qu'à la diète de Pétrikau les nonces demandèrent que la messe fût dite en langue maternelle, que le sacrement de la cène fût administré dans l'une et

(1) Bandtkie, t. II, p. 158.
(2) Lelewel, p. 190.

l'autre espèce, que le célibat sacerdotal fût aboli, et les annates ne fussent pas envoyées à Rome. A la diète de Varsovie, Osiecki, grand chancelier, déclara aux ambassadeurs de Prusse qu'il n'entrait pas dans le dessein du roi de les persécuter relativement à leur religion ; et bien qu'il ne leur accordât pas une permission explicite de suivre la croyance d'Augsbourg, de crainte que le pape ne lui suscitât des ennemis du côté de l'Allemagne et de la Moskovie, il ne s'opposerait pas à ce qu'ils satisfissent à leur conscience, pourvu qu'ils n'ôtassent pas les images des églises et n'opérassent aucun changement dans les rites d'église. L'année d'après, les Dantzikois et les Tornois reçurent par écrit la faculté de célébrer leur service divin. Cependant, pour affermir l'autorité épiscopale, qui commençait à chanceler, on recourut aux prodiges, en mettant en avant qu'une fille avait vendu aux juifs l'eucharistie, et qu'une hostie percée d'épingles rendait beaucoup de sang. On poussa plus loin l'atrocité, on fit mourir et la fille et les juifs (1). Cette mesure mit le comble à l'exaspération de la noblesse. Jean Tarnowski, déjà courbé sous le poids de l'âge, fit une énergique réclamation : il se plaignit qu'on n'eût pas abandonné à Dieu le soin de pu-

(1) Bandtkie, t. II, p. 159.

nir une offense qui passait la faible intelligence humaine; il proposa la motion d'écarter les évêques du sénat, comme des gens qui, assujettis à une autorité étrangère, ne pouvaient bien vouloir à la patrie et lui porter un sincère intérêt (1).

Pendant ces dissensions intestines se déclara la guerre contre la Livonie. Walter Fursztenberg, grand-maître des chevaliers du Glaive, ayant embrassé, de concert avec tout son ordre, le luthéranisme, déclara la guerre à l'archevêque de Riga, de la maison de Brandebourg, sous le prétexte que celui-ci voulait mettre la Livonie sous les lois de la Pologne. Investi à Kokenhausen, l'archevêque fut forcé par la faim à se rendre. Le grand-maître, sans égard pour son rang et pour sa parenté avec le roi de Pologne, le jeta dans une prison. Justement indigné de la barbarie de ce procédé, Sigismond-Auguste envoya un ambassadeur nommé Lensko, qui, au lieu d'audience, trouva la mort, en demandant l'élargissement de l'archevêque (2).

Cet attentat aux droits des gens cria vengeance. Auguste convoqua la diète à Varsovie, en 1557, et il y fut arrêté que la noblesse monterait à che-

(1) Bandtkie, t. II, p. 159.
(2) Ibidem.

val. Le roi se mit à la tête de l'arrière-garde. Consterné de l'arrivée du roi et de ses troupes à Pozwole, le grand-maître s'y rendit en personne à la tête de trois cents chevaux, se prosterna aux pieds du roi, et fit amende honorable de l'outrage dont il s'était rendu coupable. Élargi de prison, l'archevêque rendit graces au roi comme à son libérateur et à son bienfaiteur. Le grand-maître paya 60,000 écus pour les frais de guerre, se soumit à l'hommage, et plaça la Livonie sous la protection du roi. Le sol fertile, les ports commerçants de cette province auraient été pour la Pologne une belle acquisition, si cette guerre avait été aussi bien soutenue qu'elle fut commencée heureusement.

La réunion d'une si belle province à la Pologne, tout en fortifiant la Lithuanie, souleva l'envie des voisins. Ivan Vasilevitch en fut surtout piqué (1). Ce prince, qui ne cherchait que des prétextes pour faire la guerre à la Pologne, entra dans la Lithuanie au moment où le traité expirait, prit beaucoup de villes, et le grand-maître, après bien des efforts infructueux, fut conduit prisonnier à Moskou, où il mourut. Son successeur, Gottard Kettler, fit, au nom de toute la Livonie, une convention avec la Lithuanie, qui s'o-

(1) Lelewel, p. 193.

bligea à faire cause commune avec elle dans cette guerre, et à lui prêter 600,000 florins pour en couvrir les frais. En attendant, la Moskovie étendit plus loin ses conquêtes dans ce pays, et Eric, roi de Suède, successeur de Gustave, irrité contre son frère Jean, duc de Livonie, d'avoir favorisé son beau-frère, roi de Pologne, l'emprisonna et prit par force Revel, Parnava, et la majeure partie de l'Estonie; enfin, il s'empara de toute la province, qui se rendit de bon gré (1).

Les chevaliers du Glaive, hors d'état de résister à tant de puissances qui marchaient à la fois contre eux, se mirent sous la protection du roi de Pologne. Ce fut de cette manière que Sigismond-Auguste se trouva engagé dans une guerre longue et sanglante. Après un siége de plusieurs semaines, Polock fut pris d'assaut. Les Polonais tirèrent raison de cette perte en remportant coup sur coup trois grandes victoires sur les Moskovites (2). Cependant Polock demeura à la Moskovie, qui, pour inquiéter et occuper Sigismond-Auguste, proclama pour roi de Lithuanie Magnus, duc d'Holstein, frère de Frédéric II, roi de Danemark, tandis que Vasil se réservait le titre de protecteur de ce pays. Le soulèvement

(1) Lelewel, p. 193.
(2) Ibidem, p. 194.

des troupes, la paresse et l'esprit peu guerrier du roi contribuèrent à traîner cette guerre en longueur; mais les Tatars, qui infestèrent bientôt les pays russes, le forcèrent à la paix. Magnus, abandonné du tzar, revint à son évêché de Pilten et d'Oselle. On s'arrangea aussi avec la Suède, où Jean III, beau-frère du roi, commença à régner. La Suède retint l'Estonie pour son compte. Grégoire Chodkiewicz, Nicolas Radziwill, Kmita et Pac, signalèrent dans ces campagnes leurs talents militaires (1). Pour soutenir cette guerre, qui consumait beaucoup de monde sans aucun fruit pour la république, on institua à la diète de Pétrikau un fonds pour l'entretien des troupes de ligne, à l'instar de la Lithuanie, qui en avait donné l'exemple en 1552, c'est-à-dire un impôt de la quatrième partie des revenus des domaines royaux ou des starosties. Les troupes entretenues de cet impôt s'appelaient *l'armée du quart* (2).

Outre la guerre de Moskovie, la Pologne faillit s'attirer celle de la Turquie, par suite de l'esprit inquiet et remuant des grands. Albert Laski, palatin de Sieradz, s'étant lié d'amitié avec Jean Gracien, qui se disait descendre de la famille des

(1) Lelewel, p. 194.
(2) Bandtkie, t. II, p. 163.

Héraclides, au mépris du gouvernement, à l'insu du roi et du sénat, envahit la Valachie, défit le palatin Alexandre, et plaça Gracien sur son trône. Gracien, pour s'y affermir, allait déjà épouser la fille de Zborowski, palatin de Krakovie, lorsque la Valachie leva l'étendard de la révolte et élut Tomza, en lui donnant le nom d'Etienne. Le remuant Lenski excita le duc Démétrius Wisniowiecki à conquérir ce pays pour son compte. Wisniowiecki, qui ne demandait pas mieux, entre dans la Valachie. Tomza tourne contre lui toutes ses armées, le fait prisonnier et l'envoie à Constantinople avec Piasecki et d'autres seigneurs polonais. Wisniowiecki paya cher la hardiesse de ses desseins. Ce malheureux prince fut, par ordre du sultan, jeté sur des crocs avec ses compagnons de guerre; mais, tandis que les autres moururent sans beaucoup de souffrances, Wisniowiecki s'étant accroché par une côte, vécut pendant trois jours dans les plus horribles tourments, dont il ne fut délivré que d'un coup de flèche que lui lança un Turc, parce qu'il avait blasphémé Mahomet. Tomza poursuivit la guerre contre Gracien, prit Soczawa à l'aide des Transylvaniens. La ville de Wolosza, ne pouvant soutenir le siége, livra Gracien au pouvoir du vainqueur. Fier du succès, Tomza, au lieu de

faire transporter Gracien à Constantinople, le fit mourir. Le sultan destitua Tomza et rétablit l'ancien palatin. Pour se soustraire à la mort, Tomza se réfugia en Pologne avec tous ses trésors. Cependant il fut décapité à Léopol, par ordre du roi, lorsque Soliman et les Transylvaniens demandèrent son extradition. Ces troubles, suscités gratuitement par l'insolence des seigneurs polonais, se terminèrent de manière que ce pays commença à être regardé comme la propriété de la Turquie plutôt que celle de la Pologne (1).

L'affaire de la Livonie, qui alluma une guerre longue et sanglante, donna lieu à de notables changements tant en Lithuanie qu'en Pologne, et précipita la définitive organisation de la domination des nobles dans l'un et l'autre pays, et leur réunion dans un corps politique, ce qui avait jusqu'alors éprouvé tant d'obstacles. Le roi, ne voyant pas assez de docilité en Pologne, se rendit à Wilna, et, pour rattacher la Lithuanie aux affaires de la Livonie, il accorda à la noblesse des franchises promises par Jagellon, et jusqu'ici non réalisées. A la diète de Wilna, le roi donna à la noblesse le droit d'élection des nonces et des juges. Depuis cette époque, la représentation de la nation lithuanienne commença

(1) Bandtkie, t. II, p. 165.

à se former : la diète devait être composée de deux chambres (1), et les tribunaux de province furent organisés à l'instar de ceux de la couronne, pour faciliter l'administration de la justice et l'application des articles du statut.

Blessée et inquiétée du zèle avec lequel le roi s'occupa des intérêts de la Lithuanie, la Pologne renouvela les vœux qu'elle avait émis encore du vivant de Sigismond (2), de réformer la république et de réunir par des liens plus étroits la Lithuanie à la Pologne. On envoya au roi une députation pour le prier de revenir en Pologne, afin d'accomplir ce grand œuvre, qui demandait beaucoup d'activité et de persévérance. Le roi arriva à Pétrikau dans une attitude menaçante, et se livra avec franchise à l'accomplissement de cette fusion. Mais avant tout il demanda des sacrifices. Les possesseurs des starosties furent obligés de les restituer à la couronne. L'ancienne constitution du roi Alexandre, qui défendait d'aliéner ces biens, fut mise à exécution. L'établissement de l'armée du quart fut confirmé. On institua des réviseurs pour régler cette fondation, et un tribunal suprême pour juger les causes arriérées. Jean Herbart traduisit, par ordre du roi,

(1) Lelewel, p. 195.
(2) Ibidem.

en idiome national, les lois polonaises, écrites auparavant en latin. Enfin la diète de Lublin combla les vœux de l'une et de l'autre nation. Tous les états se réunirent à cette célèbre diète : le roi, le sénat, les princes de Lithuanie, les nonces de provinces et de villes, différents fonctionnaires, et les ambassadeurs des cours étrangères. Plusieurs Lithuaniens abandonnèrent la diète; mais le reste, sur les instances d'Ostrorogue de Kiiovie et d'Alexandre Czartoryski, tous deux palatins de Volynie, souscrivirent à tout. En vertu de cette diète, la Podolie fut regardée comme une propriété commune de la couronne et de la Lithuanie; la Volynie et le duché de Kiiovie furent aussi réunis à la couronne, sous la condition qu'ils suivraient, dans la décision de leurs causes, le statut de Lithuanie. La couronne de Pologne et le grand-duché de Lithuanie furent, depuis cette époque, une commune république qui réunit les deux nations en un peuple gouverné par un seul roi, dont l'élection avait lieu par les communs suffrages des Polonais et des Lithuaniens (1). Ce roi était couronné et vint à Krakovie. Les deux nations, depuis lors, conclurent les alliances avec les voisins, convoquèrent les diètes toujours conjointement, jamais iso-

(1) Lelewel, p. 199.

lément. Les diètes furent tenues à Varsovie. Les sénateurs religieux et civils furent confondus, et l'ordre de siéger dans le sénat fut réglé pour tous les dignitaires constituant le sénat de l'état. Les nonces nobles des deux nations composèrent la chambre des nonces. Les places pour les palatinats de Prusse furent pareillement réglées (1).

A cette diète, Albert, prince de Prusse, rendit au roi un hommage solennel et reçut l'investiture du duché de Prusse. Le roi, revêtu d'habits royaux, ayant sur la tête une couronne ornée de diamants précieux, et aux mains des gants d'une valeur incalculable, assis sur le trône, agréa l'hommage du prince Albert, qui embrassa les pieds du roi et reçut de lui un drapeau blanc représentant un aigle noir. Après la prestation du serment de fidélité et d'obéissance par le prince Albert, le roi prit le glaive nu que tenait un des grands fonctionnaires, en fit trois fois le signe de croix sur ce prince, et lui attacha une chaîne d'or au cou (2).

Le roi termina cette cérémonie par un discours plein de simplicité et de bon sens, où, après avoir rapporté à Dieu le succès de toutes les choses que font les humains, et après l'avoir re-

(1) Lelewel, p. 199.
(2) Niemcewicz, p. 251.

mercié de la persévérance qu'il avait bien voulu donner à lui et à tous ceux qui avaient concouru à l'accomplissement du grand œuvre de la réunion des deux peuples, il témoigna aux nonces sa gratitude de l'avoir aidé de leurs lumières; il les conjura de donner à cette fusion de la stabilité, de pourvoir aux moyens de l'élection d'un nouveau roi pendant l'interrègne, vu que, chez les Polonais, on ne naît pas maître, mais qu'on est élu librement. Il proposa que le maréchal fût assermenté; il recommanda d'administrer à tous indistinctement la justice, sans laquelle les plus vastes états ne sauraient subsister. Il gémit sur le changement qui était survenu dans la religion sous son règne; il promit de prendre des mesures de douceur pour faire revenir les prosélytes à la communion de l'église. Il finit ce discours par prier les nonces de bénir sa mémoire et d'implorer Dieu pour la conservation de ses jours, de même qu'il lui demandait sa bénédiction pour eux et pour tous ses sujets (1).

Sigismond-Auguste ne survécut pas long-temps à l'accomplissement de ce grand œuvre. Avec lui s'éteignit la dynastie des Jagellons, qui régna en Pologne environ deux cents ans.

L'opiniâtreté de Commendoni, nonce du pape,

(1) Niemcewicz, p. 242 et suivantes.

à refuser au roi le divorce de son épouse, Catherine, archiduchesse d'Autriche, sujette au haut mal, priva le roi de toute espérance d'avoir des enfants, et lui fit prendre du goût pour la vie dissolue. Après sa mort, le trône héréditaire étant devenu électif, attira sur la Pologne tous les désastres imaginables.

Elevé jusqu'à sa dix-septième année entre les mains des femmes, ce roi n'y puisa pas l'esprit guerrier; mais sa capacité naturelle, les bons instituteurs qui lui furent donnés, le rendirent habile dans les sciences et les langues; le latin et l'italien lui furent aussi familiers que le polonais. Il aimait cette dernière langue et la faisait fleurir en Lithuanie; il cultivait les lettres, l'éloquence, la poésie, les beaux arts et la musique. Il encourageait les savants qui florissaient sous son règne. Il était d'un caractère constant, inébranlable dans le maintien de son autorité; mais il ne fut pas assez fort pour réprimer la licence effrénée de la noblesse, pour la forcer à payer les impôts et à secourir la patrie en danger. Cependant la Pologne était puissante sous lui; cinq princes absolus relevaient d'elle, savoir : le prince de Stettin, le prince de Prusse, deux palatins de Valachie et de Moldavie, et le duc de Kourlande. Ce qui rehaussa la gloire de ce roi, ce fut l'es-

prit de tolérance dans les opinions religieuses; lorsque toute l'Europe était dans l'effervescence contre les prosélytes, lorsque partout le sang coulait pour les mystères impénétrables, Sigismond ordonnait de ne troubler personne dans l'exercice de son culte, d'insister seulement pour que les citoyens maintinssent la concorde dans leurs délibérations sur les plus chers intérêts de la patrie, et qu'ils fussent toujours prêts à la défendre de leurs corps et de leurs biens (1).

Dans les derniers temps du règne de Sigismond-Auguste, il se forma une république de *Babin*, ainsi appelée du village de cette dénomination situé dans le palatinat de Lublin, inventée par Pszonka, gentilhomme d'une humeur éminemment enjouée et gaie, pour corriger les mœurs nationales, et pour redresser les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement. La devise en fut : *Ridendo castigo mores*, je corrige les mœurs en riant. Pierre Cassovius, homme d'une vaste érudition, y remplit les fonctions de chancelier (2).

INTERRÈGNE.

La mort de Sigismond-Auguste, dernier rejeton de la dynastie des Jagellons, qui, pendant

(1) Niemcewicz, p. 252.

(2) Lelewel, p. 201.

l'espace de cent quatre-vingt-quatre ans, donnait des rois à la Pologne, combla les vœux des Polonais en leur donnant le droit d'élire leurs souverains. La dynastie des Piasts possédait le trône par droit héréditaire; celle des Jagellons par droit à la fois électif et héréditaire. Après l'extinction de ces deux dynasties, la Pologne obtint le droit de choisir le souverain parmi plusieurs candidats.

Cet interrègne devant servir de guide pour tous les autres, je vais lui donner un peu plus d'extension que n'en comporte l'exiguité de mon cadre.

La Grande-Pologne, la Petite-Pologne, la Russie et la Lithuanie, convoquèrent les diétines, dans lesquelles les sénateurs et la noblesse, pour maintenir la tranquillité dans l'intérieur du pays, créèrent la confédération du *Froc*, ainsi appelée en signe de douleur et de tristesse, et pour garantir les frontières de l'invasion des peuples limitrophes (1); mais on ne put convenir du temps où l'on devrait s'assembler pour tenir la diète. Le primat invita les états à s'assembler à Varsovie le 9 du mois courant. Cependant la diète ne put encore avoir lieu, les sénateurs s'étant réunis en fort petit nombre. Bientôt après, le primat

(1) Lelewel, p. 202.

et une infinité considérable de seigneurs de la Grande-Pologne convinrent à l'assemblée de Kaski de fixer le 6 janvier pour la diète préliminaire, et le 13 décembre pour la tenue des diétines où l'ordre équestre choisirait deux nonces de chaque palatinat, chargés du pouvoir d'établir une nouvelle forme de gouvernement, et de subvenir à tous les besoins de l'état. Cette diète préliminaire, qui avait toujours eu lieu à la suite de la mort du roi, fut appelée diète de *convocation*, et elle se tenait toujours à Varsovie (1)

La diète de convocation fut ouverte par une dispute sur le pouvoir du primat pendant la vacance du trône ou l'interrègne. On éleva la question de savoir si le primat avait la faculté d'assembler les diétines et les diètes, et cette faculté, Jean Firley, maréchal de la couronne, prétendait se l'arroger. Les états tranchèrent cette question, en adjugeant au primat la faculté de *convoquer les diétines, les diètes, et de nommer le nouveau roi*, et au maréchal de la couronne, *de proclamer le nouveau roi*. On fixa au 5 avril la tenue de la diète d'élection, et l'on destina, à cet égard, le champ du village de Kamiezi, aux environs de Varsovie, et pour les Lithuaniens, le village de Porczow, sur les con-

(1) Lelewel, p. 203.

fins de la Pologne et de la Lithuanie. Quelqu'un ayant élevé la question de savoir (1) si chaque gentilhomme avait le droit de voter, ou si cette faculté était seulement l'apanage des nonces triés de chaque palatinat, Jean Zamoyski, bouillant de jeunesse, et ne prévoyant pas les suites de son opinion intempestive (2), trancha ainsi cette question : « Les sénateurs et les nobles étant « égaux selon les lois polonaises, tous, sans ac-« ception de personnes, devaient participer aux « immunités et aux franchises du pays, à plus « forte raison devaient-ils participer au plus « essentiel des priviléges, qui est celui de l'élec-« tion d'un roi. » Il ajouta « que puisque tous « étaient appelés à défendre la patrie, tous de-« vaient concourir à l'élection de leur chef et du « souverain (3). » L'opinion de Zamoyski plut à tout le monde, et fut cause de sa popularité et l'autorité dont il jouit par la suite. Elle fut peut-être également cause des orages de nos élections.

Le nombre et les richesses des dissidents s'étant considérablement augmentés dans la Pologne, on avait à craindre une guerre domestique à

(1) Lelewel, p. 203.
(2) Niemcewicz, p. 262.
(3) Lelewel, p. 204.

cause de la divergence de religion. Les dissidents, dont le chef était Firley, maréchal de la couronne et à la fois palatin de Krakovie, et Pierre Zborowski, palatin de Sandomir, n'avaient rien tant à cœur que de garantir la sécurité et la tranquillité de la croyance réformée (1). Les catholiques, désirant maintenir le repos dans l'intérieur du pays, repos qui est le plus souvent troublé par les dissensions nées d'une divergence religieuse, signèrent une alliance avec les dissidents, et la firent insérer dans l'acte de la confédération générale, laquelle ayant en tête les sénateurs, l'ordre équestre de toute la monarchie indivisible, était censée exprimer l'unanime assentiment de tous les états. Cette nouvelle alliance fut adoptée de la totalité des nonces, des sénateurs et des évêques, à l'exclusion du primat Uchanski, qui, ayant passé jusqu'alors pour le protecteur des hérétiques, éleva une réclamation énergique contre cette alliance, ou plutôt contre la paix avec les dissidents, et fit tant, par son exemple et par son éloquence, que tous les évêques (hors François Krasinski, évêque de Kra-

(1) Les *dissidents* signifiaient alors tant les catholiques que les hérétiques, lorsque les états assemblés pour la diète s'appelèrent *dissidentes de religione;* dans la suite, ce mot signifiait ceux qui n'étaient pas catholiques.

kovie), que presque tous les sénateurs et les nonces se désistèrent de cette alliance. La dernière question qu'on décida à cette diète fut la demande du duc de Prusse, d'avoir place à la diète d'élection. La décision de cette question fut réservée au nouveau roi. Après cela, on fit la clôture de la diète de *convocation*, qui *diffère des autres de ce genre, en ce que le maréchal ne fut pas élu par les nonces ; mais qu'il fut journellement remplacé à tour de rôle par chacun des nonces* (1).

Au terme fixé pour la tenue de la diète d'élection, il se réunit une si grande affluence de sénateurs et de nonces, qu'on eût dit qu'ils s'étaient proposé de conquérir un royaume étranger plutôt que de disposer du gouvernement du leur. Sur la plaine du village de Kamienzi, on déploya, par ordre du maréchal de la couronne, la tente du feu roi; là, les sénateurs et les ministres de la couronne devaient délibérer. Cet endroit des délibérations ministérielles fut dans la suite appelé *Szopa*. Les nonces tenaient leurs séances devant la tente, et cette place, lors de l'élection d'Étienne, reçut le nomde *Kolo* (le cercle), nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. La noblesse, arrivée des palatinats pour assister à l'élection, fut rangée

(1) Lelewel, p. 205.

loin des places des sénateurs et des nonces, sur la plaine et sous des tentes, ce qui donnait à ce lieu l'aspect d'un immense camp (1).

A l'ouverture de la diète d'élection, le prince de Prusse renouvela sa demande. Il reçut la même réponse qu'à la diète de convocation. Des demandes pareilles, de la part des ducs de Kourlande et de Poméranie, eurent le même sort, quoique le dernier s'appuyât de l'usage de ses ancêtres. Toutes ces ambassades restèrent donc sans résultat, et le droit d'élire les rois ne fut adjugé qu'aux sénateurs et à la noblesse de la couronne et de la Lithuanie, et aux provinces qui y étaient réunies.

Pour maintenir l'ordre et la sécurité publique, on établit le *tribunal du Froc*, ainsi appelé de la *confédération du Froc*. Ce tribunal fut *saisi des délits que pourraient avoir commis les étrangers pendant le temps de l'élection* (2). Ces tribunaux furent encore appelés *judicium compositum*, à cause qu'ils étaient composés du sénat et de l'ordre équestre. Trois sénateurs, désignés par le maréchal, un dans chaque nation, et douze nonces, tirés au sort à raison de quatre dans chaque nation, siégeaient au tribunal du Froc, ainsi

(1) Lelewel, p. 205.
(2) Ibidem, p. 206.

que les grands-maréchaux des deux nations, auxquels ce droit appartenait d'office (1).

Après ces réglements on procéda à l'audience des ambassadeurs des cours étrangères.

Le cardinal Commendoni, nonce de Grégoire XIII, parla le premier. Dans un discours long et étudié, il conseilla, au nom du saint-père, de choisir un roi jaloux de l'intégrité de la religion catholique, qui avait reçu beaucoup d'échecs par les attentats des hérétiques (2). Après parlèrent les ambassadeurs impériaux, Guillaume Rosenberg et Kadislaw Perszteric. Le premier, Bohémien d'origine, parlait en bohémien, se flattant qu'en faisant usage d'une langue qui ressemblait à la polonaise, il ne manquerait pas de plaire aux Polonais. A la suite d'un pompeux éloge de la maison d'Autriche, il proposa Ernest duc de Racuse, au nom de Maximilien II, empereur, qui, s'en tenant à l'usage qu'avaient ses ancêtres de réunir sous leur sceptre le plus de royaumes possible, avait brigué par le prêtre Cyrus, encore du vivant de Sigismond-Auguste, le sceptre de Pologne pour le même Ernest son fils. Il s'appesantit sur les nombreux avantages qui résulteraient de l'élection de l'ar-

(1) Lelewel, p. 206.
(2) Ibidem, p. 207.

chiduc pour la Pologne, en promettant qu'Ernest confirmerait les priviléges et les lois de la nation, reconquerrait les pays démembrés, terminerait les anciennes querelles entre la république et l'Allemagne concernant la Livonie et la Prusse; qu'il entretiendrait à ses dépens une école pour cent Polonais en Allemagne ou dans un autre état, enfin qu'il obtiendrait de son frère, roi de Hongrie, une libre importation des vins de Hongrie en Pologne. Rosenberg demanda encore que don Pedro Fassardo, ambassadeur d'Espagne, parlât ou après lui ou en même temps avec lui, donnant pour raison plausible que les cours de Madrid et de Vienne avaient le même intérêt d'élever Ernest au trône de Pologne. Mais au fond, il voulut par cet artifice procurer la prééminence à l'ambassadeur d'Espagne sur celui de France (1).

Jean Montluc, evêque de Valence, ambassadeur de France, pénétra l'artifice de Rosenberg et défendit avec force l'honneur de son maître. Les états de la république prirent son parti, en lui permettant de parler le premier; et Fassardo, craignant d'encourir le blâme de sa cour pour avoir cédé la prééminence, se retira du champ de

(1) Lelewel, p. 207.

l'élection sans avoir obtenu audience (1). Montluc eut donc la parole incontinent après l'ambassadeur impérial. Il prononça un discours long et savant où, après avoir comblé d'éloges la nation polonaise, il fit une longue énumération des qualités de Henri, duc d'Anjou, et le proposa pour roi au nom de Charles IX, et surpassa de beaucoup les ambassadeurs d'Autriche par l'étendue et l'importance de ses promesses. Le bruit du fameux et horrible massacre de la Saint-Barthélemy s'étant alors répandu en Pologne, Montluc s'appliqua à en disculper Henri, à effacer la pénible impression que cette nouvelle avait faite sur les esprits. Il s'en tira avec adresse, en publiant, sous le nom d'un Polonais, un opuscule contenant une judicieuse apologie des pieux sentiments de Henri (2).

Après lui eut la parole Jean Lorck, ambassadeur de Suède, qui proposa Jean III, son maître, ou son fils Sigismond, s'appuyant de sa parenté avec la maison des Jagellons, promettant la cession de quelques villes de Livonie alors au pouvoir de la Suède, et un secours mutuel contre la Moskovie en cas qu'elle voulût

(1) Lelewel, p. 207.
(2) Ibidem, p. 208.

rompre l'alliance; plus, d'autres avantages également brillants.

Yvan Vasilevitch, tzar de Moskovie, se mit aussi sur les rangs; mais s'y étant pris d'une manière injurieuse pour la Pologne, en commandant seulement par une lettre de l'élire lui ou son fils pour roi de Pologne, de plus, de lui céder à perpétuité la Livonie, la Kiiovie, ses propositions demeurèrent sans réponse (1). Les lettres du sultan de Turquie n'étaient pas moins insolentes, puisqu'il y ordonnait, d'un ton impérieux, de ne pas choisir le prince d'Autriche, et appuyait l'élection du frère du roi de France; et en cas que celui-ci déplût, il proposait un Piast : le maréchal de la couronne, le primat, ou bien Jarzlowiecki, palatin de Russie (2).

Jean Firley, qui s'opposait à Henri, et d'autres, voulurent proclamer roi Jean Szafraniec, castellan de Biecz; mais Jean Zamoyski déjoua les projets des seigneurs polonais par une motion inopinée, c'est-à-dire qu'ils eussent à se proposer pour candidats tout comme les autres et sans assister aux débats pendant l'élection. Personne (3)

(1) Lelewel, p. 209.
(2) Ibidem.
(3) Bandtkie, t. II, p. 182.

n'osa se proposer explicitement; il ne fut plus question de rébellion.

Après l'audition des ambassadeurs, et après la lecture des lettres, les états se divisèrent en trois partis : celui d'Autriche, celui de France et celui de Suède. Le dernier parti ayant laissé le champ libre, l'élection flotta entre Ernest et Henri. Ernest fut proposé par Myszkowski, évêque de Ploçk, et Henri par Stanislas Karnkowski, évêque de Kuïavie. Les sénateurs mirent en avant leurs opinions sur les candidats, et les nonces se retirèrent dans leurs tentes pour y conférer ensemble.

Avant qu'on procédât à l'élection, on rédigea des lois, d'après lesquelles le roi nouvellement élu et tous ses successeurs seraient tenus de gouverner la république. Voici les articles de ces lois : « Le roi ne doit ni nommer ni choisir de « son vivant le successeur à la royauté, ni, pour « cette fin, convoquer de diète, ni favoriser « personne, ni en faire mention sous quelque « prétexte que ce soit, pour qu'il soit toujours « loisible aux états d'élire un nouveau roi à la « suite de la mort du premier. Le roi ne portera « pas le titre de maître et d'héritier, usité jus- « qu'à Sigismond-Auguste. Le roi maintiendra « la paix avec les dissidents. Il ne déclarera pas

« de guerre. Il n'appellera la noblesse à aucune « expédition générale. Il n'imposera pas d'im- « pôts. Il n'instituera pas de nouvelles tailles. Il « n'enverra pas d'ambassadeurs aux cours étran- « gères sans le concours des états de la répu- « blique. En cas de partage d'avis pendant les « délibérations du sénat, le roi s'associera à celui « qui sera le plus conforme aux lois et aux avan- « tages de la nation. Il aura à ses côtés un conseil « permanent, composé de sénateurs, qui seront « changés tous les six mois; pour cette fin, il « sera destiné, de diète en diète, seize sénateurs, « savoir : quatre évêques, quatre palatins et huit « castellans. Les diètes générales seront convo- « quées tous les deux ans, et même plus souvent, « selon l'urgente nécessité de l'état. Les diètes « ne dureront que six semaines. Les charges, les « dignités, les starosties et les terres royales ne « seront conférées qu'aux indigènes et non aux « étrangers. Enfin le roi ne pourra ni prendre « femme, ni divorcer à l'insu et sans le con- « sentement du sénat. En cas que le roi dérogeât « aux lois, à la liberté, aux conventions, aux « articles, ou au serment, les sujets seront par là « même déliés de la fidélité et de l'obéissance « jurées par eux. » Ces lois furent appelées *arti- cles de Henri*, parce que ce roi fut le premier à

les signer. Ils complétaient la liberté et la souveraineté de l'ordre de la noblesse, alors réellement existante, et devinrent la loi fondamentale et la charte de la république (1).

Au dépouillement des voix, la majorité fut pour Henri. Ainsi le parti français, appuyé, outre Zborowski et Karnkowski, par toute la Lithuanie, par les princes Radziwill et Chodkiewicz, arriva à main armée sur le lieu de l'élection et choisit Henri pour roi. Le parti autrichien, dont le chef était Firley, composé de dissidents, se retira au village de Grochow, moins dans le dessein de maintenir Ernest que pour obtenir la confirmation des articles concernant les dissidents signés à la diète de convocation. Après des conférences préalables, ce parti envoya André Gorka, castellan de Miedzyrzec, à la tête de plusieurs autres, aux états réunis dans le village de Kamiecé. Cette députation obtint l'insertion des articles qui assuraient la paix aux dissidents. Tous les partis s'accordèrent alors pour l'élection de Henri, et le primat le nomma roi de Pologne.

## HENRI DE VALOIS.

Les ambassadeurs du roi élu prêtèrent serment aux conditions sous lesquelles le sceptre lui

(1) Lelewel, p. 211.

fut offert; et quoiqu'il y en eût quelques unes d'épineuses à remplir, cependant Montluc, de peur de faire avorter l'œuvre presque consommée, signa tout sans restriction. Voici quelles étaient les conditions imposées: « Une aliance « éternelle entre la France et la Pologne contre « la Moskovie ou tout autre ennemi; 4,000 Gas- « cons au service de la Pologne, soudoyés par « la France; une marine aux frais de la France, « pour conserver à la Pologne l'empire de la Bal- « tique, et pour reprendre le port et la ville de « Narva; la reconnaissance de la dette de la ré- « publique contractée par Sigismond-Auguste, « une école à Paris pour cent jeunes Polonais; « les mêmes immunités aux négociants polonais « qu'aux négociants allemands. » Un certain nombre d'artisans devait en outre être envoyé de France pour faire fleurir en Pologne les manufactures et les arts; 490,000 florins versés au trésor de Pologne pour l'apanage de Henri; les lois, les priviléges, les franchises, étaient confirmés par un autre document, ainsi que la garantie donnée aux dissidents (1).

Ces conditions, et d'autres pareilles que le nouveau roi était forcé de jurer, furent appelées *pacta-conventa*. Après la prestation du ser-

(1) Lelewel, p. 212.

ment par les ambassadeurs pour ces *pacta-conventa*, il fut fait une triple publication ou proclamation du nouveau roi, dans un mode qui s'est perpétué jusqu'à nos jours. La première proclamation fut faite par Firley, grand-maréchal de la couronne; la seconde par Opalinski, maréchal de la cour; la troisième par Chodkiewicz, maréchal de la Lithuanie.

Après avoir assuré les frontières de l'état, envoyé des ambassadeurs aux cours étrangères pour notifier l'élection du nouveau roi, fait les préparatifs pour les funérailles d'Auguste et la réception de Henri, la république nomma des ambassadeurs du rang des sénateurs pour aller inviter Henri à prendre possession du trône, et lui remettre le diplôme de son élection. Ces ambassadeurs du sénat étaient Albert Laski, palatin de Sieradz; Tenczynski, palatin de Woynicz; Tomicki, celui de Gnezne; Harburt, castellan de Sanok; Gorka, celui de Miedzyrzec; Krzycki, celui de Rascienz; de l'ordre équestre: le prince Radziwill, maréchal de la cour de Lithuanie; Firley, staroste de Kasimirz; Zamoyski, de Belz; Zborowski, d'Odolanow; Tomicki, castellan de Gnezne; Pronski, palatin de Kiiovie. A la tête de cette ambassade on remarquait Adam Konarski, évêque de Posen. Ils dépêchèrent devant eux deux

gentilshommes à Paris, pour notifier, par une lettre, l'élection de Henri, qui faisait alors le siége de La Rochelle.

Informé de cette nouvelle, ce prince retourna sur-le-champ à Paris pour y attendre l'arrivée des ambassadeurs. Ils éprouvèrent bien des difficultés en traversant l'Allemagne, attendu que l'empereur, piqué au vif de ce que son fils avait manqué la couronne, pour laquelle il avait dépensé 500 mille écus, leur défendait le passage par ses états, s'excusant de l'impossibilité où il se trouvait de le leur accorder sans le concours des princes de la ligue germanique (1).

Les ambassadeurs surmontèrent cependant les obstacles, et firent, le 19 août leur entrée à Paris, introduits par des seigneurs que le roi avait envoyés au-devant d'eux. L'aspect de ces Sarmates fit un effet extraordinaire sur les Parisiens. « Ni l'âge, ni l'indisposition, ni le sexe, dit « de Thou, ne furent capables d'empêcher les « Français de satisfaire la curiosité qui les portait « à aller voir les ambassadeurs polonais. Les « croisées et les toits étaient encombrés de peu- « ple, et le passage, depuis la porte St.-Martin, « était tellement obstrué, qu'il ne présentait « qu'un petit couloir pour la circulation. Ce qui

(1) Lelewel, p. 213.

« frappa singulièrement les Parisiens, ce furent « la haute stature de ces étrangers, leur gra- « vité, leurs moustaches blanches et longues, « leurs sabres montés de diamants, leurs bottes « chamarrées, leurs carquois et leurs flèches. Ils « admiraient surtout les têtes rasées n'offrant « qu'une touffe de cheveux au-dessus, et les « hauts fers aux talons; mais ce qui acheva de « prévenir les Parisiens en faveur des ambassa- « deurs polonais, ce fut la facilité avec laquelle « ils parlaient le latin, l'italien, l'allemand, et « surtout le français, de manière qu'on était « porté à les croire nés sur les rivages de la Seine « et de la Loire, plutôt que sur ceux de la Vis- « tule ou du Borysthène. Les Français n'étaient « pas alors fort instruits. Interpellés par leurs « hôtes ils ne répondaient que par une inclination « de tête (1). »

Les ambassadeurs eurent d'abord audience auprès de Charles IX, ensuite auprès de la reine-mère, Catherine de Médicis, qui s'entretint longtemps, avec un grand plaisir, en italien, avec l'archevêque de Posen. Après avoir présenté leurs hommages à la reine Elisabeth, ils parurent devant le roi. L'évêque de Posen lui annonça, dans un beau discours, que la nation polonaise

(1) Bandtkie, t. II, p. 185.

l'avait élu pour son roi. A ce discours répondit d'abord Henri, et ensuite son chancelier en latin. Les ambassadeurs saluèrent également Henri, depuis roi de Navarre, qui gouverna la France sous le nom de Henri IV.

Le 10 septembre, Henri prêta, à l'église de Sainte-Marie, le serment qui avait été rédigé à la diète de l'élection. Il fut lu par le castellan de Sanok, en présence de son frère, roi de France; Henri accepta les *pacta-conventa* signés par Montluc, et les ratifia par sa signature, même l'article concernant la paix garantie aux dissidents, quoique l'évêque de Posen eût protesté contre au nom du clergé polonais. L'article que Henri trouvait le plus onéreux était celui par lequel la nation était maîtresse de refuser l'obéissance au roi, si celui-ci venait à violer son serment. Mais les ambassadeurs éclaircirent cet article en disant que la dérogation à un de ces articles, commise par vivacité, ne serait pas regardée comme une infraction aux lois, à la liberté, aux franchises, mais leur violation réfléchie et le mépris des représentations et des avis des sénateurs. Henri ayant témoigné de l'éloignement pour un mariage projeté avec la princesse Anne, les ambassadeurs ajournèrent cette question jusqu'à l'arrivée du roi en Pologne.

Trois jours après, les ambassadeurs remirent, avec une grande solennité, à Henri, le diplôme de l'élection, en présence du roi, de la reine-mère, de la reine, de tous les princes du sang et de toute la cour, à la suite des discours prononcés par Konarski au nom du sénat, et par Radziwill au nom de l'ordre équestre. Après le *Te Deum*, pendant lequel les deux rois restèrent agenouillés, Charles se leva, et salua Henri roi, se félicitant intérieurement d'être débarrassé de Henri, dont la puissance lui était odieuse. Le lendemain le roi fit son entrée solennelle à Paris, aux acclamations générales (1). Cependant ce ne fut qu'après bien des délais que Henri se décida à partir pour la Pologne, dont le gouvernement trop circonscrit ne lui convenait pas. Dix-huit mille guerriers polonais allèrent au-devant de lui, et à l'aspect de cette troupe martiale il s'écria : « Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis réellement roi (2). » La pompe et la magnificence de la cérémonie du couronnement ajoutèrent encore à ses transports, lorsqu'un horrible événement vint troubler cette brillante solennité. Samuel Zborowski, homme possédant beaucoup de richesses et encore plus d'arrogance, se prit

(1) Lelewel, p. 215.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 265.

de querelle avec Jean Tenczynski, castellan de Woynizc, et le provoqua en duel. Jean Wapowski, castellan de Przemysl, voulant réconcilier les deux parties, fut frappé du sabre de Zborowski. Grièvement blessé, il en mourut. Zborowski, mis en jugement, ne fut condamné par le roi qu'à la déportation, sans être privé, selon les lois, de ses biens et honneurs. Une peine si légère pour un crime si grave fit mal présager de la justice du nouveau monarque, et les faveurs dont fut comblée la famille du meurtrier augmentèrent le mécontentement public. En effet, le roi disposa en faveur du frère de Zborowski du palatinat de Krakovie, vacant par la mort de Firley, et en faveur de son cousin, de la castellanie de Przemysl, vacante par celle de Wapowski (1). Tout le monde murmura de ce procédé. Une défiance réciproque s'établit entre le roi et le sénat. Le roi soupirait après son ancienne patrie, consumant ses jours en festins, bals et amusements publics. La mort de Charles IX lui procura l'occasion de retourner en France. N'ayant pas assez de patience pour attendre le consentement des états, il laissa des lettres dans sa chambre à coucher à l'adresse de ses conseillers, et partit la nuit, monté sur un cheval turc,

(1) Niemcewicz, p. 266, et Lelewel, p. 217.

accompagné de sept hommes. Qu'on se représente l'alarme et le désordre de la cour et de la ville à la disparition du roi. Frappés comme d'un coup de foudre, les Polonais, qui ne s'attendaient pas à une telle brusquerie de la part d'un roi à qui ils avaient offert tout ce qu'ils avaient de plus cher, la patrie et le sceptre, ne purent de long-temps revenir de leur stupeur. Les lettres qu'ils trouvèrent sur la table les rassurèrent un peu. Aussitôt Jean Tenczynski et Nicolas Zebrzydowski se mettent aux trousses du roi et parviennent heureusement à l'atteindre sur les frontières de la Silésie. Prosternés à ses pieds, ils le conjurent d'abandonner une démarche aussi injurieuse pour lui qu'humiliante pour la Pologne. Ni les supplications, ni les pleurs, ni les protestations d'une fidélité à toute épreuve ne purent fléchir l'opiniâtreté du roi. Il promit seulement de ne jamais abandonner ni le royaume ni ses amis, et en signe de son auguste bienveillance il ôta de son doigt un anneau et en fit présent à Tenczynski. Cet anneau, que les Polonais regardent comme un précieux monument de la légèreté de ce roi, passa de la famille Tenczynski dans celle de Sienrawski, et ensuite aux princes Czartoryski (1). Les deux envoyés étant arrivés sans

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 267.

avoir ramené le roi, on décréta à la diète de Varsovie que si le roi ne se représentait pas le 12 mai, l'année d'après, on procéderait à l'élection d'un nouveau roi à Stenzyca. Ce décret fut envoyé à Henri par Jérôme Rozvazawski, secrétaire de la couronne (1), et Jean Drohoiewski, sraroste de Przemysl. Le roi promit de se représenter avant même l'expiration du terme assigné pour satisfaire aux vœux des états; mais les troubles qui éclatèrent en France à son arrivée le mirent dans l'impossibilité d'accomplir sa promesse. Le primat convoqua la diète qui déclara l'interrègne, et fixa le 7 novembre pour la nouvelle élection.

## INTERRÈGNE.

Les troubles survenus dans le midi précipitèrent le terme de la diète d'élection qui eut lieu en 1575. Un petit nombre de nobles s'assemblèrent, et néanmoins les états procédèrent à l'audience des ambassadeurs étrangers, des candidats eux-mêmes ou de ceux qui proposaient les autres.

Les principaux candidats étaient 1° Ernest, archiduc d'Autriche, fils de Maximilien II. Martin Gersztman, évêque de Breslau, qui le

(1) Lelewel, p. 219.

proposa, s'étendit sur toutes ses belles qualités, prétendant qu'il lui serait facile d'apprendre le polonais, parce que ses relations avec les Bohémiens lui avaient rendu familière leur langue qui se rapprochait du polonais ; en attendant, qu'il ferait usage de la langue latine qu'il savait à fond et qui était tant répandue en Pologne (1). Il exposa ensuite les avantages qui résulteraient de son élection pour la Pologne et répéta tout ce qu'on avait proposé à l'élection passée.

2° Ferdinand, archiduc d'Autriche, frère d'Ernest, issu de la famille des Jagellons. Son ambassadeur, après avoir exposé son mérite et ses belles qualités, déclara qu'il ne voulait pas nuire à l'archiduc Ernest, qu'il s'en remettait à la décision des états, et qu'il regarderait le succès du frère comme une faveur personnelle.

3° Jean, roi de Suède, promit, par la voix de son ambassadeur Lorichius, des avantages infinis, si on le nommait à la couronne polonaise.

4° Alphonse, duc de Tarare et de Modène.

5° Etienne Batory, duc de Transylvanie, dont l'ambassadeur, George Blandrata, représe ta d'abord l'intime liaison qui existait dès longtemps entre la Pologne et la Hongrie ; il représenta ensuite la nécessité où se trouvaient ces

(1) Albertrandi, t. I, p. 63.

deux puissances voisines de conjurer tous les malheurs dont elles étaient menacées, ensuite le vif intérêt que son maître portait à la Pologne, intérêt qui le déterminait à supplier la république de lui donner la préférence sur la maison impériale. Il s'étendit ensuite sur le mérite du duc de Transylvanie, sur sa dévotion, sur son constant attachement à la religion catholique, sur son grand savoir, sur la bonne foi de ses procédés (1), sa modestie, son humanité, sa sage munificence, sa longue habitude des affaires publiques, son habileté profonde dans l'art de la guerre, son activité infatigable dans les hasards, sa sollicitude pour la paix, pour l'administration de la justice, sa persévérance dans les travaux, la profondeur de ses avis, sa sagacité et sa parfaite mémoire.

6º Jean Kostka, palatin de Sandomir, et Jean Tenczynski, palatin de Belz, proposés par Jean Zamoyski et plusieurs autres Polonais. Ces compatriotes ayant refusé cet insigne honneur et répondu qu'ils préféraient le droit d'élire les rois à l'honneur de l'être eux-mêmes (2), Jean Zamoyski, avec tout l'ordre équestre, proclama pour chef de l'état Anne de Jagellon, sœur de

(1) Albertrandi, t. I, p. 71.
(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 272.

Sigismond-Auguste, en lui assignant pour époux Etienne Batory, qu'il nomma en même temps roi de Pologne. Cette proclamation fut faite par Jean Sieninski, qui n'était pas encore évêque (1); car tous les évêques embrassèrent le parti contraire. On lui proposa les *pacta-conventa* suivants : « Le roi confirmera par ses « serments toutes les lois et privilèges du pays ; « acquittera les dettes de la république ; repren- « dra les villes enlevées par la Moskovie ; procu- « rera la confirmation de la paix avec la Tur- « quie ; assurera celle avec les Tatars ; pour- « voira tous les côtés du royaume d'une bonne « défense ; versera au trésor public 200,000 flo- « rins avant son arrivée dans le pays ; enfin, ra- « chetera, à ses frais, les nobles qui ont été faits « prisonniers par les Tatars. » On ajouta « que « le roi confirmerait les *articles de Henri*, ne « demanderait pas des secours étrangers sans le « consentement des états, n'enverrait pas hors « du pays les soldats entretenus par la républi- « que, et dans le cas d'urgente nécessité paie- « rait de ses revenus la solde de 1500 fantas- « sins ». George Blardrata et Martin Berzewicy, ambassadeurs d'Etienne, signèrent ces *pacta-conventa*. Tarlo, palatin de Lublin, et plusieurs

(1) Lelewel, p. 221.

autres seigneurs, furent envoyés à Étienne pour lui faire savoir son élévation au trône.

Le vieux primat Uchanski, ayant abandonné le champ d'élection, se transporta, avec son parti, sur un autre endroit bien pourvu d'armes, et y nomma Maximilien, empereur d'Allemagne, pour roi de Pologne, et le maréchal de la couronne le proclama (1). Ce procédé révolta plusieurs du parti du primat, qui passèrent du côté de Zamoyski. Le primat envoya des ambassadeurs à Maximilien pour l'inviter à prendre possession du trône.

Le parti de Zamoyski se réunit à Iedrzeiowice, dans une attitude très menaçante, et regarda comme ennemi de la patrie tous ceux qui n'étaient pas de son avis. On fixa au 4 mars le couronnement et la noce du roi. Jérôme Filipowski, ambassadeur de Batory, y arriva, signa les *pacta-conventa* au nom de son maître. Maximilien ayant tardé à venir, Etienne prêta serment aux *pacta-conventa* dans la ville de Mégies, arriva le 22 à Krakovie, y fut couronné avec Anne le 1er mai et le lendemain uni à elle par Karnkowski, évêque de Kuïavie, au défaut du primat qui était du parti contraire (2). Il fut sans doute bien pé-

(1) Lelewel, p. 221.
(2) Ibidem, p. 225.

nible à un roi âgé de 42 ans de se marier avec une princesse qui en comptait 52 passés. Cette même proposition, Henri l'avait éludée en s'excusant sur ce qu'elle n'était pas comprise dans les *pacta-conventa* (1). Etienne ne put s'y soustraire par aucune défaite.

ÉTIENNE BATORY.

Tous les efforts que le roi avait faits pour ramener le primat étant infructueux, Etienne résolut de le réduire par les armes. Le primat, pour éviter cette extrémité, s'estima coupable à l'égard du roi, le reconnut pour son maître et prêta serment de fidélité. La Lithuanie, décidée par Jean Chodkiewicz, en fit autant. Il n'y eut que Dantzig et la Prusse qui hésitèrent encore à reconnaître Etienne pour maître. Le roi marcha à la tête d'une armée formidable en Prusse. Toutes les villes cédèrent à ses forces. Dantzig, seulement, confiante dans ses fortifications et dans les troupes levées en Allemagne, fit une énergique résistance. Cette ville, jalouse de ses immunités, craignait d'en être dépouillée. Les Polonais étaient toujours victorieux en rase campagne; mais il leur fut difficile de prendre une ville si bien défendue. Etienne pouvait bien y entrer par ar-

(1) Bandtkie, t. II, p. 109.

tifice, il dédaigna cette voie comme au-dessous de sa dignité. Quoi qu'il en soit, la paix fut faite par l'entremise des princes d'Allemagne à Malborg. Dantzig demanda et obtint pardon, paya au roi 200,000 florins, et autant encore pour rebâtir le monastère d'Oliwa, démoli par la populace.

Après la soumission de Dantzig, le roi tourna ses regards sur la tranquillité et la sûreté intérieure, interdit les discussions entre les catholiques et les dissidents, ordonna à tous les magistrats d'y veiller de près et de sévir contre les perturbateurs (1).

Ayant trouvé, à son avénement, le trésor public entièrement épuisé, Etienne convoqua une diète à Torne pour établir des impôts. La noblesse s'en défendit. Etienne recourut à d'autres moyens. Il s'adressa au clergé qui lui fournit avec bienveillance les sommes nécessaires pour mettre sur pied une armée capable de se présenter dans une attitude menaçante vis-à-vis les ennemis de l'état. Pénétré de reconnaissance, le roi concourut puissamment à relever cet ordre respectable accablé par la noblesse, et à renouveler ses relations avec la cour de Rome (2). Le

(1) Albertrandi, t. I, p. 191.

(2) Lelewel, p. 225.

primat Uchanski, jusqu'alors ennemi du saint-siége, convoqua un concile à Pétrikau, où l'on pourvut aux besoins de l'église catholique, où l'on modifia les lois du concile de *Trident* de manière à être appliquées à la Pologne.

A la diète de Varsovie, convoquée la même année, Etienne expédia plusieurs affaires d'une grande importance. Il y exposa les griefs contre les Moskovites et les Tatars. La guerre fut reconnue indispensable avec ces deux nations. On ajourna l'attaque contre les Tatars, et l'on arrêta de marcher contre les Moskovites. La Livonie devait être le salaire de cette expédition (1). On décréta, pour cette fin, un impôt d'un florin par arpent et la 18e partie du prix des boissons. Jamais un impôt aussi exorbitant n'avait encore eu lieu. Toutes les provinces y souscrivirent pourtant, à l'exception de Krakovie, de Sandomir et de Sieradz.

Cette diète est encore célèbre par l'établissement du tribunal suprême de Krakovie. Jusqu'alors on interjetait appel des tribunaux inférieurs aux assemblées palatinales (2), et de celles-ci au roi. La santé valétudinaire de Sigis-

(1) Albertrandi, t. I, p. 179.
(2) Ibidem, p. 181.

mond-Auguste mettant ce monarque dans l'impossibilité de tenir ces lits de justice aussi fréquemment que le besoin l'exigeait, la noblesse réclama la permission de pouvoir établir des juges tirés de son ordre. Sigismond s'y opposa tant qu'il vécut, n'ayant permis qu'une seule fois quelque chose de semblable. On reproduisit cette question pendant l'interrègne de Henri, et on l'inséra parmi les articles par lui adoptés. Après son départ, la noblesse choisit dans son sein, selon son bon plaisir, des juges pour connaître des affaires litigieuses. Le roi Etienne, y découvrant de graves inconvénients, voulut y rémédier, et décréta qu'à l'avenir on élirait dans chaque grand palatinat deux nobles, et un dans un petit palatinat, qui jugeraient à Pétrikau les affaires de la Grande-Pologne, et à Lublin celles de la Petite-Pologne. Les affaires concernant l'état, le roi et les finances, étaient, comme par le passé, du ressort du roi, qui pouvait aussi examiner les affaires jugées même par la noblesse.

On décréta encore à cette diète la loi que personne n'obtiendrait l'ordre de la noblesse qu'à la diète et avec l'assentiment de tous les états. Jusqu'alors les étrangers qui venaient s'établir dans le pays, et avaient acheté des terres, étaient par

là même citoyens égaux aux autres, quant aux lois et aux franchises.

La campagne contre la Moskovie commença sous d'heureux auspices. Cette guerre avait été déterminée par une agression injuste. Le roi étant occupé de la soumission de Dantzig, Yvan II Vasilevitch rompit le traité qu'il avait naguère conclu avec la Pologne, et s'empara par les armes de toute la Livonie. André Sapieha défit une partie de son armée à Wenden, sans pouvoir toutefois reprendre cette province (1). Ayant assuré le royaume du côté des Tatars et des Kosaks, à qui il en imposa par la punition de Podkowa leur chef accusé et convaincu d'avoir suscité des troubles, Etienne partit pour la Lithuanie. Arrivé sur les lieux, il donna à Mielecki le commandement des troupes de la couronne, composées de 10,000 hommes, à Radziwill, palatin de Wilna, celui sur les Lithuaniens, et à Bekiesz sur les Hongrois, forts de 3,000 hommes. Etienne commence la guerre; la victoire le suit, pour ainsi dire, au pas de charge. Il prend d'assaut Poloçk que la Moskovie avait enlevé à la Pologne sous le règne de Sigismond; puis Sokol, Turowla, Susza, châteaux fortifiés, situés dans la terre de Poloçk. A la suite de tant de vic-

(1) Lelewel, p. 226.

toires, le roi donna à Gottard, duc de Kourlande, l'investiture de ce duché, envoya ses troupes en quartier d'hiver, et revint en Pologne pour aviser aux moyens de soutenir la guerre avec plus de succès encore (1). A Wilna, les citoyens et la noblesse le reçurent aux acclamations de joie et de bénédiction, et à Varsovie, au contraire, les grands affectèrent un air de tristesse et de mécontentement; prouvant par là qu'ils étaient plus jaloux de leur autorité que de la gloire de leur patrie (2). Les grands hommes sont accablés ou de louanges ou de calomnies. Les seigneurs polonais, effrayés par l'énergie de la volonté et des mesures d'Etienne, élevèrent des murmures contre son humeur absolue et sa confiance dans les étrangers; ils semèrent le bruit qu'il ne faisait la guerre que dans un but personnel, écrasait le pays d'impôts pour passer ensuite secrètement en Transylvanie, chargé d'or et d'argent. Etienne déclara à la diète ce qu'il venait de faire et ce qu'il se proposait d'entreprendre. La calomnie se tut (3); secondé de Jean Zamoyski, il sut forcer la noblesse à l'établissement des impôts nécessaires pour cette guerre,

(1) Lelewel, p. 227.
(2) Karamsine, t. IX, p. 279.
(3) Ibidem, p. 280.

qui prit un caractère sérieux. Mielecki, jaloux de l'autorité dont jouissaient Bekiesz et Zamoyski, se démit du commandement en chef, et mourut bientôt après. Le roi, témoin oculaire des hauts faits et de l'habileté de Zamoyski, lui confia le grand sceau et le bâton de maréchal (1). Sur ces entrefaites, le tzar demanda la paix par une lettre dans laquelle il lui reprochait d'avoir refusé de recevoir ses ambassadeurs et faisait connaître ses dispositions à la paix (2); mais les conditions d'Etienne lui paraissant exorbitantes, la guerre recommença. Les troupes polonaises offraient une attitude aussi belle que menaçante. Les sénateurs et les palatins commandaient la cavalerie, et beaucoup de citoyens de marque se mirent au rang de simples soldats (3). La plus grande partie de l'infanterie n'avait pas encore vu le feu. Avec cette armée, Etienne passa à travers les marais et les forêts vierges, où des troupes n'avaient pas paru depuis cent cinquante ans, et où Witold avait pu seul s'ouvrir le chemin des provinces de Novogorod en donnant son nom à une portion de ces steppes. Pareil à Witold, Etienne franchit les forêts, faisant partout des

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 277.
(2) Karamsine, t. IX.
(2) Ibidem, p. 182.

chaussées, des ponts, des digues, luttant avec les difficultés et supportant avec énergie la fatigue et la disette (1). Arrivé à Wieliz et à Uswiata, il emporta ces deux forteresses pourvues de subsistances, défit le détachement de cavalerie légère, et mit le siége devant Wielkie-Luki, ville commerçante et riche, clef de toutes les provinces de Novogorod. Le choix des généraux et l'ardeur des troupes valurent à cette expédition le plus heureux succès. Etienne prit d'assaut Wielkie-Luki, Zamoyski emporta Wieliz, Radziwill Uswiata. Après elles, Nevel, Zawolocze; Jezierzyszcze, Porchow, Opoka, Starodubow tombèrent au pouvoir du vainqueur (2). Les troupes commençaient à perdre courage à force de fatigues et de maladies, et le roi, affecté d'une indisposition qui l'empêchait de prendre une part active aux opérations de la guerre, partit pour Varsovie, rendre compte de ses victoires. Pâle et exténué de fatigues, Etienne, qui ne parlait pas bien la langue du pays, mais qui en savait bien l'histoire (3), exposa tant bien que mal la nécessité de continuer la guerre, et demanda de nouveaux secours en hommes et en argent, insistant sur la

(1) Karamsine, t. IX, p. 283.
(2) Lelewel, p. 227.
(3) Karamsine, t. IX, p. 261.

conquête de la Livonie qui devait être le plus beau monument de la valeur polonaise (1), et finit son discours par reprocher aux seigneurs qu'ils le mettaient dans la nécessité de perdre le temps dans des contre-marches infructueuses et dans les débats pointilleux des diètes. « Enfin, dit-il, le « courage et l'espérance conduisent au but (2). » Etienne reçut des renforts et revint à l'armée. Ivan II, qui pendant cette expédition demeurait dans ses domaines d'Alexandrow, donna ordre (3) à Sycki et à Piwow de faire la paix. Les concessions de ces deux ambassadeurs ne satisfaisant pas Etienne, les hostilités recommencèrent. Avant d'en venir aux mains, Ivan II écrivit une lettre à Etienne, en lui reprochant, en termes acerbes, des trahisons et des sentiments sanguinaires. Etienne, pour s'en défendre, répondit en proposant à Ivan II de paraître sur l'arène et de terminer la querelle des deux peuples dans nn combat singulier entre les deux monarques (4). La guerre recommença par le siége de Pskow ou Pleskow. La défense en fut confiée aux personnes les plus marquantes et les plus courageuses. En

(1) Karamsine, t. IX, p. 285.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem, p. 209.
(4) Ibidem, p. 292.

effet, la garnison opposa une énergique résistance, ayant juré de mourir plutôt que de rendre la forteresse. Elle comptait trente mille hommes de garnison. Le vertueux Tychon, supérieur du monastère de Peczers, voulant empêcher l'effusion du sang, se rendit sur le théâtre de la guerre, et exhorta les parties belligérantes à la paix et à la concorde. Le siége, malgré la bravoure polonaise, traîna en longueur; l'intrépide Bekiesz, favori d'Etienne, y périt (1). Le roi, dont la Lithuanie réclamait la présence, sûr des talents de Zamoyski, lui confia le commandement en chef et se rendit en diligence en Lithuanie.

Déconcertée des succès des Polonais, et ne voyant pas de jour à la paix, la Moskovie entama des négociations, et envoya une ambassade à Grégoire XIII pour lui demander son entremise entre elle et la Pologne. Le pape, croyant que cette affaire pourrait entraîner les Moskovites à rentrer dans l'église romaine, se prêta de bonne grace à cette commision, et dépêcha incontinent le jésuite Antoine Possevin pour rétablir la paix entre le roi et la Moskovie. Etienne, qui saisissait avec empressement toutes les occasions qui se présentaient pour faire éclater au saint-siége sa déférence et sa soumission, consentit à la paix,

(1) Karamsin, t. IX, p. 305.

qui commença à Zapol et ne finit que plus tard à Kiwerowa-Horka. Par ces conditions, Etienne rendit toutes les villes et tous les châteaux à la Moskovie, et celle-ci, en échange, renonça à toutes ses prétentions à la Livonie. Polock et les châteaux environnants, qui avaient été conquis par les Polonais, devaient demeurer à la Lithuanie (1).

Les grands hommes ont cela de particulier qu'ils font beaucoup de choses en peu de temps. Établir des tribunaux dans la Lithuanie à l'instar de ceux de la couronne, finir une brillante campagne avec la Moskovie, rétablir la tranquillité dans le pays, pourvoir à tous les besoins de la monarchie, ce fut pour Etienne l'ouvrage d'une année. Ce qui ajoute infiniment à la gloire de ce roi, ce fut qu'au milieu du fracas des armes il institua l'université de Wilna pour donner plus d'extension aux lettres et aux sciences, qu'il mettait au-dessus de toutes les conquêtes. Une circonstance qui accompagna l'établissement de cette école fera juger de l'autorité dont jouissait ce roi et de la trempe de son caractère. Le privilége pour cette école lui étant présenté à la signature, il l'envoya au vice-chancelier Wollowicz pour y apposer le sceau. Le vice-chancelier s'y

(1) Lelewel, p. 228.

refusa, représentant que ce privilége pourrait préjudicier à la sainte religion et aux franchises de la nation. Etienne réitéra, à deux reprises, ses ordres, et éprouvant le même refus de la part du vice-chancelier, il le fit venir, et lui dit : « J'admire, vraiment, des franchises qui vous in« terdisent de vous éclairer! Je suis curieux de « savoir où vous avez déterré des priviléges qui « vous autorisent à croupir dans l'ignorance de « Dieu, de son culte et des bonnes mœurs, et de « tout ce qu'un homme bien né doit savoir. De « deux choses l'une : ou vous apposerez le sceau « à ce privilége, ou vous me le rendrez afin que « je l'appose moi-même; mais sachez qu'il ne vous « reviendra plus. » Déconcerté et confus, le chancelier fit ce que le roi désirait (1).

Après l'heureuse issue de la guerre de Moskovie, Etienne n'eut rien de plus pressé que d'organiser la Livonie. Dans cette vue, il partit pour Riga. Il divisa cette province en trois palatinats, savoir : Wenden, Derpt et Parnau; il établit un évêque à Wenden, trois palatins, trois castellans et autres fonctionnaires comme dans la couronne; il détermina le temps et le lieu pour la tenue des diétines, et accorda un libre exercice de la religion protestante. Dmitri Solikowski, célèbre

(1) Albertrandi, t. I, p. 317.

par une vaste érudition et une grande éloquence, coopéra puissamment à cette organisation de la Livonie. Pour prix de ce service, le roi le fit archevêque de Léopol (1).

Etienne voulut aussi récompenser tous les chefs des armées qui s'étaient signalés dans cette guerre. Les uns furent promus aux rangs supérieurs, d'autres reçurent des starosties, d'autres des rentes du trésor public. Il récompensa surtout avec une distinction marquée Zamoyski, maréchal de la couronne, et l'admit dans sa famille, en lui faisant épouser sa nièce Grizelde, fille de Christophe Batory, duc de Transylvanie, son frère. La noce eut lieu à Krakovie, en présence d'un grand nombre d'ambassadeurs étrangers et de tous les grands de la couronne et de la Lithuanie. Jamais la Pologne n'avait rien vu de si imposant, de si dispendieux, de si somptueux que les jeux, les festins et tous les divertissements qui signalèrent cette noce. La fête dura (2) une semaine entière; et, suivant l'antique usage, on vit tour à tour se signaler par l'improvisation de discours à la louange du héros, André Ossolinski, maréchal de la couronne; Pierre Myszkowski, évêque de Krakovie; Tarnowski, castellan de Sandomir;

(1) Lelewel, p. 229.
(2) Albertrandi, p. 125.

Christophe Radziwill, castellan de Troki. Les masques, les allégories, les inventions ingénieuses, les chars de triomphe, les tournois, relevèrent l'éclat de cette solennité. La future fut comblée de précieux présents par le roi, la reine et les grands de l'état. Ce mariage suscita contre Zamoyski la haine de ceux à qui sa puissance était odieuse.

Tout entier au bonheur de la Pologne, Etienne porta ses regards scrutateurs dans toutes les branches de l'administration, voulant tout organiser à la plus grande gloire du pays. Il ramena son attention sur les Kosaks particulièrement, qui jusqu'alors n'avaient été qu'une horde de peuples armés qui ne vivaient que de brigandage, et ne connaisssaient d'autre loi que la force. Etienne organisa les Kosaks, en les divisant en corps de troupes réglées; et de dangereux qu'ils étaient, il en fit des sujets utiles, puissant rempart contre les Tatars. Il accorda aux Kosaks le privilége (1) d'élire un chef, et lui donna pour résidence le château Trechtimirow, situé sur le Borysthène, en les instituant à la garde des frontières.

Rassurée contre ses voisins, la Pologne fut intérieurement troublée par l'établissement du ca-

(1) Albertrandi, t. II, p. 252.

lendrier, corrigé par Grégoire XIII, dans la Livonie et la Prusse; mais elle fut surtout déchirée par les troubles suscités par André, Samuel et Christophe Zborowski. Jean, leur frère aîné, castellan de Gnezne, homme de grandes qualités et de grandes vertus, non seulement ne trempa pas dans le complot de ses frères, mais il fut constamment ami de Zamoyski et attaché au roi (1). Les trois frères, qui avaient puissamment contribué à l'élection d'Etienne, avaient été douloureusement affectés de ne pas recevoir de lui les faveurs qu'ils s'étaient flattés d'obtenir. Ils tramèrent une conspiration contre le meilleur des rois, et résolurent de lui ôter ou la vie ou le sceptre (2). Ils commencèrent d'abord par aliéner les cœurs de la noblesse, et faisant éclater des murmures attentatoires à l'autorité du roi, ils s'épuisèrent en menaces contre Zamoyski. Samuel surtout, condamné à l'exil par Henri, pour l'assassinat de Wapowski, revint avec le roi Etienne en Pologne, et y demeura avec hardiesse, marchant la tête levée, nonobstant le décret qui le condamnait à l'exil. Samuel en voulait principalement à Zamoyski. Informé des menaces de ce conspirateur, Zamoyski lui fit dire par ses amis

(1) Lelewel, p. 229.
(2) Ibidem, p. 230.

que le décret d'exil avait encore force de loi, parce qu'il n'était pas annulé, par conséquent qu'il ne lui convenait pas de demeurer à Krakovie; enfin il lui fit déclarer qu'en sa qualité de staroste il ne souffrirait pas de voir un criminel marcher la tête levée et ramasser des troupes. Au lieu de suivre un conseil dicté par la justice, l'arrogant Samuel se mit dans une colère violente, et, ayant appris que Zamoyski était en route pour aller à Krakovie, il aposta des gens armés pour se saisir de sa personne. Zamoyski, qui épiait toutes les démarches de Samuel, prévint le coup en le faisant arrêter dans la maison de Wlodek, où il séjournait. Après cette arrestation, il envoya un émissaire pour demander au roi comment il ordonnait de traiter le criminel. Le roi, qui voulait donner un exemple de sévérité, ordonna d'en user conformément aux lois. Mis en jugement, ensuite condamné à mort, Samuel Zborowski fut décapité à Krakovie (1). Interpellé avant la mort sur les complices du complot contre le roi, il avoua tout et y impliqua ses frères André et Christophe, ce qui s'accordait parfaitement avec les lettres que le roi avait interceptées et avec l'avertissement qu'en avait donné le pri-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 283.

mat Karnkowski (1). La famille fit inhumer le cadavre de Samuel, qui traînait sans sépulture.

Peu de temps avant cette catastrophe, Christophe, frère du défunt, avait sollicité à la cour une pension vacante. Le roi ne lui en accorda que la moitié. Ce refus, joint à tant d'autres désappointements, poussa toute la famille de Zborowski dans une conspiration contre le roi. Un de ses gens révéla tout en remettant entre les mains du roi les lettres dont il était porteur. Le roi convoqua le sénat à Lublin, produisit les lettres et fit connaître le complot. Jean Zborowski, castellan de Gnezne, jura qu'il en ignorait l'existence. Christophe et André furent assignés à comparaître à la diète de Varsovie. L'affaire de Zborowski troubla cette diète, où le roi se proposait de faire des changements notables dans la forme du gouvernement. Irrités du supplice de leur frère, les deux Zborowski arrivèrent dans un nombreux cortége d'amis, de domestiques, de troupes armées. Parmi ces amis on voyait figurer Stadnicki et Gorka, palatin de Posen, le plus riche et le plus puissant des seigneurs. Les Zborowski, pour rappeler la pitié sur leur situation, firent voir le portrait de Samuel décapité, au milieu des pleurs et des plaintes de ses nombreux

(1) Lelewel, p. 230.

enfants. Sur ces entrefaites arriva le roi, accompagné d'un grand détachement de troupes, et Zamoyski alla au-devant de lui.

L'assignation de Zborowski fut attachée à la porte du sénat. Le roi s'assit sur le trône. On appela en son nom la cause sur laquelle les sénateurs devaient statuer. Ce fut celle de Zborowski, et l'huissier l'appela par trois fois. L'accusateur, les défenseurs, les témoins se présentent et produisent les preuves et les lettres. Le château était intérieurement et extérieurement garni d'hommes armés, ainsi que la résidence du roi. Zamoyski, Zborowski et Gorka parurent aussi chacun entouré d'un bataillon armé. Les évêques arrivèrent aussi avec un nombreux domestique. Ce jugement offrait un spectacle inconnu jusqu'alors dans les fastes du royaume. Les nonces, voyant que l'affaire prenait un caractère de sévérité, jaloux de leur autorité, demandèrent à participer à cette cause. On leur répondit que les jugements diètaux n'étaient pas de leur ressort, que le roi voulait donner de la publicité à cette affaire, et que par conséquent il ne leur était permis d'y assister que comme des arbitres. Avant l'ouverture de la séance, les Zborowski firent des démarches pour fléchir le roi par le ministère du clergé et de leurs amis,

afin d'obtenir la rémission de leur crime. Le roi ne se montra pas éloigné de les pardonner, mais il voulut d'abord entendre de leur bouche un aveu sincère. Jean Zborowski, castellan de Gnezne, prit la parole et parla ainsi au roi : « Sire, jamais la fidélité envers la patrie ne fut « suspecte dans la maison de Zborowski ; jamais « l'heureuse et franche nation polonaise ne trama « des complots contre ses rois : si un frère, en « s'épanchant à son frère, exprimait ses griefs « avec un peu plus de vivacité qu'il ne le devait, « daignez, sire, ne pas regarder l'expression « d'un ressentiment (1) comme celle d'une con- « spiration; daignez ne pas traiter mes frères « comme des criminels et des traîtres. Les voilà, « sire, devant vous; ils implorent votre com- « passion; ils implorent l'entremise des vénéra- « bles hommes réunis pour les juger. Ils n'ont « garde, sire, de se défendre contradictoirement « avec leur maître. Ils ont assez expié leur faute « par la mort d'un frère qui périt sous le glaive « du bourreau; d'un frère qui, s'il fut coupable « de quelque crime, aurait dû être jugé par vous, « sire, et non par un magistrat privé. Sire, « daignez vous borner à l'effusion du sang d'un « seul, sans ajouter de nouvelles blessures à

(1) Albertrandi, t. II.

« notre plaie saignante. Nous supporterons le « reste comme le coup de notre malheureuse « destinée ou comme l'expiation que le ciel de- « mande pour nos péchés. Ayez pitié, sire, de « la génération de ces hommes qui ont si bien « mérité de leur patrie. »

Les larmes inondèrent la figure de Jean Zborowski ; tout pleura, et le sénat, et les nonces, et les coupables. On n'entendit que des sanglots et des gémissements. Le roi seul ne fut pas touché de ce spectacle, écoutant les plaidoyers avec étonnement plutôt qu'avec sensibilité. Ferme dans sa résolution (1), il ordonna de commencer le procès. L'instigateur, dans un beau discours, accusa Zborowski d'avoir tramé une conspiration dans la forêt de Niepoloniec; d'avoir eu des intelligences avec les tzars de Moskovie ; d'avoir commis des crimes de lèse-majesté dans ses discours et ses écrits. Czarnkowski et Niemoïowski, tous deux très éloquents, tous deux considérés parmi la noblesse, se constituèrent défenseurs de Zborowski. Après l'audition des plaidoiries, le sénat condamna Christophe Zborowski à la peine de mort et d'infamie. On ajourna la décision de l'affaire d'André Zborowski à la tenue de la diète prochaine. Christo-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques* p. 287.

phe s'enfuit en Moravie sans attendre son arrêt.

La condamnation des coupables porta l'effervescence des esprits au comble. On ne put traiter dans cette diète aucune question grave et avantageuse à l'état. Le roi se rendit à Grodno. De là, il envoya une ambassade à Rome, composée d'André Batory, son neveu, et de Solikowski, archevêque de Léopol, pour communiquer à Sixte V le projet que le roi avait formé de faire la guerre à la Russie. Le pape promit de l'assister de secours en argent. Le roi, pour obtenir encore l'assentiment des états, détermina le jour de la diète à Varsovie; en attendant il commença à faire des préparatifs de guerre (1). D'ailleurs, les franchises de la noblesse étant excessivement relâchées, au point qu'elles présageaient la ruine de la république, et les élections l'exposant à un danger imminent, le roi, pour sauver le pays des derniers malheurs, commença à faire des changements nécessaires au salut de l'état, et résolut en premier lieu d'établir l'hérédité du trône. La nation, qui avait une grande confiance en lui, secondait ses projets bienveillants, lorsque, au milieu de ses projets restaurateurs, il mourut subitement à Grodno, en proférant les mêmes paroles que Jésus-Christ:

(1) Lelewel, p 232.

*In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* (1). Sa mort délivra la Moskovie de la crainte et laissa la Pologne dans une confusion qui devait aller toujours croissant.

Sous ce roi, la Pologne fut plus que jamais redoutable aux nations limitrophes. Il était aussi versé dans la politique que dans l'art de la guerre. Tout ce qui lui restait de temps libre des affaires publiques, il le consacrait à l'étude. Il avait toujours sous les yeux les œuvres de Jules César, et s'énonçait avec facilité et avec grace. L'adversité, cette grande école des monarques, avait formé son esprit avant son avénement, pendant une captivité de trois ans auprès de Maximilien, l'empereur d'Allemagne (2). Rien ne décèle tant la pureté de son ame que la réponse qu'il fit à Jean Rytiger. Cet étranger, pour payer la solde de l'armée, proposa au roi de battre la fausse monnaie. « Nous « ne voulons pas, dit-il, nous rendre vil par « une vile monnaie; que cet Allemand adresse « son projet à ceux qui cherchent le secours « contre la disette dans les larmes des malheu- « reux. » Grand capitaine, rigide observateur

(1) Albertrandi, t. II, p. 243.
(2) Lelewel, p. 232.

de la justice, il était d'une douceur et d'une humanité incomparables, recevant avec une touchante affabilité ceux qui l'approchaient, sans jamais se relâcher d'une douce gravité qui devenait affectueuse pour les timides. Outre sa langue maternelle, il savait l'allemand, l'italien, et n'avait pas d'égal dans le latin. Sa latinité approchai de celle de Térence. L'Histoire de Hongrie, celles de Turquie, d'Allemagne et d'Italie lui étaient familières. Il chercha à attirer en Pologne beaucoup de savants, nommément Antoine Muret et Lipsius, mais ils se défendirent sous différents prétextes de se rendre à ses désirs. Il protégeait les enfants pauvres en leur disant : *Disce, puer, ego te faciam Moscipanie*, c'est-à-dire: Apprends, jeune homme, je te ferai noble. Quoique attaché à la religion catholique, il était ennemi de la persécution, prétendant que la charité devait aussi s'étendre à ceux qui étaient tombés dans l'égarement, et que les dissidents devaient être tolérés, abandonnés à Dieu plutôt que persécutés. Fort de cette opinion, il répondit un jour à ceux qui l'exhortaient à la violence en matière de croyance : « Je règne sur les peuples, et c'est « Dieu qui régne sur les consciences. Sachez qu'il « est trois choses que Dieu se réserva pour lui, « savoir : de créer quelque chose de rien ; de lire

« dans l'avenir; de gouverner les consciences (1). » Voilà les vertus, les qualités qui distinguaient ce grand roi. Comparé aux meilleurs princes de Pologne, non seulement il les égale, mais il les surpasse infiniment par l'association de toutes les perfections si rares dans une seule personne. Cependant cet excellent monarque éprouva, pendant tout le cours de son règne, de continuelles contradictions de la part de son peuple, et la calomnie le suivit jusque dans la tombe.

## RÉFLEXIONS SUR CETTE ÉPOQUE.

L'économie bien entendue, la justice, la bonne administration de Kasimir-le-Grand, avaient affermi la prospérité de la Pologne sur des fondements solides, de manière que le malheureux règne de dix ans de Louis, roi de Hongrie, ne put altérer le bonheur des Polonais, et le peu d'années que régna Hedwige suffit pour tarir la source des malheurs qui avaient frappé la monarchie. Sa prospérité brilla d'un nouvel éclat à l'avénement de la famille des Jagellons et dura continuellement, à quelques nuages près, qui furent bientôt dissipés, jusqu'à la mort d'Etienne Batory. Cependant, quelque brillant que fut le règne des Jagellons pendant deux siècles et demi,

(1) Albertrandi, t. II, p. 260.

on peut, à juste titre, reprocher à cette dynastie beaucoup de fautes en politique. Sans doute elle eut en partage de brillantes qualités, le courage, la valeur, l'amour de la justice, la générosité, la bonté et la munificence; mais elle ne possédait ni force ni énergie, qualités bien rares dans notre nation. Cette race ne produisit aucun grand homme (1) qui, débutant avec hardiesse et énergie, sût réprimer les grands, remuants et orgueilleux, affermir l'hérédité, créer un gouvernement qui rendît le roi puissant et la nation libre. Une aveugle confiance, une excessive faiblesse, une docilité aveugle, voilà quels furent les défauts de cette dynastie. On a peine à pardonner à Wladislas II de s'être laissé tant de fois et si indignement tromper par l'empereur Sigismond; de n'avoir pas écrasé, comme il le pouvait, la dangereuse puissance des chevaliers teutoniques; de n'avoir pas ressaisi la Silésie, comme il lui était facile de le faire. Après lui, Wladislas le Varnois ne fit que paraître pour rendre la Pologne témoin de sa valeur et de son malheur. Son frère Kasimir, pendant un règne de quarante ans, gagna une partie de la Prusse, mais en échange il perdit les énormes conquêtes qu'avait faites Witold sur la Moskovie; il perdit

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 254.

la Bohême qu'on avait offerte à son second fils, mais sa plus grande erreur fut de sacrifier l'autorité si indispensable aux rois. Ses fils Albert et Alexandre affaiblirent encore davantage cette autorité. Les deux derniers Sigismonds eurent peine à ressaisir un pouvoir échappé aux mains des monarques. Sigismond perdit Smolensk; Auguste, Polock. Quelque grandes que soient ces erreurs, cependant le siècle de ces deux princes, et le souvenir de leur nom commande la gratitude et fait tressaillir le cœur de tout Polonais (1). En effet, ce peuple reconnaissant et bon rendit toujours justice aux intentions généreuses de ses rois, et le souvenir de leurs bienfaits fut plus puissant sur son cœur que celui des fautes commises. Aussi est-il difficile de ne pas avouer que la Pologne eut de grandes obligations à cette illustre race des Jagellons. Ce fut elle qui réunit dans un corps deux puissantes nations jalouses l'une de l'autre et se déchirant mutuellement par la guerre. Les Jagellons ne possédaient pas cette ambition si particulière aux conquérants, et cependant, entraînés par la force des choses, ils soumirent à leur sceptre les habitants de la Prusse, de la Hongrie et de la Bohême. La Suède même, toutes les fois que son trône venait à vaquer, l'offrit en

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 255.

partage à cette auguste dynastie, si célèbre par sa sollicitude paternelle, par son religieux respect des priviléges et sa scrupuleuse observation des promesses qu'elle avait faites à la nation (1). Mais l'esprit humain, qui aime ce qui frappe les yeux, se plaît à exalter les conquêtes si coûteuses à l'humanité, et passe sous silence les vertus pacifiques. La nation polonaise sut les apprécier et en fut reconnaissante. Cependant l'autorité qu'avait perdue le trône, autorité si nécessaire au bien-être et à la sûreté du pays, doit être imputée à l'insolence de la noblesse autant qu'à la faiblesse des Jagellons. La nation inconsidérée ne prévit pas qu'en minant l'autorité royale, qu'en asservissant les agriculteurs, qu'en étouffant l'industrie et la liberté des bourgeois, elle sapait les pierres fondamentales sur lesquelles reposaient l'intégrité et la sûreté générales. Nos ancêtres, imprévoyants sur l'avenir et ses conséquences, ne voyaient dans ces abus que leurs libertés et leurs priviléges d'un jour. Cet aveuglement dura jusqu'au jour où périt le dernier rejeton de tant de rois. Alors se rompit pour jamais la chaîne entre la série de sept rois d'une race et tant de générations polonaises. Les bonnes et les mauvaises chances éprouvées pendant deux

(1) Niemcewicz, p. 256.

siècles par une puissante nation dont les bornes touchaient aux rivages de deux mers, tant de brillantes victoires, tant de bienfaits et de services mutuels, le même idiome, les mêmes mœurs, les mêmes avantages, unirent la dynastie des Jagellons à ses sujets par des liens aussi intimes et aussi doux que le sont des liens de famille. Aujourd'hui il n'est resté que le souvenir de tant de bienfaits ! Quiconque regardait les restes inanimés d'Auguste se disait : mon père, mes aïeux vivaient sous les aïeux des princes de cette dynastie. Ouvrait-il les livres de sa race, il y trouvait partout des traces des bienfaits des Jagellons ; l'un avait reçu d'eux des dignités et de grands biens ; l'autre, commandé par ces princes, avait signalé sa bravoure et sa valeur ; l'autre était mort sous leurs yeux pour le salut de la patrie. Or, tout ce qui est cher à un cœur bien né, avantages, gloire, honneur, doux souvenirs, tout fut commun entre la nation et la dynastie des Jagellons (1).

Après la mort de Sigismond-Auguste, les Polonais obtinrent ce qu'ils avaient tant désiré, la liberté de l'élection. Mais ce vœu de la nation devint le germe de ses malheurs, car lorsque partout, dans le reste du pays, la couronne élective se changeait en couronne héréditaire, en

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 257.

Pologne il arriva le contraire, l'héritage des Jagellons devint la proie des troubles qui plongèrent toute la nation dans un gouffre sans fond (1). La première élection, qui ne fut ni pacifique ni heureuse, aurait dû désenchanter les Polonais de leur nouveau privilége. Ils procédèrent cependant à la seconde. Alors leur attente fut remplie. Etienne rendit la Pologne florissante et redoutable. Mais sa mort le ravit à ses sujets dans un moment où, après avoir frappé ses voisins de consternation, il se proposait de réformer les abus du gouvernement et d'affermir nos destinées par l'établissement de l'hérédité. Le bruit de sa mort remplit tous les cœurs de deuil, et toute la nation pleura un roi, un capitaine, un bienfaiteur. Avec lui s'évanouirent la splendeur de la Pologne (2), sa gloire et ses destinées futures.

En résumé, dans la politique intérieure du royaume, se forma l'état noble qui parvint bientôt au niveau des grands. Cette époque vit sanctionner aussi la domination des nobles, qui rétrécit encore davantage l'autorité (3), accabla entièrement les ordres inférieurs des villes et

(1) Bandtkie, p. 178.
(2) Niemcewicz, histoire de Sigismond III, t. I, p. 2.
(3) Lelewel, p. 69.

fit peser sur les bourgs et villages, toutes les charges de la servitude.

## LITTÉRATURE.

Cette période de l'histoire de la Pologne florissante contient trois époques remarquables de notre littérature.

La première, qui commence depuis Kasimir-le-Grand jusqu'à Albert, peut être appelée l'aurore de la civilisation de la Pologne (1), parce qu'elle prépara l'âge d'or de notre littérature. Kasimir, à juste titre appelé le Grand, par rapport à la puissante protection qu'il donna aux paysans, aux bourgeois, aux étrangers qui venaient s'établir en Pologne, releva les villes, puissant boulevart des nations, et posa, par là, la pierre fondamentale de la puissance à laquelle la Pologne parvint dans la suite. En établissant des lois à l'assemblée de Wisliça, il enchaîna l'arbitraire, et en défendant d'interjeter l'appel à Magdebourg dans les procès de villes, il força, pour ainsi dire, les indigènes à acquérir une sorte de science; enfin, il jeta les fondements de l'académie de Krakovie, cette mère de la littérature dans notre pays. Négligée par le roi Louis, qui favorisa constamment les Hongrois, au pré-

(1) Bentkowski, t. I, p. 165.

judice des Polonais ; protégée par Hedwige et richement dotée par Jagellon, elle comptait, à la fin du règne de Kasimir IV, époque de la renaissance universelle des lettres en Europe, un grand nombre de savants tant étrangers qu'indigènes, qui en propagèrent la gloire, soit par leurs cours publics, soit par leurs écrits. Kasimir IV contribua aussi très puissamment à l'extension des lumières qui, à cette époque, étaient parvenues en Pologne à un plus haut degré que chez les autres nations de l'Europe ; il établit d'abord un grand nombre d'écoles latines, fit donner une brillante éducation à ses enfants, qui occupèrent les trônes de Pologne, de Bohême, de Hongrie, et publia enfin un décret par lequel il ordonna d'enseigner la langue latine par tout le pays et défendit d'admettre à l'exercice des fonctions publiques ceux qui ignoraient cette langue. Cependant ce fut une noble émulation qui porta le roi à cette démarche. Pendant son entrevue à Dantzig avec Charles roi de Suède, Kasimir ni personne de sa suite ne sut s'entretenir en latin avec ce prince. On fut obligé d'appeler un moine pour leur servir d'interprète. Indigné de l'ignorance des seigneurs qui l'accompagnaient, il conçut, à son retour, la louable

résolution de propager l'étude de cette langue (1). L'établissement du christianisme fut donc la première cause de l'extension de la latinité en Pologne, et le décret de Kasimir en fut la seconde. Depuis cette époque, cette langue devint populaire dans notre pays. Si M. de Voltaire et l'abbé Coyer avaient su l'existence du décret de Kasimir, ils n'auraient pas témoigné un si grand étonnement sur l'universalité de la langue latine parmi nous.

Parmi les personnes qui ont contribué à propager les lettres à cette époque, figure en première ligne Hedwige, qui fit traduire en polonais (2) une partie de la Bible, ouvrage qui se trouve dans la bibliothèque Czacki à Poryck. Sophie, quatrième épouse de Jagellon, fit également traduire la Bible en langue maternelle, et la lecture de cet ouvrage faisait ses plus chères délices. Ainsi, nous devons au beau sexe les premiers soins donnés à l'idiome national. A cette époque écrivirent Adam Swinka, chanoine de Krakovie, secrétaire de Wladislas II, poète épique, connu par son poème *De rebus gestis ac dictis memorabilibus Kasimiri secundi Poloniæ regis inclytissimi* : ce monument se trouve dans

(1) Bandtkie, t. II, p. 77.

(2) Bentkowski, t. I, p. 190.

la bibliothéque de Krakovie ; Michalon ou Michel, historien ; Thomas Zaremba, théologien ; Pérégrain, dominicain, auteur de sermons ; Stanislas de Krakovie, auteur de sermons ; Jean de Silésie, historien ; Grégoire de Sanok, archevêque de Léopol, en sa qualité d'académicien de Krakovie, commentateur de Virgile et d'autres auteurs romains. Nicolas Tromba, archevêque de Gnezne, Jacques, évêque de Plock, André Lascari Goslawicki, évêque de Posen, se distinguèrent par leur érudition au concile de Constance ; le dernier surtout lut avec hardiesse la sentence portée contre Jean XXIII, pape destitué, ce que le célèbre cardinal et philosophe Zaborella n'osa faire ; plusieurs ambassadeurs, tels que Jean de Tuliskow, castellan de Kalisz, Zawisza, docteur de l'académie de Krakovie, défendaient le sobore contre le pape ; Jean Dobka se distingua au concile de Bâle. Tous ces savants furent surpassés par Dlugosz, instituteur des enfants de Kasimir IV et célèbre historien. Ses ouvrages, écrits en latin, sont généralement estimés, même de ses détracteurs. Martin Krommer, évêque de Warmie, célèbre historien, appelé le Tite-Live polonais, se recommande par plus d'élégance ; Dlugosz, appelé chez l'étranger Longinus, par plus de véracité. Le cardinal

Zbignew Olesnicki est célèbre par ses épîtres, remplies d'érudition : il fut regardé par le pape Pius II comme le plus éclairé de son temps. Enfin, l'établissement de l'art de l'imprimerie par Kasimir IV, vers l'an 1490, est aussi un des plus grands mobiles de la propagation des lumières en Pologne.

La seconde époque de littérature commence depuis Jean-Albert jusqu'à Sigismond I. Elle se fait principalement remarquer par les sciences et arts et par la législation (1).

Jean Haller de Rottenbourg, riche négociant de Krakovie, établit la première imprimerie à Krakovie en 1503, et s'acquit beaucoup de gloire chez ses compatriotes et les étrangers. Il imprima, pour la première fois, en Pologne, les œuvres d'Etropius, écrivain romain, et les écrits des académiciens de Krakovie, qui le comblaient d'éloges (2).

L'académie de Krakovie fut dans cette époque la meilleure école de mathématiques. Son professeur, Albert de Brudzewo, est célèbre par son ouvrage *Commentaria in theoricis planetarum*, et encore davantage pour avoir formé le célèbre Kopernik. Ce grand homme naquit à Torne,

(1) Bandtkie, t. II, p. 136.

(2) Ibidem, p. 137.

en 1473. Son père était citoyen de Krakovie, et sa mère, Barbe de Wazelrode, était sœur de l'évêque de Warmie. Fameux par ses observations astronomiques en Pologne, il fut appelé à Rome, où il donnait des cours publics à de nombreux étudiants. En 1504, il fut nommé membre de l'académie de Krakovie, et fait chanoine de la cathédrale de Warmie par son oncle. A cette époque, il revint dans sa patrie, où, se livrant entièrement à l'étude de l'astronomie, il conçut et mit au jour le célèbre *Système du Monde* qu'adoptèrent toutes les nations éclairées, système qui transmit son nom à la postérité. Encouragé par le cardinal Schonberg, il dédia cet ouvrage, écrit en latin, au pape Paul III, et bientôt après son impression, il mourut le 1er juin 1543.

Bernard Wapowski, historien, fut si versé dans les mathématiques, que Nicolas Kopernik se faisait un plaisir de le consulter dans les cas les plus épineux.

Jean Laski, rédacteur du statut d'Alexandre, depuis archevêque de Gnezne, se distingua dans le concile de Latran et y obtint le titre de *legatus natus sedis apostolicæ in Poloniâ*.

La troisième époque commence depuis Sigismond I jusqu'à Etienne Batory. Cette période,

dans laquelle les lettres ont fait des progrès gigantesques, est, à juste titre, appelée *l'âge d'or de la littérature polonaise*, parce qu'elle offre une grande quantité d'ouvrages polonais qui se font remarquer par un goût formé sur les modèles des classiques grecs et romains, et par la pureté de la langue polonaise qui atteignit alors son point de perfection. Le caractère principal des écrivains de cette époque est la netteté, la noble simplicité et la gravité. Il est à remarquer que la civilisation de notre pays est due à l'amour des lettres de nos grands seigneurs, dont la protection libérale se plut à encourager la littérature dans un temps où les autres pays ne s'éclairaient graduellement que par l'impulsion spontanée de la classe moyenne. Les Padniewski, les Osiecki, les Tarnowski, les Zamoyski, les Gorka, les Radziwill et plusieurs autres, ont, à cet égard, bien mérité de la patrie, en accélérant, et par leur exemple et par leur munificence, l'âge d'or de notre littérature (1). Sigismond I, qui gouverna avec une énergique autorité et maintint les provinces occidentales dans une constante tranquillité intérieure, rendit la Grande-Pologne le berceau de la civilisation générale. Sigismond-

(1) Bentkowski, t. I, p. 167.

Auguste, par la modération qu'il montra à l'égard des doctrines religieuses, dans un temps universellement troublé par les sectes intolérantes, imprima à l'esprit de ce siècle une telle direction, que non seulement notre terre ne fut pas teinte de sang, mais même cette divergence d'opinion concourut beaucoup au développement des facultés intellectuelles.

Jérôme Viétor, célèbre imprimeur à Krakovie, imprima le premier livre polonais, la Vie de Jésus-Christ, écrit par saint Bonaventure, traduit par Balthasar Opecia, académicien de Krakovie, dédié à Elisabeth, reine de Hongrie; le Psaume traduit par Valentin Wrobel; l'Herbier de Falimierz; l'Arithmétique de Klos et l'Almanac de Krakovie, dont la célébrité se soutient jusqu'à nos jours (1). Jean Aventinus, célèbre historien de Bavière, enseigna pour la première fois la langue grecque; Stanislas Zaborowski se rendit également célèbre par la composition d'une bonne grammaire latine, où il parle de l'orthographe polonaise. Cependant ce fut Pierre Tomicki, évêque de Krakovie, qui contribua le plus à la propagation de la bonne littérature, en introduisant en Pologne l'étude de la

(2) Bandtkie, t. II, p. 137, 138.

langue hébraïque et de la grecque; il appela Jean Campensis au professorat de l'hébreu, et George Libau, Silésien, à celui du grec. Marc Scharfenberger, savant imprimeur, publia les premiers livres grecs et une grammaire grecque, sans date.

Les premiers écrivains qui ont illustré cette époque écrivirent en latin. La perfection à laquelle ils portèrent cette langue mit leurs œuvres au rang des ouvrages classiques. Lorrent Korwin, ou Corvinus Nowodworski, professeur d'éloquence à l'académie de Krakovie, composa plusieurs poëmes élégiaques. Paul Krosnianin est célèbre pour avoir enseigné, le premier de tous les Polonais, la poésie latine à l'académie de Krakovie, et pour avoir été professeur de Dantiszek; ses panégyriques, en vers élégiaques, en l'honneur des rois et de Stanislas, martyr polonais, se recommandent par la grace et la facilité. André Krzycki, neveu des deux Tomicki, protecteur du célèbre Clément Janicki, est auteur de plusieurs élégies, épigrammes et épîtres en manuscrit. Nicolas Hussowski, ou Hussovianus, est auteur de panégyriques. Jean Flachsbinder, ou Dantiscus, ainsi appelé de la ville de Dantzig, sa patrie, évêque de Culm, ensuite de Varmie, charmait son siècle par son génie poétique, et se rendit

digne du laurier qu'il reçut de l'empereur Maximilien, et des faveurs dont il fut comblé par Charles-Quint après la bataille de Pavie. Il fut mis au rang des gentilshommes espagnols, et sa mémoire fut honorée par une médaille frappée en 1529. Les journaux périodiques d'Allemagne attribuent à sa poésie de la pureté, de la précision, et une connaissance approfondie des maîtres latins. Clément Janicki, fils d'un paysan, appelé le Tibulle et le Catulle polonais, fut connu, dans sa jeunesse, avec distinction, et dans sa vingtième année couronné d'un laurier par Clément VII. Grégoire Samborczyk, ou Samboritanus, chanoine de Krakovie et professeur à cette académie, florissait sous Sigismond-Auguste, et a écrit des bucoliques. Gaspard Malinski, médecin d'Etienne Batory, se fit remarquer par un poème *Jathrotheologonomimachia, seu carmen quo medicinæ excellentia refutatis quibusdam objectionibus ostenditur*. Szamotulski, ou Samothulinus; Tyczynski, professeur de poésie latine à l'académie de Krakovie; Aychter, Morszewski, Knobelsdorf, Gorycki, Symon Szymonowicz Bendonski, qui mérita par ses poésies latines le nom de Pindare polonais; Kobylinski, Schréter, poète auréole; Hyacyntyusz, Amicinus, Gizé, Széen, Béem, Bakwiz, se sont aussi essayés avec

plus ou moins de succès dans les différents genres de poésie latine.

Mais le poète qui a écrit le premier en langue maternelle, et qui, par conséquent, peut passer pour le père de la poésie polonaise, c'est Nicolas Rey de Naglowice. Ce poète jouissait d'une grande considération auprès des deux Sigismonds. Il reçut d'Auguste le village de Dziewionciele. Toutes ses poésies roulent sur des sujets religieux et moraux, et respirent le protestantisme.

Jean Kochanowski porta la poésie polonaise au plus haut degré de perfection. Il est pour la Pologne ce que François Malherbe est pour la France. La poésie lyrique est le genre où il excelle principalement, non par l'enthousiasme, mais par une douceur, une délicatesse et un charme de sentiment incomparables. Sa traduction des psaumes de David est si recommandable, que Karpinski, un des poètes du siècle de Stanislas-Auguste, inséra ses vers entiers dans la version dont il s'occupa. Ses élégies à la mort de sa fille Ursule sont le plus beau souvenir qu'ait jamais laissé pour des enfants chéris la tendresse paternelle, et se trouvent dans la bouche de toutes les demoiselles qui reçoivent une éducation classique. Sa traduction du troisième chant de l'Enéide, son poème des Echecs, imité de Marc

Vida, poète italien; ses chansons, traduites d'Anacréon, d'Horace, de l'Anthologie grecque, prouvent la perfection avec laquelle il sut la langue latine, la grecque et l'italienne. Il a aussi écrit plusieurs poèmes originaux, tels que *l'Hommage prussien*, à l'occasion du serment de fidélité qu'avait prêté Jean-Albert, prince de Prusse, au roi Sigismond-Auguste; des poèmes satiriques, une tragédie d'Epaminondas, des épithalames, des épigrammes, et plusieurs dissertations en prose. Il a des expressions vieillies, comme Malherbe, et autant de charmes et de naïveté que lui. André et Nicolas, frères de Kochanowski, se sont aussi essayés dans la poésie, mais Jean est celui qui a le mieux réussi.

Parmi les prosateurs figure en première ligne Lucas Gornicki, dont les ouvrages nombreux en histoire et en éloquence illustrèrent le siècle des Sigismonds, et sont encore lus par tous ceux qui veulent savoir à fond la langue polonaise. A quelques expressions près, dont l'explication se trouve dans les nouvelles éditions dont s'occupent aujourd'hui nos libraires et nos littérateurs, cet écrivain est un beau modèle de simplicité et de précision. Stryikowski, Paprocki, Sarnicki, sont aussi de célèbres historiens. Martin Bielski est le premier qui ait écrit l'histoire en polonais. Sa chronique

polonaise et sa chronique du monde se font remarquer par la grace et la gravité historique. André Modrzewski, secrétaire de Sigismond-Auguste, s'est attiré une grande gloire par son ouvrage *De emendandâ Republicâ.* Wawrzecki, historien, Groicki, Jean Herburt, jurisconsultes, sont aussi très estimés. Stanislas Hozius, cardinal, évêque de Warmie, jurisconsulte et historien, qui avait présidé le concile de Trident, surpasse tous ces auteurs par l'étendue de ses connaissances. Ses œuvres savantes sont traduites en français, en anglais et en d'autres langues.

Quel que soit le nombre de littérateurs et de savants de cette époque, la pureté de la langue polonaise commence toutefois à s'altérer sous le règne d'Etienne Batory, d'ailleurs si célèbre. Ce n'est pas que ce grand roi n'ait protégé les lettres; il contribua même à leur propagation en maintenant la tolérance, en réglant la justice, en établissant les tribunaux; bienfaits qui lui assurent une gloire éternelle. Cependant c'est à son règne qu'on attribue l'époque où l'on commença à entremêler le polonais de latinité, parce que ce roi, peu versé dans notre langue, suppléait souvent, en s'énonçant, aux mots polonais par des mots latins; et ce que le roi faisait par nécessité,

les courtisans, jaloux de plaire à leur maître, le faisaient volontairement. En imitant jusqu'à ses défauts, ils introduisirent dans notre langue une foule de latinismes.

# ÉPOQUE VI.

## POLOGNE DÉCROISSANTE.

### INTRODUCTION.

La mort d'Étienne Batory étant l'époque de la décadence de la Pologne, je crois qu'il est utile de déterminer quelle était sa position avant l'avénement de Sigismond III. La gloire d'Étienne et de ses prédécesseurs avait étendu et affermi au loin nos frontières; le marquisat de Brandebourg, la Silésie et la basse Poméranie nous servaient de limites à l'ouest; l'Estonie et la Baltique au nord; la Walachie et la Hongrie au midi, la Moskovie et les Scythes du Borysthène au nord et à l'est; les rivages du Pont-Euxin, qui nous appartenaient de temps immémorial, comptaient pour peu de chose dans ce recensement; toutefois ces contrées n'avaient reconnu jusqu'alors d'autre domination que celle de la Pologne. Le pays s'étendait du 48e au 58e degré de latitude. A l'ex-

ception des Karpates qui séparent la Pologne de la Hongrie, tout le royaume était une vaste plaine, verte, riante et fertile en blés, fruits, troupeaux et autres richesses agricoles (1).

La Pologne avait des forêts sombres et étendues, de grands lacs surtout en Lithuanie, et en tous lieux des champs d'une immense étendue, couverts d'une riche moisson, de bestiaux, et de haras de chevaux robustes et légers.

Outre les bêtes inconnues dans d'autres pays, les zoubres, les urus, les ours, les léopards, qui fourmillaient dans les vastes déserts, servaient de divertissement aux rois et d'exercice à la jeunesse. La Pologne était traversée par une multitude de rivières navigables, et renfermait dans son sein des mines abondantes.

Le pays comprenait 240 milles en longueur, et 200 milles en largeur, habité par un peuple qui avait les mêmes mœurs, les mêmes lois et le même gouvernement. L'agriculture et la guerre faisaient l'unique occupation de cette nation; elle était courageuse et patiente dans les combats; hospitalière, affable, humaine dans la paix; en un mot elle se maintint puissante et respectée jusqu'à ce que l'anarchie et la dépravation, toujours progressives, l'eussent conduite à sa ruine.

(1) Niemcewicz, Sigismond III, t. I, p. 9.

Outre les pays qui ne faisaient qu'un seul corps, le roi de Pologne avait pour tributaires les princes de Prusse, de Poméranie, de Kourlande et le khan de Valachie, qui, en acceptant l'investiture, juraient fidélité et s'obligeaient à fournir au besoin un nombre convenu de troupes.

La population de la Pologne s'élevait jusqu'à 16 millions à l'avénement de Sigismond III (1). Elle comptait alors jusqu'à 250,960 villages royaux, nobles et ecclésiastiques. Le savant Czacki prétend que si la Pologne, telle qu'elle était en 1772, avait cultivé le tiers de ses terres, elle aurait pu nourrir 36,470,940 habitants, et si elle en avait cultivé la moitié, elle aurait pu suffire à 58,353,504 habitants (2).

La Pologne commerçait en blé, lin, laine, houblon, cuirs, hydromel, suif, cire, poix, potage, anis, ambre, mâts, planches, bois de vaisseau, sel, bière, couperose, cochenille, salpêtre, azur, airain, plomb, fer, cuivre, chevaux, bœufs, brebis, porcs, lard et autres productions semblables. On importait en échange des draps fins, des étoffes de soie et d'or, des tapisseries, des tapis, perles, pierres précieuses, foururres, harengs, chairs d'uson, morues, vins, épiceries et autres articles de luxe.

(1) Niemcewicz, t. I, p. 12.

(2) Czacki, t. I, p. 226.

On faisait le commerce avec la Turquie, la Perse, la Grèce, l'Italie et tout le levant par le Pont-Euxin. Les bornes de la Lithuanie touchaient jusqu'à Oczakow sous Witold et Jagellon; cependant les villes maritimes, surtout Dantzig, étaient les maîtresses du commerce.

La noblesse s'étant affranchie sous les Jagellons du paiement des impôts, les écrivains polonais ne sauraient déterminer les revenus du pays; ils étaient en général trop petits, car un manuscrit de la diète de 1632 dit que de la quatrième partie du revenu des domaines royaux on ne saurait entretenir plus de mille hommes de troupes régulières ou du quart. En général les revenus du roi se montaient à 300,000 ducats, mais le roi ne les employant qu'à couvrir les dépenses de sa cour et de sa garde, on peut dire que les rois de Pologne étaient alors les plus riches monarques de l'Europe. Le Polonais ne connaissait d'autre force que celle du sabre. Les possesseurs de terres obtenues des rois étaient tenus de monter à cheval pendant les expéditions militaires (1). Il n'y avait d'autres troupes que l'arrière-ban ou la pospolite. Avant la déclaration de guerre, le roi envoyait les vici ou les ordres à la noblesse de se tenir prête à la guerre, de mon-

(1) Niemcewicz, p. 23.

ter à cheval et de se rendre sur les lieux de leur destination. Cette manière de faire la guerre suffisait alors à défendre et à étendre même les frontières. Wladislas II, qui ne possédait pas encore la Prusse, la Poméranie, la Kourlande et la Livonie, mit en mouvement contre les chevaliers 150,000 nobles; son fils Kasimir 60,000; Jean-Albert 80,000.

Toute la puissance guerrière consistait en cavalerie qui était de trois sortes: les hussards, les cuirassiers et les Kosaks; l'éclat et le luxe des armures et des chevaux caractérisaient les deux premières. Ce fut sous Etienne Batory qu'on vit paraître pour la première fois, en 1578, la loi qui ordonnait aux villes, bourgs et villages royaux de fournir des fantassins à raison du nombre d'arpents. On forma un corps d'infanterie, composé de nobles, qui, rivalisant avec les Hongrois, fit, pendant l'expédition de Batory contre la Moskovie, des prodiges de valeur. L'histoire ne fait plus mention de pareilles recrues (1).

A en croire Stryikowski, l'arme à feu était connue en Pologne avant Wladislas II Jagellon, son grand-père Gedymin ayant été tué d'un coup de fusil en combattant contre les chevaliers

(1) Niemcewicz, t. I, p. 29.

teutoniques. Des canons furent employés à la bataille de Grunwald en 1410.

Les Polonais ne se servirent long-temps que de la monnaie étrangère. On a bien à la vérité trouvé de petites monnaies des Piasts, et le savant Czacki a découvert même les traces d'un hôtel de monnaie du temps de Boleslas-Bouche-de-travers et de ses successeurs. Cependant ce fut Kasimir-le-Grand qui, en 1347, commença à battre la monnaie polonaise; mais il ne battit que des gros et des demi-gros à l'instar de ceux de Prague. Sigismond Ier, d'après Kromer, mit en circulation des ducats de la même valeur que ceux de Hongrie. Nous avons différentes sortes de monnaie. Le gros était une monnaie d'argent valant d'abord la quatorzième, ensuite la dix-huitième, ensuite la cinquante-unième partie d'un ducat. Une soixantaine contient soixante gros; un marc en contient quarante-huit; un florin en contient trente.

Depuis le seizième siècle, les états de l'Europe cessèrent d'être indifférents aux événements des puissances voisines et même éloignées; mais la Pologne demeura toujours étrangère aux débats des autres nations. Cette insouciance provenait de sa position géographique; toujours occupée de sa propre défense, elle n'eut ni l'envie ni

l'occasion de s'ingérer dans les affaires étrangères (1). On doit imputer ce défaut à l'esprit borné et au caractère des rois qui ont gouverné la Pologne, et surtout à l'excès d'attachement que conservait la noblesse pour ses priviléges; à la crainte qu'elle avait de l'autorité royale, ne permettant jamais aux souverains d'entrer en liaisons étroites avec les monarques étrangers. On envoyait, dans les cas urgents, des ambassadeurs, mais il n'en exista jamais de permanents: ce furent seulement des résidents, pour la plupart étrangers. En 1648, pendant la paix de Westphalie, qui décida des affaires de toute l'Europe, Wladislas IV ayant été désigné comme médiateur, non seulement il refusa ce mandat; mais il fut un des monarques de l'Europe qui n'envoyèrent pas leur ambassadeur à cette assemblée importante. L'avenir démontra combien cette indifférence était préjudiciable aux vrais intérêts de la Pologne.

Voyons à présent quelle était la situation et les relations des autres puissances de l'Europe à l'avénement de Sigismond III.

Après de longues guerres entre Charles-Quint et François I[er], la France, troublée et affaiblie par la cruelle politique de Catherine de Médicis,

(1) Niemcewicz, p. 42.

avait été long-temps déchirée par des guerres religieuses. A ces causes de malheurs vinrent se joindre les troubles excités par Philippe II, roi d'Espagne, et ce ne fut que par le courage et le génie de Henri IV qu'elle put recouvrer la paix, la puissance et la gloire (1).

Ce même Philippe II, le plus puissant de tous les souverains de son siècle, avait ensanglanté ses vastes états, et les avait mis en feu. Fidèle à ses principes de terreur, il donna en Espagne une nouvelle force à l'inquisition, il voulut qu'il n'y eût partout qu'un maître, qu'une seule croyance, sacrifiant tout à ce fanatique système (2).

Elisabeth régnait en Angleterre; sous elle, le commerce et la puissance de l'Angleterre brillaient d'un nouvel éclat. François Drake fit le premier le tour du globe, Raleigh et Smith découvrirent les provinces de l'Amérique septentrionale, et commencèrent à les peupler. Tant de gloire et de grandeur fut néanmoins terni par sa cruelle vengeance envers Marie Stuart. Cette belle reine perdit la vie la même année que Sigismond reçut la couronne des mains d'un peuple libre (3).

(1) Niemcewicz, p. 43.
(2) Ibidem, p. 44.
(3) Ibidem, p. 47.

Après le désastre de Lépante, les sultans de Turquie, confinés dans leur sérail, se livraient aux plaisirs, et leurs armes ne devinrent redoutables que plus tard à la maison de Raguse. Pendant tant de siècles ils observèrent les traités conclus avec la Pologne, traités qui ne commencèrent à être rompus que vers la fin du règne de Sigismond III.

Le Milanais, Naples et la Sicile appartenaient à l'Espagne. Le sévère Sixte-Quint rendit à la tiare toute son autorité, et à Rome ses anciens monuments. Clément VIII ravit le duché de Ferrare aux héritiers des ducs d'Est. La grandeur des souverains de Savoie allait toujours croissant. La Toscane et Florence étaient encore dans un état florissant, mais qui penchait vers la décadence.

Rodolphe II régnait alors en Allemagne; son dévouement aux lettres et à la chimie, son indifférence entre les ligues de Raguse, de Vienne et de Madrid, la faiblesse des marquis de Brandebourg, furent autant de circonstances qui contribuèrent à maintenir la tranquillité dans l'empire. Le malheur qu'avait eu l'archiduc Maximilien d'être écarté du trône de Pologne, sa défaite à Byczyna et sa captivité n'altérèrent pas la confiance entre la maison de Raguse et la Pologne. Ce ne fut que sur la fin du règne de Sigis-

mond III que l'Allemagne vit éclater la guerre de trente ans.

Fœdor Yvanovitch, dernier rejeton des tzars de la race de Rurik, faible de corps et d'esprit, tremblait encore au souvenir des dernières victoires d'Etienne et observait fidèlement les traités (1).

Le Danemark, attentif aux mouvements de la Suède, vivait en paix avec tout le monde, et se maintenait en bonne intelligence avec la Pologne. Les Polonais, en choisissant pour roi Sigismond, n'avaient point prévu que ce prince, appelé à réunir les deux peuples, serait un jour la cause de divisions longues et sanglantes, et de la perte des plus belles provinces polonaises.

## INTERRÈGNE.

La haine des Zborowski, étouffée momentanément par le roi Étienne, éclata avec fureur pendant l'interrègne. Ils arrivèrent sur le champ d'élection avec une armée de 10,000 hommes, composée des ennemis et des antagonistes de Jean Zamoyski. Le primat Stanislas Karnkowski se joignit à eux. Zamoyski, maréchal de la couronne, arriva ensuite avec une armée moins forte, mais formée

(1) Niemcewicz, p. 49.

des guerriers d'élite. Les deux armées se tinrent en présence l'une de l'autre. Zamoyski se retrancha entre les villages de Powonzki et de Folwarki. Des deux côtés on s'observait comme en temps de guerre ; Zborowski, surtout, brûlait de fondre sur le parti de Zamoyski ; mais le primat Karnkowski, le sénat et tous ceux qui n'avaient en vue que l'intérêt du pays, déjouèrent ses desseins en décrétant que personne ne devait se présenter sur le champ d'élection à main armée. Cinq semaines s'écoulèrent en querelles mutuelles. Enfin, la noblesse, indignée des entraves qu'occasionnaient les intérêts privés, menaça de se révolter. On procéda à la diète d'élection.

Les candidats à la couronne étaient : Maximilien, frère de l'empereur Rodolphe II ; Fœdor Vasilevitch, tzar de Moskovie ; Sigismond, fils de Jean, roi de Suède, neveu du dernier rejeton des Jagellons. On voulait d'abord choisir un Piast ou un compatriote ; mais le peu d'accord entre les volontés fit avorter ce choix. Les efforts d'Anne, veuve d'Etienne et fille de Sigismond I, l'attachement et la reconnaissance des Polonais à la race des Jagellons, l'éloignement qu'on avait pour la maison d'Autriche, firent prévaloir le parti de Sigismond III. Et quoique celui de Maximilien n'eût que cinq sénateurs pour lui et

un petit nombre de nobles, les Zborowski qui l'appuyaient ne perdirent pas courage. Informés que le primat Karnkowski passait du côté de Sigismond, ils voulurent enlever le primat et le retenir parmi eux. Zamoyski, qui ne perdait de vue aucun de leurs mouvements, déjoua ce dessein. Le primat nomma Sigismond III pour roi de Pologne, et Zamoyski le proclama en l'absence des maréchaux (1). Trois jours après, le parti de Zborowski proclama, par le ministère de Jacques Woroniecki, evêque de Kuïavie, Maximilien, archiduc d'Autriche, pour roi de Pologne, rédigea les *pacta-conventa*, et envoya chez lui des ambassadeurs. Mais Zamoyski, pour se rendre maître de Krakovie, et pour assurer le royaume du côté de l'Autriche, marcha nuitamment vers ces frontières, à la tête de son armée.

Cependant les ambassadeurs de Sigismond, Eric Sparius et Eric Bracheus, signèrent et jurèrent, au nom de leur commettant, les *pacta-conventa* qui suivent : « Une éternelle alliance « entre la Pologne et la Suède contre tous les « ennemis ; la réunion de l'Estonie au royaume « de Pologne ; la cession à la république d'une « partie des sommes napolitaines, dévolue à Si-

(1) Lelewel, p. 237.

« gismond par le chef de sa mère ; une marine « libre sur la Baltique et la construction de « cinq forteresses sur les frontières de la Po- « logne ; l'acquittement des dettes de la répu- « blique ; l'observation des lois et des priviléges « de la nation. »

Pendant que Zamoyski fortifiait Krakovie, Lesniowiecki, castellan de Podlaquie, et d'autres, furent envoyés en Suède pour inviter Sigismond au trône. Il fut bien pénible à ce prince de se séparer de son père, qui n'avait guère envie de céder l'Estonie comprise dans les *pacta-conventa*. Cet article donna lieu à bien des débats qui retinrent Sigismond en Suède. Enfin, le nouveau roi ne quitta Stockholm que lorsque Lesniowiecki l'eut menacé de faire élire par les Polonais le tzar Fœdor, ennemi de la Suède. Arrivé à Oliwa, il prêta serment pour l'observation des *pacta-conventa*, en exceptant l'article concernant la cession de l'Estonie, à la réunion de laquelle le père ne voulut jamais consentir. Sigismond était lui-même résolu à retourner en Suède, si les Polonais ne se désistaient pas de cette condition. Le 1er décembre Sigismond arriva à Krakovie.

Le 16 décembre, Maximilien arriva aussi, à la tête de son armée, à Mogila, où les Zborowski lui amenèrent deux mille cinq cents hommes

et Iazlowiecki aussi plusieurs cents hommes. Zamoyski les repoussa de la ville et les battit complétement à Biskupie, et les força à reculer jusqu'à Czenstochowa. Cette victoire assura à Sigismond l'accès au trône. Le couronnement eut lieu le 27 du même mois. Les sénateurs lui prêtèrent serment de fidélité. Le roi ne voulant pas consentir à la cession de l'Estonie, cette affaire fut ajournée jusqu'à la mort de son père (1).

## SIGISMOND III.

Quoique couronné, Sigismond III n'était pas encore sûr du trône, parce que Maximilien s'empara de Lublo et vint camper à Wielun. Zamoyski, d'abord après le couronnement, s'avance pour combattre Maximilien. L'archiduc, étonné de la célérité de cette marche, et croyant que le général polonais n'oserait le poursuivre dans ses frontières, recula vers la Silésie. Zamoyski se mit à ses trousses, l'atteignit à Byczyna et le défit. Maximilien s'enferma dans la forteresse; désespérant de résister à la violence de l'attaque, il se rendit avec toute son armée et tous ses bagages, à condition qu'il ne serait pas mené en triomphe à Krakovie, mais gardé dans un château. Zamoyski accepta ces conditions et con-

(1) Lelewel, p. 326.

duisit Maximilien prisonnier au château de Krasnystaw, après avoir mis en liberté les Zborowski et autres de ses partisans qu'il avait faits prisonniers (1). Mais il fut mal payé de ce noble procédé. Les Zborowski firent des tentatives pour enlever Maximilien et faillirent mettre en défaut la vigilance de Zamoyski. L'archiduc fut traité, pendant tout le temps de sa captivité, avec tous les égards possibles; mais, quelque malheureux qu'il fût, il conserva son orgueil et refusa de manger à la même table avec Zamoyski; alors ce héros, pour lui faire sentir qu'il était prisonnier, fit servir à part une table entourée d'une chaîne d'or. Maximilien ne sortit de ce château qu'un an après, par l'entremise de Rome et de l'empereur Rodolphe II, et par suite de sa renonciation au trône de Pologne.

Quoique Sigismond ne fût redevable de la couronne qu'à Zamoyski, qui combattait à ses frais Maximilien, cependant il ne garda pas à ce héros une longue reconnaissance. Zamoyski ne savait pas flatter. Accoutumé à être la main droite d'Etienne et l'appui du trône, il n'avait en vue que le bonheur de la république. Sigismond n'avait pas les qualités d'Etienne; il ne suivit pas les avis de Zamoyski, et, dès son début, il trahit

(1) Niemcewicz, p. 326.

son incapacité par la réponse incohérente qu'il fit aux discours éloquents qu'on lui adressait en bonne latinité. C'est ce qui porta Zamoyski à dire aux ambassadeurs qui avaient accompagné Sigismond pendant son trajet en Pologne : « Quel « démon maussade nous avez-vous amené de « Suède? » L'orgueil et la fierté, compagnes inséparables de la médiocrité, guidèrent ce prince dans ses moindres actions. Il dédaigna bientôt les sages conseils de Zamoyski et se laissa guider par ses flatteurs (1).

A peine eut-il passé un an en Pologne qu'il se dégoûta du sceptre. Après avoir reçu la permission des états, il partit pour Revel où l'attendait son père, Jean III. Les longues et secrètes conférences entre le père et le fils trahirent l'envie que ces deux princes avaient de repartir pour la Suède. Consternés des suites d'un nouvel interrègne et de l'approche de la guerre contre les Turcs et les Tatars, les Polonais surent déterminer le roi à retourner à Varsovie. La résistance que Sigismond avait opposée aux sollicitations des Polonais donna naissance à des bruits vagues qui furent le sujet, dans la suite, des dissensions entre le roi et les états. On prétendait que les deux princes, dans leurs conférences,

(1) Bandtkie, t. II, p. 219.

étaient convenus que Sigismond résignerait la couronne à Ernest, archiduc d'Autriche, et que celui-ci épouserait Anne sa sœur. La guerre de Turquie, qui éclata sur ces entrefaites, étouffa ces bruits désavantageux à Sigismond (1).

Les Kosaks avaient violé, à plusieurs reprises, le territoire de la Turquie, incendié Bender et d'autres villes. Les Turcs évaluèrent ces dégâts à 300,000 écus et demandèrent à la république d'acquitter cette somme dans l'espace de soixante jours, ou d'embrasser l'islamisme, menaçant de guerre en cas de refus (2). Insensibles à cet excès d'outrage, insensibles au danger imminent, les principaux Polonais, plaçant avant tout leur propre intérêt, consumaient le temps en débats orageux et refusaient de payer l'impôt pour soutenir cette guerre. Cependant Bergeblei, pacha de Romélie, approchait des frontières polonaises avec une grande armée. Zamoyski, grand-général de la couronne, ayant ramassé en hâte une petite armée, tant d'hommes entretenus à ses frais, qu'à ceux de ses amis, marche contre l'ennemi, et lui en imposant par sa renommée plutôt que par le nombre de ses troupes, il réduisit le pacha à la retraite. Sa prudence détourna le danger, il

(1) Niemcewicz, p. 327.
(2) Baudtkie, t. II, p. 227.

promit au pacha que les Kosaks seraient punis et que la république enverrait ses ambassadeurs à la Porte. Les ambassadeurs envoyés à Constantinople rapportèrent la nouvelle que la Porte ne voulait entendre à aucun accommodement. Alors les Polonais ajoutèrent foi à l'imminence du danger. On établit des impôts extraordinaires, c'est-à-dire un million de florins pour la couronne, et cinq cent mille pour la Lithuanie. Mais la répugnance à payer cet impôt, la malveillance pour le roi et la haine pour Zamoyski, faillirent mettre les états au bord de leur ruine. Gorka, palatin de Posen, et d'autres, forcèrent le vieux primat Karnkowski à convoquer une assemblée à Kalisz. Là, outrageant Zamoyski par de lâches calomnies, ses ennemis, sous le prétexte du bien-être de la noblesse, abolirent d'une manière illégale l'impôt qui venait d'être établi pour repousser l'ennemi. Mais la Providence veillait encore sur les destinées de la Pologne; car, au moment où les Turcs allaient pénétrer sur nos frontières dégarnies et ouvertes, l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople déclara à la Porte, de la part d'Elisabeth, que cette reine n'abandonnerait pas la Pologne, et que si les Turcs entraient sur son territoire, elle ferait une alliance avec l'Espagne et les peuples de l'Europe, pour

tourner tout l'effort de ses forces contre les ennemis des chrétiens. Cette menace impérieuse réduisit la Turquie à la paix. La nation polonaise, en reconnaissance de cet important service, permit aux négociants anglais de venir s'établir à Elbing.

Cependant le mécontentement général allait toujours croissant. Le roi, qui ne savait se conformer ni aux mœurs ni aux lois polonaises, s'entoura de flatteurs, de jésuites, et l'abbé Bernard Golynski jouissait auprès de lui de plus d'autorité que le célèbre Skarga. Ce fut lui qui inspira à Sigismond la manie de convertir les royaumes hérétiques plutôt que de défendre et étendre les frontières. Invisible pour les grands hommes qui florissaient dans tous les genres sous son règne, le roi s'enfermait avec l'alchimiste Wolski, staroste de Krzepice, pour chercher au fond d'un creuset l'or qui lui manquait toujours (1). Il n'aimait ni les mœurs ni le costume polonais, punissant même son fils Wladislas qui témoignait du goût pour tout ce qui était national. Tant que vécut Anne, tante du roi, on voyait encore à la cour les usages des Jagellons; après sa mort, tout devint étranger. Ses défauts, son incapacité, son aveugle attachement à l'Autriche mirent le

(1) Niemcewicz, p. 330.

comble au mécontentement public. Ayant envoyé Lesniowiecki avec des lettres secrètes à la cour d'Autriche, Sigismond III souleva la méfiance des Polonais, qui, ayant pénétré l'intention où il était de se lier par un mariage avec la cour de Vienne (1), représentèrent au roi d'ajourner cette affaire à la diète suivante, et d'y demander, au gré des *pacta-conventa*, l'assentiment aux états. Mais le roi préféra éluder les lois. Il envoya en diligence le cardinal Radziwill, évêque de Krakovie, à Vienne, pour en amener la princesse Anne. Tous ceux qui s'opposaient à ce mariage, et principalement Zamoyski, prirent la résolution de fermer toutes les routes de Silésie et de Hongrie, afin d'empêcher la princesse d'arriver en Pologne. Cependant elle leur donna le change, arriva à Krakovie et y reçut la bénédiction nuptiale des mains de Radziwill, évêque de Krakovie et le lendemain elle fut couronnée par Rozrazewski, évêque de Kuïavie, le primat s'en étant excusé sur une indisposition.

Cette violation des *pacta-conventa* irrita les esprits. On convoqua une diète extraordinaire, appelée diète d'*inquisition*, parce qu'on y examinait le procédé et les liaisons secrètes du roi avec la cour de Vienne. Le chef du parti contraire

(1) Lelewel, p. 243.

au roi fut Zamoyski, le plus zélé gardien des lois et de la liberté (1). Ce fut vraiment un spectacle inouï, même parmi les peuples libres, que celui d'un roi assis sur son trône, doux et soumis au jugement d'une nation entière, comme un coupable ordinaire. Le primat Karnkowski, vieillard vénérable, ouvrit la séance par les reproches suivants :

« Sire, je vois que notre république a souffert de grandes atteintes ; je vois que Votre Majesté s'offense de la grave accusation qu'elle s'est attirée de notre part, mais je vois que la nation aussi est indignée des liaisons que Votre Majesté conserve avec les princes étrangers, et de l'intention où elle est de nous quitter. Ce ne sont pas là des atteintes mortelles; nous saurons y remédier, pour peu que nous le voulions. Sire, songez à votre serment; prenez l'exemple sur votre prédécesseur Henri, qui périt misérablement pour avoir violé le sien. Vous régnez, Sire, sur un peuple libre; vous régnez sur des nobles bien nés, qui n'ont point leurs pareils dans aucune autre nation. Ignorez-vous, Sire, que votre dignité est au-dessus de celle de votre père, qui, comme on sait, ne régnait que sur les paysans ; songez à ce que disait Étienne Batory, de glorieuse mémoire :

(1) Lelewel, p. 245.

« Je réduirai un jour ces petits rois de Suède, et leur imposerai les règles d'une conduite pacifique(1). »

A ces mots, le roi, transporté de colère, fit dire au primat qu'il manquait à sa majesté; à quoi le primat répondit:

« Je ne dis pas cela pour offenser la majesté du roi de Suède, père de Votre Majesté; mais j'ai voulu comparer les deux royaumes, et j'ai dû m'exprimer de la sorte. Je vous prie, Sire, de trouver cette comparaison agréable, car je veux corriger un roi et non l'injurier. »

A la suite du discours du primat, les sénateurs commencèrent à voter, chacun à tour de rôle; Zamoyski leur rappelait le serment en appuyant sur ces termes: « Je dénoncerai tout ce que je verrai de pernicieux à la république »; en les avertissant d'observer scrupuleusement ce serment. Enfin, Zamoyski prit la parole, fit des reproches amers au roi, et finit son discours en disant: « Je prie Votre Majesté d'en user sincèrement avec nous, car, Sire, nous sommes les membres d'une république, et non la propriété de Votre Majesté. » Il invita ensuite Cieklinski à lire les griefs contre le roi, et chaque chef d'accusation Zamoyski l'approuvait et l'appuyait

(1) Niemcewicz, t. I, p. 246.

par des preuves (1). On produisit les lettres autographes du roi à l'adresse de l'archiduc Ernest, et quoique Sigismond ne niât pas sa signature, ses partisans, cependant, les disaient être controuvées, en les imputant à un chancelier qui savait parfaitement imiter la main du roi. Cependant cet homme, qui fut arrêté, emprisonné, maltraité, n'avoua jamais le crime dont il fut accusé. Quoi qu'il en soit, le roi se défendit des objections qu'on lui avait faites, et pour apaiser les esprits, il donna par écrit la promesse que voici : « Quoi « qu'il ait pu arriver jusqu'alors, je promets de « n'abandonner jamais le royaume, de ne déro- « ger en rien aux priviléges de la nation, de ne pas « nommer mon successeur (2). » Cette promesse calma les esprits. Zamoyski vint présenter ses hommages à la reine qu'il n'avait pas encore vue depuis son arrivée en Pologne.

Un mois après la tenue de cette diète, arriva la nouvelle que Jean, roi de Suède, père de Sigismond, était mort. Les états donnèrent au roi la permission de partir pour la Suède prendre possession du royaume héréditaire ; et pour faire partir le roi avec toute la pompe digne de son rang, on décréta qu'il serait établi un impôt de

(1) Niemcewicz, t. I, p. 253.
(2) Lelewel, p. 244.

plus d'un million de florins de Pologne, sans préjudice de ses revenus annuels. Le roi s'embarqua à Dantzig, sur quatre vaisseaux de différentes grandeurs, ayant pris avec lui peu de soldats et beaucoup de courtisans, de jésuites, et le nonce du pape, François Malaspina. Ce fut alors que Charles, duc de Sudermanie, oncle de Sigismond, aussi fier, entreprenant, adroit et actif que Sigismond était indolent et paresseux, prit une ferme résolution d'usurper la couronne de Suède. La faiblesse de Sigismond, son zèle inconsidéré et intempestif à convertir les Suédois à la foi catholique, facilitèrent à Charles les moyens d'effectuer ses projets. Dès son arrivée en Suède, Sigismond effaroucha les esprits par son fanatisme et par son abord peu avenant. Loin de s'occuper des intérêts du nouveau royaume, il ne songeait qu'aux moyens de rendre catholiques (1) les Suédois, aveuglément attachés au luthéranisme. Il n'accéléra pas son couronnement d'après les lois et les usages; mais il se donna beaucoup de mouvement pour n'être pas couronné par l'évêque du pays qui était luthérien, mais par le nonce du pape dans un pays protestant (2). Toutes ces manœuvres n'eurent d'autre effet que celui

(1) Niemcewicz, p. 333.
(2) Ibidem.

d'avancer les affaires de Charles; car, plus Sigismond, par son éloignement pour la religion du pays, aliénait les esprits, plus Charles, en la respectant, les attirait à lui. Après bien des débats, Sigismond fut obligé de recevoir la couronne de Suède des mains d'Abraham, archevêque d'Upsal. Il confia, conformément à la convention faite avec les Suédois, les rênes de l'état à Charles, duc de Sudermanie, lui associa les sénateurs Eric et Gustave Brahé, et se remit en chemin pour la Pologne. Son arrivée ne causa pas plus de joie que son départ de Suède n'avait causé de tristesse.

La courte tranquillité dont jouissait la Pologne fut troublée par Batory, duc de Transylvanie, qui, en corrompant Raduta, général du palatin de Valachie (1), saisit par son ministère le palatin lui-même, et s'empara de la Valachie. Zamoyski lève une armée à ses frais, vole contre l'usurpateur, le bat en brèche, prend et Chocim et Soczawa, et fait palatin Jérémie Mohila, en lui imposant l'obligation de se déclarer tributaire de la Pologne. Zamoyski ne borne pas là son zèle. Informé que le khan des Tatars s'avançait avec une armée de 70,000 hommes pour dévaster la Pologne, il tourne ses armées victorieuses

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 333.

contre cet ennemi, et lui offre la bataille nonobstant la supériorité numérique. Zamoyski sort encore vainqueur de cette lutte; après avoir battu et dissipé les masses nombreuses des Tatars, il réduisit le khan à demander la paix, qui eut lieu sous les conditions que le khan évacuerait la Moldavie sous trois jours, reconnaîtrait le nouveau palatin et respecterait à l'avenir les frontières de la Pologne.

D'un autre côté, Zolkiewski signala les armées polonaises en apaisant les troubles qui avaient éclaté en Ukraine, et en punissant de mort les chefs Nalewayko et Loboda. La victoire de Zolkiewski mit encore au jour les sentiments de malveillance que nourrissait pour la Pologne l'empereur d'Allemagne, parce qu'on trouva les enseignes et les drapeaux qu'il avait envoyés aux Kosaks en les excitant à faire des invasions dans les pays de la Pologne ou de la Turquie, afin de contraindre par là la Porte à déclarer la guerre à la république, et afin de mettre la Hongrie, et le reste de ses états, à l'abri de l'invasion des Turcs. Sigismond III ou ne se doutait pas, ou ne voulait pas se douter de cette duplicité. Le salut de ses sujets et leur béatitude future occupaient plus son esprit que leur prospérité dans ce monde. Il convertissait toujours, en Suède,

les luthériens, en Pologne, les désunis (1). Il affectait, dès long-temps, de réunir les provinces russes-polonaises à l'église romaine. Dans cette vue, Hipati Pociey, évêque de Brzesc, et Cirille Terlecki, évêque de Luçk, furent envoyés à Rome. Dans une audience publique que Clément VIII leur accorda, ils accédèrent à l'union de l'église romaine. Soit que cette démarche fût faite sans le consentement général, soit qu'elle fût forcée par Sigismond, elle déplut au reste des sectaires grecs. A leur retour de Rome, une foule de désunis, ayant en tête le prince Constantin d'Ostrog, protestèrent contre l'union de l'église grecque à la romaine. Une animosité mortelle s'établit entre les désunis, et aigrie par la persécution, elle alla si loin que les sectaires grecs se partagèrent en deux parties. Unis à l'église catholique, ils furent appelés les unis, et ceux qui demeurèrent attachés au schisme, les désunis (2).

Les soins que Sigismond ne cessait de prendre pour propager en Suède la religion catholique, plutôt que pour y affermir son autorité royale, facilitèrent au duc de Sudermanie les moyens de s'emparer de l'autorité suprême. Il y ten-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 335.
(2) Lelewel, p. 256.

dait visiblement. Ce fut sur son insinuation que les états, contre le gré de Sigismond, convoquèrent la diète à Suderkœping; et, indépendamment de plusieurs démarches qui sapaient l'autorité royale, ils arrêtèrent que la foi catholique n'aurait aucune liberté en Suède; que les appels des tribunaux au roi demeurant en Pologne seraient interdits; que les garnisons laissées par lui dans quelques villes seraient chassées; que les employés ou les maires institués par lui dans les villes et les bourgs seraient changés; enfin que la régence serait confirmée à Charles, avec ce correctif que le roi ne pourrait la lui ôter (1). Le roi avait beau se plaindre par ses commissaires de la violation de son autorité. Ils revinrent sans succès, les états ayant refusé d'abolir ce qu'ils avaient une fois arrêté et jugé nécessaire pour la conservation de leurs franchises. Et tandis que Sigismond remettait d'un jour à l'autre la poursuite de ses droits, l'actif et l'entreprenant Charles, pour lui ôter jusqu'à l'ombre du soupçon, faisait semblant d'abdiquer la régence, et excitait secrètement les états à la lui rendre. Ainsi, tout en feignant d'exercer cette charge malgré lui, et sur la demande explicite de la nation, il

(1) Lelewel, p. 247.

ne désirait rien tant que le trône (1). Enfin, à la diète d'Arboga, il leva le masque, et y obtint la confirmation des lois de Suderkœping, déclarant pour ennemis de la patrie tous ceux qui s'opposeraient à ces arrêtés. Après la clôture de cette diète, il s'empara de la Finlande. Nicolas Flemming défendait vaillamment cette province, mais la mort subite de ce capitaine la rendit la proie de l'ennemi. Alors Sigismond se réveille de son apathie, demande et obtient la permission à la diète de Varsovie de partir pour la Suède. Zamoyski lui conseillait de prendre une armée formidable, de punir l'usurpateur dans une seule campagne et de regagner son royaume. Mais, soit pénurie d'argent, soit extrême confiance dans ses créatures en Suède, le roi n'en fit rien, disant qu'il n'allait pas conquérir ses sujets, mais rétablir, avec leur concours, ses droits paternels. Il ne prit que trois mille hommes pour une expédition si importante. Quelque petite et faible que fût cette armée, commandée comme elle l'était par des capitaines d'une bravoure et d'une capacité éprouvée, elle aurait atteint le but désiré, si Sigismond avait su s'y prendre. A son arrivée en Suède, Colmar se rendit, et les partisans du roi commencèrent à se ranger autour de leur maître

(1) Lelewel, p. 247.

légitime ; Zamoyski remporta de son côté une bataille décisive à Stoborg. Mais Sigismond, loin de marcher tout droit sur Stockholm (1), comme le conseillait George Tarensbach, y dépêcha Laski et prit un chemin détourné pour rendre visite à sa sœur. Charles sut mettre à profit la faute du roi, il réunit au plus vite les garnisons des forteresses, et, à la tête d'une armée considérable, il vint camper en présence de Zamoyski. L'armée de Charles surpassait de beaucoup en nombre celle du roi. Les Polonais n'avaient point d'artillerie. Néanmoins un combat sanglant s'engage, Zamoyski fait un carnage terrible dans l'armée ennemie. Cependant, à l'issue du combat, on sonna la retraite de part et d'autre, et au milieu de deux armées harassées et exténuées de de lassitude, Sigismond et Charles s'embrassèrent et s'assurèrent une foi mutuelle. Les pourparlers commencèrent. Les parties belligérantes concilièrent à l'amiable le différend. Le roi publia l'amnistie générale, et promit de convoquer une diète à Stockholm, où toutes les mésintelligences passées seraient terminées selon les lois du pays. A peine cette convention fut-elle faite, que Sigismond s'aperçut de tout le danger de sa position. Son armée, assez exiguë, avait été diminuée

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 338.

de plus de moitié par le dernier combat; les renforts qui devaient arriver de Pologne étaient incertains et trop éloignés ; les partisans suédois, les uns gagnés, d'autres intimidés par Charles (1), commençaient à déserter la cause de Sigismond ; la cavalerie qu'avait promise la Finlande n'arriva pas. Ce fut alors qu'il sentit la faute qu'il avait commise en dédaignant l'avis de Zamoyski, et en se mettant si inconsidérément en campagne. Il n'avait d'autre parti à prendre que celui de retourner en Pologne. Ayant pris sa sœur avec lui, il se retira de Suède d'une manière honteuse et voisine de la fuite (2).

A la suite de son départ, Charles commença à persécuter ses partisans; affecta de le décréditer dans l'esprit de la nation, en soutenant qu'il voulait extirper en Suède le luthéranisme, et introduire à sa place la religion catholique. Maître de tout ce pays, Charles fit signifier à Sigismond ou de revenir ou d'y envoyer son fils pour être élevé dans les principes du luthéranisme. Ces attentats ne réveillèrent pas l'ame apathique de Sigismond, il demeura deux années dans un absolu désœuvrement ; mais lorsque Charles, à la diète d'Upsal, se proclama roi,

(1) Niemcewicz, p. 339.
(2) Ibidem, p. 340.

Sigismond alors éclata en plaintes contre le grave outrage fait à son autorité.

Si Sigismond eût su gagner les cœurs des Polonais, s'il eût illustré son règne par quelques hauts faits, s'il eût mérité l'amour d'une nation si sensible, si susceptible d'élans généreux, il est hors de doute que, touchée de l'infortune et de l'humiliation de son roi, elle eût décrété de fortes levées pour lui faire recouvrer la couronne qu'il venait de perdre (1). Mais Sigismond n'avait rien fait jusqu'alors qui fût capable d'exciter cet enthousiasme. Il avait écarté d'auprès de lui des hommes de confiance et de mérite ; il aliéna tous les cœurs par son abord peu gracieux ; il prouva dans son triple voyage en Suède qu'il ne savait employer avec fruit ni trésors, ni armées, ni conseils. Le roi n'inspirant aucune sorte d'intérêt, et la saine raison apprenant qu'il était absurde d'intervenir dans les querelles de la Suède, les états se refusèrent à ouvrir une campagne désavantageuse sous tous les rapports.

Mais Sigismond tâcha de faire par artifice ce qu'il ne pouvait faire autrement. Georges Farensbach, palatin de Wenden, qui avait ordre de garder les frontières de la république, reçut, dit-on, secrètement ordre du roi d'entrer en

(1) Niemcewicz, p. 340.

Estonie et de commencer les hostilités. Ce général obéit. Charles lui ayant envoyé un député pour demander s'il avait commencé la guerre par ordre de la république, pour toute réponse on retint l'ambassadeur et on l'envoya en Pologne (1). Offensé de ce procédé, Charles entra dans la Livonie, prit Parnaw et d'autres villes, tantôt par force, tantôt par ruse. La violation des frontières, l'outrage de l'honneur national, attirèrent à la Pologne une guerre avec la Suède, guerre d'autant plus odieuse aux Polonais qu'elle fut le fruit d'un singulier mélange d'opiniâtreté et de faiblesse, qu'elle n'offrait aucun avantage, enfin qu'elle venait dans un moment où la nation était inopinément menacée par un ennemi redoutable (2).

Michel, palatin de Valachie, avait chassé de ses états Mohila, palatin de Moldavie, fidèle tributaire de la Pologne, et, fier de ce succès ainsi que des victoires qu'il avait remportées dans la Transylvanie, il forma le projet de monter sur le trône de Pologne. Les dissensions qui s'élevèrent à la suite de la mort du cardinal Radziwill et de celle de Rzewuski, évêque de Krakovie, excitèrent la cupidité et du clergé et des

(1) Niemcewicz, p. 341.
(2) Ibidem.

nobles, au point que la diète s'évanouit sans subvenir aux moyens de punir l'usurpateur. L'activité et le patriotisme d'un seul citoyen suppléèrent à la disette publique. L'immortel Zamoyski lève des troupes assez nombreuses à ses propres frais ; son exemple encourage les plus riches citoyens, tels que les princes Zborowski, les Wisniowiecki, les Tenczynski, les Danilowicz, les Potocki, les Chodkiewicz, les Sienrawski, les Zolkiewski, les Drohoiewski, les Strus, les Kazanowski (1), qui vinrent grossir de leurs troupes et de leurs personnes l'armée de Zamoyski. La réunion de si grands hommes et les talents de Zamoyski furent un garant assuré du succès. Il marche à grandes journées sur la Valachie, laisse de côté Soczawa et Chocim et se porte vers la rivière Telezyn, où l'ennemi était cantonné et attendait les nôtres de pied ferme avec une armée de soixante mille Transylvains, Valaques et Serbes. Cette quantité immense n'effraya ni le chef ni son armée. A la suite d'un opiniâtre combat, le nombre céda à la science et à la valeur (2). L'armée de l'ennemi fut mise en déroute ; quelques milles prisonniers, l'artillerie et tout le camp furent le prix du courage et de l'intrépidité. La

(1) Lelewel, p. 251.
(2) Niemcewicz, p. 343.

Valachie fut rendue à Siméon, frère de Mohila, et la Moldavie à Mohila, avec l'obligation d'en faire l'hommage à la république. Pour plus de sûreté, Zamoyski laissa quatre mille hommes en garnison. Michel voulut encore tenter fortune et fut battu par Jean Potocki, staroste de Kamieniec, et alla chercher asile à Vienne, sa constante alliée. A la diète de Varsovie, on rendit à Zamoyski des actions de graces pour cette brillante victoire, et pour le salut de ces provinces. Là, Zbigniew Ossolinski, maréchal de l'ordre équestre, donna à l'univers un grand exemple de patriotisme et de générosité. Issu (1) de Zborowski, ennemi personnel de Zamoyski, il étouffa son ressentiment, oublia ses griefs, et ne se souvenant que des services rendus à la patrie, il exalta, dans un discours pathétique, les exploits de Zamoyski et lui témoigna, tant de sa part que de celle de l'état, tout ce qu'une si belle action méritait de reconnaissance; trait d'autant plus louable que rare. Combien, en effet, dans les délibérations publiques, les haines personnelles n'ont-elles pas causé de torts et de malheurs!

Les brillants exploits de Zamoyski, prônés par son ennemi même, étouffèrent les haines et publiques et obscures. Personne n'osa braver l'opi-

(1) Niemcewicz, p. 43.

nion qui l'appelait à prendre le commandement en chef contre la Suède, à laquelle on avait arrêté, à la diète de Varsovie, de déclarer la guerre. Zamoyski, quoiqu'il prévît les obstacles sans nombre que lui opposerait un gouvernement inepte, se chargea néanmoins de cette périlleuse expédition, soigneux de la gloire de l'état, et oubliant son corps accablé d'âge et de travaux (1). Pendant que Zamoyski faisait des préparatifs de guerre, les troupes lithuaniennes, commandées par Radziwill, palatin de Wilna, battirent les Suédois sous les ordres de Carolosin, fils naturel de Charles, à Kokenhausen, prirent la ville de Venden et autres ; mais Charles, étant arrivé avec une armée formidable, reprit tous ses avantages, hors Rugen, Donamunde et Kokenhausen (2). L'arrivée de Zamoyski sur le théâtre de la guerre changea la face des affaires. Le roi, qui y vint aussi avec une cour plus nombreuse que l'armée, s'aperçut que sa présence était aussi inutile que peu agréable, et retourna en Pologne. Quoique inférieur en nombre, Zamoyski commença les hostilités avec sa valeur accoutumée. Les Suédois, n'osant pas se commettre avec lui en rase campagne, s'enfermèrent dans les forte-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 344.
(2) Lelewel, p. 252.

resses. Le général en chef, habile dans ce genre de guerre, assiégea Wolmar au cœur de l'hiver. Là fut pris Carolosin, fils de Charles, et le général en chef Pontus de la Gardie. Le premier, envoyé à Rawa, y mourut en captivité. L'année d'après, à la suite d'une forte résistance, se rendirent Felin et Weissensztein. A Felin périt Farensbach, et Zamoyski fut grièvement blessé. Déjà l'armée victorieuse touchait à l'Estonie, lorsque les troupes, ne recevant pas de longtemps la solde, commencèrent à se révolter. Au lieu d'argent, Sigismond envoyait des promesses. Irrité d'une coupable incurie, de la calomnie des envieux, accablé d'années et couvert de blessures, Zamoyski résolut de songer à son repos. Après avoir distribué parmi les troupes tout ce qu'il avait de ses propres fonds, il se démit du commandement en faveur du plus habile après lui, de Chodkiewicz, et se retira dans sa demeure, pour y couler des jours tranquilles. Chodkiewicz justifia le choix du grand homme. L'armée fut diminuée de moitié, les malveillants ayant quitté le champ de l'honneur. Avec une petite armée, Chodkiewicz défendit la Livonie contre les forces réunies de la Suède. Dix-sept mille Suédois tâchèrent de cerner Chodkiewicz, qui n'avait que trois mille quatre cents hommes. On

croira avec peine qu'une nation qui comptait seize millions d'habitants n'ait envoyé qu'une telle armée pour sa défense. Cependant ce fut avec cette armée qu'il fallut faire tête à l'ennemi, garnir les forteresses, défendre la mer (1). A tant de difficultés se mêlait encore l'insurrection des troupes non soldées. Le maréchal eut beau envoyer au roi courrier sur courrier, l'insensible Sigismond et les états malveillants ne donnèrent rien. Sûr de résister, sinon de vaincre, Chodkiewicz s'arrête à Kirsholm. Charles y attaque son armée avec dix-sept mille hommes. Les manœuvres savantes de Chodkiewicz, son intrépidité en imposent à Charles. En visitant les rangs, Chodkiewicz fit mention de la supériorité des forces des Suédois; alors un de ses compagnons d'armes lui coupa la parole, en disant : « Nous compterons les Suédois après les avoir « vaincus. — Plaise à Dieu que ta prédiction « soit accomplie, reprit le général; quoi qu'il « en soit, je la prends pour un bon augure. » Après avoir rallié en forme d'armée les goujats du camp, Chodkiewicz en imposa à l'ennemi qui les prit pour de nouveaux renforts, et par là releva le courage des siens. Le combat commence; on se bat en désespérés pendant quatre

(1) Niemcewicz, p. 345.

heures. Les Suédois, deux fois enfoncés, deux fois se rallient. Chodkiewicz paie partout de sa personne, fait mordre la poussière à l'ennemi et électrise le courage des siens. Pendant le carnage, un dragon suédois s'élance sur Chodkiewicz, et, au lieu de lui, tue un jeune homme qui était à ses côtés (1). Chodkiewicz, irrité, s'élance sur ce dragon, et lui fait sauter la tête d'un coup de sabre. Fatigués enfin, les Suédois commencèrent à plier. Ce ne fut plus un combat, mais une boucherie. On poursuivit les fuyards le sabre sur les reins pendant une lieue. On trouva neuf mille morts sur le champ de bataille. Wawfeld, Brand furent grièvement blessés et faits prisonniers; Frédéric, duc de Lunébourg, et Forbes, furent tués. Charles lui-même se sauva monté sur un cheval. Sigismond reçut la nouvelle de cette victoire étant à l'église; alors et le roi et les prêtres et le peuple se prosternèrent à terre pour remercier le Dieu des armées de la brillante victoire. La bataille de Kirsholm rendit le nom de Chodkiewicz célèbre par toute l'Europe, et affranchit momentanément toute la Livonie (2), car l'incurie naturelle du roi et la guerre domestique qui venait d'éclater empêchèrent d'en re-

(1) Niemcewicz.
(2) Lelewel, p. 253.

tirer quelque fruit. Cette guerre de Livonie n'eut donc d'autre résultat que la dévastation de cette belle province, et l'effusion du sang innocent (1).

Sigismond, sur l'insinuation de l'empereur Rodolphe II, rechercha en mariage la princesse Constance, sœur aînée d'Anne, sa première épouse, qui était morte en 1598. Il convoqua, à cette fin, une diète à Varsovie. La plupart des nonces, et surtout Zamoyski, dissuadaient le roi de ce mariage, tantôt par politique, tantôt par haine invétérée contre la maison d'Autriche, tantôt parce qu'ils ne croyaient pas convenable que le roi prît femme dans une parenté si proche. Le roi, cependant, partant pour Krakovie, dépêcha un ambassadeur à Vienne pour aller chercher l'archiduchesse, qui fut bénie par le cardinal Macieïowski et couronnée par Tylieki, évêque de Kuïavie (2). Zamoyski ne vit point la noce du roi. Il mourut dans sa soixante-troisième année, également grand dans la paix et dans la guerre. Avec lui tomba le plus ferme appui et du trône et de la liberté. Il laissa un fils dont il confia la tutèle à Zebrzydowski, palatin de Krakovie.

Tant que vécut Zamoyski, personne n'osa ou-

(1) Bandtkie, t. II, p. 241.
(2) Niemcewicz, p. 346.

vertement, ni par des voies violentes, relever les défauts du roi. Après sa mort, tout ménagement disparut, et les passions ne connurent plus de frein. L'incurie et la faiblesse du roi furent à la vérité des sujets de plainte; mais l'orgueil et la licence s'en étant emparés ensanglantèrent le sol de la patrie (1). Zebrzydowski, institué tuteur du fils du grand Zamoyski, crut aussi pouvoir s'ériger en défenseur de la cause publique (1). Pétri d'orgueil, il s'avisa de reprendre le roi de ses faiblesses personnelles, en lui conseillant de s'exercer dans les tournois plutôt que de consumer ainsi son temps. Disgracié, il reçut ordre de quitter une maison royale qu'il occupait en sa qualité de palatin de Krakovie. Cette légère peine ulcéra tellement cet homme impétueux qu'il fit entendre ces mots: « Je sortirai de la maison, mais le roi sortira du royaume. » En Lithuanie, Janus Radziwill, offensé de ce que le roi avait disposé, non en sa faveur, mais en celle de Chodkiewicz, de la starostie de Dudin, jura aussi de se venger. A la diète de Varsovie on n'entendit que des invectives et des plaintes contre le roi. Réunis à Korczyn, les malveillants proclamèrent Janus Radziwill maréchal de leur confédération, et écrivirent au roi de mieux observer

(1) Lelewel, p. 258.

les *pacta-conventa*, de réparer ses fautes et d'en demander pardon à la république. Skarga, directeur de la conscience, du roi, envoyé de sa part aux rebelles, ne produisit aucun effet. Les malveillants comptèrent 100,000 hommes. Le roi envoya contre eux Zolkiewski, à la tête de 7,000 hommes. On fit même une confédération, sous les auspices d'Adam Sieniawski, pour la défense du roi. Le nombre des rebelles commençant à se diminuer, Zebrzydowski s'humilia devant le roi, promit de congédier ses troupes et de soumettre cette affaire à l'examen de la diète. Mais les rebelles, indignés de cette résignation de Zebrzydowski, se réunirent à Iendrzeiow en grandes masses. Dans cet état de choses, le roi rappela de Livonie Chodkiewicz, qui rencontra les rebelles à Warka, et en aurait aisément triomphé, sans l'horreur que lui inspirait l'effusion du sang fraternel. Plusieurs rebelles commencèrent à passer du côté du roi, lorsque Gabriel Lazniecki, du parti royal, leur fit signe de gestes et de voix de tenir ferme. Pour en imposer aux rebelles, un conseil de guerre condamna Lazniecki à être pendu. Cette sentence fit revenir la subordination parmi les troupes du roi. Enfin, après des marches forcées, le roi atteignit les rebelles à Guzow, et commença le combat. Chodkiewicz,

n'étant pas appuyé par les régiments des trois Potocki, qui affectaient de s'attribuer à eux seuls la gloire de la victoire, fut enfoncé et obligé de reculer. Alors Holownia, officier de la bannière de Radziwill, se fit jour jusqu'au lieu où était le roi, et s'écria avec ironie : Où est ce Suédois ? On conseilla au roi de passer à l'aile gauche, commandée par Zolkiewski. Et l'infanterie tient-elle ferme ? riposta le roi ; sur la réponse affirmative, il resta sur les lieux, releva les esprits et mit Chodkiewicz à même de remporter une victoire complète. Zebrzydowski se réfugia à Opalow, ensuite à Ryk. Ses nombreux amis intercédèrent pour lui, surtout le primat et le sénateur de marque. Il demanda par bienséance pardon au roi (1). Tous les sénateurs l'ayant fortement réprimandé dans leurs discours, il s'humilia, révoqua tout ce qu'il avait dit d'injurieux sur le compte de Sigismond, renouvela le serment de fidélité, et obtint l'amnistie. Jean Radziwill en fit autant (2). Leur exemple entraîna le reste des rebelles qui demandèrent pardon au roi à la diète prochaine. Cette rébellion coûta à la patrie plus de mille citoyens, et la perte de plusieurs châ-

(1) Niemcewicz, p. 350.
(2) Lelewel, p. 262.

teaux et terres par le rappel de Chodkiewicz du théâtre de la guerre de Livonie. Mais la victoire remportée sur les rebelles fléchit la résistance que Sigismond éprouvait toujours de l'ordre de la noblesse, et releva le crédit de l'ordre religieux, qui avait été jusqu'à cette époque accablé par les nobles (1). Chodkiewicz, après la pacification de la couronne, reprit le commandement en Livonie, et reconquit Weissensztein, Kokenhausen, Rügen et Parnau, dont Charles, proclamé et couronné roi de Suède, s'était emparé lors des troubles dont je viens de parler. La Livonie commença alors à jouir de quelque repos, et le théâtre de la guerre se transporta dans la Moskovie, déchirée alors par l'apparition des faux Dmitri ou Démétrius.

Yvan Vasilevitch II avait laissé deux fils, Fœdor et Démétrius. Fœdor, valétudinaire et livré à la dévotion, épousa la fille de Borys, maréchal de la cour. Entraîné par la soif de régner, Borys fit périr le jeune Démétrius, et après le court règne de Fœdor, son frère, il s'assit sur le trône impérial. Sigismond III conclut avec lui une alliance pour vingt ans. Borys observait assez scrupuleusement la paix; mais il favorisait le prince de Sudermanie. Le roi brû-

(1) Lelewel, p. 262.

lait de se venger. L'apparition du faux Démétrius lui en procura l'occasion (1). Démétrius, après s'être réfugié dans divers monastères, vint à la cour du prince Adam Wisniowiecki, et produisit quelques preuves de son identité. Sigismond parut ajouter foi à ce Démétrius, et lui donna quelque espoir, lorsque Marina, ou ce qui revient au même, Marie, fille de Georges Mniszech, palatin de Sandomir, prit du goût pour ce malheureux, et obtint de lui sans peine une promesse de mariage si un jour il devenait tzar (2). Les maisons alliées de Mniszech et de Wisniowiecki résolurent de faire monter ce Démétrius sur le trône de Moskovie. Un détachement de 700 cavaliers, grossi en route de 2,000, ensuite des Kosaks du Don et des peuples de Siewierz, partit pour la Moskovie. Borys tâcha de faire accroire aux Russes et aux Polonais que ce Démétrius était un imposteur, prouva la mort du vrai Démétrius, faisant passer cet homme pour un transfuge du monastère de Cudnow, et soutenant qu'il se nommait Hryczka Otrepieff. Il existe cependant des preuves qu'il ne fut point celui pour lequel on a voulu le faire passer. Mais quel qu'il fût, monté sur le trône, il s'en montra

(1) Lelewel, p. 263.
(2) Ibidem.

digne (1). Borys défit l'armée de ce Démétrius à Sievierz; mais Démétrius, qui ne manquait pas de cœur, rétablit ses affaires, s'empara de Putivl et de Bielsk. Sur ces entrefaites, mourut Borys, le 9 avril 1605; sa mort facilita à Démétrius l'entrée à Moskou. Le nouveau tzar entra alors en pourparler avec Sigismond. Une ambassade, envoyée de la part de Démétrius, entama une négociation relativement à Smolensk et à la main de Marie Mniszech. Dans cette belle aurore de son règne, les Hussens, issus du sang impérial, tramèrent un attentat à la vie de Démétrius. Au milieu de la noce, Démétrius fut assassiné, Marie et les Polonais de sa suite furent plongés dans un cachot. Vasile Schouïsky se proclama tzar de Moskovie (2). Il fit exposer sur la place publique les restes inanimés de Démétrius pour prémunir le peuple contre les séductions d'une nouvelle intrigue. Mais, malgré cette mesure dictée par la prudence, il se présenta un nouveau Démétrius d'une ressemblance parfaite au premier, et il se donna, avec une audace extraordinaire, pour le véritable Démétrius, soutenant qu'il avait été préservé de la mort par un coup du ciel. Mais ce qu'il y eut dans cette aventure de plus surpre-

(1) Lelewel, p. 264.
(2) Ibidem.

nant, ce fut que plusieurs le reconnurent pour le Démétrius deux fois assassiné; Marie elle-même, qui ne put résister aux attraits de la couronne impériale, l'avoua pour son époux légitime. Les Polonais, qui brûlaient de tirer raison du massacre de leurs compatriotes, embrassèrent son parti (1). Après avoir fortifié leur petite armée, tant de compatriotes que de Kosaks, ils en imposèrent tellement à Schouïsky, que réduit à l'extrémité, il appela à son secours le roi de Suède.

Dans cet état de choses, quelqu'un conseilla au roi de se dédommager de la perte du trône de Suède par l'acquisition de celui de Moskovie, ou du moins de reprendre Smolensk et la terre de Siewierz, et de distraire les Polonais du désordre domestique par une guerre domestique (2). Mais avant la rupture de la paix, on assembla une diète à Varsovie, par suite de laquelle tous ceux qui avaient trempé dans la rébellion obtinrent l'amnistie; l'article concernant le refus d'obéissance au roi fut suffisamment éclairci; un revenu de 2,000 ducats fut alloué à la reine en sus de celui qu'avait feu sa sœur; enfin, la guerre contre la Russie, et l'impôt pour la soutenir, furent arrêtés.

(1) Lelewel, p. 264.
(2) Ibidem, p. 265.

Au mois d'août, le roi réunit une armée de 29,000 hommes à Orsza, assiégea Smolensk, qu'avait enlevé à la Pologne Glinski encore du temps de Sigismond I<sup>er</sup>. Cette ville, défendue par 30,000 Moskovites sous les ordres de Michel Borys, et par 40,000 citoyens capables de porter les armes, résista pendant dix-huit mois. Cette vigoureuse résistance fit commettre au roi une faute grave, parce qu'il donna ordre aux Polonais qui défendaient la cause de Démétrius, de venir se joindre à sa grande armée; par là, il affaiblit le parti du faux Démétrius et fortifia (1) celui de Schouïsky, qui délivré de cet ennemi, se rendit incontinent à Smolensk, contre Sigismond, avec une armée de 30,000 hommes, et quelques mille Suédois commandés par Pontus de la Gardie et Horne. Mais toute cette armée fut battue complétement à Kluszyn par Zolkiewski, maréchal de la couronne, qui n'avait que 8,000 hommes (2). Après cette défaite, Zolkiewski marcha sur Moskou, et l'assiégea de concert avec Démétrius, dont l'armée fut renforcée par de nouveaux secours. Dans cette position, les Moskovites cherchèrent à brouiller les Polonais avec Démétrius.

(1) Lelewel, p. 265.
(2) Ibidem.

La trahison eut un succès complet (1). Après avoir ouvert les portes de la ville à Zolkiewski, on le reçut avec son armée; on détrôna Schouïsky; on le livra, avec ses deux frères Jean et Démétrius, au pouvoir de Zolkiewski, et l'on feignit de choisir pour maître Wladislas, fils du roi de Pologne. Alors Zolkiewski retira l'armée qui défendait Démétrius, le força à lever le siége de la ville qui était déjà soumise à Wladislas; reçut des Moskovites le serment de fidélité en faveur de Wladislas, en leur promettant à son tour que Wladislas ne manquerait pas de paraître au gré de leurs vœux; qu'il observerait leurs lois et respecterait leurs mœurs et leurs usages. Les Moskovites envoyèrent à Smolensk une solennelle ambassade au roi pour le prier de leur envoyer Wladislas, qu'ils couronneraient tzar, à la condition expresse qu'il embrasserait préalablement les rites grecs (2).

La dernière condition déplut à Sigismond, qui excité par la reine qui n'était pas favorable à Wladislas, son beau-fils, et par les Potocki, jaloux de la gloire de Zolkiewski (3), refusa l'offre du trône impérial, et aima mieux continuer

(1) Lelewel, p. 266.
(2) Ibidem.
(3) Niemcewicz, p. 358.

le siége de Smolensk, qui fut pris par la valeur de Nowogrodzki. Enchanté de cette conquête, le roi fit un grand festin pour son armée, comme si la prise d'une ville était un sujet d'allégresse alors qu'on avait perdu un empire (1).

Fatigué d'attendre la réponse du roi, et atteré de voir mépriser ses sains conseils, Zolkiewski laissa le commandement d'une partie de ses troupes à Gossiewski et partit pour Varsovie, où le roi recevait les félicitations sur la prise de Smolensk.

Mais les Moskovites, lassés d'attendre l'arrivée de Wladislas, et informés que leurs ambassadeurs, ainsi que Schouïsky, avaient été envoyés sous une forte escorte en Pologne, commencèrent à se révolter et attaquèrent les garnisons polonaises; repoussés par elles, ils perdirent une infinité de monde, et furent la cause de l'embrasement de la ville, qui, sur 180,000 maisons, n'en conserva qu'un petit nombre (2). L'allégresse qui régnait à Varsovie fut encore augmentée par l'arrivée de Zolkiewski, qui, par un exemple inouï en Pologne, fit une entrée triomphante dans la capitale, conduisant après son char le tzar Vasile Schouïsky et ses deux frères. Wladislas, fils aîné

(1) Niemcewicz, p. 358.
(2) Lelewel, p. 268.

du roi, était présent à cette diète et siégeait à côté du roi, sur la demande des nonces, qui voulurent habituer le jeune prince à gouverner la république. On fit, dans cette assemblée, plusieurs notables changements à l'avantage de l'état. On y abrégea le mode d'administration de la justice, on défendit aux bourgeois des villes d'acheter des biens fonciers, sauf à ceux qui avaient de longue main des priviléges pour cela; on donna l'investiture de la Prusse à Jean-Sigismond Margrave de Brandebourg, après la mort d'Albert-Frédéric d'Anspach, et l'on prescrivit les conditions de l'hommage qu'il jura à l'issue de la diète, et il reçut l'investiture du duché de Prusse. Quant aux affaires de la Moskovie, on délibéra avec tant d'indifférence, qu'on n'établit qu'un faible impôt, à peine suffisant pour payer les troupes laissées à Moskou. Fatiguées d'attendre inutilement des secours, elles évacuèrent cette capitale, firent une confédération sous le maréchal Cielinski, et revinrent en Pologne, prélevant par force leur solde arriérée sur les domaines du roi et du clergé. D'autres suivirent l'exemple de Cielinski. Ce fut alors que Sigismond s'aperçut de sa faute. Pour la réparer, il partit avec son fils Wladislas pour Moskou. Les troupes refusèrent de le suivre, et celles qui

restèrent à Moskou s'étant rendues, forcées par la famine, le roi retourna en Pologne, et abjura l'idée de conquérir la Moskovie (1). Ainsi s'évanouirent tant de frais de guerre, tant de faits d'armes qui durèrent pendant trois ans, tant de victoires remportées sur l'ennemi. Délivrée des Polonais, la Moskovie choisit pour son tzar Michel Fœdorovitshc, fils du métropole Rostkofskoï, issu, par les femmes, des antiques ducs russes. Marie, veuve du faux Démétrius, fut noyée sous les glaces, et son fils, à la mamelle, fut étouffé par les ordres de Michel (2).

La campagne de Russie n'était pas encore finie, lorsque les flatteurs du roi attirèrent de nouveaux ennemis à la Pologne, du côté de la Moldavie. Constantin Mohila, qui y régnait, refusa de payer le tribut ordinaire à Achmet de Turquie. Le sultan chassa Constantin, et créa à sa place Etienne Tomza. Etienne Potocki, gendre de Mohila, ramassa une petite armée, et voulut rétablir son beau-père. Il échoua devant les masses nombreuses des Turcs. Battu, il fut fait prisonnier et conduit à Constantinople. Le prince Samuel Korecki et Michel Wisniowiecki, cousins de Constantin, ne furent pas plus heureux

(1) Lelewel, p. 269.
(2) Ibidem.

dans une entreprise de cette nature (1). Ils y perdirent et leurs troupes et la vie. Alors Skinder-Pacha se rendit sur les frontières avec une armée formidable. Le maréchal Zolkiewski reçut ordre d'aller combattre cet ennemi. Étonné de ses forces, et devenu trop prudent, il craignit de se mesurer avec lui; et sans le concours des états, de son propre mouvement, il conclut la paix avec la Porte, en lui cédant la Moldavie, et en promettant que la république n'éleverait plus de prétentions. Ainsi la Pologne perdit un rempart du côté de la Turquie, et de fidèles alliés dans la maison de Mohila. Quelque plausibles que fussent les excuses de Zolkiewski, il imprima, par cette démarche inconsidérée, une tache à la gloire qu'il s'était acquise par tant de hauts faits (2).

Le jeune Gustave-Adolphe, qui régnait en Suède, voulut aussi profiter de la guerre où la Pologne s'était engagée contre la Turquie. Il envahit à l'improviste la Livonie, et s'empara de Rügen et de plusieurs autres villes. Les Polonais, occupés de tant de guerres à la fois, ne furent pas en mesure de lui opposer une vigoureuse résistance, et Gustave soutenait cette expédition avec

(1) Lelewel, p. 270.
(2) Ibidem, p. 272.

d'autant plus d'ardeur, qu'il savait Sigismond incapable de constance et de persévérance. Il conquit donc beaucoup de pays tant en Livonie qu'en Prusse. Koniecpolski reçut alors le commandement contre lui, et se couvrit d'une gloire immortelle. Il arrêta ses progrès. Battus à Gniewno, à Puck, à Sztum, les Suédois furent obligés de se retirer, et Gustave, grièvement blessé à Tzczow, faillit tomber au pouvoir des Polonais. Il proposa la paix en promettant de céder toute la Livonie et l'Estonie, à condition que le roi renoncerait à la couronne de Suède. L'Angleterre, la France, la Hollande conseillèrent d'agréer cette proposition, et toute la Pologne était de cet avis (1); mais l'Autriche, qui avait intérêt à occuper en Pologne Gustave qui marchait contre elle, en détourna Sigismond en lui promettant des secours en hommes et en argent. Les secours arrivèrent à la vérité sous les ordres d'Arnheim; mais ce général, favorisant secrétement les Suédois, ne coopéra pas sincèrement, et ses prétentions exorbitantes pour la solde de ses troupes ajoutèrent aux charges de l'état. Cette guerre dura neuf ans. Sigismond qui repoussait une paix par laquelle il aurait pu obtenir toute la Livonie, fut réduit à conclure, en 1629, un traité pour six

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 366.

ans, se contentant d'une partie de cette province, située en-deçà de la Dzwina.

Au milieu de cette guerre, on en vit éclater une autre contre la Moskovie, qui non seulement contesta à Wladislas ses droits au trône, mais même demanda la restitution de Smolensk et d'autres places prises pendant la guerre. Les Polonais n'y consentant pas, la Moskovie recommença la guerre et mit le siége devant Smolensk. Chodkiewicz, Sapieha et Gosiewski sauvèrent cette ville. Ensuite, le commandement en chef fut donné à Wladislas, fils du roi, qui y signala ses talents militaires par la prise de Dorohobuz, de Wiazma et de Borysow (1). Mais ces succès furent paralysés par l'insubordination des troupes. Cependant l'année 1618 fut infiniment plus heureuse pour ce prince qui assiégea Moskou, et réduisit l'ennemi à la paix qui eut lieu à Divilina; et d'après ses clauses, les terres de Siewierz, de Czernicchow et de Smolensk demeurèrent à la Pologne, et les prisonniers furent rendus de part et d'autre sans rançon.

Sur ces entrefaites, commença la guerre de trente ans, qui éclata en Allemagne entre l'empereur et les catholiques d'une part, et les protestants d'Allemagne, de Bohême et de Hongrie

(1) Lelewel, p. 271.

de l'autre. Sigismond brûlait de prendre une part active à cette guerre, tantôt à cause de sa parenté, de son amitié et d'une commune croyance avec la maison impériale, tantôt à cause de l'espoir qu'il avait d'obtenir de l'empereur un puissant secours contre les protestants de Suède, en cas que l'empereur eût accablé ceux d'Allemagne. En conséquence, il envoya au secours de l'empereur une grande partie des troupes qui s'étaient distinguées en Russie sous les ordres de leur chef Lisowski, dont elles portaient le nom. Ces troupes, composées de la seule noblesse polonaise, firent des prodiges de bravoure en Silésie, en Bohême, en Hongrie (1), et coopérèrent puissamment aux victoires remportées par les armées impériales. Bethlun Gabor, duc de Transylvanie, qui en voulait au trône de Hongrie, irrité des obstacles que lui opposaient ses troupes, poussa les Turcs et les Tatars à la guerre contre la Pologne. Les Turcs chassèrent Gracien, palatin de Moldavie, ami de la Pologne. Dans cet imminent danger, Gracien conjura Zolkiewski de lui porter secours. Ce maréchal, n'ayant que huit mille hommes, vole au-devant d'une armée de cent mille hommes. Attaqué par des nuées de Turcs, ce brave capitaine fut obligé de reculer,

(1) Lelewel, p. 273.

sa petite armée étant excédée de faim, de fatigues et de maladies, et diminuée sensiblement par l'indiscipline et la fuite des malveillants. Après plusieurs jours de retraite à travers des flots de Tatars qui ne cessaient de le harceler, Zolkiewski arriva à Cecora, où il perdit et ses troupes et la vie; et Stanislas Koniecpolski fut conduit prisonnier à Constantinople. Les Tatars, ne trouvant plus de résistance, dévastèrent la Russie et la Podolie, et le sultan, fier de cette victoire, déclara la guerre à la Pologne. La diète, convoquée à Varsovie, délibéra sur les moyens de conjurer ce malheur. On décréta une levée de 35,000 hommes et de 30,000 Kosaks. On en confia le commandement en chef à Chodkiewicz. Lubomirski et Wladislas, fils du roi, se soumirent à ses ordres. Le clergé surtout donna dans cette occasion une grande preuve de patriotisme, ayant offert spontanément 150,000 florins (1). On envoya des ambassadeurs aux cours étrangères pour invoquer leur secours contre l'ennemi du nom chrétien. On n'en rapporta que de vaines promesses.

Abandonnés à leurs propres forces, les Polonais marchent contre l'ennemi, sûrs de la victoire, étant commandés par un chef expéri-

(1) Lelewel, p. 275.

menté et par les Potocki, les Czartoryski, les Ostrowski, les Radziwill, les Sieniawski, les Sapieha, les Sobieski, et par d'autres citoyens de marque. L'armée polonaise rencontre l'ennemi à Chocim. L'effectif des Turcs était de trois cent douze mille individus et de quatre-vingt mille Tatars, commandés par le sultan Osman, qui, fier de l'immensité de ses forces, se félicitait d'avance de la destruction de l'armée polonaise. Il s'empresse de livrer bataille. Chodkiewicz l'accepte. Après un combat des plus furieux, qui dura douze heures, il entama les colonnes serrées de ses nombreux ennemis. Poursuivis d'un côté par Stanislas Lubomirski et de l'autre par les célèbres régiments de Lisowski, les Turcs n'opposèrent plus qu'une légère résistance. Chodkiewicz, sans égard pour son âge, le sabre à la main, paie de sa personne et répand la consternation jusque dans le camp du sultan. Mais tant de bravoure, tant de fatigues affaiblirent son corps débile et le mirent hors de combat. Sentant sa mort prochaine, il se fit transporter dans son camp, et là, sur le lit de la mort (1), il se démit du commandement en faveur de Lubomirski; et exhortant ses compagnons d'armes à la persévérance, il rendit le dernier soupir. Enflammés par la vertu

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 413.

de Chodkiewicz, les Polonais revinrent à la charge, et, fidèles au dernier vœu de leur chef, ils couronnèrent leur victoire et réduisirent l'ennemi à demander la paix. Il l'obtint à la condition que le traité conclu avec Zolkiewski serait confirmé; que les Tatars et les Kosaks ne feraient plus d'incursions; que l'ambassadeur de Pologne résiderait toujours dans Constantinople, et que le khan de Moldavie serait désormais un chrétien, attaché aux Polonais (1). A la suite de la signature du traité, Osman retourna à Constantinople, où il paya cher et ses fiertés et sa défaite. Il fut assassiné par le Janissaires, indignés de la perte de soixante mille hommes qu'il avait faite dans cette campagne. Telle fut l'issue de cette guerre. Grégoire XV, pour en éterniser la mémoire, institua le 10 novembre pour sa commémoration.

Jetons maintenant les yeux sur l'état intérieur de la Pologne sous ce roi, dont le règne fut illustré à jamais par les grands hommes qui florissaient alors en Pologne.

La mort de Sigismond-Auguste avait changé la prospérité de la Pologne. Les quatre premières années du règne d'Etienne Batory avaient démontré, à leur tour, combien l'exclusive domina-

(1) Lelewel, p. 277.

tion de la noblesse était onéreuse au peuple. Le juste, et sévère Etienne réprima les abus qui pouvaient en résulter; mais des mains débiles ayant pris ensuite les rênes du gouvernement, la république ne tarda pas à se ressentir d'une confusion toujours croissante, fomentée par les puissants de l'état et par l'intérêt privé (1). Les vœux de réforme se firent encore entendre. La Lithuanie, qui offrait toujours un meilleur exemple d'ordre et d'économie, se prescrivit le troisième statut dès l'aurore du règne de Sigismond III, statut sanctionné par le pouvoir diétal en 1588. Ce statut, jusqu'alors obligatoire pour la Lithuanie, et écrit en russe (2), fut traduit, par les soins des particuliers, en langue polonaise. Le texte russe était d'abord seul obligatoire; mais le texte polonais passa peu à peu en usage; il fut dans la suite converti en loi, et le texte russe tomba en désuétude. Plus tard, différents fragments du texte polonais complétèrent la législation lithuanienne.

D'autres provinces avaient aussi leurs statuts. La Mazovie, sous le règne de Boleslas, adopta quelques livres du Code de la couronne, à quelques exceptions près. Toute la législation ne

(1) Lelewel, p. 254.
(2) Ibidem.

faisait des progrès que lentement. Une commission spéciale fut nommée pour en accélérer la marche. Januszewski, par les soins de Firley, palatin de Krakovie, rédigea les lois dans un meilleur ordre, les fit imprimer et les soumit à l'examen de la diète de 1592. Depuis cette époque, les particuliers seulement s'occupaient du soin de recueillir les lois (1).

La province prussienne et les villes qui en ressortaient suivaient, de temps immémorial, les lois allemandes de Lubek. A la suite de la réunion de la Prusse à la couronne, la noblesse se formalisa d'être au niveau des bourgeois et manifesta des vœux pour le changement de lois. Ces vœux furent comblés sous Sigismond III, en 1598. La noblesse prussienne convertit, sous la dénomination de Variantes, ses lois bourgeoises en lois nobles, et en obtint la sanction (2).

L'antique harmonie que les Jagellons faisaient régner dans la nation s'altérait graduellement sous Sigismond III. La Pologne était remplie de différentes croyances. Le roi ne put les regarder d'un œil d'indifférence. Il voulait voir tous ses sujets catholiques. Sa passion à les convertir était nourrie par les instigateurs de la société de Jésus.

(1) Lelewel, p. 254.
(2) Ibidem, p. 255.

Christ. La conversion des protestants et des désunis amena souvent des persécutions qui aigrirent une partie de la nation contre l'autre, et remplit différentes contrées de violences et d'exactions (1).

Les paysans surtout éprouvaient sous ce roi des vexations de la part des nobles ; les villes, pour la plupart bâties en bois, sans fortifications, étaient en butte à la concussion, à la tyrannie des starostes et des palatins. Le judaïsme même, qui avait joui, pendant si long-temps, d'une prospérité constante, fut aussi l'objet des persécutions. La noblesse seule était dominante ; elle seule était tout ; elle seule faisait des lois et remplissait les diètes de bruit et de confusion. Les besoins de la république n'étaient jamais dans ces assemblées que d'un intérêt secondaire ; les nobles oubliant le salut de la patrie pour s'occuper de leurs affaires et de leurs passions personnelles (2).

Les grands, pour se distinguer de la petite noblesse, et pour soutenir leur grandeur, établirent, comme je l'ai dit ailleurs, des majorats, qui se multiplièrent sous Sigismond III : le majorat d'Olyka, établi par les Radziwill en 1589 ; celui de Zamoysc établi par Jean Zamoyski en

(1) Lelewel, p. 255.
(2) Ibidem, p. 256.

1589; celui de Pinczow, établi en 1601 par les Myzskowski; celui d'Ostrog ou de Dubno, en 1618 par le prince Ostrogski. Entourés d'une foule nombreuse de courtisans, les grands ne cherchaient qu'à se surpasser en richesse, et, fiers de leurs priviléges, qu'ils ne laissaient jamais sans vigueur, ils entretenaient des corps de gens armés, avec lesquels ils pouvaient entrer en campagne et faire des guerres dans l'étranger. Souvent, pour contenter leur ambition, ils envahissaient la Moldavie; leurs haines déchiraient la république, sans que le roi pût les éteindre (1).

Sigismond III n'aimait point la nation et n'en fut pas aimé. La haine qu'on lui portait fut encore accrue par l'élévation de Jean-Albert, son fils, âgé de neuf ans, à l'évêché de Warmie, par l'achat des domaines héréditaires pour la reine, par ses trames pour écarter du trône son beau-fils Wladislas, et y placer son propre fils Kasimir (2).

Le caractère de Sigismond III était un inconcevable mélange d'opiniâtreté et de faiblesse; il repoussait toutes les chances favorables et tentait inconsidérément des entreprises difficiles, non avec cette vigueur et cette énergie qui se roidit

(1) Lelewel, p. 257.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 367.

contre les adversités, mais avec cette indolence paresseuse qui enfante des malheurs. Son esprit, naturellement futile, fuyait les avis et la société des hommes de génie. La rampante médiocrité, les conseils insignifiants, la fausse ardeur, l'influence étrangère, dirigeaient toutes ses démarches. Il n'est pas étonnant qu'un règne qui, sous un grand homme, aurait pu devenir glorieux pour la nation, ne nous offre lui roi qu'une longue suite de funestes erreurs (1). En effet, on peut dire que ce fut sous ce roi que les Polonais commencèrent à perdre les provinces conquises par leurs ancêtres, telles qu'une partie de la Livonie et toute la Moldavie et la Valachie, pertes qui doivent être mises sur le compte du peu de politique de Sigismond, et des fautes qu'il y avait commises. Par son excès d'attachement à la maison d'Autriche, il s'attira la guerre de Turquie, qui lui ravit la Moldavie et la Valachie; par son peu d'adresse à profiter des événements favorables, il perdit de vue le trône de Moskovie; par son entêtement à suivre ses propres opinions, il se laissa enlever le trône de Suède, en refusant constamment d'y envoyer un de ses fils au gré des vœux des Suédois. Quelle idée, de jouir du bien d'autrui précairement et

(1) Niemcewicz, p. 368.

d'abandonner pour jamais sa propriété ! Quoi qu'il en soit, Sigismond III était un prince pieux, juste, clément, oubliant les griefs, et conservant le même sang-froid dans la prospérité et dans l'adversité; mais ce fut un homme d'un esprit borné et étroit (1).

## INTERRÈGNE.

Après la mort de Sigismond, l'interrègne, qui fut proclamé par Jean Wenzyk, primat du royaume, fut pacifique et tranquille au-delà de toute espérance. A la diète de convocation, tenue en 1632, le 22 juin, l'électeur de Brandebourg se plaignait, en sa qualité de prince de Prusse, de n'avoir pas été invité aux délibérations des états, et demanda à concourir à l'élection du roi. La noblesse ne se prêta point à cette demande. L'armée régulière, dite du quart, éprouva le même refus, et les Kosaks, dont la foi chancelante était connue de la république, et qui prétendaient aussi à l'honneur de l'élection, furent éconduits avec indignation. Les dissidents seulement troublèrent le calme de cette diète. Christophe Radziwill, grand-général de la Lithuanie, l'ame des dissidents, mit tout en œuvre pour faire confirmer et aug-

(1) Lelewel, p. 288.

menter leurs priviléges (1). Les dissidents ne se contentèrent pas de la condition générale imposée aux trois derniers rois, c'est-à-dire que la paix serait conservée aux dissidents; mais ils en imposèrent de nouvelles en vingt articles, dont voici les plus remarquables: « Ils demandaient que « le libre exercice de la croyance fût accordé « dans toutes les villes, à tous les individus, de « quelque condition, état et naissance qu'ils « soient (2); que tous les décrets contraires à cet « article fussent annulés; que des peines plus « sévères fussent portées contre les perturba- « teurs publics; que les procès intentés aux dis- « sidents et aux catholiques fussent décidés sans « appel au légat ni à Rome; que les dissidents « pussent être admis aux charges publiques, et « qu'ils eussent le droit de proclamer ces con- « ditions à l'élection de chaque nouveau roi, « comme des lois. » Les catholiques s'étant récriés unanimement sur ces nouveautés, les dissidents se relâchèrent de leurs prétentions, et se bornèrent à la rédaction des articles qui garantissaient la sûreté et la liberté de la noblesse dissidente (3). On ajourna à la diète d'élection la décision des

(1) Lelewel, p. 290.
(2) Kwiatkowski, p. 13.
(3) Ibidem, p. 14.

plaintes que les Grecs désunis portèrent contre les catholiques, pour les avoir persécutés et violé leurs priviléges.

La diète d'élection commença donc par une violente explosion de la part des dissidents. On fut à la veille d'une guerre civile. Les dissidents amenèrent sur le champ d'élection 5,000 hommes armés, et les catholiques 15,000. Achaci Grochowski, évêque de Luçk, contribua le plus, par une forte protestation contre les demandes des dissidents, à troubler la paix de cette diète. Heureusement (1) l'antique esprit de modération était encore vivant. Il se trouva des dissidents et des catholiques qui répugnèrent à l'effusion du sang fraternel pour des controverses théologiques. Enfin l'élection unanime de Wladislas mit fin à ces querelles. Ce prince donna une solennelle promesse de les concilier à la satisfaction des deux partis. Ce qui précipita l'élection, ce fut d'abord le petit nombre de candidats, ensuite les brillantes qualités de ce prince, jointes à une extrême popularité, par laquelle il gagna les cœurs des Polonais, qui, quoique jaloux de la prérogative qu'ils avaient d'élire les chefs de leur gouvernement, étaient toujours attachés au sang

(1) Bandtkie, p. 284.

de leurs rois, même dans les descendants les plus éloignés (1).

Voici les *pacta-conventa*, pour la première fois rédigés en polonais : « Le roi s'oblige de « pourvoir d'armes les arsenaux ; d'établir une « école équestre ; d'observer les traités avec les « voisins ; de reconquérir les pays démembrés ; « de concilier les débats avec la Moskovie et la « Suède ; d'engager ses frères à la prestation du « serment ordinaire ; de céder à la république « l'hôtel des monnaies et son revenu ; de fortifier « Kamieniec et Puçk, et de construire quatre « grandes forteresses sur les frontières ; de ne pas « déférer les charges aux étrangers ; de ne pas « contracter de mariage sans le consentement du « sénat ; de créer une flotte sur la Baltique, et « de terminer les affaires concernant les sommes « napolitaines. » Le roi prêta serment pour l'observation des *pacta-conventa*, et reçut des mains du primat le diplôme d'élection (2).

Pour ne pas interrompre les discussions de la diète du couronnement, on procéda cette fois à la cérémonie funèbre de Sigismond III et de la reine Constance. Cette cérémonie se fit, comme de coutume, avec beaucoup de pompe.

(1) Kwiatkowski, p. 22.

(2) Lelewel, p. 293.

WLADISLAS IV.

Le couronnement de ce prince eut lieu à Krakovie le 6 février, son indisposition subite ayant empêché de le faire au terme fixé. Après la cérémonie du couronnement, commencèrent les débats de cette diète. Nicolas Ostrowski, sous-panetier de la couronne, qui fut élu maréchal de la chambre des nonces, complimenta le roi dans un brillant discours sur ses vertus et ses qualités, dignes de la race des Jagellons. Le chancelier de la couronne, Jacques Zadzik, exposa aux états, de la part du roi, la nécessité de déclarer la guerre à la Moskovie qui venait de rompre les traités. On s'occupa incontinent de la levée des troupes que l'on évalua à 30,000 hommes (1); on pourvut aussi à leur solde, et on y affecta 1,106,400 florins, outre les besoins de la guerre qui absorbèrent une somme pareille. On déclara la guerre à la Moskovie.

Les débats de cette diète roulèrent en grande partie sur les affaires des dissidents; mais menacés par Jean Zebrzydowski, porte-glaive de la couronne, ils se calmèrent et cessèrent leurs plaintes. Les désunis, à leur tour, éclatèrent avec

(1) Kwiatkowski, *Histoire de Pologne*, sous Wladislas IV, p. 49.

fureur, et firent (1) tant, qu'ils obtinrent la confirmation de la liberté de leur croyance. Le roi procéda ensuite à la distribution des charges vacantes. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur, ce fut l'établissement d'une école équestre à Léopol, où la jeunesse fut instruite dans les mathématiques, et d'autres sciences ayant trait à la guerre, et la confirmation d'un hôpital militaire établi aux frais de Christpohe Wiesiolowski, maréchal de la Lithuanie, fondation philanthropique et digne d'être présentée pour modèle (2). Cette diète est encore mémorable par la donation que le roi fit à la patrie, d'une couronne précieuse, d'un sceptre et d'autres joyaux évalués à cinquante mille écus. Ce procédé bienveillant du roi mit le sceau à l'amour que lui portaient ses peuples.

A la suite de la clôture de cette diète, Wladislas IV partit, avec son frère Kasimir, pour la Lithuanie. Il passa un mois entier à Grodno, où il ne s'occupa que du soin de ramasser les forces nécessaires pour combattre l'ennemi; ce qui lui fut d'autant plus difficile que le trésor était épuisé, les troupes dispersées dans le pays, les arsenaux dans un état déplorable, les officiers d'artillerie

(1) Kwiatkowski, p. 47.
(2) Ibidem, p. 48.

fort rares, et les frontières sans défense (1). Quoi qu'il en soit, Wladislas IV parvint, quoiqu'avec peine, à former un corps d'armée. Les guerriers, accoutumés à se couvrir de lauriers sous ses ordres, se pressèrent autour de lui. En attendant, le roi envoya en avant-garde Christophe Radziwill, grand-général de Lithuanie, homme distingué par son courage et ses talents militaires, entretenant à ses frais jusqu'à cinq mille hommes. Ce héros marcha directement sur Smolensk, attaqua les Moskovites avec tant d'impétuosité qu'il les enfonça, et ouvrit au roi l'entrée de cette ville. Le général en chef Séhin, quoique supérieur en forces, évacua cette place. Le roi la fortifia, en laissa la garde au palatin Gosiewski, et se mit à la poursuite de l'ennemi. Séhin, dont l'armée était forte de trente mille Moskovites, dix mille Kosaks du Don, six mille Allemands au service de la Moskovie, n'osant se mesurer avec les nôtres qui n'avaient plus que vingt mille hommes, se retira (2) dans le fond du pays, se retrancha dans son camp, certain que la disette et l'intensité du froid empêcheraient les Polonais de soutenir cette guerre. La persévérance de Wladislas triompha de toutes ces

(1) Kwiatkowski, p. 54.

(2) Bandtkie, t. II, p. 287.

difficultés. Ce héros sut cerner des forces beaucoup plus fortes que les siennes. Le siége dura cinq mois au milieu de neiges abondantes et du froid le plus rigoureux. Animés par la présence de leur roi, les Polonais supportèrent avec courage et la faim et la misère et les frimas; les subsistances nécessaires étant consommées par la valetaille du camp.

Le pays dévasté aux environs, l'inclémence de la saison, causaient une grande mortalité. L'armée diminuait de jour en jour. Cependant le roi, qui n'avait d'autre abri qu'une chaumière de paysan, partageait les fatigues de l'armée, stimulait les esprits abattus, et leur donnait une nouvelle vigueur, en visitant les védettes, au fort des ouragans, en encourageant, en consolant ses soldats. En vain Séhin faisait-il des excursions; toujours battu, il fut obligé de reculer. Enfin, après avoir perdu la majeure partie de ses troupes par la famine et dans les escarmouches, il se rendit avec tout son camp à la discrétion du roi. Conformément aux conditions qui lui furent prescrites par le vainqueur, Séhin s'agenouilla devant lui, et demeura dans cette attitude jusqu'à ce que le prince maréchal Radziwill lui donnât (1) l'ordre de monter à cheval

(1) Kwiatkowski, p. 79.

et de se remettre en route, pendant laquelle il eut à se pourvoir de subsistances sans rien demander aux sujets polonais. Une quantité de munitions, de canons de différents calibres, d'armes de différentes sortes, furent les trophées de cette journée. Wladislas poussa même plus loin la gloire de ses armes, en prenant sans peine Dorohobuje, Viazma, et en menaçant la capitale (1). Consterné par la rapidité des succès de Wladislas, le tzar Michel Fœdorovitch demanda la paix. Prenant en considération l'opiniâtreté des frimas qui pouvaient enfin décourager ses troupes, craignant la foi chancelante des Turcs qui, excités par les Moskovites, s'armaient contre la Pologne, effrayé de l'insubordination qui régnait parmi ses soldats non payés depuis six mois (2), le roi ne dédaigna pas des propositions de paix. Elle fut conclue; et par ses clauses, Wladislas, roi de Pologne, renonça au droit et au titre du trône de Moskovie, et reconnut Michel Fœdorovitch pour tzar légitime; celui-ci, à son tour, renonça à tout droit à la Livonie, à l'Estonie, à la Kourlande, à Smolensk, à Sévérie et à Czerniechow, et ne devait plus se qualifier dorénavant duc de Sévérie ni de Czer-

(1) Lelewel, p. 294.
(2) Kwiatkowski, p. 80.

niechow. Les prisonniers furent élargis de part et d'autre, et les frais de la guerre remboursés au roi de Pologne (1).

Les troupes victorieuses revinrent dans leurs foyers. Mais la patrie ne les reçut pas avec des transports de joie; car, renchérissant sur la fureur de l'ennemi, ils dévastèrent les terres des nobles, du clergé et du roi, attelant les pauvres paysans aux voitures chargées des butins de l'ennemi et des compatriotes. La Lithuanie surtout se ressentit de leur fureur (2).

A son retour en Pologne, Wladislas fut menacé d'une nouvelle guerre du côté de la Turquie, et ne regretta pas d'avoir terminé la guerre de Russie avec tant de rapidité.

A peu près dans ce temps-là régnait en Turquie Amurat IV, son frère Osmin ayant été étranglé, et Mustapha son oncle ayant été précipité du trône. Ce prince, à la fleur de l'âge, orgueilleux, emporté, déférait avec facilité aux conseils des autres et n'avait pas d'opinion à lui. Sans égard au traité conclu à Chocim avec les Polonais, il se laissa éblouir par les promesses des Moskovites, et rompit le traité (3). Abassi, pacha d'Erzeroum,

(1) Lelewel, p. 294.
(2) Kwiatkowski, p. 88.
(3) Ibidem, p. 89.

homme entreprenant et brouillon, détermina son prince à cette démarche, dans l'espérance de gagner les bonnes graces de son jeune maître et de régner à sa place.

Les Tatars entrèrent les premiers sur le territoire de la Pologne et dévastèrent le pays dans un espace de six lieues autour de Kamieniec. Le grand-général Koniecpolski, envoyé contre eux, les atteignit dans la Moldavie, à Sasowyrog, les battit complétement et les força à la retraite. Informé toutefois de l'approche d'un renfort considérable de Turcs, il recula et se retrancha à Kamieniec. Ali-Pacha attaqua les Polonais avec impétuosité. Il fut repoussé et essuya un grand échec. Cette vigoureuse résistance força les Turcs à reculer jusqu'à Rymezuk. Battu encore sur le Dniester, il se retira jusqu'au Danube et congédia ses troupes (1). L'armée polonaise, quoique victorieuse, n'eut garde de poursuivre un ennemi consterné. En effet, le grand-général Koniecpolski ne voulait pas prendre sur lui la responsabilité d'une chance contraire qui pouvait arriver à sa petite armée, et les seigneurs polonais conseillaient de regarder cette invasion d'Ali comme un fait isolé et non ordonné par le sultan, et d'envoyer un ambassadeur au sultan pour termier

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 423.

à l'amiable une guerre que le roi ne pouvait soutenir avec gloire, à cause de l'orage dont il était menacé du côté de la Suède. Alexandre Trzebiniski, chambellan de Léopol, fut envoyé de la part du roi vers Amurat. Après bien des obstacles, il arriva enfin à Constantinople et fut présenté à ce sultan. L'entretien qu'il eut avec lui mérite qu'on en fasse mention. Amurat lui ayant demandé d'un ton impérieux dans quel dessein il était venu à Constantinople, l'ambassadeur répondit qu'il était venu assurer le nouveau sultan, suivant l'ancienne coutume, de la part du roi de Pologne, de l'ancienne amitié, et pour cimenter l'alliance jadis conclue avec Soliman. Ici Amurat l'interrompit avec vivacité et lui dit: « Il n'est plus question ni de paix ni d'alliance, « mais d'une guerre sanglante. Il n'y aura pas de « vraie amitié, ni de voisinage entre moi et le roi « de Pologne, à moins qu'il n'embrasse, de « concert avec toute la nation, la foi du grand « Mahomet; qu'il ne paie un tribut annuel; « qu'il ne fasse démolir (1) les châteaux sur les « frontières, et qu'il ne supprime entièrement les « Kosaks. » A quoi l'ambassadeur répondit: « Apprenez, sire, que pour des Polonais, pour « une nation libre, l'idée seule de changer de foi,

(1) Kwiatkowski, p. 99.

« de payer le tribut et de démolir les châteaux, « est très outrageante, surtout quand leurs bras « peuvent encore porter les armes. Et quoique « seul devant vous, souffrez, sire, que je vous dise « que mon cœur répugne à ces conditions, et que « je regarde la guerre comme le meilleur argu- « ment pour trancher la question. » Transporté de colère, Amurat mit la main sur son cimeterre et dit : « Ne me tenez-vous pas pour un prince « qui fait trembler toutes les nations du monde ? « — Je vous tiens, reprit-il, pour un grand po- « tentat; mais je sais aussi que je vous parle de la « part d'un monarque égal aux autres. — En ce « cas, riposta le sultan, j'inonderai la Pologne « de mes troupes, je tirerai mon cimeterre et « détruirai votre pays par le fer et le feu. — Vous « êtes maître, sire, de déclarer la guerre, mais « c'est à Dieu à disposer de la victoire. Le roi « Wladislas aussi tirera son cimeterre ; le monar- « que envisagera le monarque, la force se com- « mettra avec la force, et notre patrie est plus « sûre de la victoire, s'y étant déjà aguerrie « à Chocim et dans la Valachie. » L'empereur et les ministres tressaillirent de colère à ce souvenir de désastres douloureux. Le sultan, étonné de l'audace des reparties de cet ambassadeur (1),

(1) Kwiatkowski, p. 100.

se tourna vers ses ministres et leur dit : « Voilà « un ministre tel que je voudrais que vous fus- « siez. » Après ces mots, le sultan n'ajouta plus rien, salua l'ambassadeur et ordonna à ses ministres de le faire escorter avec honneur. A la suite de cette entrevue, les Turcs firent d'énormes préparatifs de guerre. Ali-Pacha reçut de nouveau le commandement de deux cent mille hommes, et se mit en marche en faisant des menaces terribles. Mais ce grand orage se dissipa devant l'étoile de Wladislas. Le sultan ayant appris que les Moskovites, cédant aux succès du roi, avaient conclu la paix, envoya incontinent Salim-Aga pour traiter avec lui. Cet ambassadeur excusa son maître auprès de Wladislas, rejeta tous les malentendus sur Abassi-Pacha, et sur la non-répression des brigandages des Kosaks. Le roi se prêta à la paix, qui fut conclue sous des conditions avantageuses à la Pologne. Ali-Pacha fut puni de mort (1).

Tant de succès de Wladislas furent rembrunis par la mort des deux frères du roi. Jean-Albert, cardinal et évêque de Krakovie, termina ses jours à Rome. Alexandre, moissonné dans la fleur de l'âge, fut d'autant plus regretté, qu'il déploya

(1) Kwiatkowski, p. 102.

des preuves non équivoques de valeur et de sagesse.

Une perte si grande dans la famille royale fut un motif pour les grands d'insister auprès du roi pour qu'il se mariât, en lui laissant la liberté du choix. Wladislas tourna ses vues sur la fille du palatin du Rhin, mais celle-ci ayant refusé de se convertir à la religion catholique, le roi épousa Cécile Rénate, fille de l'empereur d'Allemagne Frédéric II. Cette détermination du roi causa des transports de joie parmi les Polonais, et fut un sujet de mécontentement pour les puissances étrangères, qui avaient aussi jeté leurs vues sur ce mariage du roi. La princesse fut reçue avec une magnificence sans exemple, et couronnée à Varsovie, sur les ordres de Wladislas (1). La ville de Krakovie en fut piquée, et fit en sorte que la cérémonie du couronnement eût toujours lieu désormais à Krakovie.

Rassurée du côté de la Moskovie et de la Turquie, la Pologne voulut encore se mettre dans une attitude redoutable du côté du Nord, devenu si puissant par la prise de la Prusse polonaise, et par les avantages remportés dans la guerre contre l'Allemagne. Christine, fille de Gustave-Adolphe, régnait alors en Suède, et le célèbre Oxenstiern

(1) Kwiatkowski, p. 163.

dirigeait les affaires publiques. La trêve conclue avec Gustave pour six ans étant près d'expirer, les deux puissances commencèrent à faire des préparatifs de guerre. Mais on n'en vint pas à cette extrémité, grace aux soins de la France et de l'Angleterre, qui avaient intérêt à tenir la Suède occupée de la guerre de trente ans. Wladislas, qui ne voulait pas renoncer à ses droits sur la couronne de Suède, se résigna encore à la paix, qui fut conclue pour vingt-six ans; en vertu du traité de Sztumdorf, aux environs de la ville de Sztum, la Suède céda à la Pologne tout ce qu'elle possédait en Prusse, et ne retint pour son compte qu'une partie de la Livonie jusqu'à la Dzwina; on convint que le roi de Pologne porterait encore le titre de roi de Suède (1).

La même année les districts de Lawembourg et de Bitow firent retour à la couronne, après l'extinction des princes de Poméranie (2).

Libre des guerres avec les puissances limitrophes, la Pologne aurait pu devenir florissante par la paix, si la cupidité des seigneurs n'eût allumé le flambeau de la guerre contre les Kosaks. Les grands recevaient du roi d'im-

(1) Lelewel, p. 295.
(2) Ibidem.

menses domaines dans l'Ukraine, à titre héréditaire ou à vie. Cette contrée était habitée, comme je l'ai dit plus haut, par ce peuple connu sous le nom de Kosaks. Les incursions dans la Turquie, la pêche, l'entretien de nombreux troupeaux, étaient leurs uniques occupations; l'amour de la liberté, leur plus vive passion. Les Polonais, jaloux de leur indépendance, ne savaient pas respecter celle des autres; ils écrasaient les Kosaks en s'emparant de leurs terres, de leurs priviléges, et cherchant à les réduire à l'esclavage. Exaspérés par un joug toujours plus onéreux, ces peuples prirent les armes et démolirent la forteresse de Kudak, bâtie par Koniecpolski pour les maintenir dans l'obéissance. Nicolas Potocki, grand-général de la couronne, pour assoupir cette rébellion dès sa naissance, attaque les Kosaks à l'improviste et les défait. Leur chef Pawluk, ayant reçu de Czarnkowski la promesse que sa personne serait inviolable, se rendit à la discrétion du vainqueur. Envoyé à Varsovie, il fut, au mépris de la confiance publique, condamné à avoir la tête tranchée; et pour comble d'opprobre, on abolit à la diète de 1638 tous les priviléges des Kosaks, leur hiérarchie, leurs revenus, leurs décorations pour les services rendus; on ré-

duisit (1) ceux qui échappèrent de la dernière expédition à l'état de paysans; on institua 6,000 Kosaks réguliers, comme par le passé, leur donnant pour chef un noble, qui devait veiller à l'ordre et à la discipline, et leur défendant d'avoir des terres, hors Czyrkassy, Korsun et Czechryn. On decréta même une nouvelle expédition pour les exterminer. Mais cette fois on les trouva plus résolus que la première. Retranchés sur la rivière Starcza, ils soutinrent avec courage les attaques des Polonais, et quelquefois même ils leur firent essuyer de grands echecs. Ils ne se dispersèrent qu'après avoir reçu la promesee qu'à la diète suivante on leur restituerait leurs priviléges. Cependant l'excessive avidité des seigneurs d'Ukraine fit évanouir ces promesses. Tout resta sur le même pied, et pour comble d'injustice, les commisaires envoyés par le roi, plus jaloux de leurs intérêts que de la sûreté des frontières, ou du bien-être des Kosaks, ne défendirent pas cette contrée contre les Tatars, et exposèrent par là les seigneurs même à des malheurs sans fin. Les domaines du prince Wisniowiecki furent tellement insultés qu'il perdit plus de 30,000 hommes de population que les Tatars en avaient tirés.

(1) Lelewel, p. 296.

Dégoûtés et mécontents, les Kosaks ne cessèrent pas leurs invasions; et les violences que l'on continuait à faire supporter à ce peuple l'exaspérèrent au point que, d'allié qu'il était, il devint un ennemi déclaré et qui causa par la suite des dommages irréparables.

Sur ces entrefaites un malheur inouï frappa Kasimir, frère du roi, qui fut emprisonné en France, et ne fut élargi qu'avec bien de la peine. Voici le fait. Le prince Kasimir se décida à un voyage en Espagne, soit pour rendre visite à Philippe IV, roi d'Espagne, son cousin, soit pour revendiquer ses droits au duché de Bar, sur lequel étaient hypothéquées les sommes napolitaines, dévolues par succession à Catherine Jagellone, aïeule de Kasimir. En examinant, par un motif de curiosité, la ville de Marseille, il fut saisi et emprisonné dans le château de Sisteron, bâti sur un roc escarpé. Chagriné de ce procédé sévère, plus conforme à un criminel d'état qu'à un voyageur, il fit des démarches pour son élargissement; mais au grand étonnement de l'Europe, il fut retenu dans sa captivité pendant deux ans. Il paraît que le gouvernement français voulait se venger sur ce prince, de l'alliance intime du roi de Pologne avec l'Autriche, et des services que Kasimir avait rendus aux Pays-

Bas, en servant comme volontaire dans leurs troupes pendant la guerre contre la France (1). Ni les représentations que l'ambassadeur de Gênes fit à la France, ni les lettres d'Urbain VIII adressées au roi de France, ne purent tirer sur-le-champ de prison l'auguste victime. Informée de ce malheur, la cour de Varsovie envoya un ambassadeur au roi de France; on s'excusa de ce procédé par des lettres envoyées de la part du roi de France et de Richelieu; on envoya même un ambassadeur en Pologne pour annoncer la naissance du Dauphin, mais on ne fit aucune mention de Kasimir captif. De Sisteron il fut transféré au château de Vincennes, où il éprouva toutes sortes de mauvais traitements de la part de Beloird, geôlier de ce château, étant gardé à vue, privé de toute relation extérieure (2). Enfin un ambassadeur extraordinaire, Christophe Gosiewski, palatin de Smolensk, envoyé près la cour de France, procura la liberté à Kasimir, après avoir assuré la France que la république polonaise ne se vengerait pas de la captivité du prince royal, et celui-ci promit de ne jamais seconder ceux qui feraient la guerre à la France. Libre d'une si

(1) Kwiatkowski, p. 219.

(2) Ibidem, p. 216.

longue captivité, Kasimir fut reçu à la cour de France avec une extrême urbanité, comme pour le dédommager d'un procédé exigé par la politique. A son arrivée à Rome, Kasimir, affecté de chagrin et de maladie, suite certaine de sa détention, s'y fit jésuite et fut ensuite nommé cardinal.

Pendant que Kasimir languissait dans les prisons françaises, pendant que les Polonais jouissaient de la douceur de la paix, Wladislas chercha à mettre à exécution le projet qu'il avait formé depuis long-temps de concilier les opinions divergentes dans la religion. Le chancelier Ossolinski y contribua beaucoup. Ce projet de mettre d'accord les dissidents avec les catholiques, tendant à faire tarir la source de querelles sans cesse renaissantes et de haines invétérées, doit être mis au nombre des plus belles œuvres du roi de Pologne. Un nommé Barthélemy Nigrinus, qui de calviniste se fit catholique, proposa le projet de réconcilier les deux partis par le moyen d'une conférence théologique entre les savants des deux croyances (1). Le roi agréa avec empressement ce projet, s'occupa de son exécution en permettant un entretien amical, appelé *Colloquium chari-*

(1) Kwiatkowski, p. 305.

*tativum*, afin que sans fiel et sans aigreur les croyants pussent s'entendre et vérifier leurs opinions. Après en avoir communiqué l'idée au pape Innocent X, il convoqua un concile à Varsovie pour les catholiques, où Tyszkiewicz, évêque de Samogitie, défendait la doctrine catholique; et pour les dissidents à Torne, où Sigismond Guldensztiern, staroste de Sztum, faisait l'apologie de la doctrine luthérienne, et Zbignew Gorayski, castellan de Culm, de celle de Calvin; George Ossolinski, chancelier de la couronne, y présidait au nom du roi. Dans un beau discours prononcé en latin, le chancelier exhortait les dissidents à l'union et à la paix. Quelles que fussent les intentions du roi, ce colloque prit une autre face. La douceur et la prévenance furent remplacées par une virulence et une âpreté douloureuses. Les passions se réveillant faillirent mettre tout l'état en combustion, et le beau, le pieux dessein du roi s'évanouit sans effet. Pour justifier son intention et les procédés des théologiens (1), le roi fit imprimer toutes les opérations de ce concile, pour être transmises à la postérité, qui seule saura apprécier les peines qu'il s'était données pour éteindre les troubles provenant des haines religieuses.

(1) Kwiatkowski, p. 317.

N'ayant point de postérité, et voulant par un nouveau mariage prévenir les malheurs de sa succession, Wladislas résolut d'épouser en secondes noces Christine, reine de Suède. Il avait tourné ses regards sur cette princesse, dans l'espérance de ressaisir par cet établissement le trône héréditaire de ses ancêtres (1) : il envoya même son ambassadeur en Suède ; mais la disproportion de l'âge de Christine fit avorter ce dessein. Wladislas jeta alors ses regards sur la France et épousa Marie-Louise, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue. Paris admira la magnificence des ambassadeurs qu'on y avait envoyés chercher l'épouse du roi de Pologne. La maréchale Guébriant, honorée du titre d'ambassadeur extraordinaire, accompagna la reine jusqu'à Varsovie. On peut lire dans le voyage de M. Laboureur, son secrétaire, quelle fut alors la magnificence et la splendeur de la cour de Pologne ; quel luxe dans ceux qui l'environnaient ; quelle dignité dans les vieillards ; quelle adresse de la jeunesse dans les tournois ; quelle facilité à parler différentes langues ; quelle urbanité, quelle galanterie (2). Le roi, pour éterniser la mémoire de son mariage et du couronnement de son auguste

(1) Kwiatkowski, p. 300.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 427.

épouse, résolut d'instituer l'ordre de l'*Immaculée conception de Notre-Dame*. Il n'y avait point alors d'ordre en Pologne; les rois seuls portaient les décorations qu'ils recevaient de l'étranger. Wladislas ayant communiqué au sénat le projet de cette institution, on lui opposa des difficultés innombrables, soutenant que cette décoration dérogerait à l'égalité de la noblesse, qu'elle était contraire aux lois polonaises, que les relations des chevaliers de cet ordre pourraient un jour devenir préjudiciables à la nation et au roi. Cédant à la jalousie (1), à la haine et à la méfiance des nobles, Wladislas renonça à l'idée de cette institution.

La dot de Marie-Louise, évaluée à 700,000 écus (2), fut un fonds suffisant pour soutenir la guerre contre les Turcs, guerre à laquelle le roi fut excité par le pape et par Venise. Wladislas leva une armée de 14,000 hommes; mais la diète de Varsovie fit une énergique réclamation contre cet armement. On y vit une conspiration contre la liberté de la noblesse, et l'on insista sur le licenciement de cette armée. Tel fut l'aveuglement de la noblesse, qui, ne cherchant que ses propres avantages, instituait des lois, des impôts,

(1) Kwiatkowski, p. 168.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 429.

exerçait le pouvoir judiciaire, sans se soucier du bien-être de la patrie; aveuglée de ses franchises, elle marchait de faute en faute (1). Le roi céda aux circonstances; mais, ce qui est plus déplorable, il fut obligé de promettre, en son nom et en celui de ses successeurs, que, sans le concours et le consentement des états, il ne leverait plus de troupes, ne déclarerait pas de guerre, ne ferait pas de traités avec les cours étrangères, n'y enverrait pas d'ambassadeurs, n'augmenterait pas ses gardes, dont l'effectif ne pourrait aller au-delà de 1,200 hommes (2).

Pendant que Wladislas luttait ainsi avec les obstacles que la noblesse opposait à ses entreprises commandées par la saine politique, les Kosaks levèrent l'étendard de la révolte. Les déprédations et les exactions des seigneurs d'Ukraine, prenant chaque jour un caractère plus violent, mirent le comble à l'exaspération de ce peuple. Bogdan Chmielnicki, malheureusement trop célèbre dans les fastes de notre histoire, se mit à leur tête. Fils d'un gentilhomme polonais régisseur de Danilowicz, palatin de Russie, exilé pour un homicide et réfugié dans l'Ukraine, il s'attira par son habileté l'amitié des Kosaks. Ses talents

(1) Kwiatkowski, p. 284.
(2) Lelewel, p. 298.

militaires lui valurent les bonnes graces du grand-général Koniecpolski, qui lui fit donation d'une étendue de terre où Chmielnicki se bâtit un village, Sobotow (1). Daniel Czaplinski, homme de la suite du grand-général, envahit ce village et s'en empara. Chmielnicki n'ayant pu obtenir de justice exposa ses griefs à la diète de Varsovie. Dans le même temps, Czaplinski enleva encore l'épouse de Bogdan. Quelque légitime que fût sa cause, il essuya encore un déni de justice. Exaspéré de ce mépris, altéré de vengeance, Bogdan, à son retour en Ukraine, souleva les Kosaks, et mit dans ce complot d'autant plus d'animosité que son fils Timothée (2) avait été publiquement fustigé pour avoir éclaté en menaces. Ulcéré de ce nouvel outrage, Bogdan se permit des clameurs injurieuses qui, parvenues à la connaissance des seigneurs, lui attirèrent des sévices sans exemple. Non content d'avoir soulevé les Kosaks, il poussa encore les Tatars à la guerre contre la Pologne. Ainsi les dispositions pacifiques du roi furent paralysées par la licence effrénée des seigneurs polonais; ainsi les Kosaks, jusqu'ici si utiles à la Pologne, devinrent ses ennemis déclarés; ainsi le sol de la patrie fut gratuitement ensan-

(1) Kwiatkowski, p. 171.
(2) Ibidem, p. 174.

glanté. L'innocence triompha pour cette fois. Etienne Potocki perdit toute son armée à Zoltewody ; un seul homme en échappa pour informer les autres généraux de ce désastre. Incapables de résister à la fureur de tout un peuple soulevé en masse et appuyé de 40,000 Tatars, les généraux commencèrent à reculer. Pour surcroît d'embarras, les ordres du roi furent interceptés et mirent l'armée polonaise dans la situation la plus critique. Cernée de tous côtés à Korsun, une partie en fut massacrée, l'autre fut faite prisonnière. Tous les grand-généraux, les généraux (1) et officiers de tout grade furent conduits captifs en Crimée. Les Tatars enlevèrent encore 70,000 habitants de l'Ukraine.

Ce désastre fut suivi de près d'une calamité plus grande encore : ce fut la mort prématurée du roi, qui arriva dans une crise où la Pologne avait le plus besoin de son autorité, de sa présence d'esprit et de son bonheur militaire, contre une masse de Kosaks, si promptement grossie par les manœuvres de Chmielnicki. Cette lutte avec les Kosaks était diamétralement opposée aux vues de ce bon roi, qui voulait au contraire se servir de ces peuples dans les guerres avec la Turquie. Ainsi on est fondé à dire que les Polonais

(1) Kwiatkowski, p. 392.

furent eux-mêmes les artisans des malheurs qui frappèrent la fin du règne de Wladislas IV, et débordèrent en Pologne sous le malheureux règne de Kasimir V.

La république jouit d'une paix constante sous Wladislas IV. Tranquille du côté de la Turquie, contenue par des traités; du côté de la Moskovie, humiliée par ses armes (1); du côté de la maison d'Autriche, liée par les nœuds du mariage, le roi fut généralement aimé de la nation, vénéré des armées, respecté des grands; mais il n'en fut pas craint. L'aristocratie, qui allait toujours empiétant, surtout à dater de la libre élection des rois, donna de la latitude à une liberté mal entendue, rétrécit le pouvoir des rois et le fit passer à elle-même. L'état des bourgeois et des cultivateurs était à peine regardé comme un état d'hommes : de là la ruine de l'agriculture, de l'industrie et de la population. Le roi Wladislas n'ignorait pas les vices de ce gouvernement; mais son pouvoir exécutif étant trop limité, il ne put remédier au mal toujours augmentant. Toutefois il sut apprécier l'amour que lui portait la nation, amour qui lui (2) était nécessaire pour ses enfants. Il dut toujours se renfermer dans la douceur, la

(1) Kwiatkowski, p. 283.
(2) Ibidem, p. 284.

sévérité n'aurait pu que nuire. Aussi ses représentations étaient-elles souvent suivies aux assemblées diétales ou sénatorales. Du reste, la coupable volonté d'un seul téméraire n'avait pas encore arrêté les résolutions de tout une diète; on n'avait pas encore sacrifié un roi à l'ambition personnelle; on ignorait l'influence occulte des manœuvres étrangères (1). L'antique édifice de la nation était encore debout, défendu par la valeur du roi, et maintenu par l'autorité dont il jouissait auprès des puissances européennes. Wladislas IV ne pouvait faire le bonheur de la nation qu'autant que cela était en son pouvoir; aussi fut-il un soldat heureux, un protecteur éclairé des lettres, aimant la justice et ayant la persécution en horreur. Mais il ne put réduire une noblesse jalouse de ses priviléges jusqu'à l'égoïsme, une noblesse qui avait mis à profit chaque funeste circonstance pour assouvir son ambition. Ainsi, à son avénement, on lui imposa des conditions extrêmement nuisibles au bonheur de l'état, et l'on renchérit encore sur ces conditions à la diète de Varsovie, qui eut lieu à l'issue de son règne.

Quoi qu'il en soit, la Pologne fut, sous ce roi, puissante, grande, s'étendant depuis Siewierz jusqu'à l'Oder, depuis Riga jusqu'à Oczakow. Elle

(1) Kwiatkowski, p. 427.

ne prévoyait pas encore sa décadence, car elle était située (1) au milieu de puissances qui n'étaient pas encore si redoutables qu'elles le devinrent depuis. La maison d'Autriche, une des plus puissantes de l'Europe, fut alors affaiblie par la guerre de trente ans et par d'autres combats avec les Turcs, les Hongrois et les Transylvains. La Moskovie (2), qui ne jouissait alors d'aucune influence dans l'Europe, ne paraissait pas pouvoir de sitôt se mesurer avec les forces polonaises; la Suède, à la vérité, plus redoutable pour les Polonais, mais fière de ses victoires, voulait jouir de la paix sous la minorité de la reine Christine; la maison de Brandebourg, quoique faible alors et tributaire de la Pologne, faisait déjà des démonstrations hypocrites à la cour de Pologne, et aurait été humiliée et réduite par Wladislas sans la politique de ce siècle, qui rappelait les regards des états de l'Europe sur la Turquie, en apparence redoutable, et au fond plus faible qu'elle ne le paraissait.

Wladislas établit la poste en Pologne, érigea une statue à la mémoire de son père Sigismond III; mais ce qui lui fait le plus d'honneur, c'est l'introduction des piaristes. La congrégation de

(1) Kwiatkowski, p. 427.
(2) Ibidem.

ces prêtres, appelés piaristes de leurs écoles pieuses, pour lesquels ce roi fit bâtir un collége et une église à Varsovie, a beaucoup contribué et contribue jusqu'à présent, par son zèle, par son activité, par des efforts inouïs, à la formation et à l'instruction dela jeunesse polonaise.

## INTERRÈGNE.

Jamais l'interrègne ne fut plus funeste à la république qu'à la suite de la mort de Wladislas IV. Bogdan Chmielnicki renouvela avec fureur une guerre qui lui offrait l'espoir d'améliorer la (1) condition des Kosaks et la perspective de triompher de ses ennemis particuliers. Il s'empara de toute l'Ukraine. Le prince Jérémie Wisniowiecki, le plus vaillant de tous les seigneurs russes (2), capitaine expérimenté, aimé des soldats et de la noblesse, mais ennemi mortel des désunis, leva à ses frais une armée de 4,000 hommes, et défit les Kosaks à Zwiahel. Chmielnicki, pendant cet intervalle, attendait à Bialacierkwia le résultat de la diète de convocation, espérant que le successeur de Wladislas IV le prendrait, lui et tous les Kosaks, sous sa pro-

(1) Bandtkie, p. 313.
(2) Ibidem.

tection particulière. Son attente fut trompée. On ne suivit pas des principes dictés par la prudence. La guerre continua avec opiniâtreté et horreur. Le prince Wisniowiecki passait au fil de l'épée les désunis, et Krzywonos les catholiques. La guerre civile prit le caractère d'une guerre de religion (1). Pour surcroît de maux, on élut, à la place des grand-généraux en captivité, trois commandants en chef d'un caractère incompatible, savoir : le prince Dominique d'Ostrog, homme d'une vertu éprouvée, mais sans aucun talent militaire; Alexandre Koniecpolski, jeune homme brave, mais sans expérience; Nicolas Ostrorog, homme versé dans la science du droit, mais n'ayant aucune idée de l'art de la guerre. On circonscrivit leur pouvoir par une commission composée de vingt-six membres. Jérémie Wisniowiecki, quoique justement offensé qu'on l'eût oublié dans les commandements inférieurs, sacrifia son ressentiment personnel au bien public, et se joignit à eux; cependant la mésintelligence parmi les commandants en chef dura encore six mois. Chmielnicki, pour gagner du temps, feignit une négociation, et pendant qu'elle se faisait, il reçut des secours des Tatars, et commença le combat. Une terreur panique saisit

(1) Bandtkie, p. 313.

l'armée polonaise; les commandants en chef lâchèrent pied, l'armée suivit leur exemple (1). Le pillage des meubles somptueux du camp, et des provisions de vivres, occupa l'ennemi assez longtemps, et donna le temps aux Polonais de sauver leur vie. Chmielnicki n'arriva à Léopol que le 6 octobre, détruisant par le fer et la flamme toutes les terres appartenant à la noblesse. Il passa ensuite à Zamosc et s'y arrêta, on ne sait pour quelle raison, attendant tranquillement l'élection du nouveau roi. Cette résolution de l'ennemi vainqueur sauva, en quelque sorte, la république.

Sur ces entrefaites, on procéda à l'élection du nouveau roi. Il n'y avait que trois candidats : Raccoci, duc de Transylvanie, proposé par Jérémie Wisniowiecki; Jean-Kasimir et Charles-Ferdinand, frères de Wladislas IV. Cependant, quelque aveugle que fût l'attachement de la noblesse polonaise aux libres élections, elle préféra toujours les rejetons de la race régnante aux étrangers qui briguaient le sceptre. Ainsi, comme après Sigismond III fut élu Wladislas, de même après Wladislas on choisit Kasimir. Le danger imminent dont la Pologne était menacée du côté des Kosaks précipita cette élec-

(1) Bandtkie, p. 316.

tion. Après avoir juré les *pacta-conventa* qui étaient les mêmes que pour Wladislas IV, Kasimir fut proclamé roi. Jérémie Wisniowiecki imprima par ses armes une telle terreur à l'esprit de Chmielnicki, qu'il se hâta de témoigner son empressement à la reconciliation, et s'offrit à délivrer les maréchaux retenus en captivité en Crimée. Mais, excité par les Turcs et les Valaques, il changea de résolution et accabla d'injures les commissaires qui furent envoyés pour traiter avec lui. De cette manière, tout espoir d'accommodement s'évanouit, et l'on fut menacé de part et d'autre d'une guerre prochaine.

## JEAN-KASIMIR V.

Après la cérémonie des funérailles, on procéda à celle du couronnement qui eut lieu le 17 janvier. A la diète du couronnement, on n'eut rien de plus pressé que de pourvoir aux besoins de la guerre. On institua de nouveaux lieutenants à la place des maréchaux en captivité, savoir: Alexandre Firley, castellan de Belz; Stanislas Lanckoronski, castellan de Kamieniec; Nicolas Ostrorog, échanson de la couronne. L'électeur de Brandebourg, en sa qualité de tributaire, prêta serment de fidélité par ambassadeurs, s'étant racheté de l'hommage personnel moyen-

nant la somme de 90,000 florins. Le roi se mit en marche pour Varsovie, où il célébra l'acte de de son mariage avec la veuve du feu roi, son frère (1.)

Les propositions de Chmielnicki étant inexécutables, on recommença les hostilités. Chmielnicki s'étant joint aux Tatars, mit sur pied une armée formidable, composée de 200,000 Kosaks et de 160,000 Tatars. Il cerna les Polonais à Zbaraz, où ils n'avaient que 9,000 hommes. Le blocus dura deux mois. Les Polonais repoussèrent vingt assauts avec succès, et dans 75 sorties, ils vengèrent dans le sang de l'ennemi l'impétuosité de ses attaques (2). Cependant on ne pouvait plus résister à une armée qui avait réduit le camp à un tel état de famine, qu'on y mangeait les chevaux, des rats et des chiens; l'odeur fétide des cadavres infectait l'air et l'eau; toutefois les conditions que proposait Chmielnicki étaient trop offensantes pour l'honneur national; il ne demandait rien moins que l'extradition de Jérémie Wisniowiecki, d'Alexandre Koniecpolski et d'autres seigneurs de Russie recommandables par leur patriotisme. Une flèche à laquelle fut attachée une lettre, partie

(1) Lelewel, p. 303.

(2) Bandtkie, p. 322.

du camp ennemi (1), ayant averti les Polonais de l'approche des secours que le roi commandait en personne, ils redoublèrent d'ardeur pour opposer de la résistance. Enfin arrive le roi à la tête de 18,000 hommes. Cerné par Chmielnicki, il court le risque d'être pris par l'ennemi, qui était quinze fois plus fort. La valeur polonaise, stimulée par la présence du roi, sauve l'armée. L'adresse du roi fit le reste. Islaw Gerey, khan des Tatars, qui avait éprouvé pendant sa captivité, sous Wladislas, tous les égards dus au malheur, gagné par des présents somptueux, déserta la cause de Chmielnicki, et le força par sa défection à accepter la paix, dont les conditions furent avantageuses aux Kosaks. Chmielnicki demanda pardon au roi. Le grand-général Radziwill, plus heureux en Lithuanie, réduisit les rebelles. Tout semblait concourir à rendre le début de Kasimir facile et brillant, lorsque le clergé et les grands, qui avaient des terres en Ukraine, s'oppsèrent à l'exécution de la convention faite avec Chmielnicki, par la raison qu'elle était contraire à leurs intérêts. Les hostilités recommencèrent. Chmielnicki, qui portait ses vues sur la souveraineté de la Valachie, précipita l'ouverture de la campagne; on arrêta à la

(1) Bandtkie, p. 322.

diète de Varsovie la levée de l'arrière-ban. Le roi marcha contre l'ennemi avec une armée de 100,000 nobles. Les Kosaks et les Tatars lui opposèrent 300,000 hommes. On en vint aux mains à Beresteczko. Le roi déploya dans cette bataille un courage extraordinaire et une connaissance approfondie de l'art de la guerre. La plus brillante victoire couronna ses efforts et la valeur de son armée. 30,000 Kosaks ou Tatars demeurèrent sur la place; toute l'artillerie et tout le camp de l'ennemi furent les trophées de cette célèbre journée (1). Il ne restait plus qu'à poursuivre l'ennemi fugitif, et mettre une fois fin à cette guerre désastreuse et gratuite. Mais la noblesse polonaise, peu faite aux fatigues de la guerre, força le roi à la licencier (2). Kasimir n'avait pas les qualités de son frère Wladislas IV. Intrépide dans le malheur, il était faible dans le bonheur; il céda aux instances de la noblesse, et chargea les grands-généraux de surveiller l'Ukraine et les démarches de Chmielnicki, qui sut profiter de l'impatience de la noblesse et se fortifier. Sur ces entrefaites, Jean Radziwill, grand-général de la Lithuanie, se couvrit de gloire dans cette province. Ayant défait les forces des Kosaks, il les repoussa dans l'Ukraine

(1) Bandtkie, t. II, p. 329.
(2) Niemcewicz, p. 440.

et s'empara de Kiiow. Les brillantes cohortes lithuaniennes furent agréablement surprises en rencontrant des légions fraternelles. Nicolas Potocki, grand-maréchal de la couronne, arriva avec ses troupes dans cette contrée. L'entrevue si inopinée d'un grand général qu'on croyait encore en captivité chez les Tatars, le récit des peines mutuelles, des gains et des pertes de batailles, les interpellations sur la vie et le sort de ses amis, attendrirent ces cœurs accoutumés au carnage (1). Jean Radziwill, après tant d'années de séparation, contemplant les cheveux blancs d'un ami glacé par l'âge, et sa figure portant l'empreinte de l'ennui d'une longue captivité, ne put s'empêcher de verser des larmes. Les deux armées s'embrassèrent et prirent position à Bratacierkiew. Leur jonction déconcerta tellement Chmielnicki, qu'il recourut à son astuce accoutumée. Il obtint une paix, sous des conditions moins avantageuses que la première fois. On promit la liberté au rite désuni; on assura la starostie de Czechryn à l'hetman des Kosaks; on n'institua que 20,000 Kosaks réguliers, et on circonscrivit leur demeure dans l'Ukraine seulement (2).

(1) Niemcewicz, p. 441.
(2) Lelewel, p. 303.

Cependant le perfide Chmielnicki n'abjura pas sa haine contre les Polonais, ni son dessein de s'emparer de la Moldavie. Il ourdissait toujours des trames secrètes, excitant tour à tour la Suède, la Turquie, la Moskovie. Des lettres interceptées mirent à nu sa mauvaise foi. Alors il jette le masque, et de concert avec son fils Timothée, il attaque à l'improviste Martin Kalinowski à Batow, qui n'avait que 9,000 hommes. Cette poignée d'hommes résista pendant deux jours à l'ennemi infiniment supérieur. Elle fit des prodiges de valeur. Accablée par le nombre, elle fut vaincue. Le maréchal Kalinowski mordit la poussière; l'élite de la jeunesse polonaise fut faite prisonnière ou massacrée sans exception de personnes.

Cette nouvelle attaque rompit toutes les relations avec Chmielnicki et rendit la guerre indispensable. On convoqua une diète pour aviser aux moyens d'y pourvoir. Mais (on aura de la peine à le croire, au milieu de tant de désastres qui accablaient la patrie, l'intérêt privé vint paralyser toutes les tentatives de résistance. Sycinski, indigne du nom polonais (1), irrité de ce qu'on lui avait refusé l'Économie de Szawle, rompit par un funeste *veto*, ou *je n'y consens pas*,

(1) Niemcewicz, p. 443.

toutes les opérations de cette diète, qui devait pour jamais rassurer la Pologne contre l'implacable haine de Chmielnicki. Cette nouveauté glaça d'horreur les états ; toutes les décisions de la diète furent frappées de nullité. C'est depuis cette funeste époque que prévalut l'usage de rompre des diètes. Ainsi, une seule voix avait le pouvoir d'anéantir les plus efficaces, les plus salutaires résolutions (1). Cependant Kamieniec était en danger. Le roi chercha le salut de l'état dans la fidélité de sa petite armée, avec laquelle il arriva à Zwaniec, où il fut de nouveau cerné par Chmielnicki. Mais la perfidie de ce traître fut alors punie par le ciel. Timothée son fils périt dans cette bataille. Le roi sut mettre dans ses intérêts les Tatars, et, par son adresse à négocier, il se tira de ce danger, comme jadis à Zbaraz. Cette guerre, qui dura six ans, fut terminée par la convention proposée à Zbaraz.

Cependant la paix ne fut pas de longue durée. Le rancuneux Chmielnicki, toujours occupé de ses vues d'élévation, vint à Peréaslaw offrir sa soumission au tzar Alexis Mikhaïloitch qui, sans aucun délai, envoya deux armées formidables, l'une en Lithuanie, l'autre en Ukraine. Chmielnicki fit sa jonction avec cette dernière.

(1) Lelewel, p. 306.

La bataille se donna à Haman, entre la Moskovie, les Kosaks et les Polonais. La victoire se déclara pour les Polonais. Mais on n'en sut pas pas profiter. Chmielnicki se retira en bon ordre en Ukraine, et le roi à Varsovie (1). Mais en Lithuanie, l'armée, qui était commandée par le tzar en personne, eut un succès complet. Les Moskovites battirent, à Szklow, le grand-général Radziwill. Smolensk, Mohilow, Poloçk, Nevel et Witebsk tombèrent en leur pouvoir (2).

Un malheur ne vient jamais seul. La guerre des Kosaks fut suivie de celle de Suède. Christine, reine de Suède, avait abdiqué la couronne en faveur de Gustave, duc des Deux-Ponts. L'ambassadeur de Pologne, Henri Canazel, sans aucune autorisation spéciale, sans égard à la situation déplorable de la Pologne, fit une protestation solennelle contre cet acte de Christine. Cette démarche inconsidérée de Canazel, l'épuisement où se trouvait la Pologne par les guerres des Kosaks et des Moskovites, l'ambition de Gustave qui brûlait de marquer par quelques actions d'éclat le début de son règne, l'espoir de ranimer une nation assoupie sous le faible règne de Christine, furent les causes déterminantes

(1) Lelewel, p. 306.
(2) Ibidem, p. 307.

d'une guerre entre la Suède et la Pologne. L'arrivée à Stockholm de Jérome Radzieiowski, sous-chancelier de la couronne, acheva de l'y déterminer. Ce citoyen, pour se venger du roi, qui lui avait enlevé son épouse, porta d'abord ses pas à Vienne (1), pour soulever les Autrichiens contre le roi; n'y ayant pas réussi, il partit pour la Suède où il espérait trouver des alliés tout prêts à épouser sa querelle. Il ne se trompa pas. Condamné, en 1652, à l'infamie et à la mort, altéré de vengeance, il fit entrevoir à Gustave la facilité de subjuguer sa patrie. L'esprit répugne au récit de tant de malheurs, d'humiliations et de calamités, qui vinrent fondre sur la Pologne, dans un moment où l'antique bravoure et les vertus des Polonais étaient neutralisées par l'anarchie et la dépravation. Les ennemis fondirent sur la Pologne comme sur une victime destinée à leur rapacité. Chmielnicki dévastait le midi, poussant ses courses jusqu'à Léopol; les Moskovites, profitant des mésintelligences entre Radziwill et Gosiewski, se répandirent dans toute la Lithuanie. Les Suédois, sous le commandement de Wittemberg, entrèrent dans la Grande-Pologne. La noblesse de Posen et celle de

(1) Bandtkie, t. II, p. 336.
(2) Niemcewicz, p. 444.

Kalisz, excitées par Radzieiowski, passèrent de leur côté. Gustave, avec une armée plus formidable encore, fait sa jonction à Kolo avec Wittemberg. Accablé de toutes parts, ne voyant pas de moyens de conjurer cet orage, Kasimir se décide à entamer la négociation. Przyiemski, son ambassadeur, chargé de cette commission, se rend vers Gustave; mais, sans être entendu, il reçoit, pour toute réponse, ces mots: «Je traiterai avec Kasimir à Varsovie (1).» Le malheureux roi recule à Opoczno. Les troupes suédoises réunies se mettent à sa poursuite. On s'arrête de part et d'autre à Czarnowo. Mais pour comble de maux, le ciel se déclare contre les Polonais. Le roi, les soldats faisaient pour se défendre des efforts plus qu'humains, lorsqu'une pluie à verse rend le combat inutile. Kasimir est obligé de se retirer par des forêts à Krakovie, et de là en Silésie. Les Suédois s'emparèrent de la capitale sans éprouver de résistance; une autre partie assiégea Krakovie, où le brave Czarniecki, après une défense de deux jours, excédé de faim et de fatigue, se rendit à l'ennemi, et sortit, par suite d'une capitulation, les armes à la main, les drapeaux déployés, et mèches allumées, honoré de l'estime de son ennemi même. Les autres généraux n'imi-

(1) Niemcewicz, p. 445.

tèrent pas cette résistance héroïque. Lanckoronski qui commandait les troupes régulières ou du quart, tint une conduite opposée à celle de Czarniecki. Battues à Woynicz, elles jurèrent fidélité à l'ennemi, préférant la solde pour un trimestre, que leur promirent les Suédois, à l'existence de la patrie (1), et elles ne rougirent pas de joindre leurs aigles à celles de l'ennemi. Dans cette terrible crise, il n'y avait plus de Pologne; les armées polonaises étaient ou dispersées ou alliées de l'agresseur; les traîtres Radzieiawski et Boguslas Radziwill. Il dirigeaient les pas de l'ennemi (2). L'infidélité gagna aussi les tributaires : Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, se ligua avec l'ennemi, et prit les armes contre son maître. Dans cette conjuration de malheurs, le roi, avec une poignée de fidèles sujets, cherche le salut dans une terre étrangère. Il a beau demander du secours à cette Autriche pour laquelle ses ancêtres en combattant s'étaient tant de fois attiré de terribles ennemis. Insensible aux malheurs de son cousin et de son allié, Ferdinand III ne promit des secours que moyennant la cession des salines, des palatinats de Krakovie, de Sieradz, de Sambor et de Zywiec. Maître de toute la Po-

(1) Lelewel, p. 309.
(2) Niemcewicz, p. 446

logne, Gustave ne sut quel parti prendre. Il flottait incertain s'il devait garder la Pologne pour son compte, ou la morceler entre ses voisins, lorsque les citoyens de Sandomir lui demandèrent la convocation d'une diète à l'effet de confirmer les droits d'élection. Gustave leur répondit avec arrogance, en posant la main sur la garde de son épée : « Je n'ai plus besoin de votre élection ; voilà par quoi je suis votre maître et votre roi. »

L'audace, la morgue de ce vainqueur, le pillage et les déprédations des troupes sans discipline, exaspérèrent les esprits. Une résistance fut opposée aux Suédois à Czenstochowa, où le directeur des Paulins, Augustin Kordecki, par son courage et sa valeur, força 17,000 ennemis à la retraite, ranima les esprits abattus, et rendit un peu de vigueur à toute la nation. Georges Lubomirski, maréchal de la couronne; Etienne Czarniecki, castellan de Kiiovie; Potocki, Lanckoronski, formèrent une confédération à Tyszowice pour la défense du roi (1). Dès-lors tout changea de face. La confédération ramena Jean-Kasimir à Léopol. L'armée et la noblesse firent leur adhésion à la confédération. Opalinski insurgea la Grande-Pologne. Chmielnicki revint à l'obéissance. Gustave, voyant que la guerre, qu'il regardait comme

(1) Lelewel, p. 310.

finie, prenait tous les jours plus de consistance, déclara les confédérés pour des rebelles, mit leurs têtes à prix, et se retira de la Prusse dans la Petite-Pologne (1). Alors Czarniecki, ce brave entre les braves, se met à ses trousses, les harcelle à chaque rencontre, les poursuit l'épée sur les reins, les écrase à Niszkow, à Kozienice, à Warka. La rivière Pilica, grossie par le débordement printanier, rendant le trajet difficile: « Polonais, dit Czarniecki à ses troupes, la mer « n'a pas empêché les Suédois d'envahir notre « pays, montrons aussi que les eaux ne peuvent « nous empêcher d'expulser l'agresseur de notre « pays. A moi, frères! » Cela dit, il se jette le premier dans les flots, et trois mille hommes traversent la rivière à la nage, dans une demi-heure, et sans aucun danger. Il attaque l'ennemi avec la même célérité, la même impétuosité, et l'écrase après un combat de deux heures. Le prince Frédéric, marquis de Slipenbach, et Erbstein, ministre du roi de Suède, s'étant sauvés par des chemins détournés, passèrent trois jours sans manger, et arrivèrent nuitamment à Varsovie. A la nouvelle de cet échec, Gustave marche contre Czarniecki, et laisse dans la capitale son frère Jean-Adolphe, qui défit Czarniecki à

(1) Lelewel, p. 310.

Gnezne (1). Cette victoire ranime le courage de l'ennemi. Gustave fait une seconde convention avec l'électeur, par suite de laquelle il lui assure, pour prix de sa coopération, six palatinats de la Pologne. L'électeur, qui voyait avant tout l'extension de ses états, prête les mains à tout. Tandis que le Suédois et le Brandebourgeois partageaient ainsi la Pologne, Jean-Kasimir, secondé du brave Czarniecki, n'ayant que 6,000 hommes, assiége, reprend Varsovie, et fait prisonnier le généralissime Wittemberg et dix seigneurs suédois de marque, et les fait transporter à Zamosc. Sur ces entrefaites, le roi de Suède et l'électeur de Brandebourg se portent sur Varsovie. La bataille recommence et dure trois jours. Varsovie est reprise par les Suédois. Gustave et l'électeur retournent en Prusse; Jean-Kasimir se rend à Dantzig; Czarniecki, en y menant, à travers des flots d'ennemis, la reine Marie-Louise, s'arrêta à Choynice. Ayant appris que le régiment de Wisniowiecki était aux mains avec le colonel Aszenberg, Czarniecki vint trouver la reine, qui était mourante d'insomnie et de fatigue, et lui dit: « Si Votre Majesté ne craint pas de rester ici « seule, et sans gardes, je fondrai avec mon régi« ment sur Aszenberg. —Va, lui dit-elle, vole à

(1) Lelewel, p. 311.

« l'ennemi, que Dieu te conduise, j'attendrai « tranquillement ton retour (1).» Czarniecki attaque l'ennemi, l'écrase et lui reprend son riche butin. Le lendemain il annonça lui-même à la reine cet heureux coup de main, et lui présenta cinquante Français qui servaient sous les drapeaux suédois.

Pendant ce débordement de malheurs, Georges Rakoczy, duc de Transylvanie, ébloui des brillantes promesses du roi de Suède, qui lui avait garanti la Pokucie, la Russie et le Podgorze, pénètre en Pologne avec 30,000 hommes. Ce déluge inonda une grande partie du pays. Les Transylvains occupèrent les palatinats de Brzesc et de Krakovie. Cependant ce nouvel agresseur, qui avait aussi formé le projet de partager la Pologne, n'y demeura pas long-temps Son audace lui coûta cher. Stanislas Potocki, ce grand-général de la couronne, appuyé des Tatars, le défit à plusieurs reprises, et le cerna de manière à ne lui laisser aucun espoir de sortir. Il fut contraint de payer 12,000 ducats pour sa rançon, et à envoyer une ambassade à la république et au roi pour faire ses excuses. Les Tatars fondirent sur son arrière-garde, et lui firent essuyer un grand ravage.

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 497.

Pendant que la Pologne se trouvait dans cette extrémité, le roi demeurait à Dantzig. Tout en Pologne, et le conseil et l'armée, demandait sa présence. Czarniecki, bravant les obstacles et la mort pour l'amour de la patrie, se fait fort de ramener le roi dans le pays. Affrontant mille fois les coups de l'ennemi, il se fait jour à travers des nuées de troupes. Enfin, après avoir fait quarante-huit lieues en deux jours et demi, il arrive à Plock (1). Cerné de tous côtés, l'ennemi se réjouit déjà d'avoir en son pouvoir le héros qui à lui seul vaut une armée. Czarniecki allume des feux et se jette à travers les glaces que charriait la Vistule ; l'armée suit son exemple, et passe cette rivière à la nage dans l'endroit le plus large. Il n'y eut de noyé que quatre hommes. Quelle fut la surprise des Suédois en voyant, le lendemain, Czarniecki et son armée au-delà de la rivière ! Il passe dans la Mazovie, défait, à Chorzel et à Dzialdow, les troupes brandebourgeoises, enfin arrive, avec une célérité étonnante, à Dantzig, prend le roi, l'emmène heureusement par la Poméranie et par Kalisz à Czenstochowa.

Enfin, les yeux des puissances limitrophes se dessillèrent sur la position critique de la Pologne.

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 498.

L'empereur envoya des secours sous le commandement de Hatzfeld, en vertu d'un traité conclu à Vienne par Boguslas Leczczyncski. Hatzfeld reprit Krakovie. L'électeur de Brandebourg, qui sut toujours se plier aux circonstances, voyant pâlir l'étoile de Gustave, songea à ses intérêts, suivit le parti de l'empereur, se déclara, moyennant des concessions, en faveur des Polonais (2), et reconquit, pour leur compte, Posen qui était au pouvoir des Suédois. Le Danemark fit aussi une alliance avec la Pologne. La même année, l'électeur de Brandebourg fit le traité de Velava, par suite duquel il fut affranchi pour jamais de l'hommage à l'égard de la république; promit un contingent de 6,000 hommes dans la guerre actuelle, et pour se dédommager des frais de la guerre, il reçut, à titre de fief, les districts de Lawembourg et de Butow, et la starostie de Drohiczyn comme gage pour 400,000 écus qu'il prêta à la république. A la suite de cette convention, Kasimir se rendit à Posen et ensuite à Varsovie, où il convoqua une diète, et conclut l'alliance avec le roi de Hongrie, l'empereur Léopold, le roi de Danemark, et ratifia celle avec l'électeur de Brandebourg. Pour alimenter le trésor, on y

(1) Bandtkie, t. II, p. 352.

établit la taille sur toutes les villes et bourgs sans exception (1).

Christiern, roi de Danemark, en vertu du susdit traité, entra en Suède. Cette diversion rappela Gustave de la Pologne pour la défense de son état héréditaire, et transporta le théâtre de la guerre dans la Poméranie, où Czarniecki fut envoyé avec 6,000 hommes, pour appuyer les opérations du roi de Danemark. Arrivés à Sleswig, les Polonais durent s'embarquer pour l'Alsen, et de là pour la Fionie, afin d'y attaquer les Suédois qui assiégeaient Copenhague (2). L'électeur de Brandebourg, qui y coopérait, combattait déjà les Suédois; Czarniecki, voyant la nécessité d'appuyer ses opérations, résolut de franchir un golfe, et dit à ses soldats: « Polonais! « ne perdons pas de temps, montrons que le cou-« rage n'a pas besoin de pont, et ne craint pas la « la mort. » A ces mots, ses régiments s'élancèrent vers le rivage. Leur chef, ayant aperçu quelques bateaux, donna ordre de desseller les chevaux, d'entrer dans les bateaux et de conduire à la bride les chevaux nageants. De cette manière, Czarniecki passa heureusement le golfe, chassa les Suédois, et devint maître de l'île d'Alsen.

(1) Lelewel, p. 314.

(2) Niemcewicz, p. 503.

L'invasion subite des Moskovites en Pologne força Jean-Kasimir à rappeler Czarniecki dans le pays. Le roi de Danemark se sépara à regret d'avec un héros qui lui avait rendu des services si signalés; pour les récompenser il lui fit présent d'une chaîne d'or, et le pria de lui laisser son portrait pour souvenir.

La Pologne tenta toutes sortes de voies pour se tirer de sa déplorable situation. Les Tatars seuls lui restèrent fidèles, et obligèrent Chmielnicki à ne jamais prendre les armes contre la Pologne. Heureusement Chmielnicki mourut, et Wyhowski devint l'hetman des Kosaks. Le pays des Kosaks fut donc partagé. Le tzar n'aimait pas Wyhowski, et instituait d'autres hetmans qu'une partie de leur nation reconnaissait, et que Wyhowski combattait comme ses adversaires. Dans cette situation, Wyhowski (1) cherchait la protection des Polonais, qui lui envoyèrent des commissaires en 1658. On fit avec lui à Hadziacz une convention très-avantageuse aux Kosaks. Wyhowski fut fait palatin de Kiiovie, obtint, par droit héréditaire, les starosties de Lubav et de Bar; les rites désunis eurent l'entière liberté; l'effectif des troupes devait

(1) Lelewel, p. 314.

monter à trente mille hommes, l'hetman devait être élu par les Kosaks et confirmé par le roi.

Indigné des changements arrivés parmi les Kosaks, le tzar de Moskovie ouvrit la campagne, et envoya trois armées en Lithuanie et en Ukraine. Wyhowski, s'étant joint avec les Polonais et les Tatars, battit les Moskovites à Konotop (1), et fit prisonnier le général en chef Troubetzkoï, qui mourut bientôt de ses blessures. En Lithuanie les Moskovites eurent plus de succès. Le général Khavanskoï battit Gosiewski, grand-général de la Lithuanie.

Sur ces entrefaites, mourut Gustave, roi de Suède. Cet événement accéléra la paix avec la Pologne, qui eut lieu à Oliva.

La Pologne céda à la Suède la Livonie, hors une petite partie qui fut appelée le département de Livonie, et renonça à l'Estonie et à l'île d'Oesel. Jean-Kasimir renonça aussi à tout droit à la Suède, n'en ayant retenu que le titre, dont il ne put se servir en traitant avec le roi de Suède. Les Suédois, de leur côté, rendirent Malborg, Elbing et Sztum en Prusse-Polonaise. On cassa les traités de partage de la Pologne conclus entre le roi de Suède et l'électeur de Brandebourg. On stipula l'amnistie pour ceux qui avaient pris le parti

(1) Lelewel, p. 315.

des Suédois. Ainsi fut terminée la guerre de Suède qui dura six ans. La Pologne fut à même de repousser le reste des ennemis (1).

Le roi tourna tout l'effort de ses armes contre les Moskovites qui tenaient Lechowice en blocus. Czarniecki et Sapieha furent employés dans cette expédition. Khavanskoï, général moskovite, qui brûlait de se mesurer avec Czarniecki, le rencontre à Polonka. Un combat meurtrier commence et se renouvelle à plusieurs reprises. Czarniecki n'avait que 3,000 hommes; Khavanskoï avait 30,000 hommes et une bonne artillerie (2). Les talents et la valeur de Czarniecki suppléèrent au nombre. Après un combat d'un jour, où l'on fit des prodiges de part et d'autre, la victoire se déclara pour les Polonais. Quarante canons, cent quarante-six drapeaux et la caisse d'argent furent le prix des efforts des Polonais. Quinze mille Moskovites demeurèrent sur le champ de bataille (3). Khavanskoï se sauva par des chemins détournés, et Lechowice fut affranchi du blocus. Les armées polonaises n'étaient pas moins heureuses en Ukraine. Stanislas Potocki et Georges Lubomirski, grands-généraux de la couronne,

(1) Lelewel, p. 316.
(2) Niemcewicz, p. 504.
(3) Lelewel, p. 317.

remportèrent sur Schérémétiéff une victoire complète à Cudnowo, où (1) 37,000 Moskovites et Kosaks mordirent la poussière. Schérémétiéff fut fait prisonnier, et tout le camp tomba au pouvoir des nôtres.

De cette manière, la Lithuanie et l'Ukraine furent affranchies des invasions des Moskovites; mais la pénurie d'argent, et la rébellion des troupes qui n'étaient pas payées, paralysèrent tous les succès des grands-généraux, et empêchèrent d'en profiter autant qu'on le devait. Pour y mettre ordre, on convoqua la diète la même année. Les grands-généraux revinrent en triomphe dans la capitale, et reçurent les récompenses qu'ils avaient si justement méritées. Georges Chmielnicki, fils de Bogdan, reçut les domaines de Chodziaczka et de Mirhorodzka, et Etienne Czarniecki, palatin de Russie, la starostie de Tykocin, pour prix des services qu'ils avaient rendus à la patrie (2).

Cependant les troupes, tant celles de Lithuanie que celles de la couronne, se soulevèrent faute de recevoir la solde arriérée, et se choisirent deux chefs, Swiderski et Zyromski. Le roi, pour arrêter ces rébellions, pour empêcher les troupes

(1) Lelewel, p. 317.
(2) Ibidem.

de piller le pays, publia une expéditition contre la Moskovie, et afin de relever leur courage, il fit des préparatifs pour se rendre lui-même en Lithuanie. Non seulement on n'obéit pas, mais le pillage recommença avec plus de violence. En Lithuanie on commit des meurtres : Zyromski fut messacré, et Gosiewski, célèbre général de Lithuanie, fut fusillé par les troupes révoltées. Dans cette état de choses, le roi convoqua une diète à Varsovie, où il fut établi une capitation extraordinaire dite *subsidium charitativum*, pour payer les arrérages de l'armée, évalués à 26 millions. Toutes ces ressources ne suffisant pas, on recourut, dans la suite, à un remède encore pire que le mal. On afferma l'hôtel des monnaies à Borantini et à Tynf. L'un battit la monnaie d'argent, l'autre la monnaie de cuivre. Avide de s'enrichir, Tynf fabriqua la fausse monnaie, et ajouta une nouvelle calamité à toutes celles qui accablaient alors la malheureuse Pologne. La fuite le sauva de la rigueur des lois.

Il n'y a sorte de désastre qui n'ait frappé la Pologne sous le règne de Kasimir. Elle avait cependant à subir encore la plus cruelle épreuve qu'elle eût jamais essuyée. La guerre civile, fruit de l'orgueil de Marie-Louise, vint mettre le sceau à tant d'infortunes. Le roi, courageux et

inébranlable d'ailleurs, se laissa, par une inconcevable contradiction, gouverner par son épouse, qui fut la cause de l'effusion du sang des citoyens. Marie-Louise, qui avait perdu tout espoir de laisser une postérité, employa toute son influence pour assurer, encore du vivant du roi, la couronne de Pologne au prince d'Enghien, fils du grand Condé, époux de sa sœur Anne, fille d'Edouard, palatin du Rhin.

Infatigable dans ses efforts, cette princesse fit tant par ses largesses, ses promesses et ses machinations, que lorsque le roi mit cette affaire sur le tapis, un silence général régna à la diète de Varsovie, et parut augurer l'approbation de tout le sénat (1), lorsque Maximilien Fredro et Georges Lubomirski, animés d'un zèle pur pour les lois, s'élevèrent avec véhémence contre l'iniquité de cette motion. Offensée de cette résistance, la reine jura une haine implacable à Lubomirski. Cité en jugement diétal, Lubomirski, qui avait contribué autant que Czarniecki à sauver le roi et la patrie, fut condamné par contumace à perdre l'honneur, les biens et la vie, comme convaincu d'avoir suscité la guerre civile. L'illustre criminel se retira à Breslau, pour voir quelle sensation produirait une sentence si atroce.

(1) Niemcewicz, p. 456.

Elle fut tout en sa faveur. Ses services récents étaient d'autant plus présents à la mémoire des citoyens, que les cœurs de cette nation jalouse de ses priviléges étaient ulcérés.

Quelque palpable que fût l'intérêt que la nation portait à Lubomirski, la reine et son confident Prazmowski, chancelier de la couronne, engagèrent le roi à conférer le bâton de maréchal à Jean Sobieski, général de la couronne. Ce procédé mit le comble à l'exaspération des esprits. Toute la Grande-Pologne se déclara pour l'innocence opprimée. Ce fut alors que Lubomirski, osons le dire, aurait ajouté à tant de gloire une gloire plus grande encore, s'il eût donné l'exemple d'un dévouement héroïque, et immolé ses ressentiments à la tranquillité publique. Par malheur, le désir de la vengeance fut plus fort chez lui que les devoirs sacrés de citoyen. Hors de lui-même, il joint ses troupes à la confédération de la Grande-Pologne, bat Polubienski, du parti du roi, et fait mordre la poussière à 1,300 hommes. Lubomirski mit en liberté ses captifs. Après cet échec, le roi se met à la tête d'une armée plus puissante. Les deux armées se joignirent à Polczyn. On allait combattre, lorsque Trzebicki, évêque de Krakovie, et Lezinski, celui de Culm, modèles des prêtres vertueux, s'entre-

mirent dans cette querelle, et ramenèrent la paix entre les parties belligérantes. On promit de réhabiliter Lubomirski et de lui rendre sa charge et ses biens. Tout allait s'arranger, lorsque l'implacable Louise vint encore aigrir les sentiments du roi, et la Pologne s'embrasa de nouveau. Le roi mit en campagne 26,000 hommes; Lubomirski, 12,000. La bataille se donna à Montwy. Le sang polonais coula seul dans cette affaire. Lubomirski sortit vainqueur de la lutte, et le roi perdit 4,000 hommes. Cette victoire fut suivie de la paix qui eut lieu à Lengownice. Lubomirski demanda pardon au roi, qui publia une amnistie générale, et fit une déclaration par écrit qu'il n'aiderait personne à monter sur le trône. Telle fut l'issue de ces funestes démêlés nés au sein de la guerre de Moskovie et des Kosaks; telles furent les suites de la vengeance opiniâtre et de l'esprit altier de Louise, et de l'aveugle préjugé d'un homme vaillant. Lubomirski, qui se méfiait du roi, se retira à Breslau, où il mourut bientôt. Il fut précédé au tombeau par la reine, femme d'une constance et d'un courage sans pareils, mais trop altière pour survivre à tant de vicissitudes.

Pendant que la Pologne était déchirée par la guerre civile, les Kosaks recommencèrent à se révolter sous leur chef Wyhowski, irrité de la

violation du traité de Hadziacz. Ces troubles furent momentanément assoupis par le supplice de Wyhowski. Condamné à mort par le jugement militaire, il fut fusillé. Ce coup d'état, commandé par les circonstances, acheva d'exaspérer les Kosaks. Le roi nomma à sa place Tetera, gendre de Bogdan (1), et les Moskovites en choisirent d'autres plus agréables aux Kosaks, tels que Samko ou Jean Brzuchowiecki. Ni l'autorité du roi ni celle de Czarniecki ne purent rien contre la fureur des rebelles. Le roi partit pour la Lithuanie, et laissa le commandement à Czarniecki, qui aurait peut-être triomphé de ces peuplades indomptées, si la guerre domestique, dont j'ai donné les détails, n'avait réclamé une partie de ses troupes, et si la mort ne l'avait enlevé quelques jours après avoir reçu le bâton de grand-général enlevé à Lubomirski (2). N'avais-je pas, disait-il avant de mourir, prédit plus d'une fois qu'on me donnerait le bâton quand je ne serais plus en état de le porter? N'importe, si j'en reviens, je m'en servirai pour la défense du roi; si je meurs, on s'en servira pour décorer ma tombe. Ce grand homme mourut à Sokolowka, en 1665, âgé de 66 ans. Intrépide à la guerre, terrible pour l'en-

(1) Bandtkie, t. II, p. 370.
(2) Ibidem.

nemi, il fut grièvement blessé à Monasterzyszcze, où une balle lui perça la figure au point qu'il portait sur le palais une plaque d'argent qui lui rendait la parole difficile. Il ne manquait pas d'esprit, ni de finesse. Quelqu'un lui ayant reproché que de simple gentilhomme il était devenu grand sénateur, il riposta judicieusement : « Sachez que ce n'est ni le sol ni le sel qui m'ont « élevé si haut, mais mes cicatrices douloureu- « ses.» Après la mort de Czarniecki, les généraux envoyés par le roi en Ukraine ne purent pacifier les Kosaks soulevés. Pierre Doroszenko, nouveau chef des Kosaks, cerna le général Machowski, les défit, et offrit sa soumission à la Porte-Ottomane. Quarante mille Tatars, envoyés par elle, vinrent les défendre contre les Polonais. Jean Sobieski, alors grand-général, après la mort de Potocki et de Czarniecki, qui venaient de terminer leur brillante carrière, vengea ce désastre Podhayce. Avec 10,000 hommes, il battit complétement 80,000 Tatars et Kosaks, et les réduisit, par cet exploit, à la paix et à l'obéissance (1). Ce fut là la dernière lutte avec ce peuple exaspéré ; il fut presque exterminé par nos longues et sanglantes guerres. Le reste cessa d'être utile et nuisible à la Pologne ; il passa,

(1) Bandtkie, p. 374.

dans la suite, sous la domination de la Russie, à laquelle il ne cessa de rendre des services importants (1).

Il faut actuellement quitter ces scènes douloureuses, et tourner nos regards vers la Moskovie, que nous avons laissée pour parler des guerres intérieures et de celles des Kosaks. Pendant cet intervalle, elle agissait toujours contre la Pologne, en secondant les entreprises de ces peuples révoltés pendant six ans, depuis la paix d'Oliwa (2). L'infatigable Kasimir avait la ferme résolution de tenter encore une attaque contre cette puissance; mais affaibli par la série d'événements désastreux, et ne pouvant restaurer les finances qui sont le nerf de la guerre, il fut obligé de sacrifier les brillants avantages remportés par ses maréchaux et conclut pour quinze ans le traité d'Andruszow avec la Moskovie, à laquelle il céda Smolensk, Siewierz, Czerniechow, l'Ukraine au-delà du Borysthène, et la Kiiovie pour deux ans. La Pologne reçut en échange les palatinats de Polock, de Witebsk, et la Livonie polonaise. On se promit une défense réciproque contre les Turcs et les Tatars (3).

(1) Lelewel, p. 454.
(2) Ibidem, p. 323.
(3) Ibidem.

Il est des malheurs auxquels les plus grandes dignités, l'éclat même de la couronne, n'arrachent pas la faible humanité. Jean-Kasimir en fit une funeste expérience. Les longs combats avec des ennemis conjurés contre sa ruine, la licence des séances diétales, l'esprit de rébellion qui avait gagné toute l'armée, l'inconcevable indifférence de la noblesse aux calamités imminentes, la perte d'une épouse chérie, tout rendit odieux à Kasimir et le sceptre et le monde. Il prit la ferme résolution de descendre du trône. Avant de faire cette démarche, il chercha, par des moyens conciliatoires, à ramener à la raison une nation égarée. Les paroles qu'il prononça à la diète de 1661 seront éternellement mémorables (1). « Puisse mon discours, dit-il aux états, « être une fausse prophétie ; mais je vous dis que « si vous ne rémédiez pas aux fatales calamités « que vous attirent, depuis nombre d'années, « vos prétendues libres élections, ce brillant, ce « beau royaume deviendra la proie des nations « étrangères. La Moskovie s'emparera de la « Russie et du grand-duché de Lithuanie ; « l'expectante maison de Brandebourg, de la « Grande-Pologne et de la Prusse ; la maison « d'Autriche, quelque justes que soient ses des-

(1) Niemcewicz, p. 459.

« seins, voyant les autres se partager vos dé-
« pouilles, ne sera pas inactive du côté de Kra-
« kovie et de la Petite-Pologne. Chacune de ces
« puissances préférera conquérir une portion de
« la république par les armes, que de la posséder
« tout entière avec les libertés qui existent au-
« jourd'hui. »

Ces avis salutaires, loin de calmer les esprits, excitèrent de nouvelles craintes, de nouveaux désordres. Désespérant de contribuer autant qu'il était en lui au bonheur de la Pologne, il publia des universaux pour annoncer l'intention où il était d'abdiquer la couronne. On mit tout en œuvre pour le détourner de ce dessein. Il y persista. On convoqua une diète d'abdication. Le moment où il fallut se séparer de la nation fut bien douloureux pour le roi, car les malheurs supportés mutuellement attachent les hommes plus puissamment que les moments passés dans la prospérité (1). Les supplications du sénat, du clergé et de l'ordre équestre étant infructueuses, le roi entra dans la chambre des sénateurs, qui était remplie de grands, de nonces et d'un nombre prodigieux d'arbitres. Le roi se tint pendant qulque temps debout sur les degrés du trône, et selon sa coutume s'entretenait affectueusement

(1) Niemcewicz, p. 460.

avec les assistants (1). Ensuite, ayant imposé silence, non par la bouche du chancelier, mais par la sienne, il parla ainsi d'une voix entrecoupée de sanglots : « Il est enfin venu, le moment où je « crois devoir payer la dette de reconnaissance « contractée par mes ancêtres depuis deux siècles « envers la république. Cassé par l'âge, par les « fatigues des camps; accablé du chagrin que je « ne cesse d'éprouver dans les débats, moi, votre « roi et votre père, je remets entre vos mains ce « que le monde apprécie le plus, la couronne. Au « lieu du trône, je demande un simple toit, au « lieu de sceptre, un coin de terre propre à nous « tous, afin, qu'enterré dans les flancs de cette « patrie, je puisse, au milieu de mes ancêtres, « laisser parmi vous le souvenir que j'étais tou- « jours le premier dans les combats, le dernier « dans la retraite; que pour l'amour de vous, « pour l'amour du pays, j'ai résigné la couronne « entre les mains de ceux qui me l'avaient con- « fiée. L'amour du peuple me plaça sur le trône, « l'amour de la république m'en fait descendre. « Plusieurs rois, mes prédécesseurs, ont résigné « le pouvoir royal en faveur de leurs fils ou de « leurs frères, moi je le restitue à la chère patrie « dont j'étais et le père et le fils. Aujourd'hui,

(1) Niemcewicz, t. I, p. 460.

« que de monarque je suis particulier, de maître « sujet ; de roi concitoyen, je cède de bon cœur « cette place au plus jeune, au plus heureux, à « celui, enfin, que Dieu et les libres suffrages de « la nation auront désigné pour mon succes- « seur, et ne cesserai, dans ma retraite, d'implorer « le ciel pour qu'il vous fasse choisir un roi con- « forme à vos besoins. Je vous rends graces, à « tous tant que vous êtes, de vos conseils, de vos « services, de l'intérêt que vous m'avez porté. Si, « malgré mes vœux ardents, mon administration « a déplu à quelqu'un d'entre vous, qu'il s'en « prenne à la fragilité humaine, qu'il s'en prenne « aux destins. Pardonnez-moi, comme je vous « pardonne. Je vous fais mes adieux et vous « embrasse comme père. Je garderai votre doux « souvenir jusqu'au tombeau. Quel que soit l'é- « loignement qui nous sépare, mon cœur sera « toujours avec vous et avec la chère patrie. La « vive douleur et ma faible mémoire ne me per- « mettent pas de continuer, souffrez que le papier « que je vous donne à lire soit le dernier gage de « l'amour et de l'intérêt que je vous porte. »

André Olszowski, évêque de Culm, sous-chancelier de la couronne, ému jusqu'aux larmes, eut peine à finir la lecture de ce discours. La réponse que firent les états arracha des pleurs à

toute l'assemblée. Ensuite le sénat et les nonces furent admis à l'honneur de baiser la main du roi. Il n'y eut jamais de scène plus attendrissante que celle où le monarque se sépara de la nation. En effet, si son règne fut, sous différents rapports, malheureux, ce fut la faute des circonstances sous lesquelles la plus grande prudence et la vertu la plus pure devaient presque toujours succomber (1). Le roi se retira en France, où Louis XIV lui donna le revenu de l'abbaye de Saint-Germain à Paris, et de celle de Saint-Martin en Nivernois. Il mourut dans cette retraite, après avoir reçu la nouvelle de la prise de Kamieniec de Podolie par les Turcs. Son corps fut transporté en Pologne, et déposé dans la tombe qu'il s'était fait faire à Krakovie; le cœur fut déposé dans la chapelle de Saint-Germain, dans un mausolée magnifique. Pénétré de reconnaissance, André Trzebscki, évêque de Krakovie, lui érigea un magnifique tombeau dans l'église de Krakovie.

Sous ce roi, les ariens furent expulsés de la Pologne, pour avoir entretenu des intelligences avec les Suédois. Les états remirent en vigueur, pendant la tenue de la diète de 1658, le statut contre les hérétiques établi par Wladislas-Jagellon.

(1) Lelewel, p. 324.

L'expulsion des ariens valut à Jean-Kasimir et à ses successeurs le titre de roi orthodoxe. Il est fâcheux que le peu de patriotisme des hommes de cette secte ait poussé les états à une mesure si sévère. Les ariens cultivaient avec succès les lettres à Rakow, où se trouvaient leurs écoles et leurs réunions; ils publiaient même des ouvrages excellents, imprimés avec un grand luxe typographique.

Le règne de Kasimir, sous lequel les muses ne purent se faire entendre au milieu du bruit continuel des armes, est l'époque la plus marquée de la décadence de la Pologne. Le mépris des lois sacrées, l'indiscipline des troupes, la dépravation des mœurs, minèrent sourdement cette patrie, que ses successeurs, instruits par tant de malheurs, ne cherchèrent pas à préserver d'une entière destruction (1).

## INTERRÈGNE.

Après l'abdication de Jean-Kasimir, Nicolas Prazmowski, primat du royaume, assembla la diète de convocation. Celle d'élection fut ouverte par Félix Potocki, maréchal de la couronne. A cette diète il fut statué que le roi de Pologne ne pourrait plus abdiquer ni nommer son succes-

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 473.

seur, et qu'un individu ne pourrait dorénavant cumuler deux ministères; le décret porté contre Lubomirski fut cassé (1).

Quoique à cette époque les rois de Pologne n'eussent plus qu'une ombre d'autorité, et que leur trône fût environné d'écueils, néanmoins plusieurs princes étrangers concoururent à l'honneur de gouverner les Polonais. Les voix flottaient entre le prince de Condé, père du duc d'Enghien, Philippe-Guillaume, prince de Neubourg, et Charles, duc de Lorraine.

Le prince de Condé, appuyé par Prazmowski, primat du royaume (2), échoua tout-à-fait. La crainte de la suprématie de Louis XIV, son esprit porté au despotisme, l'absurde fierté avec laquelle le primat et les seigneurs de marque soutenaient la faction française, et la maladresse qu'avait eue Sobieski de quitter l'Ukraine, confiée à sa garde, pour venir grossir le parti du grand Condé, furent autant de motifs pour la noblesse d'éliminer ce prince du rang des candidats au trône; mais ce qui y contribua encore davantage, ce fut André Olszowski, évêque de Culm, qui, dans un opuscule sur les candidats, écrit avec beaucoup d'élégance et d'intérêt, pro-

(1) Lelewel, p. 327.

(2) Bandtkie, t. II, p. 382.

posa un roi compatriote, et notamment le prince Michel Wisniowiecki (1). La maison d'Autriche, qui craignait de voir sur le trône de Pologne un prince issu du sang des rois de France, acheva d'indisposer les esprits contre le parti du primat.

Les suffrages se trouvèrent partagés entre le prince de Neubourg et le prince de Lorraine.

La Pologne allait devenir la proie d'orages sanglants, lorsque Stanislas Krzycki, chambellan de Kalisz, inspiré par l'instinct, proclama pour roi Michel Wisniowiecki, palatin de Russie. Cette voix, plus prompte que l'éclair, retentit dans tous les palatinats. Michel fut, presque à l'unanimité, déclaré roi au bruit des salves d'artillerie, et par toute la noblesse. L'allégresse fut au comble; elle fut sans doute l'effet du triomphe que la petite noblesse voulut remporter sur la grande, triomphe qui flattait l'égalité et affligeait les esprits qui creusent dans l'avenir.

Au milieu de cette joie bruyante, le jeune Wisniowiecki, qui s'était réuni au palatinat de Sandomir comme électeur et non comme candidat, ayant appris la nouvelle de son élection, se défendit de cet honneur les larmes aux yeux. Ses supplications étant infructueuses, il se sauva du

(1) Bandtkie, t. II, p. 382.

champ d'élection monté sur un cheval. Les nonces de Mazovie se mirent à sa poursuite, et, l'ayant atteint, ils le forcèrent à remplir leurs vœux. Ni les grands du parti contraire, ni Wisniowiecki lui-même, ne purent résister à cet entraînement. Le primat nomma Michel roi de Pologne, et ce prince signa et jura les *pacta-conventa*, rédigés à l'instar de ceux de Wladislas IV. Après quoi, au milieu d'acclamations prolongées, le nouveau roi fut conduit au château, entouré de flots de citoyens (1).

Le roi Michel était fils de Jérémie Wisniowiecki, palatin de Russie, qui s'était tant distingué sous le règne de Kasimir et de Grizelde Zamoyska, fille de Thomas et petite-fille du grand Zamoyski. Les hauts faits du père, l'intérêt qu'il avait inspiré par sa fortune sacrifiée tout entière dans les guerres des Kosaks, l'extrême modestie de Michel, qui formait un contraste frappant avec l'orgueil démesuré de tant d'autres, lui gagnèrent tous les cœurs. Son père le laissa si pauvre que, pour toute fortune, il n'avait que six mille florins de rente, que lui avait légués la reine Louise. Aussi cette pauvreté fut-elle la principale cause de la malveillance et de la haine

(1) Niemcewicz, p. 516.

des grands, qui contribuèrent à rendre son règne si funeste (1).

A minuit, délivré de la pompe qui l'environnait, Michel partit *incognito* rendre visite à sa mère, qui demeurait rue des Sénateurs, dans le palais en bois du primat Prazmowski. Il y entra par la porte de derrière. Instruite de son arrivée, la mère alla au-devant du fils et le rencontra à moitié du chemin. Le fils tombe à ses pieds et lui demande sa bénédiction. La mère le reçut en disant : « Mon cher enfant, hier je te saluai « comme fils, aujourd'hui je te salue comme roi. « Je remercie la miraculeuse Providence de t'a- « voir élevé, parmi tous, au-dessus de tous. Puis- « qu'il a plu à Dieu de te placer au trône, rap- « pelle-toi toujours que tu es un homme et fra- « gile. » Baignée de larmes, elle embrassa son fils et pleura d'attendrissement. Après une heure de conversation, le roi repartit pour le château (2).

Le lendemain, Michel célébra la Fête-Dieu. Le château avait été dévasté et pillé par les Suédois et dégarni de ses meubles. Chacun à l'envi combla le roi de présents. L'archevêque lui envoya une tapisserie cramoisie avec un dais richement brodé ; le maître des requêtes de la couronne, un

(1) Niemcewicz, p. 517.
(2) Ibidem.

attelage de chevaux et un carrosse; le prince Radziwill, écuyer de la couronne, une épée montée de jaspe et d'émeraudes; le prince vice-chancelier, cent soixante fantassins hongrois et un attelage de chevaux; les négociants se cotisèrent chacun pour mille florins, de manière que ce jour-là le roi eut presque un million d'écus en espèces et en joyaux. On n'en demeura pas là. La cuisine du nouveau roi se trouvant dégarnie, on la pourvut de toutes sortes de comestibles. En attendant, le roi alla dîner chez le maître-d'hôtel de la couronne et souper chez l'archevêque. Là, Sobieski refusa d'abord de marcher devant le nouveau roi, le bâton de maréchal levé; mais enfin il fit son devoir.

J'ai cru devoir rapporter ces détails, tirés du manuscrit d'un témoin oculaire, parce qu'ils peignent le temps, l'esprit et les mœurs de cette époque, et feront mieux ressortir la situation déplorable où se trouva ce roi pendant tout son règne.

## MICHEL.

L'administration de Michel commença sous l'influence des orages et des troubles excités par la jalousie des grands, surtout par le primat Prazmowski et par Sobieski, maréchal de la

couronne. Ces deux citoyens lui firent une guerre ouverte. On devait en effet s'y attendre, car un roi qui avait été obligé de recourir à ses sujets pour avoir de quoi subvenir aux dépenses de première nécessité, ne pouvait jouir de beaucoup de considération parmi cette fière noblesse, qui confondait le pouvoir, l'autorité et les talents, avec la splendeur et l'opulence (1).

Aussi la diète de couronnement fut-elle rompue par Jean-Alexandre Olizar, vice-juge de Kiiovie, sur le prétexte que le roi ne disposait pas des starosties dans l'esprit des *pacta-conventa*, et au fond parce que la starostie de Krosice fut donnée, à son préjudice, à Jean Tarlo, palatin de Sandomir. La seconde diète convoquée l'année d'après n'eut pas plus de succès (2). Zabokrzycki, nonce de Podolie, la frappa de nullité, parce que, après la réunion de la chambre des nonces avec celle des sénateurs, on ne permit pas aux nonces de revenir dans leur chambre. Toutefois, dans cette assemblée, le traité conclu avec la Moskovie en 1667 fut ratifié (3).

A mesure que l'autorité du roi s'évanouissait, le désordre et la licence de la noblesse allaient

(1) Niemcewicz, p. 519.
(2) Lelewel, p. 327.
(3) Ibidem.

croissant, au point que les nonces ne gardèrent plus de mesure. Emportés par la vengeance, ils se provoquaient chaque jour en duel. A la diétine de Sieradz, on poussa la licence plus loin ; on maltraita tellement Grzymultowski, castellan de Posen, qu'il faillit mourir de ses blessures. On fut près d'en venir à une guerre ouverte à Grandentz (1). A tant de désordres se joignit encore la pénurie d'argent, le trésor se trouva entièrement épuisé; l'altération de la monnaie et les guerres qui avaient désolé la Pologne sous le règne précédent en furent la cause. Bien plus, la reine, lassée de troubles sans cesse renaissants, ne voulut plus vivre avec un roi qui n'avait qu'une ombre d'autorité. Michel eut beau concilier les grands brouillés ensemble, il eut beau s'appliquer à reconquérir leur estime et leur bienveillance; tout en gagnant les uns il rebutait les autres, et aigrissait leur rancune et leur animosité; on en vint enfin à cette extrémité, que le primat de Prazmowski résolut de détrôner le roi. L'empereur d'Allemagne, et la reine Eléonore, sa fille, donnèrent les mains à ce projet, à condition cependant que son bien-aimé, prince de Lorraine, prendrait possession du trône avant l'acte de mariage et l'épouserait

(1) Bandtkie, t. II, p. 388.

après le divorce. Le maréchal Sobieski, qui était aussi du complot, conseilla de donner au prince de Longueville la main de la reine et le sceptre de la Pologne, afin de mettre d'accord tous les partis. Peut-être en serait-on venu là, si ce prince n'eût pas péri au passage du Rhin, lors de la guerre de Louis XIV avec la Hollande (1).

Tandis que déchirée de troubles, la Pologne était dénuée de conseil et de défense, la guerre se déclara entre elle et la Russie. Doroszenko, chef des Kosaks, qui avait la prétention de s'ériger en souverain des deux Ukraines polonaise et russe, alluma le brandon. Après la conclusion du traité d'Andruszow, les Kosaks se divisèrent en différents partis; ceux établis derrière le Borysthène se réunirent à ceux du Don, prirent les armes contre la Moskovie et voulurent se soumettre de nouveau à la Pologne, ou pour mieux dire, vivre indépendants à l'ombre d'une nation écrasée sous le poids de ses propres divisions. Déjà Doroszenko, après avoir tué en trahison Brzuchowski, hetman des Kosaks moskovites, avait mis toute cette province sous sa dépendance, lorsqu'il fut défait par Mnochogrzeszny, nouvel hetman des Kosaks moskovites. Dans

(1) Niemcewicz.

cette extrémité, Doroszenko manifesta l'intention où il était de se mettre décidément sous la protection de la Pologne; mais les évêques lui ayant dicté des conditions auxquelles il ne pouvait consentir, c'est-à-dire d'accéder à l'église catholique, il offrit son hommage à la Porte-Ottomane (1). Le sultan qui régnait alors était Mahomet IV, appelé victorieux pour ses triomphes sur les Impériaux, les Hongrois, les Transylvaniens et les Vénitiens. Il venait de terminer une guerre sanglante contre Venise. Son grand-visir Cuprogli, grand capitaine et habile politique, qui n'ignorait pas nos troubles et notre force, n'eut pas beaucoup de peine à le décider à la guerre contre la Pologne. Les Turcs franchirent enfin le Dniester. Chacun des partis qui déchiraient la Pologne envisageait dans cette guerre les moyens de s'écraser l'un l'autre (2). On ne fit aucun effort pour arrêter l'ennemi. N'ayant trouvé ni résistance ni préparatifs, les Turcs commencèrent à concevoir des craintes de quelque traahison. Mais il n'y avait au fond d'autre trahison que celle des dissentions intérieures. La noblesse tenait pour le roi, ses grands tenaient pour le primat; les deux partis, indifférents au danger imminent, indifférents aux

(1) Bandtkie, t. II, p. 391.
(2) Ibidem, p. 392.

moyens de le conjurer, cherchaient à profiter de cette guerre, pour élever sur les ruines fumantes de la patrie l'édifice de leur grandeur. On rompait diète sur diète, tandis que les Turcs s'emparaient, sans coup férir, d'une ville après l'autre. Déjà Kamieniec et la Podolie étaient en leur pouvoir; déjà ils assiégeaient Léopol, tandis que le roi épuisait les moyens conciliatoires, sans pouvoir faire rien de décisif. Le plus grand génie aurait été incapable d'arrêter le torrent des passions qui régnaient alors. Pour éviter les derniers malheurs, des commissaires furent envoyés pour traiter avec le vainqueur. On conclut un traité ignominieux à Buchaz, par suite duquel l'Ukraine et Kamieniec furent cédés au Turcs; les Kosaks passèrent sous leur domination, et la république s'obligea à payer annuellement à la Turquie un tribut de 20,000 ducats (1).

Pendant cet intervalle, la noblesse, indignée des procédés des grands, fit une confédération à Golomb, pour soutenir l'autorité du roi contre le primat, sous les auspices de Czarniecki, greffier de la couronne. Le primat et ses deux frères déclarés ennemis de la patrie, destitués de leur charge, virent leurs biens confisqués, et les

(1) Lelewel, p. 328.

nonces, qui avaient eu l'audace d'arrêter l'activité des diètes, jugés coupables de haute trahison. La confédération, qui compta d'abord 180,000 gentilshommes, se réduisit bientôt à quelques centaines, le reste s'étant dispersé à la vue des nuées de Tatars qui infestaient la Pologne jusqu'à Léopol. Dans cet état de choses, Jean Sobieski, qui était aussi du parti du primat, prit le commandement de l'armée, et, quelque petite qu'elle fût, il dispersa les Tatars, en tua 15,000 à Kaluza, et délivra 20,000 captifs (1).

Sur ces entrefaites, le primat, après s'être concerté avec Sobieski, fit aussi une confédération à Lowicz pour aviser aux moyens d'assurer leur sécurité. La guerre civile était près d'éclater, lorsque Tszebicki, évêque de Krakovie, universellement révéré pour ses vertus et son patriotisme, réconcilia le primat et le roi à Uiazdow. Bientôt après, le primat y termina sa turbulente et criminelle vie (2). Le congrès de Varsovie, convoqué par la confédération de Golomb, se changea en diète de pacification. Là, Sobieski, oubliant ses griefs en faveur de la patrie, fit tant que l'infâme traité avec les Turcs fut rompu. Pour soutenir la guerre, on engagea

(1) Bandtkie, t. II, p. 394.

(2) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 522.

les joyaux de la couronne. Le 11 novembre, Sobieski traversa le Dniester, et trouva à Chocim 80,000 Turcs et Tatars prêts au combat. Cette armée formidable ne l'épouvanta pas; il eut d'autres craintes qui l'inquiétèrent plus que l'ennemi même. La disette de subsistances et la haine que lui portait Paç, grand-général de Lithuanie, le mirent dans des transes affreuses. Mais, à la gloire de la nation, les deux chefs, pénétrés de l'importance de leur mission, sacrifièrent généreusement leurs griefs personnels au salut de la patrie et se tendirent les mains avant d'engager le combat. Libre de toute crainte, Sobieski, comme un torrent débordé, fond sur l'ennemi, l'attaque sur tous les points, et payant partout de sa personne, le bat et le disperse. Deux heures après le commencement du combat, l'armée polonaise rendait, au milieu du camp des Turcs, des actions de graces au Dieu des armées pour la victoire qu'il venait de leur accorder. Ainsi furent récompensés les sentiments patriotiques des braves Polonais, qui prouvèrent ce jour-là ce que peuvent sur les cœurs des citoyens l'amour de la patrie, et l'exemple des chefs sur l'esprit des soldats. Grande et belle leçon, trop rarement imitée!

Mais Chocim était encore entre les mains

de l'ennemi ! Sobieski l'emporta d'assaut. Tant de succès firent retomber au pouvoir des Polonais une partie de la Moldavie, 10,000 Turcs, et délivrèrent la république du traité flétrissant de Boudziacz. Sobieski aurait sans doute tiré des avantages plus considérables de cette éclatante victoire, si ses regards ne se fussent tournés vers des objets qui absorbèrent l'attention de toute l'Europe.

Destiné à toutes sortes de malheurs, le roi Michel n'eut pas le plaisir de partager avec la nation l'allégresse que causait cette victoire. Il se mit en route pour assister en personne à cette expédition, lorsque, affecté d'une maladie mortelle, il termina sa malheureuse vie, la veille de la victoire de Chocim.

Malheureux plutôt qu'incapable de gouverner, ce roi possédait des connaissances étendues. Il savait plusieurs langues : le polonais, le russe, le tatar, le turc, le latin, l'allemand, l'italien et le français. Il ne manquait pas de cœur, mais il ne possédait pas ces qualités transcendantes, cette énergie de caractère que demandaient des temps orageux. Il fallait plus que des vertus ordinaires pour triompher de la haine, de l'orgueil et des vices d'une nation tombée en dissolution, nation que le génie de Henri IV ou celui d'E-

tienne Batory auraient été seuls capables de sauver. D'ailleurs pauvre et sans trésor, il lui aurait été bien difficile d'en imposer à une aristocratie excitée par les cours étrangères. L'amour que lui portait l'ordre équestre, et l'intérêt qu'il prit à sa situation, déposent en faveur de ses bonnes qualités. Ainsi les reproches d'incapacité, d'ignorance et de lâcheté que lui prodiguent, à la légère, des écrivains étrangers, tombent d'eux-mêmes.

Quiconque réfléchira, dit l'illustre Niemcewicz, à l'étendue des malheurs qui désolaient la Pologne sous ce roi, sera porté à le plaindre plutôt qu'à le condamner. Il se défendit du trône les larmes aux yeux; la noblesse le força à régner, mais les grands ne se laissèrent jamais gouverner.

## INTERRÈGNE.

Après la mort du roi, Michel Florien, prince Czartoryski, primat du royaume, assembla la diète de convocation le 4 janvier, et dans cette assemblée dirigée par François Bielinski, porte-glaive de la couronne, on pourvut à la tranquillité intérieure et extérieure du pays, et l'on désigna le 20 avril pour le jour de la diète d'élection (1). Jamais la Pologne ne vit plus d'aspirants

(1) Lelewel, p. 330.

à l'honneur de la gouverner que pendant cet interrègne. Don Jean d'Autriche, fils naturel de Philippe IV, roi d'Espagne; Alexis Mikhaïlovitch, tzar de Moskovie, et son fils Fœdor; Michel, duc de Transylvanie; Charles V, duc de Lorraine, ancien candidat; Jean-Guillaume, fils aîné du duc de Neubourg; François II, duc de Modène; Maximilien, duc de Bavière; Jacques, prince d'York, depuis roi d'Angleterre; Louis, duc de Vendôme; Thomas, duc de Savoie; Louis, prince de Soissons; Guillaume, prince de Nassau et d'Orange, depuis stathouder de Hollande et roi d'Angleterre; Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, pour son fils Emile; Georges, prince royal de Danemark; tous renchérissant l'un sur l'autre dans les promesses qu'ils faisaient pour obtenir la préférence. Mais les vœux des états se partagèrent entre le duc de Lorraine et le duc de Neubourg (1). Cependant Jean Sobieski, grand-maréchal et grand-général de la couronne, qui était l'idole des troupes et l'ame des délibérations, surtout depuis l'éclatante victoire de Chocim, proposa le prince de Condé, dans le dessein de diviser les factions, et de s'asseoir sur le trône plutôt que de favoriser un prince exclu à l'élection précédente. Quant à la reine veuve

(1) Bandtkie, t. II, p. 400.

Eléonore, elle se prononça décidémment en faveur de Charles V, duc de Lorraine, et dans la vue de le soutenir, elle engagea son argenterie et ses joyaux pour lui procurer les suffrages; elle promit même 200,000 ducats à Jean Sobieski pour l'aider à monter sur le trône. Proposition inutile, car Sobieski songeait à sa propre élévation. La Lithuanie, excitée par la maison des Paç, appuya le parti de la reine; le primat Czartoryski, celui du duc de Neubourg, et si la reine se fût prêtée à lui accorder sa main, il aurait, à coup sûr, obtenu le sceptre. La mort subite du primat déconcerta toutes les mesures du duc de Neubourg, et Forbin, ambassadeur de France, évêque de Marseille, et depuis de Beauvais, en favorisant les vues de Sobieski pour déranger les projets du prince de Lorraine, contribua à faire tomber la faction de la reine. Il déclara sans détour que les Polonais ne manquaient pas de Piasts capables de les gouverner, mais il ne le dit que dans l'espérance que Sobieski, s'il venait à manquer le trône, le ferait avoir au prince de Condé ou à tout autre Francais. Cependant, au milieu des débats pour et contre, Iablonowski, palatin de Russie, ami et compagnon d'armes de Sobieski, fit entendre une protestation, et dit hautement que personne n'était

plus digne du trône que Sobieski, vainqueur des Turcs et libérateur de la nation, en ajoutant : « que le prince de Condé, quels que fussent ses « talents, n'était pas au fait des mœurs polonaises, « et ignorait l'art de combattre les Turcs ; que « son âge et ses infirmités devaient lui faire « souhaiter le repos plutôt que les peines insépa- « rables de la couronne; que la république ne « devait pas avoir égard à la reine Eléonore, plus « jalouse de ses inclinations que du bonheur « public, ayant refusé un époux qu'on lui avait « proposé. » Cinq palatinats s'écrièrent après ce discours : *Vive Jean Sobieski! ou nous périrons, ou il sera notre roi!* Le palatinat de Russie prit chaudement le parti de son compatriote, de manière qu'avant le déclin du jour l'accord universel régna dans les palatinats de la couronne. La Lithuanie seule s'opposa à la proclamation du roi, et les Paç déposèrent leur protestation au greffe (1). Au défaut du primat et de l'évêque de Kuïavie, qui seuls sont en possession de nommer et de couronner le roi, André Trzebicki, évêque de Krakovie, nomma le roi avec l'assentiment de tous (2). Sobieski jura les *pacta-conventa* suivants : « Le roi ne nommera personne

(1) Bandtkie, t. II, p. 402.
(2) Lelewel, p. 330.

« au trône de son vivant; ne conférera aucune « charge aux étrangers, ni à la nouvelle no- « blesse jusqu'à la troisième génération; ne cu- « mulera pas deux fonctions sur un individu; « jugera les procès diétaux à tour de rôle; dispo- « sera des domaines en faveur de la noblesse seu- « lement; prendra des mesures pour retirer la « starostie de Drohiczyn engagée à l'électeur de « Brandebourg; demeurera en Lithuanie de trois « années l'une; bâtira deux forteresses et établi- « ra une école militaire; paiera annuellement à « la reine Eléonore 200,000 florins des domai- « nes de la couronne; fera cession au trésor de « 150,000 florins, hypothéqués sur la starostie « de Gniewkou. » On le déchargea de la promesse qu'il avait faite avant l'élection de payer la solde d'une demi-année aux troupes, comme d'une chose au-dessus des moyens d'un particulier.

Pour signaler son avénement par un coup d'éclat, Jean Sobieski différa son couronnement jusqu'à ce qu'il eût rassuré le pays contre la puissance des Turcs. La république, pour le payer de retour, dérogea, pour cette fois seulement, à ses institutions, et lui permit de dater son règne du jour de la diète d'élection (1).

(1) Lelewel, p. 330.

JEAN III.

Après avoir pourvu à la tranquillité intérieure, Sobieski n'eut rien de plus pressé que de reprendre des mains des Turcs une portion du territoire, dont les troubles de l'élection les avaient rendus les maîtres. Heureusement, Caprogli étant mort, l'empire ottoman tomba en décadence. Mahomet IV fut obligé de reprendre le commandement de ses armées, il reconquit Chocim et marcha sur Léopol. Mais déférant aux avis du khan des Tatars, il changea de résolution et se rendit en Ukraine pour y dompter les Kosaks qui s'étaient révoltés, appuyés des secours de la Moskovie, et désireux de se soumettre à cette puissance. Mahomet IV expulsa les Moskovites de l'Ukraine, prit plusieurs villes des Kosaks, et après avoir perdu beaucoup de monde, il revint à Constantinople, comme s'il n'avait rien à craindre du côté de la Pologne (1). Jean III, profitant de cette faute, ou plutôt de cette nonchalance, reconquit coup sur coup, Bar, Braclaw, Raszkow et d'autres places, nomma Sierka chef des Kosaks à la place de Chanenki, créature du roi. Michel Doroszenko n'eut plus que Czechryn. Le roi hiverna à Braclaw, et

(1) Bandtkie, t. II, p. 404.

les avant-gardes polonaises poussèrent jusqu'au Dniester. Mais ces succès ne furent pas de longue durée. L'hiver étant extrêmement rigoureux et l'armée souffrant de la disette, le grand-général de Lithuanie Paç, blessé sans doute des succès d'un roi jadis son égal, retira ses troupes du champ de bataille et retourna en Lithuanie, contre la parole qu'il avait donnée à Sobieski de le suivre partout. Ce procédé si brusque paralysa les armes de Sobieski, qui, ardent pour atteindre son but, et prompt à saisir tous les moyens d'y arriver, n'aurait pas manqué de soumettre l'Ukraine, qui coûtait tant de sang à la Pologne depuis une trentaine d'années. Le roi étouffa son ressentiment, de peur d'empirer sa situation. L'année d'après vit donc éclore une série de malheurs. Le roi fut obligé de battre en retraite au cœur de l'hiver jusqu'à Léopol, ne pouvant se commettre avec les troupes nombreuses envoyées de Turquie. De cette manière, Mahomet IV regagna tout ce qu'il avait perdu depuis l'ouverture de la campagne. Buczacz, Zbaraz, Zawolocz tombèrent au pouvoir d'Ibrahim. Iablonowski repoussa les Tatars à Zloczow et Tremblowa, et leur opposa une résistance digne des temps héroïques des Grecs ou des Romains. Samuel Chrzanowski défendait cette ville. Sommé par Ibrahim de se ren-

dre, il lui répondit avec hauteur: « Tu te « trompes, si tu crois trouver de l'or; il n'y a que « du fer et des soldats en petit nombre. Mais no- « tre courage est grand. Nous avons juré de « mourir plutôt que de nous rendre. Nous « mourrons fidèles à notre parole. Nos canons don- « neront encore une meilleure réponse (1). » On repoussa les attaques avec la plus grande vigueur. Mais une brèche ayant été faite dans ses remparts, et la garnison sensiblement affaiblie, Chrzanowski assembla le conseil pour délibérer sur le parti à prendre; désespérant de résister, quelqu'un proposa de rendre la ville. Là-dessus, la femme de Chrzanowski se présente, tenant deux poignards en main, et d'une voix de Spartiate elle leur dit: « Il n'est pas certain que l'ennemi « nous prenne; mais il l'est que je vous brûle- « rai dans cette salle même, si vous persistez « dans votre lâche dessein. Des soldats sont aux « portes la mèche allumée pour exécuter mes « ordres. » Elle se tourna ensuite vers son mari, et lui dit: « En voilà un pour toi, si tu te rends; « l'autre est pour moi (2). » Cette résolution de Chrzanowska donna une nouvelle vigueur aux

(1) Bandtkie, t. II, p. 404, et Niemcewicz, p. 531.
(2) Bandtkie, t. II, p. 405, et Niemcewicz, p. 531.

troupes. On résista. Jean III, par son extrême douceur, sut regagner l'amitié de Paç. Fortifié de son armée, il accourut à la défense de la forteresse, l'affranchit, reprit Podhayce, battit complétement les Tatars à Léopol; Iablonowski les repoussa de Soczawa. Les Turcs se replièrent derrière le Dniester. Ayant reçu de nouveaux renforts, Sobieski les poursuivit jusqu'à Kamieniec et livra Soczawa aux flammes. Ces exploits le mirent à même de revenir dans le pays pour célébrer son couronnement. Cette cérémonie se fit avec la pompe accoutumée. Après avoir rendu les derniers hommages à Kasimir mort depuis quelques temps en France et à Michel, on passa à l'inauguration du nouveau souverain qui venait de conquérir la bienveillance de la nation par les éclatantes victoires qui avaient signalé le début de son règne. Sobieski fut couronné avec son épouse, à Krakovie, par l'archevêque André Olszowski. La diète de couronnement eut ensuite lieu. Là, on destina pour l'apanage du roi et de la reine quatre starosties, mais on ne permit pas que le roi retînt pour lui le grand-bâton de général. Il s'en démit donc en faveur du prince Démétrius Wisniowiecki frère du feu roi. Depuis cette époque, le prince Demétrius, qui avait eu des démêlés avec Sobieski grand-général,

devint un des plus intimes amis du roi et le servit avec une fidélité à toute épreuve. Iablonowski reçut le petit-bâton. Il fut encore arrêté à cette diète que l'armée de la couronne serait augmentée de 90,000 hommes et celle de la Lithuanie de 18,000. Mais ce décret n'eut pas de suite, et la Pologne resta sans défense comme par le passé.

Pendant que les Polonais s'occupaient de la cérémonie du couronnement et qu'ils délibéraient inutilement sur les moyens de défense du pays, la Turquie se fortifia et marcha contre eux avec une armée formidable, aux ordres du séraskier Ibrahim, qui commandait 80,000 Turcs et 130,000 Tatars. Le roi ne put lui opposer qu'une armée de 10,000 hommes, levée en hâte. Retranché à Zurawno, Sobieski déploya tous les talents qui caractérisent un grand capitaine, se défendant avec une valeur extraordinaire contre des masses de Turcs et de Tatars. Mais que pouvaient ses talents et son habileté contre une si énorme supériorité de forces? Encore avait-il à surmonter la disette de subsistances et de munitions. Réduit au désespoir, le roi résolut de sortir du camp, de livrer une bataille incertaine et de périr avec honneur, lorsque un événement inopiné changea la face des affaires et le tira d'un pas si funeste et pour lui et pour la Pologne.

Martin Kamcki, général d'artillerie, en visitant les souterrains du château, y trouva un mortier (1). Les bombes, dont on ne s'était pas encore servi pendant ce siége, ayant commencé à jouer, firent croire à l'ennemi que les Polonais avaient reçu des secours. La consternation que cette ruse répandit parmi les Turcs, ou plutôt les mésintelligences qui s'étaient mises parmi eux, les chances d'une guerre désavantageuse au milieu de l'inclémence de la saison, réduisirent le séraskier à demander la paix. Dans ce moment de crise, le roi conserva un sang-froid et une présence d'esprit particulière aux vrais héros. Excédé de fatigue et d'insomnie, Sobieski dormit, la veille de la paix, aussi profondément que s'il n'avait rien à craindre, et en entamant la négociation, il parut aussi grand qu'il l'était dans les hasards de la guerre. Voici en substance la convention que Sobieski conclut alors : « Les deux tiers de l'U-
« kraine appartiendront à la Pologne, et le troi-
« sième à la Turquie; la question sur la Podolie
« sera décidée à Constantinople; les prisonniers et
« les otages seront rendus; le commerce entre les
« deux pays sera libre et les tailles payées comme
« par le passé; les secours en hommes seront
« donnés sur toutes les réquisitions des Polonais;

(1) Bandtkie, t. II, p. 408.

« les temples qui avaient été ôtés aux catholi-
« ques de la Palestine leur seront restitués; une « grande ambassade sera envoyée à Constantino-
« ple pour y ratifier la paix. » Les Turcs repassèrent le Dniester, après avoir rendu à la Pologne 15,000 prisonniers faits à différentes époques, et 3,000 chariots chargés de butin (1). Le roi reçut de Louis XIV l'ordre du St-Esprit, et de Charles II, roi d'Angleterre, des compliments de congratulation.

Quoique ce traité fût au-dessous de la dignité du roi et de la nation, cependant, considérant les obstacles qu'éprouvaient les recrues et l'assiette des impôts, en calculant dans quelle situation critique se trouvait le roi à Zurawno, il doit être regardé comme un coup du ciel dans le danger imminent qui menaçait la Pologne. Si Gninski, palatin de Culm, envoyé à Constantinople, eût su concilier l'adresse avec la hardiesse, il aurait restitué à la Pologne Kamieniec et la Podolie; mais au lieu de cela, trop minutieux sur le cérémonial, il mit trop de précipitation à signer la convention de Zurawno, et la diète de Varsovie trouva plus convenable de la ratifier que d'établir de nouveaux impôts pour soutenir la guerre (2). Ainsi fut terminée la sanglante guerre

(1) Bandtkie, t. II, p. 410.
(2) Niemcewicz, p. 533.

de Turquie, complément de celle des Kosaks.

Les pertes furent grandes, mais on pouvait encore nourrir l'espoir qu'un roi tel que Sobieski rendrait à la Pologne son ancienne splendeur, rétablirait l'ordre dans le pays avec autant de sagesse et de bonheur qu'il combattait à forces inégales des ennemis nombreux, et surmontait des obstacles renaissants. Mais la fortune ennemie de la Pologne en ordonna autrement; elle voulut que la grandeur même de Jean III servît d'instrument pour écraser et la patrie et la nation; qu'au milieu des triomphes et des victoires, il se laissât vaincre par une anarchie toujours croissante; qu'il devînt le jouet des intrigues et de son épouse, et de ses courtisans, et des étrangers; que, marchant de faute en faute, il rappelât le règne de Sigismond III, et altérât sa gloire militaire par les mêmes fautes politiques qui avaient perdu successivement Jean-Kasimir et Michel (1).

Ebranlée et affaiblie par tant de guerres, la Pologne dut alors observer scrupuleusement la paix avec les puissances limitrophes. On prolongea donc jusqu'à 13 ans le traité d'Andruszow avec la Russie, et le tzar Fœdor Alexievitch restitua Wieliz, Newel et Siebiez, villes dont il

(1) Bandtkie, p. 411.

s'était emparé, et paya deux millions de florins. Et pour s'assurer encore du côté des autres voisins, on convoqua une diète à Grodno, où l'on prit à cet égard les mesures nécessaires. L'on y discuta également sur la guerre de Turquie; on conseilla de se tenir prêt au midi et d'aviser aux moyens de reprendre Kamieniec, en s'en rapportant aux lumières d'un roi capable par ses talents de consolider la sûreté et le bonheur du pays. On lui fit même entrevoir qu'on était porté à fixer la couronne dans sa famille; mais on se borna aux protestations, sans rien faire de solide. On conseilla, on ne prit pas de mesures. Quoi qu'il en soit, on peut cependant voir, par les résultats de ces délibérations, de quelle considération jouissait le roi; et il est probable que, sans les indignes manœuvres de la reine, la Pologne aurait trouvé le bonheur dans la famille des Sobieski (1). Mais il n'en fut pas ainsi. De petits revers et les intrigues de son épouse ruinèrent le crédit du roi. Une petite étincelle produisit des flammes, et ensuite un incendie qui détruisit et le bonheur de Sobieski et celui de la Pologne. Mais avant de conduire le lecteur à cette terrible catastrophe, écoutons le récit des événements qui l'avaient préparée.

(1) Bandtkie, t. II, p. 414.

Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, fit épouser à son fils Louise-Caroline, princesse Radziwill, fille et héritière de Boguslas, dernier rejeton de la maison de Birze. Ce procédé de l'électeur affligea beaucoup le roi, qui de longue main avait formé le dessein d'unir cette princesse à son fils Jacques, âgé de 13 ans. Ce déplaisir, quelque cuisant qu'il fût, se dissipa bientôt, lorsque l'électeur l'assura qu'il ne ferait jamais servir cette alliance à froisser les intérêts de la maison du roi. Cependant cette circonstance démasqua et éclaira les vues de Sobieski, qui depuis se montra plus occupé des intérêts de sa famille qu'il ne l'était de ceux de la république. L'année d'après, la diète fut rompue pour cette cause par Wladislas Przyiemski, qui agissait dans les intérêts de l'électeur de Brandebourg (1). Cette rupture fut le premier symptôme de la malveillance de la nation à l'égard du roi.

Mais ce qui l'aigrit encore davantage, ce fut son excessive complaisance pour son épouse, marquise d'Arquiln, fameuse autant par ses charmes que par son humeur remuante et atrabilaire. Il fut un temps où le roi, s'il eût suivi la saine politique et agi dans les vues de Louis XIV,

(1) Bandtkie, t. II, p. 415.

aurait pu réparer les pertes qu'il avait faites du côté de la Turquie, et ébranler la puissance de l'Autriche, si formidable pour la Pologne. Mais au lieu de cela, Sobieski suivit aveuglément les insinuations de la reine, et ne fit rien d'utile pour son pays (1).

Le marquis de Béthune, ambassadeur de France à Varsovie, excitait, par ordre de sa cour, Tœkelli et les Hongrois contre l'Autriche. Il réussit même à mettre dans ses intérêts le roi de Pologne, qui commençait à faire, sur ses frontières de Hongrie, de grands préparatifs de guerre. La restitution de la Podolie et de Kamieniec devait être le prix de ce service, et cette acquisition eût illustré le règne de Sobieski. Mais l'emportement de la reine et la méfiance que les Polonais avaient de leur roi renversèrent ces arrangements. Voici la cause de la haine qu'elle conçut contre Louis XIV. Fière de sa nouvelle élévation, elle avait formé le projet de visiter la France et d'y étaler toute sa magnificence royale; dans cette vue, elle demanda à Louis XIV d'honorer son père du titre de duc ou de prince, et de lui faire, à elle, l'accueil magnifique qu'il avait fait à la reine d'Angleterre. Louis XIV refusa l'une et l'autre demande, et acheva d'irriter

(1) Niemcewicz, p. 533.

cette fière reine, en lui faisant, sur l'insinuation de Louvois, l'impertinente réponse : « Qu'il savait mettre de la différence entre une reine héréditaire et une reine élective (1). » Il est fâcheux pour la France et pour la Pologne que ce grand roi, si célèbre par sa galanterie pour les dames, n'ait point flatté la vanité de Marie-Kasimire. Piquée jusqu'au vif, cette reine, qui gouvernait son époux avec un ascendant absolu, jura de tirer raison de cette impertinence. En conséquence, elle se donna tant de mouvement, que la diète força le roi à licencier les recrues faites sur les frontières. Elle ne s'en tint pas là ; elle sut l'amener à conclure une alliance étroite avec l'empereur contre la Turquie, alliance diamétralement opposée à la politique de Louis XIV (2).

Innocent XI, né de la famille Odeschalchi, fils d'un banquier, soldat à la guerre contre la Turquie dans sa jeunesse, depuis prêtre, ensuite cardinal, enfin pape, était alors assis sur le siége apostolique. Intime ami de l'empereur Léopold, à cause de ses vertus et de sa piété, il mettait tout en œuvre pour écraser les Turcs et humilier la France (3), et s'engagea à apaiser les démê-

(1) Bandtkie, t. II, p. 415.
(2) Niemcewicz, p. 534.
(3) Bandtkie, t. II, p. 421.

lés qui s'étaient élevés entre la Pologne et l'Autriche au sujet de la levée des recrues sur les frontières de Hongrie. Le légat du pape Pallavicini n'eut pas beaucoup de peine à réconcilier ces deux cours, la reine ne respirant que vengeance contre Louis XIV. Jean III conçut aussi de la rancune, voyant le peu de cas que Louis XIV faisait de son ressentiment.

Les vues que le roi avait conçues de relever la splendeur de sa maison par le secours de la cour de Vienne, la loyauté de Léopold I, les soins d'Innocent XI, les jalousies qu'inspiraient les conquêtes de Louis XIV, firent donc pencher Jean III vers l'alliance avec l'Autriche, d'autant plus facilement qu'il ne voulait ni ne pouvait plus se fier aux Turcs, sur lesquels il espérait reprendre Kamieniec. Assuré par le pape que l'Autriche ferait tout ce qu'elle pourrait pour lui et pour sa famille, conseillé par la reine, il résolut de faire épouser à son fils Jacques l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de Léopold, héritière de la couronne d'Espagne (1) par le chef de sa mère, à l'effet de rendre héréditaire la couronne de Pologne dans sa famille, par les secours de l'Autriche et de Rome. Ces vues personnelles du roi trouvèrent de l'opposition. Ce fut surtout André

(1) Bandtkie, t. II, p. 422.

Morsztyn, grand sous-trésorier, qui soutenait le parti français. Eloigné de la cour, il fut accusé à la diète de Varsovie de s'être laissé corrompre par la France, et dépouillé de toutes ses charges. Il n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier à Paris. Cependant, si l'on avait eu la bonne foi de produire toutes les lettres interceptées, il n'aurait pas été jugé si sévèrement. Jean Wielopolski combattait aussi l'entreprise du roi, en conseillant de ne s'en tenir ni à la France ni à l'Autriche, de peur de devenir le jouet des cours étrangères; car, quelque parti que suivît la Pologne, elle ne manquerait pas d'y perdre, si le bien de la patrie n'est point l'unique but du roi et de la nation (1). Mais l'agrandissement de la famille du roi étouffa la voix de Jean Wielopolski, et l'on rejeta toutes les propositions avantageuses de la France. Ce fut encore à cette diète qu'on donna à Iablonowski le bâton de grand-général, vacant par la mort de Démétrius Wisniowiecki, et qu'on ratifia l'alliance entre Léopold I et le roi Jean III, malgré les soins que le ministre de France, marquis de Vitry, s'était donnés pour détourner le roi de l'Autriche, en lui promettant, de la part de sa cour, de l'argent et une pension viagère pour sa famille, et

(1) Bandtkie, t. II, p. 423.

de faire avoir au père de la reine le titre de duc qu'elle avait sollicité en vain. Il n'en était plus temps. La reine ne voulut plus rien entendre; son caractère altier et les vues d'élévation qu'avait conçues Jean III pour sa famille avaient mis au néant toute l'influence française. Voici, en substance, le traité conclu entre Léopold et Jean III : 1° Une alliance offensive et défensive « jusqu'à une paix raisonnable avec les Turcs; « 2° l'observation des articles de cette alliance « sera jurée de part et d'autre à Rome, par les « cardinaux protecteurs Pio et Barberini, en pré- « sence du saint-père; 3° toutes les anciennes « prétentions seront amorties; 4° aucune des par- « ties ne pourra conclure une paix à part; 5° les « héritiers des deux parties sont obligés de main- « tenir cette alliance; 6° la présente alliance ne « concerne que la guerre de Turquie, et non une « autre; 7° l'empereur d'Allemagne fournira un « contingent de 70,000 hommes, et le roi de « Pologne celui de 40,000 hommes; 8° l'ennemi « sera attaqué de deux côtés, par l'empereur en « Hongrie, et par le roi en Podolie et en Ukraine; « 9° l'empereur paiera au roi 300,000 écus qu'il « se fera escompter des dîmes des domaines ecclé- « siastiques; 10° chaque allié sera tenu d'engager « à l'alliance d'autres puissances amies. » Tels en

étaient les articles ostensibles; voici les articles secrets : « 1° L'empereur renonce à ses préten-« tions aux salines de Bochnia et de Wiéliczka; « 2° il délivrera un écrit par suite duquel il ga-« rantit l'élection d'un des archiducs, comme « cela fut promis pendant la guerre de Suède en « 1656 (1). »

L'empereur d'Allemagne ne fut pas long-temps sans demander des secours de la Pologne, en vertu du traité sus-mentionné. La guerre vint à éclater entre la Turquie et l'Autriche. Les troubles en Hongrie en furent la cause. Les Hongrois, ennemis de l'Autriche, étant défaits par eux en 1679, appelèrent les Turcs à leur secours. Tœkeli prit le commandement des troupes hongroises, après avoir conclu une alliance avec les Turcs, qui s'obligèrent à prendre les Hongrois sous leur protection, et à les délivrer de la dépendance de l'Allemagne. Aussitôt le grand-visir Kara-Mustapha, à la tête de 300,000 hommes, marche à grandes journées sur Vienne et l'assiége. La consternation générale se répand sur toute l'Allemagne. Léopold avec sa famille se sauve à Lintz, et écrit de là à Jean III, pour lui demander des secours en vertu dudit traité; mais quelque pressant que fut le danger, il fut long-temps à hési-

(1) Bandtkie, t. II, p. 424.

ter s'il lui donnerait le titre de majesté, et à la république celui de sérénissime. Quoique touché du danger qui menaçait la chrétienté, le roi différait encore de marcher pour la défense de Vienne; le légat du pape Pallavicini et l'ambassadeur de l'empereur Wilczek, vinrent se jeter à ses pieds. L'ambassadeur impérial dit : Roi, sauvez Vienne; et la chrétienté, ajouta le nonce (1).

Pendant que l'empereur et son épouse Eléonore, grosse alors, écoutaient à Lintz les plaintes contre leurs conseillers et contre les jésuites qui les avaient poussés à la persécution des Hongrois; pendant que Vitry, ambassadeur de France, notifiait à Louis XIV que l'extrême embonpoint de Jean III ne lui permettrait pas de se mettre en campagne, Sobieski partit le 13 août, pour faire lever le siége de Vienne à Kara-Mustapha, qui la tenait bloquée depuis le 14 juillet 1683, avec une armée de 300,000 hommes et 250 bouches à feu.

Quels que fussent les soins du prince de Lorraine pour fortifier Vienne, et le zèle du comte Ernest Rüdiger de Staremberg pour la défendre, cependant cette capitale se trouvait aux abois. Le roi, ayant laissé son armée, arriva seul à Tulu, fortement étonné de trouver les ponts et

(1) Bandtkie, t. II, p. 426.

les routes dans un état déplorable. L'infatigable activité du prince de Lorraine et de Jean III facilitèrent le passage du Danube. Les troupes polonaises le franchirent le 7 septembre; le 8, les Bavarois firent leur jonction avec les Polonais et les Impériaux. Les Polonais prirent position à l'aile droite; au centre, les Bavarois et les troupes auxiliaires, commandés par le prince Waldck, accompagné de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, à l'aile gauche, les Autrichiens, les Polonais, au nombre de 4,000 hommes, commandés par le prince Lubomirski, maréchal de la cour, soldés par l'empereur, et les Saxons, commandés par l'électeur Georges III. L'effectif de l'armée combinée était de 70,000 hommes, savoir, 30,000 Polonais; 10,000 Bavarois; 11,000 Saxons; 8,000 Français et 10,000 Autrichiens. Tous les chefs, charmés de l'extrême urbanité et de l'air martial du roi, suivirent l'exemple du prince de Lorraine, et témoignèrent leur sincère empressement de se mettre sous ses ordres. Le prince royal Jacques s'attira aussi l'amitié de l'électeur de Bavière et l'estime du reste des princes. Le roi, cédant au vœu général, prit le commandement en chef sur toute cette armée. Le 11 septembre l'armée chrétienne déboucha de Culemberg; le roi distribua le commandement

aux généraux en chef. Stanislas Iablonowski, grand-général de la couronne, reçut l'aile droite; le prince de Lorraine, l'aile gauche; le roi se plaça au centre. Le 12 septembre, on en vint aux prises. A l'aile gauche, les Autrichiens furent repoussés. Appuyés et fortifiés par les Saxons, ils revinrent à la charge et firent une résistance vigoureuse aux Turcs. Le combat traînant en longueur, le roi donna ordre aux hussards polonais de faire une rude charge au camp du grand-visir. Le régiment d'hussards du prince royal Alexandre, commandé par Sigismond Zbierzchowski, et un autre commandé par Charles Tarlo, palatin de Lublin, enfoncèrent les Turcs, et le reste de l'armée, profitant du désordre qui s'était mis dans les rangs, fondit sur eux avec une extrême impétuosité. Cette charge furieuse rendit la victoire complète. Nicolas-Jérôme Sieniawski, palatin de Volynie, vice-grand-général et Martin Kontski, palatin de Kiiovie, général d'artillerie, contribuèrent puissamment à ce résultat. Stanislas Potocki, combattant à la tête du régiment de son père, tomba l'un des premiers au champ d'honneur. L'ennemi fut mis en déroute; la tente du grand-visir et un riche butin tombèrent au pouvoir du vainqueur. Cette éclatante victoire marqua l'époque de la décadence de l'empire de

Turquie. Stanislas Iablonowski, grand-général de la couronne, se mit à la poursuite des Turcs qui prirent le chemin de Hongrie. Il en tua 5,000 à Eddenorf. Le 13, le roi fit son entrée à Vienne, aux acclamations sincères et prolongées de tout un peuple qui le saluait comme le libérateur de la ville et de l'empire. Le roi se rendit à l'église de Saint-Etienne pour remercier le Dieu des armées d'avoir béni ses efforts; mais il n'y trouva que le clergé inférieur. Le lendemain le roi se rendit au camp placé derrière Vienne. Précisément alors arriva de Lintz Léopold, c'est-à-dire trois jours après la victoire remportée. Certes, il fut ravi de voir sa capitale sauvée; mais piqué d'être redevable de son salut à la bravoure d'un roi étranger, il fut long-temps à délibérer de quelle manière il devait saluer un héros qui venait de sauver son empire. Mais le généreux duc de Lorraine, étouffant son ressentiment pour le roi Jean, qui l'avait fait débouter du sceptre de Pologne, eut seul la grandeur d'ame de s'écrier: « Sire! saluez votre sauveur sans cérémonie et « les bras ouverts. » Fatigué de la petitesse de ces étiquettes, Jean III voulait repartir sans voir l'empereur, lorsqu'il fut décidé que les deux monarques se verraient en plein champ, et qu'on ne parlerait, dans cette entrevue, ni de politique,

ni de guerre (1). Le 15 septembre eut lieu la fameuse entrevue de l'empereur Léopold et du roi Jean III, à une lieue et demie de Vienne, aux portes du bourg de Szwechat. Après une salutation pleine d'urbanité, l'empereur balbutia quelque chose de reconnaissance d'une voix confuse; le roi lui dit : « Mon frère, je suis bien aise « de vous avoir rendu ce petit service. » Ensuite prenant son fils Jacques par la main, il le présenta à l'empereur en disant : « Voilà mon fils que « j'ai élevé pour la chrétienté. » L'empereur inclina à peine la tête sans dire mot. Outré de cette morgue, Jean III tourna la bride de son cheval et dit : « Je vais rejoindre le gros de l'armée; j'ai donné « ordre aux grands-généraux de vous la montrer, « s'il vous plaît de la voir (2). » L'empereur s'aperçut de la faute qu'il venait de faire en offensant le roi; remarquant alors que, hors le duc de Lorraine, qui pendant toute cette campagne lui donna chaque jour des preuves d'amitié et d'estime, le reste des princes allemands affectait de l'éviter; voyant que le secours des Polonais était d'une nécessité indispensable pour le salut de son empire, Léopold écrivit à Sobieski une lettre d'excuses où il attribuait son indifférence à la

(1) Bandtkie, t. II, p. 430.

(2) Ibidem, p. 431.

stupeur que lui avait causée la vue du sauveur de son empire. Cependant il ne fut plus un mystère que l'empereur se désistait (1) de l'intention où il était de marier sa fille au fils royal Jacques. Cet accueil glacial qu'on fit aux Polonais, ces fluctuations perpétuelles de l'empereur étant parvenues en Pologne, toute la nation, et la reine elle-même, insistèrent auprès du roi pour qu'il revînt dans ses foyers; cependant, soit envie d'immortaliser son nom, soit confiance dans la loyauté personnelle de Léopold, il n'en fit rien, quoique la haine des ministres autrichiens éclatât visiblement par des refus journaliers tantôt de vivres, tantôt de quartiers commodes, tantôt de la solde qu'ils devaient payer à ses troupes: malgré ces outrages, Jean III prit donc le chemin de Hongrie. Rebutés de la morgue des Autrichiens, tous les princes allemands retournèrent chacun chez eux. Le duc de Lorraine fut le seul qui le suivit dans l'expédition qu'il résolut de continuer en dépit de l'ingratitude de ceux qu'il avait sauvés. Le 7 octobre le roi poursuivit les Turcs, n'ayant avec lui qu'une partie de sa cavalerie. Cette ardeur intempestive pensa lui coûter la vie. Ayant rencontré à Parkany les ennemis, et dédaignant la supériorité du nombre, il les attaqua

(1) Bandtkie, t. II, p. 431.

avec impétuosité. Cerné de tous côtés, il eut peine à se sauver. Remis de cet échec, il répara le lendemain sa faute en mettant en déroute 24,000 Turcs, en avouant sincèrement au duc de Lorraine l'échec qu'il avait reçu, et en prenant Porkany et Grau. La bonté de Sobieski alla encore plus loin, puisqu'il se donna du mouvement pour réconcilier Tœkeli avec l'empereur. Après bien des démarches inutiles, il se mit en chemin pour retourner dans sa patrie, manquant de vivres, au point qu'il fut obligé de livrer des batailles pour s'en procurer. Dans cette retraite, l'armée polonaise perdit plus de monde qu'elle n'en avait perdu pendant toute cette campagne. Elle eut à regretter Nicolas Sieniawski, palatin de Volynie, grand-général de la couronne, qui avait puissamment contribué à sa gloire. Voilà pour la Pologne le seul fruit de tant de victoires et de tant de sang versé.

Précisément dans le même temps que le roi et son armée se couvraient de gloire à Vienne, André Potocki, castellan de Krakovie, fit en Ukraine de grandes choses avec peu de troupes. Il défit à Kamieniec les Tatars et les Turcs, il força les Kosaks d'Ukraine à prendre les armes contre Dorohimow, lieutenant de Volynie; il fit prisonnier Ducas, palatin de Valachie, et établit à sa place

Etienne XIV. Pour prix de cet exploit, Potocki reçut le petit bâton de général, vacant par la mort de Sieniawski.

L'ingratitude de l'Autriche devrait avoir dessillé les yeux du roi, l'avoir rendu plus attentif aux intérêts de son pays, et porté à suivre les conseils de Louis XIV, qui fit toujours briller à ses yeux Kamieniec et la Podolie. Mais l'implacable haine de la reine et l'aveugle confiance du roi dans les promesses fallacieuses du cabinet de Vienne en décidèrent autrement. Le roi conclut de nouveau une alliance contre les Turcs avec Léopold I et la république de Venise, et, quoique la fille de Léopold, promise à Jacques, prince royal, eût été mariée à l'électeur de Bavière, Jean III dévora cet affront moyennant la promesse que l'empereur lui fit de l'aider de ses troupes à conquérir la Valachie au profit de ses enfants(1). En conséquence, pour le rassurer du côté de la Moskovie, et pour tourner tout l'effort de ses armes contre la Turquie, le roi, sur l'insinuation de la reine, conclut un traité avec la Moskovie par Grzymultowski, palatin de Posen, où, se reportant au traité d'Andruszow, conclu sous le malheureux règne de Jean-Kasimir, il céda à perpétuité à la Moskovie les palatinats de

(1) Niemcewicz, p. 539.

Smolensk, de Siewierz, de Czerniechow, et la majeure partie de la Kiiovie avec la ville de Kiow. La Moskovie, à son tour, promit de payer à la Pologne 200,000 roubles et d'accéder à l'alliance avec l'empereur, le roi et la république de Venise, contre les Turcs et les Tatars (1). De cette manière, le roi perdit les provinces qu'il possédait pour l'ombre de conquêtes incertaines, et, ce qui pis est, il s'attira, par ce traité, si onéreux pour le pays, si injurieux à son nom, les murmures de toute la nation (2), parce que les conditions à la charge de la Moskovie ne furent jamais remplies, et que le roi n'avait d'autre but, en consentant à tant de pertes, que celui d'assurer à ses enfants la Moldavie et la Valachie. Cette idée dominait tellement son esprit, qu'il devint capable de tout sacrifier plutôt que de l'abandonner. Aussi ce fut là la cause de tous ses malheurs en administration, et de la haine que lui porta la nation jusqu'à la fin de son règne; ce fut la cause de l'obstination de la noblesse à convoquer diète sur diète, et à lui adresser en public des discours virulents et acerbes.

Après avoir ramassé, avec beaucoup de peine, une armée de 40,000 hommes, parce que les

(1) Lelewel, p. 335.

(2) Ibidem.

grands, qui avaient pris part à la campagne de Vienne, y avaient dévoré leur fortune (1), le roi entra en Moldavie; mais la sécheresse extraordinaire ne lui permit pas de quitter le Pruth, toutes les autres rivières ayant tari, et la pluie ne tombant pas depuis trois mois. Les troupes polonaises s'approchèrent de Galacz et y attendirent les secours que l'empereur avait promis. Mais il n'y songea seulement pas, et profitant de la diversion que Jean III avait faite à sa situation en Hongrie, il assiégea et prit Offen. Les secours attendus n'arrivant pas, Jean III fut obligé de battre en retraite, étant harcelé continuellement par les Turcs, qui étendirent leurs courses jusqu'à Zolkiew, domaine héréditaire du roi, et le dévastèrent. Sobieski confia alors le commandement à son fils Jacques, qui ne réussit pas mieux que son père, à cause de la mésintelligence qui s'était mise parmi les grands-généraux Iablonowski et Potocki, et l'on fut obligé de reculer sans le moindre fruit (2).

A tant de désappointements succédèrent encore d'autres mortifications poignantes. Le roi, ne songeant plus qu'à l'élévation de sa maison, assit son fils Jacques sur le trône, à ses côtés,

(1) Bandtkie, p. 436.
(2) Lelewel, p. 336.

pendant l'audience qu'il donna aux ambassadeurs de Moskovie, afin d'accoutumer peu à peu la nation à le regarder comme son successeur. Cette diète, qui eut lieu à Grodno, fut rompue par Dombrowski, nonce de Wilna (1), à cause de cette nouveauté impraticable en Pologne, et la majesté du roi fut déshonorée par des cris et des injures personnelles que se permirent les nonces irrités. Détesté et méprisé des siens, Jean III ne put conserver la considération dont il jouissait, à son avénement, chez les puissances étrangères. Il en essuya les mêmes dégoûts. Le jeune électeur de Brandebourg étant mort, la princesse Radziwill, sa veuve, manifesta de nouveau l'intention où elle était d'épouser le prince royal. La mort de l'électeur Frédéric-Guillaume-le-Grand lui facilita les moyens de combler ses vœux. Le nouvel électeur, Frédéric III, qui avait besoin de l'amitié de la Pologne, donna les mains à ce mariage. Le prince Jacques (2) ayant reçu une réponse favorable de cette princesse, partit pour Berlin, et fut fiancé avec elle à la suite de l'assentiment de l'électeur. Pour garantie de sa parole, on lui donna la solennelle promesse que si la princesse venait à se rétracter, toutes ses

(1) Bandtkie, t. II, p. 447.
(2) Ibidem.

terres lui seraient dévolues en compensation. Plein de confiance dans la parole de sa future, Jacques revint à Varsovie, où se forma l'alliance avec la Pologne par les soins du primat Radzieiowski. Cependant, quelque solennelle que fût cette promesse, Jacques fut encore désappointé, car, pendant que le cabinet de Varsovic se réjouissait du bonheur futur du prince royal, la princesse, déférant aux instances de Szwarzenberg, envoyé d'Autriche, épousa secrètement le duc de Neubourg, frère de l'impératrice Eléonore, et l'electeur, qui avait en vue de changer l'épée électorale en sceptre royal, n'eut garde de s'opposer à l'empereur (1).

Ce procédé affecta douloureusement et le roi et la reine, qui commencèrent depuis à chanceler dans leur amitié avec l'Autriche. On convoqua une diète qui ne fut pas plus favorable que la précédente. Personne n'épousa la querelle du roi, et, ce qui pis est, on arrêta les délibérations de cette diète en haine de sa personne. Les partisans de l'Autriche poussèrent encore plus loin leur ressentiment. Ils ne tendirent à rien moins qu'à détrôner Jean III (2), ou au moins, à force d'amertume et de dégoûts, à le réduire à abdiquer

(1) Bandtkie, t. II, p. 448.
(2) Ibidem, p. 452.

la couronne qu'ils voulaient offrir au duc de Lorraine, ce second sauveur de Vienne. Ainsi Jean III se trouva dans la même situation que le roi Michel Wisniowiecki, contre lequel il avait tramé des complots en sa qualité de maréchal de la couronne. Ce fut à cette diète que l'outrage de l'autorité royale se trouva porté au comble. Kasimir Opalinski, évêque de Culm, lui dit dans la chaleur de l'emportement : « Sire! ou régnez justement, ou cessez de régner. » Outré de colère, Jean III voulut aussitôt se démettre de la couronne. Le sénat le détourna de cette résolution. Ce fut encore à cette assemblée que Jean III flétrit sa mémoire, en condamnant à mort Jean Luszczynski, vice-juge de Brzesc, accusé d'athéisme, et décapité et brûlé à Varsovie. Les remords qu'éprouva le roi à la suite de ce décret furent d'autant plus justes, que Cantalmi, nonce du pape, insista sur le renvoi de ce procès à Rome, et que l'inquisition de Rome n'aurait pas puni de mort un jeune homme insensé plutôt que coupable, et repentant de ses fautes (1).

La reine inclina de nouveau du côté de l'Autriche qui, pour engager le roi à soutenir la guerre contre la Turquie, lui fit la promesse de l'allier avec les premières couronnes de l'Europe,

(1) Bandtkie, t. II, p. 457.

en accordant au prince Alexandre une des archiduchesses; à la princesse Thérèse, Joseph, roi de Hongrie; à Jacques, Elisabeth, princesse de Neubourg (1). Ce dernier mariage fut consommé à Varsovie en 1691.

Gagné par ses promesses, Jean III avança de sa cassette 200,000 écus pour soutenir les frais de cette expédition qui fut malheureuse. La famine et la supériorité du nombre firent reculer les armées polonaises. Le pape et l'empereur ne tinrent pas parole (2); cependant les troupes de Sobieski firent tant, qu'elles prirent Soczawa en Moldavie. Sur ces entrefaites, mourut Innocent XI, et ses successeurs, Alexandre VIII et Innocent XII, n'attachaient pas un grand prix à cette guerre (3).

Cependant l'empereur ne cessait d'engager le roi à prendre les armes contre les Turcs. Dans cette vue, il promit, par son ambassadeur, comte de Thun, de fournir un contingent de six mille hommes; mais le marquis de Béthune, ambassadeur de France, qui secondait de toutes ses forces les vues de son maître, représenta au roi le peu de fonds qu'il devait faire sur les promesses de

(1) Bandtkie, t. II, p. 454.
(2) Ibidem, p. 458.
(3) Ibidem.

l'empereur. Les deux ambassadeurs, rivalisant de zèle, se provoquèrent en duel. L'empereur saisit cette occasion pour demander le rappel du diplomate français. La reine appuya cette demande, et Louis XIV envoya le marquis à Stockholm en grande ambassade.

Pour comble de malheurs, le roi, oubliant ses griefs, céda encore aux instances de l'empereur, et recommença l'expédition contre les Turcs. Pressé de tous côtés et accablé de disette, il revint sans aucun fruit, et ses lieutenants, ne pouvant pas prendre Kamieniec, bâtirent les fameux remparts qui furent nommés remparts de la Sainte-Trinité, pour couper aux Turcs la communication avec Kamieniec. Le résultat de cette guerre de Turquie fut la perte des plus belles provinces du côté de la Moskovie, et celle de sommes énormes évaluées à cent millions de florins de Pologne (1).

Aux malheurs provenants de la rupture des deux diètes consécutives, se mêlèrent encore ceux de la guerre intestine occasionnée par les querelles de Kasimir Sapieha, grand-général de Lithuanie, et de Constantin Brzostowski, évêque de Wilna. La pénurie d'argent fit naître un grand désordre dans le royaume. On mettait en quartier

(1) Bandtkie, t. II, p. 452.

les troupes dans les villages nobles exempts du droit delesloger. Le grand-général de Lithuanie, Kasimir Sapieha, ditribua quelques régiments dans les terres de l'évêque de Wilna. Outré de ce procédé, l'évêque l'excommunia solennellement De là s'élevèrent deux partis. Le prince primat, et le reste des maréchaux, embrassèrent le parti de Sapieha; les citoyens, et le roi lui-même, outré de l'ingratitude des princes Sapieha qu'il avait comblés de bienfaits, saisirent le parti de l'évêque. Le primat leva l'excommunication du grand-général; le nonce du pape, Santa Croce, abolit l'arrêt du primat, qui porta plainte à Rome contre le nonce. L'évêque, à son tour, assigna le grand-général au jugement de la nation. On convoqua pour cet effet la diète. Le torrent des passions remplit le sanctuaire des délibérations publiques de bruits, de scandales et d'orages. La diète fut de nouveau rompue. Le roi, lassé du peu de respect qu'on lui portait, sortit des bornes de la modération et voulut se démettre de la couronne. Zaluski, évêque de Ploçk, sut rassurer le roi et le détourner de cette deuxième abdication (1).

Frustré dans toutes ses espérances, Jean III n'eut d'autres ressources que d'amasser des trésors. C'est en quoi la reine le servit à merveille.

(1) Bandtkie, p. 465.

Tout fut vénal dans le cabinet du roi, et la reine posséda au plus haut degré l'art de pallier cette vénalité. L'évêché de Krakovie venant à vaquer, elle dit (1) à Malachowski, évêque de Culm : « Je veux parier avec vous que l'évêché de Kra« kovie ne sera déféré qu'à vous. » L'évêque ne put refuser la gageure, et ayant obtenu l'évêché, il paya la somme perdue. Le célèbre évêque de Varmie, Jean-Chrysostôme Zaluski, décrit avec beaucoup de goût la première voie qu'il se fraya aux bonnes graces de la reine. Il lui offrit une pharmacie évaluée à quelques centaines de ducats; la pharmacie ne faisant pas l'effet désiré, il lui offrit un autel d'argent massif, estimé à dix mille écus, un anneau de prix et deux croix de saphirs et d'émeraudes. Ces dons le firent chancelier de la reine, et lui ouvrirent l'entrée des grandes dignités (2). La vénalité ne fut pas le seul défaut de cette princesse. Son humeur atrabilaire distillait un long venin sur toute la vie du roi. Sa bru, épouse du prince Jacques, témoignant peu de complaisance pour ses caprices, la reine la prit en haine, ainsi que le prince Jacques qui n'était pas d'humeur à exposer son épouse aux perpétuelles avanies de sa mère. Ces malentendus, qui déchi-

(1) Bandtkie, p. 459.
(2) Ibidem.

raient l'intérieur du roi, empoisonnèrent sa vie, et ce vainqueur des Turcs, devenu l'esclave de son épouse (1), ne fut plus capable de gouverner ni lui-même ni la république. Zaluski, évêque de Varmie, en donna une preuve patente dans ses ouvrages. Ce digne évêque, ayant des droits incontestables à la dignité de grand-chancelier, et la reine ayant promis le grand-sceau à Denhoff, qui aimait la bouteille (2), le roi Jean III dit avec douleur à son ami : « Vous n'ignorez pas les « droits de mariage ; vous n'ignorez pas l'impor- « tunité avec laquelle la reine demande ce qu'elle « veut ; il ne tient qu'à vous de me faire vivre en « repos ou dans des querelles perpétuelles avec « mon épouse. Elle a déjà là-dessus engagé sa « parole à un autre, et si je lui refuse cette charge, « elle ne voudra plus demeurer avec moi. Je vous « connais trop honnête homme pour vouloir « m'exposer à la risée publique, et suis intime- « ment certain que vous me laisserez faire ce que « je ne fais qu'à regret (3). »

La reine fut l'auteur de toutes les disgraces du roi et de son peu de considération. Les exactions dont il se rendit coupable en af-

(1) Lelewel, p. 339.
(2) Bandtkie, p. 469.
(3) Ibidem.

fermant aux juifs les domaines royaux, achevèrent de le décréditer dans toute la nation. Deux juifs, Jonas et Bethsal, l'un fermier des domaines royaux, l'autre médecin, M[e] Freux, le jésuite Vota, Alberti, résident de Venise, tous confidents de la reine, étaient les instruments de ses indignes trafics (1). Tourmenté par son épouse, Jean III fuyait le tourbillon des affaires, et s'enfermait avec le jésuite Vota qui, rusé, savant, nourri de la lecture des classiques latins, sut tellement gagner un roi amateur des lettres, qu'il préférait son commerce à toute autre société. Tant dans le cabinet du roi que dans celui de la reine, qui fut le tombeau des lois et de la liberté (2), Vota ne cessait de plier le roi aux vues de l'Autriche, vues toujours préjudiciables au salut de la république. En vain se retirait-il dans le château de Willanow, construit par les Turcs et les Tatars et ombragé par des peupliers s'élevant sur les rivages de la Vistule, il n'y trouvait jamais de repos. Enfin l'humeur aigre de la reine précipita sa fin. Il mourut à la même heure et le même jour qu'il avait été élu roi (3).

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 544.
(2) Lelewel, p. 339.
(3) Ibidem, p. 338.

Jean III était d'une stature imposante et vive, versé dans l'art de la guerre, brave dans les hasards, sérieux dans le conseil, d'un commerce aimable et séduisant; instruit et éclairé, il aimait la société des savans. Toujours vainqueur dans les alarmes, il fit beaucoup pour la gloire de la nation; toujours absurde en administration, criminel en politique, il ne fit rien pour son bonheur, et sous ce rapport le nom d'Etienne Czarniecki est plus précieux aux Polonais que ne l'est celui de Sobieski. Czarniecki sauva la Pologne en l'arrachant des mains des ennemis conjurés à sa perte; Sobieski sauva Vienne et la chrétienté, et plongea la Pologne dans un désordre plus affreux que celui où il l'avait trouvée à son avénement après la mort du malheureux Michel Wisniowiecki, éternel objet de sa haine et de ses complots.

## INTERRÈGNE.

Jean III étant mort, son fils aîné, Louis-Jacques Sobieski, songea sérieusement au trône. Ce prince était tellement sûr de succéder à son père, qu'il se fit prêter serment par les gardes au château de Varsovie. Il ne signa plus que de son nom baptême, et plusieurs citoyens lui demandèrent des charges vacantes, comme au successeur du

trône. Mais son attente fut trompée, et quoiqu'il n'y eût point d'exemple en Pologne de frustrer le fils de la succession paternelle, cela arriva dans cet interrègne par plusieurs raisons. D'abord ceux qui avaient acheté, par le ministère des juifs ou de la reine, des dignités et différentes charges, se croyaient acquittés de tout égard et de toute gratitude par rapport au feu roi, et se rangeaient du parti contraire aux Sobieski (1). En second lieu, la reine elle-même, outrée de colère de ce que Jacques ne l'avait pas laissée entrer au château, et de ce qu'il avait fait apposer les scellés par le maréchal et le trésorier sur les trésors du roi, conçut contre ce fils une si grande haine qu'elle mit tout en œuvre pour l'écarter du trône. Implacable et inflexible, elle ne voulut pas délivrer la couronne pour le mort, avant ce qu'elle n'eût reçu une solennelle promesse qu'elle lui serait restituée après la céremonie des funérailles. Ainsi, pendant plusieurs jours que dura cette querelle de famille, Jean III coucha le chapeau sur la tête (2). La haine de la reine pour son fils Jacques fut même poussée si loin, à la suite de la répartition des trésors et des biens du roi, qu'elle conjura les nonces assemblés à la

(1) Bandtkie, t. II, p. 474.
(2) Ibidem.

diète de convocation, de n'élire aucun de ses fils, et nommément Jacques; représentant que la Pologne tomberait si ce fils était élevé au trône, et que les Polonais étaient d'autant plus autorisés à dépasser la postérité de Jean III, qu'au sein du sénat il y avait plus d'hommes dignes du trône; et en disant cela, elle proposa comme le plus digne des candidats, Martin Kontski, palatin de Kiiovie, célèbre par ses exploits à Zorawno, à Vienne, en Bukowine; mais ce Burrhus polonais répondit en soldat qui sait mal farder la vérité: « Je suis surpris que vous me trouviez actuelle-« ment digne d'un sceptre, vous qui, quelques « mois auparavant, ne m'avez pas trouvé digne « d'un petit bâton de général (1). » Ces manœuvres continuelles de la reine offensèrent grièvement les nonces. Ils demandèrent qu'elle quittât Varsovie. Retirée à Dantzig, elle se joignit aux princes Sapieha pour effectuer l'exclusion de ses propres enfants, et poussa sa vengeance au point qu'elle fit rompre la diète de convocation par Horondyski, nonce de Czerniechow, corrompu par elle. Ce fut là le premier exemple de la rupture d'une diète de convocation (2). La nation se trouva ainsi dans une po-

(1) Bandtkie, t. II, p. 476.
(2) Lelewel, p. 380.

sition des plus critiques. Les troupes de la couronne et de la Lithuanie firent confédération pour obtenir leur solde. Les ennemis de la maison de Sapieha s'y joignirent. La guerre intestine éclata en Lithuanie. Enfin on convoqua la diète d'élection qui fut d'abord bien orageuse. Elle se calma à la suite de l'élection de Kasimir Bielinski au maréchalat de la diète. Il y avait plusieurs candidats à la couronne. Melchior de Polignac, abbé de Bonport, proposa avec beaucoup d'esprit et de bonheur le prince François-Louis de Conti; la cour de Vienne proposa le prince Jacques Sobieski; la reine mère, qui arriva tout exprès à Varsovie pour ourdir de nouvelles trames, flottait entre son second fils Alexandre et son gendre, électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel; Stanislas Iablonowski, grand-général de la couronne, embrassa le parti de ce dernier, qui ne réunissant pas l'unanimité, vota pour le prince royal Alexandre. Cependant la faction française prenait le dessus, parce que la reine employa l'argent de Jean III pour écarter son fils et acheter des suffrages en faveur du prince de Conti (1). Ainsi la reine, qui était l'artisan de tous les malheurs de Jean III, fut alors la première cause de l'exclusion du trône de ses

(1) Bandtkie, t. II, p. 478.

propres enfants et des malheurs de sa maison. La faction française fut encore fortifiée par le primat Radzieïowski qui força la reine à retourner à Dantzig en menaçant d'abandonner le champ d'élection, si elle persistait à y rester. De cette manière le prince de Conti paraissait toucher à son but, le reste des candidats n'offrant pas des avantages capables de mériter l'attention de la république. Dans cet état de choses parut sur les rangs un nouveau candidat qui surpassait tous les autres en puissance, en richesse, et ne le cédait à personne en qualités d'ame et de corps, répandant de l'argent à pleines mains alors que les autres se contentaient d'en promettre. Ce candidat fut Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, à la fleur de l'âge, brillant à 27 ans de charmes et de qualités sublimes, fameux dans son pays par une magnanimité bien entendue, et dans l'étranger par un courage à toute épreuve et des talents militaires qu'il avait déployés à Tamesfare en servant l'empereur. Jacques Przebedowski, castellan de Culm, et le comte Flemming, lui firent des partisans. La croyance luthérienne fut le seul obstacle au trône. Il le leva en abjurant la foi de ses pères. Cette résolution lui valut le suffrage du pape qui fut glorieux d'attirer dans le sein de l'Eglise un prince d'une maison qui avait le plus

ébranlé la hiérarchie en Allemagne. Auguste accepta les *pacta-conventa* suivants : « 1° Payer « dix millions de florins de Pologne immédia-« ment à la suite de l'élection ; 2° restituer Ka-« mieniec en Podolie à la couronne avec le « secours des troupes saxonnes ; 3° rétablir les « anciennes limites, savoir : la Valachie, la Mol-« davie, l'Ukraine et d'autres pays démembrés ; « 4° entretenir 6,000 hommes à ses dépens, ou « escompter une somme suffisante pour lever ou « entretenir une pareille armée ; 5° échanger une « partie de la Saxe contre une contrée de la Po-« logne ; 6° réparer l'hôtel des monnaies ; 7° éta-« blir une école militaire ; 8° entretenir des for-« teresses et les améliorer d'après les nouvelles « inventions. »

Le 26 juin fut indiqué à la diète d'élection. Le primat Radzieïowski lut la nomenclature des candidats suivants : « Les princes royaux de Pologne, le prince de Conti, le prince électeur de Bavière, le duc de Lorraine et le prince électeur de Saxe ; » mais il ajouta qu'il ne savait si l'on pouvait donner croyance que l'électeur de Saxe s'était fait catholique. Le prince de Conti fut donc unanimement élu par les palatinats de Plock, de Rawa et de Dobrzyn. Le reste des palatinats se trouva partagé en différents partis. Le

palatinat de Krakovie fut en totalité pour le prince Jacques. Le primat soutenait surtout le prince de Conti. Interpellé par la noblesse de Kalisz, si l'on pouvait faire fond sur l'assertion que l'électeur s'était fait catholique, il répondit : Son ambassadeur Flemming le prétend ; mais cela est sujet à contestation, puisque l'ambassadeur lui-même est luthérien. L'attestation de l'évêque de Javrin étant certifiée et vérifiée par le nonce du pape Doria, la faction saxonne tâcha de lever toutes les difficultés ; cependant il n'y eut pas unanimité. Les trois quarts des voix tombèrent sur le prince de Conti, et un autre quart sur l'électeur de Saxe et sur le prince royal Jacques, lequel cependant n'en réunit que la minorité. Tandis que d'un côté on criait : *Vive Conti!* de l'autre on criait : *Vive l'électeur de Saxe! vive le prince Jacques!* La nuit tombante trancha la discussion. Le lendemain, l'ambassadeur impérial, comte Lemberg, évêque de Passau, se déclara pour l'électeur de Saxe, au parti duquel se rangea incontinent celui du prince Jacques, et Stanislas Dybski, évêque de Kuïavie, le plus fidèle des amis du prince Jacques, et le plus opiniâtre des adversaires de Conti. Aucun des partis n'en voulut démordre. L'unanimité étant impossible, le primat nomma roi le prince de Conti à

six heures du soir, passa avec son parti, par la sacristie, à l'église de St-Jean, l'ouvrit de force et entonna l'hymne: *Gloire à toi, Seigneur!* en présence de quelques sénateurs seulement (1). Incontinent après, l'évêque de Kuïavie en fit autant en faveur de l'électeur, à la suite d'une protestation solennelle contre les procédés du primat, et chanta en sa présence l'hymne de St-Ambroise, dans la même église et avec la cérémonie accoutumée (2). A minuit, Martin Kontski, palatin de Kiiovie, fit tirer des salves en hommage de Conti. Ainsi se termina la journée orageuse du 27 juin. Le jour d'après, une réunion nombreuse des sénateurs et des états s'assembla sur le champ d'élection, et ratifia le choix de l'électeur de Saxe. Flemming jura les *pacta-conventa*. Ensuite l'électeur accueillit en Silésie l'ambassade polonaise, préta serment pour l'observation des *pacta-conventa* à Piekary, et reçut la communion des mains de Jean Kryszpin, évêque de Samogitie. Ayant, par ce procédé, abjuré les erreurs de Luther, l'évêque de Kuïavie lui remit le diplôme d'élection. Après cette cérémonie, il fit son entrée à Krakovie, où il fut couronné le

(1) Bandtkie, t. II, p. 482.
(2) Ibidem.

15 septembre par l'évêque de Kuïavie (1). La diète de couronnement se termina heureusement sous les auspices de Christophe Zawisza, staroste de Minsk. Le nouveau roi y reçut le pouvoir de convoquer l'arrière-ban de la noblesse pour réduire les séditieux.

Précisément dans ce temps arriva le prince de Conti sur une escadre commandée par le brave marin Jean Bart, à Dantzig. Ce prince ne trouva pas, comme il s'y attendait, de nombreuses armées pour sa défense ; et voyant qu'il fallait disputer la couronne les armes à la main, il perdit l'espérance de l'obtenir, et repartit pour la France le 9 novembre. Le départ du prince de Conti ne ramena pas le calme dans la Pologne, car le prince primat et la reine affectèrent de profiter encore des troubles intestins ; en même temps, la guerre qui éclata en Lithuanie, à cause des princes Sapieha, déchira la Pologne et dura jusqu'à la guerre de Suède, dont il sera parlé ci-après. Auguste II fit son entrée à Varsovie le 12 janvier, gagna par ses largesses l'amitié du primat et pacifia la Pologne (2).

(1) Lelewel, p. 341.
(2) Ibidem, et Bandtkie, t. II, p. 483.

AUGUSTE II.

Quelque affaiblis que fussent sous Jean III tous les ressorts du gouvernement, néanmoins le génie belliqueux de ce roi, l'éclat de ses victoires récentes, ses nombreux et braves capitaines donnaient à la Pologne une attitude imposante, et personne n'osa violer son indépendance et sa dignité. Mais à l'avénement d'Auguste tout changea. Ce prince, fameux par ses exploits, libéral, affable, possédant toutes les vertus capables de captiver les Polonais, aurait sans doute pu éteindre les haines et ramener l'ordre dans la république, s'il ne se fût pas laissé entraîner à l'ambition et au prestige de la gloire militaire; s'il n'eût eu un voisin tel que Pierre-le-Grand, aussi avide de gloire que lui, né avec des facultés intellectuelles extraordinaires et fort d'une puissance sans bornes. Sous lui la Russie s'aperçut de sa grandeur; sous Auguste, qui ne trouva pas de secours dans un gouvernement dégénéré et chez une noblesse corrompue, la Pologne étala aux yeux de l'univers la preuve patente de cette vérité, que l'anarchie enfante le malaise, et le malaise provoque l'outrage (1).

Fidèle à ses obligations contractées par les

(1) Niemcewicz, *Chants historiques*, p. 547.

*pacta-conventa*, Auguste II mit toute son étude à reprendre Kamieniec des mains des Turcs. Dans cette vue, il réunit 20,000 Saxons aux troupes polonaises pour les opposer aux Turcs; mais les Tatars devancèrent la réunion de ces troupes, et rendirent nulles les opérations des troupes polonaises. Le roi arriva en personne à son armée; cependant les mésintelligences de ses capitaines l'empêchèrent de faire quelque chose de saillant. Potocki, staroste de Krasnostaw, se prit si vivement de querelle avec Przebendowski, devenu récemment palatin de Malborg, qu'il le menaça d'une hache, lui donna un soufflet, et à force d'outrages l'obligea à se sauver dans le camp du roi (1). Malgré l'injure que venait de recevoir son favori, le roi fut s'établir dans le camp saxon, et poussé par ses créatures, il voulut déclarer la guerre aux Polonais, qui à leur tour le menacèrent de révolte ou de confédération. Cependant le roi se laissa fléchir par les Lithuaniens, et cette fois la Pologne ne fut pas ensanglantée. Sur ces entrefaites la paix de Karlovitz fut conclue par la médiation de l'Angleterre et des états de Hollande, entre la Porte-Ottomane d'une part, et l'Autriche, Venise, la Pologne et la Russie d'autre part. Du côté de la Pologne, Stanislas Malachowski, pala-

(1) Bandtkie, t. II, p. 486.

tin de Posnanie, proposa les conditions que voici : « Kamieniec serait restituée à la Pologne, et tout « ce que la Turquie possédait en Ukraine ; elle « renonçait à toute protection sur les Kosaks, et « défendait aux Tatars d'envahir le territoire de « la Pologne ; les Polonais ne paieraient plus aux « Turcs le tribut exigé en peaux de mouton. »

Pendant cet intervalle, l'électeur de Brandebourg s'empara d'Elbing sur la foi du traité de Bydgoszcz, par suite duquel cette ville devait être donnée en gage à son père jusqu'à la concurrence de 400,000 écus. Quoique le roi et les états fussent sensiblement touchés de ce procédé intempestif et hostile, néanmoins on fit une convention avec lui, par laquelle il s'obligea à évacuer cette ville l'année d'après, ce qu'il fit réellement. La république à son tour lui promit d'escompter 300,000 écus immédiatement à la suite de la diète ; en attendant, on lui donna en gage les joyaux de la couronne. Les articles à la charge de la république ne furent pas observés ; on ne paya pas la somme portée par la convention ; aussi, pour se dédommager, l'électeur, s'en tenant à l'essence de la convention, prit possession du district d'Elbing, et le garda jusqu'à cette époque ainsi que les joyaux. La même année, la diète de pacification finit heureusement ses sessions ;

là le roi promit de retirer ses troupes de la Pologne, de payer la solde à l'armée, et de ne tenir que 1,200 hommes de garde.

Rassurée du côté des deux voisins, la Pologne pouvait se flatter de l'heureuse perspective d'une tranquillité continue; mais une fortune ennemie l'entraîna dans une guerre gratuite avec la Suède, guerre qui pensa lui ravir son indépendance et son existence politique. Charles XII, jeune, ne comptant que dix-sept ans, ne promettant aucune grande qualité d'ame et d'esprit, tenait alors les rênes du gouvernement en Suède, et Pierre-le-Grand élevait la Russie à cette puissance où l'ont vue les XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. Pendant son premier voyage, il rencontra, en retournant de Vienne, Auguste II à Rawa, et à la vue d'un prince favorisé de tous les dons de la nature, il ne put résister au désir de se lier avec lui d'une sincère amitié. Ce fut pendant cette entrevue qu'il fut arrêté qu'on reprendrait à la Suède la Livonie (1) et l'Ingrie, l'une pour le compte de la Russie, l'autre pour celui de la Pologne. Quelque temps après, le Danemark accéda aussi à cette alliance. Auguste II, sans aucun concert préalable avec les états de la république, déclara, en vertu de cette alliance, la guerre à la

(1) Bandtkie, t. II, p. 488.

Suède, y envoya l'armée saxonne sous les ordres du feld-maréchal Flemming, et la rejoignit en personne avec une armée de 12,000 hommes. Cette campagne commença sous d'heureux auspices. Auguste II défit à deux reprises Willing, général de Suède, et s'empara coup sur coup de plusieurs villes (1).

Précisément dans ce même temps, Frédéric III, électeur de Brandebourg, se fit couronner, le 18 janvier 1701, à Kœnigsberg, roi de Prusse, sous le nom de Frédéric I[er]. Auguste II reçut son ambassadeur, comte Wellendrodt, et envoya Towianski, sous-échanson de la couronne, complimenter le nouveau roi, à l'insu de la république, du silence de laquelle on ne tint pas plus de compte que de la protestation du pape et de l'ordre teutonique, la volonté de la république étant alors nulle (2); de plus, Auguste II conclut à Birze, avec l'empereur Pierre, une alliance offensive et défensive, alliance qui livra la Pologne à toutes les horreurs de la guerre.

Pendant cet intervalle, Charles XII se réveilla de son apathie, à la vue du danger pressant qui menaçait la Suède. Voulant imiter les exemples antiques d'Alexandre, de César, il résolut

(1) Lelewel, p. 344.
(2) Bandtkie, t. II, p. 489.

de marcher contre les ennemis conjurés à sa perte, et de ne point poser les armes qu'il n'eût mis son pays hors de danger, et n'eût puni leur agression. Il prit donc lui-même le commandement en chef de ses armées, s'aguerrit en combattant, et termina la guerre de Danemark en six semaines. Ensuite, il marche contre Pierre-le-Grand, son rival de gloire. Il rencontre à Narva 80,000 hommes, leur passe sur le corps, et entre victorieux dans cette ville; il court à Mittau, capitale de la Courlande; toutes les villes se rendent à lui à discrétion; il marche sur la Lithuanie, après avoir franchi la Dzwina. Il repousse les Saxons commandés par le général Stenau, reprend toutes les villes qu'ils avaient conquises; et entre en vainqueur dans Birze, où le roi de Pologne venait de se lier plus étroitement avec Pierre-le Grand pour lui opposer une résistance digne de sa bravoure (1).

La Lithuanie était alors embrasée par les deux factions des princes Sapieha et Oginski. On fit contre les premiers la confédération d'Olkieniki sous la direction du prince Michel Wisniowiecki. Les princes Sapieha et leurs partisans (2) furent déclarés ennemis de la patrie, et

(1) Bandtkie, t. II, p. 489.
(2) Lelewel, p. 344.

leurs biens confisqués. Dans cet état de choses, les princes Sapieha se mettent sous la protection d'Auguste II. Occupé de la guerre de Suède, il différa de se réconcilier avec la noblesse; alors ils se joignirent au roi de Suède, qui, se prévalant des troubles de la Lithuanie et de la haine qu'on portait aux Saxons, conçut le dessein de détrôner Auguste II, le déclara hautement, et l'on dit que le primat affermit l'implacable roi de Suède dans ce dessein (1).

Instruit de la marche des Suédois, Auguste II court au-devant d'eux et en vient aux mains à Kliszow. L'ennemi avait 12,000 hommes, et lui 14,000. Depuis une heure jusqu'à cinq heures, les deux rois se disputèrent la victoire, et ce ne furent que les mésintelligences éclatées entre les troupes polonaises et saxonnes qui procurèrent le gain de bataille à Charles XII. Les Polonais perdirent fort peu de troupes; les Saxons perdirent 2,000 hommes, toute l'artillerie, les munitions et les attirails du camp, et 1,500 hommes qui furent faits prisonniers; les Suédois comptèrent 1,200 hommes en tués ou blessés, parmi lesquels se trouva le duc d'Holstein, beau-frère de Charles XII, qui périt au commencement de la bataille, frappé d'un boulet de canon. Cette vic-

(1) Lelewel, p. 346.

toire répandit les horreurs de la guerre sur toute la Pologne, et mit Krakovie au pouvoir du vainqueur, qui ravagea par les flammes les terres de ceux qui restèrent fidèles à Auguste. Les palatinats de Posen et de Kalisz firent une ligue pour garantir le pays de la destruction suite inévitable de la guerre. Charles XII, mettant cette circonstance à profit, se servit de cette ligue pour opposer à Auguste un nouveau parti. Le primat, ennemi déclaré d'Auguste, y fit son adhésion et déclara l'interrègne le 2 mai 1705 (1).

Le primat voulait élever au trône ou Jacques Sobieski, ou le prince Lubomirski, grand-général de la couronne. Charles XII était pour Stanislas Leszczynski, palatin de Posen, qui lui avait été envoyé en ambassade. Alexandre Sobieski, le plus jeune de cette maison, étant venu trouver Charles XII auprès de Torne, pour lui demander vengeance du tort qu'on avait fait à ses deux frères en les enlevant en Silésie, Charles XII, qui protégeait cette famille, proposa à Alexandre de monter sur le trône dont la fortune avait pris à tâche d'écarter son frère Jacques. Alexandre, qui ne voulut pas marcher sur les brisées de son malheureux frère, refusa cette grace. Ce généreux refus ravit d'admiration le roi de Suède, l'am-

(1) Bandtkie, t. II, p. 490.

bassadeur Stanislas Leszczynski et tous ses amis. On insista; Alexandre fut inébranlable. « Les « princes voisins, dit M. de Voltaire, apprirent « avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient « lequel ils devaient admirer davantage ou un roi « de Suède qui à l'âge de 22 ans donnait la « couronne de Pologne, ou le prince Alexandre « qui la refusait. » Stanislas Leszczynski, palatin de Posen, proposé par Charles XII, fut élu et proclamé roi par Swiencicki évêque de Posen. Désappointé dans ses desseins, le primat partit pour Dantzig et y mourut. L'élection de Leszczynski étant finie, Charles partit pour Léopol. Auguste vint avec célérité aux portes de Varsovie; Leszczynski et ses amis devancèrent son arrivée et se rendirent en Russie rejoindre Charles XII. Informé de l'approche des Suédois, Auguste évacue Varsovie et repart pour Krakovie. Une partie de son infanterie, commandée par le général Schulembourg, rencontra Charles auprès de Posen. Schulembourg sut soutenir l'impétuosité de la cavalerie ennemie, mais la nuit suspendit le combat. Le général saxon, considérant la supériorité du nombre des forces ennemies, recule avec adresse et sauve sa division. Cette retraite lui valut les éloges de Charles XII. Le roi Auguste se retira en Saxe, et de là à Carlsbad.

Leszczynski fut couronné à Varsovie, anisi que son épouse Catherine Opalinska, par Constantin Zielinski, archevêque de Léopol (1).

La majeure partie de la Pologne soutenait le parti d'Auguste qui, s'étant réuni à Tykocin avec Pierre-le-Grand, y mit en vigueur l'ordre de l'Aigle-Blanc avec l'exergue : *Pour la foi, la loi et le roi* (2). De là les deux monarques se rendirent à Grodno, où les troupes polonaises se réunirent avec les Russes pour combattre les Suédois. Auguste en confia le commandement à l'habile Schulembourg, et Charles XII lui opposa le maréchal Reinschild. La bataille se donna à Wschowa et ne dura qu'un quart d'heure. Schulembourg, qui avait résisté à Charles XII, succomba sous son lieutenant. Tant de malheurs forcèrent Auguste à demander la paix, qu'il obtint en renonçant au trône de Pologne et en reconnaissant Stanislas Leszczynski par une lettre autographe,

(1) Lelewel, p. 348.

(2) L'ordre de l'Aigle-Blanc fut établi, dit-on, par Przémyslas Ier ou par Wladislas-Lokiétek. Ceux qui en attribuent l'établissement à ce dernier prétendent qu'il l'institua à l'occasion du mariage de son fils avec Anne, princesse Gédymin. Cet ordre se maintint en vigueur jusqu'à Sigismond III ; il est tombé depuis en désuétude. Ses insignes étaient à cette époque une chaîne d'or.

(Bandtkie, t. II, p. 492.)

en renonçant à l'alliance avec Pierre-le-Grand, et en livrant entre les mains de Charles, Patkul, ambassadeur de Russie près la cour de Dresde. Patkul fut inhumainement assassiné par les ordres de Charles XII, et donna lieu à un proverbe: *Malheureux comme Patkul.* Sa mort sera une éternelle tache à la mémoire de Charles XII (1). Bien plus, Auguste mit en liberté les princes Jacques et Constantin Sobieski qu'il avait fait saisir auprès de Breslau en 1704, et enfermer à Kœnigstein. Le traité d'Alt-Ransztadt affermit Leszczynski sur le trône.

Toutes les cours de l'Europe reconnurent Stanislas I pour roi de Pologne, hors Pierre-le-Grand.

Cependant la Pologne ne fut pas encore pacifiée, malgré la sagesse et la modération de Stanislas I. Plusieurs grands, surtout ceux qui venaient d'être installés dans leurs nouvelles dignités par Auguste II, refusèrent d'obéir au nouveau roi et tramèrent des complots menaçants; et les Russes, pour arrêter les marches des Suédois qui se mirent à leur poursuite, dévastèrent non seulement les terres des partisans de Stanislas I, mais même tous les pays à partir de Grodno jus-

(1) Lelewel, p. 349.

qu'à Kiiovie (1). Stanislas Denhoff déclara nulle, à l'assemblée de Léopol, l'abdication d'Auguste II, et sans l'horreur qu'inspirait la dévastation du pays par Pierre-le-Grand, peut-être la Pologne aurait-elle été gratifiée d'un troisième souverain, Adam Sieniawski, proposé par Pierre-le-Grand. Pour comble de malheur, la peste vint alors ravager la Pologne. Varsovie, en moins de deux mois, depuis le 20 juillet jusqu'à la fin de septembre 1708, perdit 15,340 ames, et Dantzig 24,543. Charles XII s'étant avancé à Poltawa, Adam Sieniawski inquiétait Stanislas dans la Russie-Rouge. Bref, la tranquillité n'existait nulle part, et elle fut troublée encore plus à la suite du désastre de Poltawa. Le malheur de Charles XII releva l'espérance d'Auguste II, qui rétracta son abdication. Stanislas Leszczynski descendit du trône avec cette modération qui honora toute sa vie, tant dans le bonheur que dans le malheur. Il se rendit en Turquie auprès de Charles XII qui s'y était réfugié après le désastre de Poltawa.

Arrivé en Pologne, Auguste II conclut à Torne un traité avec le roi de Danemark et le roi de Prusse contre la Suède. Le grand-conseil, convoqué à Varsovie, abolit le traité d'Alt-Ransztadt

(1) Bandtkie, t. II, p. 492.

et tout ce qui avait été fait par Charles XII. On publia une amnistie générale, mesure nécessaire dans les cas pareils.

La diète de deux semaines se termina heureusement sous la direction du maréchal Denhoff, et, dans cette assemblée, les états reconnurent de nouveau Auguste II pour leur unique et légitime roi. Des quartiers furent assignés aux troupes saxonnes.

Cependant le retour d'Auguste ne ramena pas le calme dans le pays. La Pologne fut encombrée de troupes russes et saxonnes. Les invasions de Smigielski de Poméranie, de Grodzinski de Valachie, celles des Tatars et les révoltes des Kosaks mirent le comble aux maux du pays. Auguste II ne put y remédier. Il ne put, quels que fussent ses sentiments, rapprocher des esprits ulcérés par la divergence de la foi et par les préjugés nationaux.

Les généraux saxons donnèrent lieu à des plaintes légitimes. Pour y mettre fin, l'armée polonaise fit une confédération à Tarnogrod. Le sang des Polonais et celui des Saxons coulèrent pendant deux ans avec différents succès. Touchés des malheurs publics, les sénateurs et les généraux des troupes polonaises convoquèrent un conseil à Rawa, à l'effet de rétablir la tran-

quillité. On y convint de la paix moyennant les conditions suivantes : « Les troupes saxonnes « sortiront de la Pologne avant l'ouverture de la « nouvelle diète, au temps prescrit par le roi; « en attendant, les palatinats leur fourniront des « vivres et des fourrages, ou, à défaut, ils paieront « un impôt de dix-sept tinfs par feu. » Les confédérés ne goûtèrent pas cette convention, parce que le temps fixé pour l'évacuation des troupes était laissé à la discrétion du roi. On renouvela la guerre avec plus de fureur. Dans cet état de choses, Pierre-le-Grand se chargea de concilier le roi avec les états, et de pacifier la Pologne (1). Après bien des efforts infructueux, il vint enfin à bout de convoquer une diète à Varsovie, diète qui ne dura que sept heures, et qui, pour cela, fut appelée diète muette, parce que le traité fait avec les confédérés ne fut publié que lorsqu'on ne pouvait plus y former opposition (2). Par suite de cette diète, on licencia l'armée de la couronne, et de 90,000 hommes qu'elle comptait dans ses rangs elle fut réduite à 17,000 dans la couronne, et à 6,000 dans la Lithuanie. Organisée à la manière étrangère, cet armée eut son budget fixe et stable; par là on coupa dans

(1) Lelewel, p. 353.

(2) Bandtkie, t. II, p. 494.

leurs racines les ligues ouvertes qu'elle formait pour se payer de sa solde arriérée, et les brigandages qui en étaient la conséquence (1). L'armée saxonne évacua la Pologne vingt-cinq jours après la signature de cette convention. On augmenta le taux de la monnaie pour acquitter les arrérages de l'armée. Le tinf de trente gros fut porté à trente-huit, et le ducat à dix-huit florins. L'évêque de Krakovie, qui avait le plus puissamment contribué à la réduction de l'armée, obtint du roi la permission de diminuer les priviléges et les immunités des dissidents (2), qu'on ne cessait de persécuter en Pologne dans le dix-huitième siècle, tandis que partout ailleurs la tolérance recevait tous les jours plus d'extension.

Cette diète muette mit, à la vérité, fin aux continuelles souffrances, aux guerres avec les puissances limitrophes, et aux troubles intestins, toujours renaissants depuis soixante-dix ans; mais la Pologne était alors trop écrasée pour pouvoir se relever. Ce que sous Jean-Kasimir n'avaient pu faire les guerres des Kosaks, des Suédois et des Moskovites, la discorde intérieure le fit; et la dernière guerre de Charles XII avait achevé de

(1) Lelewel, p. 354.

(2) Bandtkie, t. II, p. 494.

ruiner le pays. Les vastes bourgs construits en bois furent réduits en cendres, et les villages étendus et populeux disparurent, et le sol fertile, naguère couvert de riches récoltes, fut changé en forêt. Une grande masse de peuple russe et de Kosaks avait quitté la Pologne pour aller habiter des steppes incultes; un nombre immense d'hommes avait péri sous le fer des barbares; d'autres avaient été enlevés par la disette et la peste. Dans cet état déplorable, le repos devenait indispensable pour la Pologne, et ce repos, elle le trouva dans la diète muette (1). Mais il en résulta une inertie complète, présage assuré de l'impuissance où se trouvait la Pologne de repousser avec succès les empiétements qui devaient plus tard consommer sa ruine. Les seules choses qui furent religieusement maintenues, ce furent les franchises diétales de l'ordre équestre, parce qu'elles nourrissaient l'élément du désordre. Un esprit d'indifférence et de froideur pour l'humiliation de la république était si généralement dominant, que personue ne songeait à retremper l'ancien caractère national. La diminution de la population occasionna une petite révolte, et à mesure que l'industrie allait croissant dans les pays étrangers, chez nous l'agriculture tombait,

(1) Lelewel, p. 355.

le commerce languissait, et toute la Pologne n'offrait qu'un tableau de misère. L'éducation nationale dégénéra, le goût se déprava, les muses se turent. La puissance voisine, en intervenant dans les affaires de la Pologne, procura quelques instants de calme, il est vrai, mais ce fut aussi là l'époque de l'influence que cette puissance et d'autres commencèrent à exercer dans les intérêts de la Pologne (1). La noblesse, tout en se réjouissant imprudemment de ses étranges priviléges, ne se doutait pas qu'elle perdait l'indépendance nationale. Du vivant de ce roi, la Pologne, oubliée des autres puissances, goûtait les douceurs de la paix; la noblesse, imitant le penchant d'Auguste II pour les plaisirs, consumait gaîment le temps en des orgies continuelles, et les autres états, humiliés par cette classe privilégiée, souffraient patiemment ses excès inoffensifs.

A cet état de choses succédèrent des secousses intérieures qui achevèrent d'ébranler la Pologne. On persécutait les dissidents. A la diète de Grodno en 1718, on refusa la place à Piotrowski, nonce de Wielun, parce qu'il était calviniste. On défendit aux citoyens de cette croyance de suivre la loi municipale, et les décrets des tribunaux n'étant pas exécutés, les abus et les brigandages

(1) Lelewel, p. 355.

s'introduisirent partout comme au treizième siècle. Ces persécutions provoquèrent une insurrection à Torne. Le peuple luthérien, exaspéré de l'arbitraire des jésuites, pilla leur collége, portant se mains sur les vases sacrés (1). L'innocent Rosner, maire de Torne, paya cette échauffourée de sa tête, ainsi que neuf bourgeois de cette ville, sans qu'on eût égard aux services qu'ils avaient rendus pendant la guerre de Suède, sans égard pour les représentations de Pierre-le-Grand et de plusieurs autres souverains, qui cherchaient à démontrer que cette sévérité rendrait la Pologne odieuse à toute l'Europe. Auguste II, à la vérité, ne le voulait pas, mais il n'avait pas assez d'autorité pour en imposer aux zélateurs, qui menacèrent de rompre la diète si ces rigueurs n'avaient pas lieu.

Les dernières années d'Auguste II ne furent pas plus heureuses. On rompit diète sur diète, quelle que fût sa sollicitude pour le rétablissement de l'ordre. Ainsi, depuis l'année 1726 jusqu'en 1733, aucune diète ne fut terminée, à cause des brigues de ceux qui aspiraient au bâton de grand-général (2). Or, cette année, à la diète de Grodno, les états de la république rendirent

(1) Bandtkie, t. II, p. 496.
(2) Lelewel, p. 358.

aux rois le pouvoir de disposer de ces bâtons immédiatement après qu'ils venaient à vaquer, au lieu qu'auparavant ils ne pouvaient être conférés qu'à la diète, en présence des états réunis.

L'envie suscita des ennemis à Auguste II, et les cours étrangères cherchèrent à profiter de ses malheurs. Il épuisa ses trésors par des dépenses exorbitantes. N'ayant pas de fonds autant qu'il en fallait pour couvrir les frais des grandes entreprises, il ne put efficacement en appuyer l'exécution.

Ainsi, tout son règne se consuma en efforts inutiles. L'affaire de Kourlande en fournit une preuve incontestable. A la suite de la mort de Ferdinand Kettler, les états de la Kourlande choisirent pour son successeur Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II et de la comtesse de Kœnigsmark, célèbre par ses charmes et par son esprit. Cependant ni la volonté d'Auguste II, qui brûlait de maintenir son fils dans la possession de ce duché, ni la volonté de la république qui se proposait d'incorporer la Kourlande à la Pologne (1), n'eurent de suite, car la Russie éleva des prétentions à ce duché, en vertu de la pension viagère que feu Frédéric, duc de Kourlande,

(1) Lelewel, p. 357.

avait léguée sur ce duché en faveur d'Anne Ivanovna, duchesse de Kourlande, sa veuve, et depuis impératrice. Auguste se vit obligé d'annuler lui-même l'élection de son fils, de peur de se brouiller avec la Russie. Ce jeune prince se mit alors au service de la France, s'illustra par ses talents, et devint l'objet de l'admiration universelle.

Auguste II avait toujours à cœur le bonheur de la Pologne. Dans cette vue, il convoqua une diète extraordinaire à Varsovie, pour mettre fin au désordre toujours croissant. On concevait les plus flatteuses espérances de bonheur et de prospérité, lorsque la mort trancha ses jours avant l'ouverture de la diète. Les paroles qu'il adressa à son départ de Dresde à ceux qui lui représentaient le danger de ce voyage, déposent en faveur de son caractère aimant : « Je conçois « bien le danger que peut courir ma santé; mais « je dois plus à mes peuples qu'à moi-même. » Il mourut de la gangrène qui s'était mise à son pied. Ce prince, qui réunissait de grandes et rares qualités, possédait toutes les vertus, hors l'économie, vertu par laquelle son arrière-petit-fils sauva la Saxe des suites de la guerre de sept ans, vertu aussi nécessaire à un prince qu'à un particulier. Sa libéralité, sa magnificence et sa

force extraordinaire le portaient vers des fêtes bruyantes et dispendieuses, peu faites pour relever des finances depuis si long-temps obérées. Il aimait le sexe, et donna 50,000 écus à la comtesse de Cosel, alors que l'armée se révoltait pour se faire payer la solde arriérée qu'elle réclamait vainement. Ses dépenses pour ses galanteries et pour l'entretien de ses enfants naturels motivaient des impôts extraordinaires qui arrachaient à la Saxe des murmures contre le royaume de Pologne. Mais en récompense, les encouragements qu'il donna aux arts et aux manufactures, l'accueil qu'il faisait aux artistes, relevèrent l'industrie en Saxe, qui, sous ce rapport, lui a de grandes obligations; mais en Pologne il n'en fut pas ainsi. L'intolérance et l'intrusion des Juifs dans toutes les branches de l'industrie laissèrent tout dans une position stationnaire. Varsovie seule se ressentit du goût du roi pour l'architecture; le reste des villes tombait en ruines, parce qu'on défendait aux dissidents de venir s'y établir et de réparer leurs églises (1). La ruine des villes entraîna celle de l'industrie et de l'aisance. Avant l'avénement d'Auguste II, la Pologne était dans le désordre; sous lui, elle tomba dans un malaise absolu, et perdit son autorité, sa gloire

(1) Bandtkie, t. II, p. 501.

et son existence. Si elle subsista encore depuis, ce fut parce qu'elle ne fut pas attaquée, et que ses voisins n'étaient pas encore convenus de son démembrement.

La figure de ce roi exprimait de la grandeur et de la noblesse, et sa force physique etait telle, que pendant son entrevue à Rawa avec Pierre-le-Grand, il fit sauter en l'air la tête d'un bœuf d'un seul coup de sabre. Sa générosité à l'égard de ses ennemis fera l'admiration de la postérité. Il en donna une preuve incontestable dans l'étrange et fameuse visite que lui fit Charles XII à Dresde, où ayant eu en son pouvoir son ennemi mortel, il n'eut garde de se venger en le retenant. Ce procédé l'excusa aux yeux de toute l'Europe, qui admira l'arrogance de Charles XII, et n'avait pu, sans un mouvement de douleur, être témoin du dépouillement d'Auguste II.

## INTERRÈGNE.

A la suite de la mort d'Auguste II, Théodore Potocki, primat du royaume, indiqua la diète de convocation au 27 avril 1733. Elle eut lieu sous la direction de Michel Massalski, greffier du duché de Lithuanie, le 23 mai. A cette diète, tous les dissidents furent déclarés destitués des charges qu'ils exerçaient, avec la défense de

chercher asile et protection chez les étrangers. La diète d'élection fut fixée au 26 août, et les états de la république convinrent de n'élire qu'un Piast, c'est-à-dire un compatriote catholique, qui n'eût ni état, ni province, ni armée à lui dans l'étranger. Pour observer religieusement la loi qu'on venait d'établir sur l'élection d'un Polonais, tous les sénateurs ecclésiastiques et civils, les ministres, les fonctionnaires de la couronne, la confirmèrent par serment, et imposèrent l'obligation de prêter ce serment à tous les citoyens qui seraient admis aux délibérations et à l'élection (1). Par cette exclusion des étrangers de l'élection, on préparait les voies à la seconde élection de Stanislas Leszczynski au trône de Pologne.

Ce prince paraissait d'autant plus facilement pouvoir parvenir à cet honneur, qu'il avait un puissant protecteur dans Louis XIV. Depuis la mort de Charles XII, son ami et son appui, Stanislas Leszczynski, abandonné de tous, dépouillé de ses terres héréditaires, vivait dans un dénûment absolu à Strasbourg, lorsque la Providence, pour récompenser sans doute ses sublimes vertus, le tira tout d'un coup de son obscurité et l'attacha de près à la maison de France. Louis XV épousa sa fille Marie; par là Stanislas

(1) Lelewel, p. 360.

recouvra quelque honneur et une position meilleure. Louis XV voulut améliorer le sort de son beau-père : la mort d'Auguste II lui en procura l'occasion.

Frédéric-Auguste, fils du feu roi, témoigna d'abord de l'indifférence pour le trône de Pologne ; mais ensuite cédant aux instances de Marie-Joséphine, fille de l'empereur Joseph, son épouse, et fort de la protection de Charles VI, empereur d'Allemagne, et d'Anne, impératrice de Russie, il commença sérieusement à briguer la couronne.

Ainsi les cours étrangères décidaient de l'élection d'un roi de Pologne, tandis que dans la république, plusieurs factions, oubliant les lois de la diète de convocation, maintenaient des relations avec les cours étrangères (1). D'ailleurs l'esprit de discorde se fit sensiblement remarquer pendant la tenue des diétines, parce que les unes rejetèrent le serment exigé, et d'autres déclarèrent pour ennemis de la république tous les candidats proposés par les cours de Vienne et de St-Pétersbourg (2).

Depuis la malheureuse confédération de Tarnogrod, il était passé en usage de recourir aux

(1) Lelewel, p. 360, 361.
(2) Ibidem, p. 361.

puissances étrangères, alors qu'un parti voulait écraser l'autre (1). Peu de temps avant le décès d'Auguste II, lorsque le bruit s'était répandu que le roi voulait conférer les charges contre l'esprit des lois, le primat et d'autres seigneurs de marque écrivirent des lettres à l'empereur d'Allemagne et à l'impératrice de Russie, en les priant de soutenir la liberté polonaise (2). Ces adresses furent pour eux une raison plausible d'intervenir, pendant l'interrègne, dans les affaires de la Pologne. L'armée russe, par suite des traités conclus avec l'empereur et la Saxe, s'approcha des frontières de la Pologne. Le général Lasci publia un manifeste, en déclarant que son entrée sur le territoire polonais n'avait d'autre objet que de maintenir la liberté nationale. Et peu de temps avant l'élection, le primat reçut une lettre de la part de l'impératrice de Russie, qui l'avertit de l'intention où elle était de ne jamais consentir à l'élection de Stanislas Leszczynski, parce que l'élévation au trône d'une personne dont la fille était reine de France, ne conviendrait pas aux puissances voisines (3).

Enfin le temps de l'élection approcha. Elle

(1) Bandtkie, t. II, p. 508.
(2) Lelewel, p. 361.
(3) Ibidem.

fut bien orageuse, tantôt à cause du serment ordonné par la diète de convocation, tantôt à cause de l'entrée des troupes russes. Ce ne fut que huit jours après l'ouverture de l'élection qu'on vint à bout de choisir un maréchal. Ce fut Radzewski, chambellan de Posen. Le prince Michel Wisniowiecki, chancelier et régimentaire de la Lithuanie, s'opposait avec vigueur à la faction du primat qui voulait un Piast, et, outré du reproche qu'on lui avait fait d'avoir appelé les troupes russes, il abandonna le champ d'élection. Hosius, évêque de Posen, Malachowski, maréchal de la cour et d'autres fonctionnaires suivirent son exemple et se transportèrent à Praga; ils firent savoir à la cour de Pétersbourg ce qui s'était passé, en demandant (1) à l'impératrice de vouloir bien appuyer le dessein où ils étaient d'élire l'électeur de Saxe.

Le 4 septembre, Stanislas Leszczyniski fut publiquement proposé par une lettre, et arriva le 9, après avoir traversé l'Allemagne, déguisé en négociant et accompagné du chevalier Dandelot, dont il se disait compagnon, pour donner le change à l'empereur, qui avait pris les mesures nécessaires pour le saisir. Le 11 et le 12, le primat visita les nonces, qui donnèrent unanime-

(1) Lelewel, p. 362.

ment leur voix en faveur de Stanislas; mais au moment où l'on allait nommer le roi, le palatin de Sandomir s'opposa à ce qu'il y fût procédé jusqu'à ce que les seigneurs du parti contraire y eussent fait leur adhésion. On leur envoya donc une députation pour gagner leurs suffrages, et en attendant, le primat, cédant aux instances de quelques uns, nomma Stanislas roi de Pologne, et le proclama vers les quatre heures du soir. L'évêque de Krakovie et le palatin de Sandomir se retirèrent le même jour à Praga, et publièrent leur manifeste contre cette élection (1). Poursuivis par le parti du primat, ils résistèrent le sabre à la main. On en vint aux prises, et le sol de la patrie fut rougi de sang polonais. La victoire étant indécise, le prince Wisniowiecki et ses partisans (2) se retirèrent en Hongrie, pour y attendre l'arrivée des troupes russes.

Dans cet intervalle, le roi Stanislas jurait les *pacta-conventa*, et les troupes russes avançaient à grandes journées. Ne se voyant pas en sûreté à Varsovie, Stanislas se rendit à Dantzig accompagné du primat, de l'ambassadeur de France et d'une foule de seigneurs de son parti, après avoir

(1) Lelewel, p. 362.
(2) Ibidem.

laissé la défense de Varsovie à Joseph Potocki et à Jean Tarlo.

Les premiers régiments de gardes n'arrivèrent à Praga que le 29 septembre. L'armée polonaise, forte de 8,000 hommes, fut long-temps à défendre le passage de la Vistule. Enfin elle céda à la supériorité du nombre, et se retira à Piaseczno. Sur ces entrefaites, le parti contraire à Stanislas s'assembla à Kamien, village naguère célèbre par l'élection de Henri de Valois; et là, sous la direction d'Antoine Potocki, instigateur de la couronne, on établit le champ d'élection. Stanislas Hosius, évêque de Posen, proclama roi Auguste III. On y forma aussi, sous la direction de Poninski, une confédération pour soutenir l'élection d'Auguste III contre celle qui s'était formée sous les auspices de Tarlo en faveur de Leszczynski. Les ambassadeurs de Saxe jurèrent les *pacta-conventa* au nom de l'électeur. Les articles les plus saillants étaient : « Que le roi « maintiendrait le droit de la nomination des « cardinaux ; s'appliquerait à terminer l'affaire « concernant la nomination des abbés; ne don- « nerait pas aux étrangers des lettres de noblesse « sans le concours des grands-généraux et des minis- « tres ; ne les admettrait ni aux charges ni aux « affaires de la république; réparerait la forteresse

« de Kamieniec, et les remparts de Sainte-Trinité « et l'arsenal; établirait une école et un hôpital « militaire; paierait 3,000,000 de florins pour « couvrir les besoins publics, et tous les ans « 100,000 florins pour les légations étrangères; « bâtirait enfin un hôtel de monnaie. » Ainsi, quinze sénateurs, six cents gentilshommes, appuyés de 20,000 hommes, l'emportèrent sur la totalité de la nation, déclarée en faveur de Stanislas Leszczynski (1).

Élu de cette manière, Auguste III quitta la Saxe le 9 novembre, et jura les *pacta-conventa* à Tarnowitz, sur les frontières de la Silésie, où il fut accueilli par Lipski, évêque de Krakovie, et par d'autres seigneurs de son parti. A la suite de la cérémonie de l'enterrement d'Auguste II et de Jean III, et de la reine Marie-Kasimire, le nouveau roi et la reine furent couronnés par l'évêque de Krakovie, à Krakovie. La diète de couronnement fut ajournée à cause du petit nombre de nonces.

Sur ces entrefaites, l'armée russe de 12,000 hommes, commandée par le général Lasci, ensuite augmentée par les troupes du feld-maréchal Munich, offrant l'effectif de 20,000 hommes, commença à assiéger Dantzig, où le roi Stanislas

(1) Lelewel, p. 364.

s'était renfermé avec son parti. La France, au lieu d'un secours considérable, n'envoya qu'une escadre portant trois régiments, en tout 2,400 hommes, sous le commandement du brigadier de Lamotte Pérouse et du comte de Plelo, ambassadeur de France à Copenhague; et, pour comble de malheur, cette petite armée fut tellement cernée à Minda qu'elle ne put prêter aucun secours. Elle livra, à la vérité, plusieurs combats, donna des preuves d'une grande valeur; mais elle ne laissa pas d'être accablée par le nombre. Le comte Plelo, grièvement blessé, demeura sur la place. Le 12 juin, une flotte russe, composée de quinze vaisseaux et de six frégates, commandée par l'amiral Gordon, fit voile vers le port de Dantzig. La forteresse Minda se rendit enfin, et fut remplie des troupes auxiliaires saxonnes qui étaient venues au secours de Munich. Désespérant d'obtenir des secours nécessaires, et considérant l'indifférence avec laquelle le ministre Fleury soutenait la cause de Stanislas, Dantzig songea à son propre salut et se rendit aux Russes.

Trois jours avant la reddition de Dantzig, Stanislas s'était évadé, et après avoir heureusement franchi tous les obstacles, il arriva à Kœnigsberg, où le roi de Prusse, qui savait respecter le malheur, lui accorda une magnanime protection. De

là, le général prussien Katte l'escorta avec cinquante cavaliers jusqu'aux frontières du Brandebourg. A Berlin, le roi de Prusse rendit à Stanislas des honneurs dignes d'un roi. De Berlin, Stanislas se rendit en France.

Munich, qui n'ambitionnait rien tant que de saisir Stanislas, ayant appris son évasion de Dantzig, condamna cette ville à lui payer deux millions de roubles, sur lesquels l'impératrice fit la remise d'un million aux Dantziquois, qui demandaient miséricorde (1). Le comte de Monti, ambassadeur de France, sans égard à son caractère, fut emmené prisonnier à Torne, de même que le primat, le maréchal de la diète et le reste des partisans de Leszczynski; et les Français, quoiqu'ils se fussent réservé par la capitulation d'être envoyés dans un port quelconque de la Baltique, furent déposés près de Cronstad, par l'ordre de l'orgueilleux Munich (2).

## AUGUSTE III.

Le 21 juin, Auguste III fit son entrée solennelle à Varsovie, et s'occupa sur-le-champ du soin de ramener la tranquillité dans le pays. Instruit de la capitulation de Dantzig, il s'y rendit

(1) Lelewel, p. 365.
(2) Ibidem.

sans délai, et reçut à Oliva le serment de fidélité des Dantziquois. De là il revint à Varsovie, où il convoqua un grand conseil pour y discuter les moyens de pacifier la république. Dans cette vue, on assembla une diète de pacification qui se passa en clameurs et en réclamations, les nonces ne voulant pas procéder à l'élection du maréchal jusqu'à ce que les troupes étrangères eussent évacué les frontières, tant leur présence pesait à la nation! Quoi qu'il en soit, cette diète fut heureusement terminée sous les auspices de Venceslas Rzewuski, citoyen généralement estimé pour ses qualités éminentes. Il est fâcheux que ce fut là la seule diète qui, dans le cours du règne d'Auguste (30 ans), ne fut pas rompue. On garantit à cette diète que les troupes étrangères évacueraient la Pologne; on assura la tranquillité intérieure, en publiant une amnistie générale; on ratifia les lois concernant les dissidents.

Après la consommation de cette œuvre, les seigneurs du parti de Stanislas retournèrent à Varsovie, et le roi Stanislas, en vertu du traité de Vienne, conclu entre l'empereur et la France, à la suite d'une guerre courte, mais décisive, obtint le duché de Lorraine et de Bar, conserva le titre de roi de Pologne, en renonçant toutefois à ses prétentions sur cette couronne. Ayant pris

possession de son duché, Stanislas se consacra tout entier au bonheur de ses sujets adoptifs, n'oubliant jamais les Polonais. Entouré d'eux, il élevait à ses frais un grand nombre de jeunes compatriotes, ne cessant de prodiguer à son ancienne patrie des conseils marqués au coin de sa sagesse (1). Il mourut dans un âge avancé, en 1766, des suites d'un accident extraordinaire occasionné par le feu, et emporta dans la tombe les regrets de ses sujets, laissant dans ce monde des monuments de ses bonnes œuvres qui lui valurent le nom de *Bienfaisant*.

Auguste III, quels que fussent ses sentiments et ses qualités personnelles, n'était pas capable de faire le bonheur de la Pologne. Naturellement porté à la paix, il préférait les plaisirs aux peines du gouvernement (2). Aussi demeurait-il rarement en Pologne; son ministre Brühl y exerçait une partie du pouvoir royal. La Saxe était le séjour ordinaire d'Auguste III, où des forêts nombreuses nourrissaient son goût favori. Cette indifférence pour les intérêts de ses nouveaux sujets exposa la république à un désordre inouï. Les grandes maisons se faisaient la guerre comme

(1) Niemcewicz, p. 550.
(2) Bandtkie, t. II, p. 521.

au onzième ou douzième siècle (1), et toute l'Europe jugeait que la Pologne était revenue à la barbarie du moyen-âge. L'anarchie était au comble. En un mot, sous l'indifférent Auguste III, la belle et redoutable monarchie d'Etienne Batory offrait l'aspect le plus déplorable : l'agriculture fut négligée, l'industrie alla languissant, tout esprit héroïque s'éteignit, et la plus grande inertie s'empara de tous les citoyens. Quoique en paix, la Pologne, sous ce roi, ouverte à quiconque voulait la traverser, était toujours inondée de troupes. On l'a comparée à une auberge où chacun sortait et entrait selon son bon plaisir. De là les déprédations, les exactions, les persécutions qui pesaient sur toutes les classes. Les maisons des bergers et les châteaux des grands souffraient également des troupes étrangères, qui ne cessaient de parcourir la république en tout sens.

Ainsi, le général Lasci tira 10,000 hommes qui étaient cantonnés en Pologne, pour les conduire contre les Français en guerre avec l'Autriche par suite des affaires de Stanislas Leszczynski. Ces troupes, après avoir traversé toute l'Allemagne sans être utiles à rien, à cause du traité qui venait d'être conclu entre les parties belligérantes,

(1) Bandtkie, t. II, p. 515.

passèrent par la Pologne pour se rendre à Kiiovie.

L'armée russe, sous le commandement de Munich, passa par l'Ukraine et la Podolie pour se rendre en Valachie contre les Turcs, afin de s'approvisionner plus facilement, et d'éviter les calamités qu'elle avait éprouvées à l'ouverture de cette campagne, faute de subsistances. Potocki, grand-général de la couronne, voulant observer pendant le cours de cette campagne la plus scrupuleuse neutralité du côté de la république, fit des représentations au feld-maréchal russe qui avait enfreint les limites de la république, et à la suite d'une réponse évasive, il en porta plainte à la cour de Saint-Pétersbourg. On lui fit la même réponse. Mais l'exaspération des citoyens fut encore plus vive, lorsque le maréchal Munich, en retournant de cette expédition, prit la même route qu'il avait tenue pour y aller, et que ses troupes, malgré une grande discipline, ne laissaient pas d'opprimer et les paysans et les seigneurs (1). La noblesse menaca de monter à cheval. Le roi, craignant quelque orage, fut enfin contraint de faire une réclamation auprès de la cour de Saint-Pétersbourg. Les commissaires nommés par l'im-

(1) Lelewel, p. 369

pératrice Anne concilièrent cette affaire à la satisfaction des parties.

Cette année fut encore bien malheureuse pour la Pologne, à cause de la mort du primat, Théodore Potocki, l'honneur et l'ornement du sénat de Pologne. Christophe Szembek, évêque de Kiiow, fut nommé à cette dignité.

L'armée russe, forte de 35,000 hommes, envoyée à Marie-Thérèse contre la France, franchit la Pologne pour se rendre en Allemagne, et ensuite, après le traité d'Aix-la-Chapelle qui mit fin à la guerre de la succession d'Autriche, cette armée retourna par la même route dans son pays. Georges II, roi d'Angleterre, sur l'insinuation duquel ces secours furent envoyés, demanda le passage pour ces troupes par la Pologne (1).

L'armée russe, commandée par le feld-maréchal Apraxyne, fut envoyée au secours de la reine de Hongrie contre la Prusse. S'étant emparée de la Prusse de Brandebourg, elle pénétra aussi en Pologne; ce qui ne put arriver sans de notables dommages pour les citoyens, et surtout pour les agriculteurs.

Cependant ces passages de troupes étrangères, quelque onéreux qu'ils fussent, ne causèrent pas tant de malheurs à la Pologne que la guerre qui

(1) Lelewel, p. 372.

embrasa l'Europe en 1757. Marie-Thérèse brûlait de reconquérir la Silésie qu'elle avait perdue par la guerre de la succession. Le ministre Kaunitz, à force d'efforts et de persuasion, vint à bout de détacher le cabinet de Paris de celui de Brandebourg, et de faire épouser à la France les intérêts de Marie-Thérèse. La guerre de sept ans éclata. La France déclara la guerre à l'Angleterre, et Frédéric II, roi de Prusse, à l'Autriche. Les nombreuses puissances, savoir : la France, l'Autriche; la Suède, la Saxe, la Russie et ensuite l'Espagne, accédèrent à la guerre contre l'Angleterre et contre le roi de Prusse. La Pologne seule, quelques efforts que fît Auguste III pour l'engager à prendre part à cette guerre, demeura en paix. L'anarchie de la république, et les vues de plusieurs maisons puissantes, maintinrent cette molle inactivité. Quoi qu'il en soit, la guerre de sept ans ne laissa pas de coûter beaucoup à la Pologne. Frédéric II, attaquant et attaqué, soutint cette guerre graces aux ressources de son fécond génie, en levant des troupes en Pologne, et même au cœur de la capitale, en tirant des fourrages et des vivres des provinces limitrophes; et pour surcroît de malheurs (1), il inonda la Pologne de la fausse mon-

(1) Lelewel, p. 375.

naie qu'il avait fait battre, pour se procurer des ressources, sous le timbre de Brandebourg ou sous celui de Saxe. Les juifs, avides de gain, exportèrent de Pologne la vieille bonne monnaie en Prusse, et importèrent en Pologne la fausse qu'on y appelait les hannetons. On ne pouvait pas la fondre parce qu'elle n'avait aucune valeur intrinsèque; on fut obligé de la supprimer entièrement, au grand dommage des habitants. Ainsi, depuis Jean-Kasimir, sous le règne duquel les Suédois eurent recours à la même ressource jusqu'à Stanislas-Auguste, la Pologne perdit en fausse monnaie 400,000,000 de florins (1). Et la Russie, qui était en guerre avec le roi de Prusse, promena ses troupes par la Pologne en long et en large. Ainsi, la république, qui se trouva en de hors de la guerre, en éprouva les calamités, n'ayant, pour les conjurer, ni forces ni moyens.

Cet état de nullité fit tomber la Pologne dans une entière dissolution. Les lois étaient sans vigueur, la licence sans bornes, la chicane et le brigandage sans exemple. Chaque gentilhomme catholique ayant la faculté de rompre (2) une diète, il n'y en eut pas une qui fût conduite à son terme. Enhardis par l'impunité, les Polonais

(1) Bandtkie, t. II.
(2) Lelewel, p. 372.

poussaient encore plus loin l'insolence. On viola les séances du tribunal de Pétrikau, on en interrompit le cours, et les malheureux habitants furent, par là, exposés à des pertes notables, ne pouvant obtenir la justice dans les cas les plus urgents.

Tant de licences alimentèrent des troubles intérieurs. La ville de Dantzig en était victime depuis plusieurs années. Le roi rendit un décret pour rétablir l'ordre, mais on n'en tint pas compte; les querelles entre la municipalité et le peuple continuèrent toujours; le roi nomma des commissaires pour connaître des affaires de Dantzig. Enfin, le décret rendu par cette commission trancha la difficulté; la municipalité fut envoyée aux tribunaux pour recevoir la peine de son opiniâtreté. L'affaire de Dantzig coûta (1) à la république 1,500,000 florins.

Sur ces entrefaites, mourut Joseph Potocki, castellan de Krakovie, grand-général de la couronne, zélé gardien et défenseur des lois et de la liberté nationale. Le roi parut, en quelque sorte, vouloir réparer cette perte, en conférant le bâton de maréchal, vacant par la mort de Potocki, à Jean-Clément Branicki, palatin de Kra-

(1) Lelewel, p. 373.

kovie, et la première place au sénat à Stanislas Poniatowski, palatin de Mazovie.

Cette inertie de la république fut pour les puissances voisines un motif suffisant de la braver et de profiter de son malheur. Cédant aux demandes de la noblesse de Kourlande, et ayant obtenu l'assentiment de l'impératrice Elisabeth et du conseil d'état de Varsovie, le roi déclara son fils Charles duc de Kourlande. L'année d'après, il lui en donna la solennelle investiture; les états de Kourlande lui prêtèrent serment d'obéissance (1); mais après la mort d'Elisabeth, son successeur, Pierre III, mit en liberté Biron en lui ordonnant de notifier aux états de Kourlande qu'il reprenait possession du duché. Catherine II, montée sur le trône à la suite de la mort de Pierre III, s'employa par une lettre auprès du roi, en faveur de Biron, et elle fit mettre en séquestre les biens du duc de Kourlande (2). La cour de Varsovie eut beau faire des réclamations là-dessus; elle eut beau envoyer son ambassadeur à Saint-Pétersbourg, le prince royal Charles ne put se maintenir dans la possession de la Kourlande (3).

(1) Lelewel, p. 375.
(2) Ibidem, p. 376.
(3) Ibidem, p. 377.

Tant de malheurs, tant d'humiliations, tant d'événements poignants, dessillèrent les yeux des Polonais, et commencèrent à les tirer de l'apathie où ils étaient plongés. Plusieurs grands hommes prirent à tâche de mettre en lumière la situation déplorable de la république. Mais celui qui y contribua le plus puissamment, ce fut Stanislas Konarski, de la société des piaristes. Ce fut avec une hardiesse extraordinaire qu'il foudroya les abus de la république, surtout le *liberum veto*, ne cessant de réformer les mœurs, les sentiments et les manières de penser de ses compatriotes, en triomphant des obstacles sans nombre que lui opposaient les jésuites. Les polémiques qui s'étaient élevées entre les piaristes et les jésuites développèrent les talents des jésuites, jusqu'alors ensevelis. Ainsi, plusieurs d'entre eux concoururent aussi à la renaissance des lettres et à l'extirpation des préjugés populaires, et au développement des sentiments patriotiques, en recherchant les monuments nationaux, et en multipliant les dépôts des connaissances humaines. André Zaluski, évêque de Krakovie, et son frère Joseph, évêque de Kiiow, méritèrent bien de la patrie, par l'établissement d'une bibliothèque publique. Le prince Joseph Iablonowski, et la maison des princes Czartoryski, coopérèrent aussi à ranimer

l'esprit national. Ainsi, le règne d'Auguste III peut être regardé comme une espèce de crise où l'état dominant de la noblesse, jusqu'ici dégénéré et inerte, commença à prendre des sentiments plus convenables, et à essayer quelques projets de réforme. Le vœu de relever la patrie de sa triste humiliation devint général; mais les maisons qui y tendaient, d'accord sur le but, ne l'étaient pas sur le choix des moyens. Les Potocki et les Radziwill étaient pour le maintien des franchises de la république; les Czartoryski voulurent la convertir en une monarchie mitigée.

Dans cette vue, les Czartoryski ne pouvant, par leur parti, contrebalancer celui de la cour, entretenu par les Radziwill et les Potocki, nourrissaient l'espoir qu'avec le secours de Catherine II, impératrice de Russie, ils parviendraient à tirer le pays de l'anarchie, et en feraient une monarchie modérée. Ils devaient ainsi lutter avec les préjugés et l'esprit local, et avec les partis puissants de Potocki et de Radziwill (1). Fermes dans leur résolution, les Czartoryski se faisaient des prosélytes en Pologne et en Lithuanie, élevant jusqu'à eux des maisons ruinées ou obscures ou des esprits doués de talents supérieurs, protégeant les lettres et ceux qui les

(1) Lelewel, p. 379.

cultivaient; et s'ils manquèrent leur but, du moins eurent-ils l'intention méritoire de vouloir encourager les lettres et l'instruction. Sur ces entrefaites, Stanislas-Auguste Poniatowski, fils du castellan de Krakovie et de Czartoryska, sœur de Michel et d'Auguste Czartoryski, prenait faveur à la cour de Saint-Pétersbourg, et il était bien venu de l'impératrice, dont les Czartoryski briguaient le secours et l'appui. On ne fit plus un mystère du dessein de détrôner le vieux roi, et la confédération qu'avaient formée à Pétrikau les Czartoryski paraissait accréditer ce bruit et annoncer la guerre civile; les partis armés s'assemblant avec le ferme résolution de poursuivre leurs vues par la force, ou, ce qui était sans exemple dans les fastes nationaux, d'exterminer les adversaires de la confédération, et d'exécuter ainsi leurs projets. La mort du roi fit taire ces bruits et changea la face des affaires. Un luxe révoltant, une indifférence scandaleuse pour le mal toujours croissant et la dépravation des mœurs, avant-coureurs assurés de l'écroulement de la république, voilà les seuls monuments que nous offre le règne d'Auguste III; ce prince, d'ailleurs, était clément, pieux, bon, libéral, d'une stature forte et d'une figure agréable. Amateur de toutes sortes d'exercices militaires, il y montrait une grande

dextérité, il les aimait et les récompensait généreusement.

INTERRÈGNE.

Ce n'était pas la première fois que les troupes étrangères avaient influencé l'élection d'un roi de Pologne; et cette fois plus que jamais, la maison de Czartoryski comptait sur les secours de la Russie. Les ambassadeurs de Russie, comte Herman Charles de Kayserling, et le prince Nicolas Repnine envoyèrent des notes à la cour de Saint-Pétersbourg; aussitôt les troupes russes, sous le commandement du prince Daschkoff, entrèrent en Pologne, et campèrent aux portes de la capitale. Le parti de Czartoryski et le parti républicain formé sous les auspices de Jean-Clément Branicki, grand-général de la couronne, et de Charles Radziwill, s'assemblèrent à main armée. Le parti républicain, outre les troupes de ligne, ne comptait que quelques mille hommes. La diète de convocation commença le 7 mai 1764. Elle ne fut rien moins que calme; dans la salle des délibérations et partout on menaçait le sabre en main. L'ancien maréchal de la diète, le vieux Malachowski devait se démettre de son bâton de maréchal; mais il se tut et ne voulut pas se lever, à moins que les troupes étrangères ne se

retirassent (1). A l'occasion de Brühl qui fut élu nonce, il s'éleva un vacarme terrible dans la chambre des nonces; plusieurs tirèrent leurs sabres hors du fourreau. Malachowski se retira de la salle et emporta le bâton de maréchal. La diète paraissait être dissoute. Les partis de Branicki et de Radziwill protestèrent et quittèrent Varsovie. Les Czartoryski profitant de cette faute reprirent le fil des délibérations. Adam, prince Czartoryski, staroste-général de Podolie, fut nommé maréchal de la diète de convocation. Une confédération fut formée pour la sécurité des délibérations; Auguste, prince de Czartoryski, palatin de Russie, fut créé le régimentaire de la confédération et devait poursuivre le grand-général; mais on n'en vint pas aux mains. A cette diète, il fut statué que les affaires militaires, économiques et judiciaires, seraient décidées et arrêtées par la pluralité des voix; de plus, la république reconnut le titre impérial à la Russie, et le titre royal à la Prusse; en échange de quoi, les ambassadeurs de Russie et de Prusse présentèrent une solennelle déclaration que les titres de leurs souverains n'influeraient en rien sur l'intégrité de la république.

(1) Lelewel, p. 7, Règne de Stanislas-Auguste, publié dans le *Journal de Varsovie*.

Ces déclarations furent bientôt ratifiées. A l'issue de la diète, il fut fait une confédération qui assura la non-rupture des diètes consécutives. La diète d'élection commença le 27 août, sous la direction de Joseph Sosnowski, greffier de la Lithuanie. Les troupes russes évacuèrent Varsovie et se cantonnèrent à trois ou quatre milles de là. Les cours de France, d'Espagne et de Vienne proposèrent l'électeur de Saxe; les cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin proposèrent un Piast, nommément Stanislas-Auguste Poniatowski, panetier de la Lithuanie. Ce dernier prévalut. Le 7 septembre, il fut élu roi. Le lendemain, il reçut les compliments des ambassadeurs de Russie, de Prusse, et des autres. Le 13 il jura les *pacta-conventa*, et le 15 il reçut des cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin leur médiation en faveur des dissidents. Le couronnement eut lieu à Varsovie, le 25 novembre, sous la direction de Hyacinthe Malachowski, staroste de Pétrikau. A cette diète, on accorda aux frères du roi le titre de princes; mais l'affaire des dissidents ne fut que légèrement débattue.

## STANISLAS-AUGUSTE IV.

Un roi qui, dans sa trente-deuxième année, prenait les rênes du gouvernement promettait

beaucoup de bien. Les espérances qu'on en avait conçues furent d'autant plus fondées qu'il se portait avec ardeur à la réforme des abus, et que son aménité et ses lumières étaient de nature à pouvoir éteindre les animosités de la nation. Mais cette douceur, sans la bonne intelligence avec certaines maisons, tranchait de la faiblesse; sa sollicitude pour le bien-être faisait ombrage (1) à la puissance qui l'avait élevé au trône; par conséquent l'animosité des partis fut plus vive encore que par le passé.

Le 8 mai 1765 le roi établit l'ordre de Saint-Stanislas; le prince Czartoryski en fut créé le premier chevalier; il établit aussi l'école militaire ou des Cadets à Varsovie, sous les auspices d'Adam Czartoryski, staroste-général de Podolie, école dont il est sorti un grand nombre d'hommes distingués par l'étendue de leurs connaissances et par les services signalés qu'ils rendirent soit à leur patrie, soit aux nations dont ils embrassèrent la cause. Il fonda l'hôtel de la monnaie et une fonderie. La capitale commença à s'embellir par de magnifiques édifices; les lettres obtinrent sa protection, et leurs progrès furent de jour en jour plus sensibles. Le roi voulut s'allier par les liens du mariage avec la maison

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie.*

d'Autriche. Cette résolution ne plut guère aux puissances voisines. Il était douloureux qu'une volonté étrangère (1) plaçât le roi au trône, et menaçât l'indépendance de la république; de là toutes les actions des Czartoryski, qui ne purent secouer l'influence étrangère, et la paternelle sollicitude du roi pour le bien-être du pays, furent vues de mauvais œil; le roi trouva des ennemis dans ceux mêmes qui étaient jaloux de l'intégrité de la liberté et de l'indépendance de la patrie. Sur ces entrefaites, les cours de Pétersbourg, de Berlin, et d'autres, intercédèrent en faveur des dissidents, désirant que leurs anciennes immunités fussent rétablies, nommément qu'ils fussent admis à toutes les charges et qu'on accordât aux évêques du rite grec la place au sénat. Les soins des princes Czartoryski pour faire retirer les troupes russes, et pour conserver la liberté des délibérations, furent infructueux; l'ambassadeur Repnine dirigeait tout. A la diète ordinaire, convoquée sous la direction du maréchal Célestin Czapliç, on abolit la confédération de 1764, on rétablit le *liberum veto*, à l'exclusion des objets économiques et judiciaires sur lesquels il ne devait pas influer. Mais l'affaire des dissidents trouva une énergique opposition

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie.*

dans la personne de Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie, animé du sentiment général, et fortement appuyé de Visconti, légat du pape. Le 14 novembre on publia une constitution contre les dissidents.

Cependant de nouvelles troupes, commandées par Saltikoff, Nummers et Kretschetnicoff entrèrent en Pologne. Leur mission était d'appuyer les confédérations qui, en 1766, avaient commencé à se former au nom des dissidents, sous la direction de Goltz, staroste de Tuchol, et de Jean Grabowski, général de l'armée polonaise. Il s'en forma encore d'autres à Krakovie, à Lenczyça, et surtout à Wilna. Animés de différents motifs de mécontentement, elles se réunirent toutes à Radom sous la protection du prince Repnine. Les maréchaux de confédérations et un grand nombre de citoyens confédérés vinrent s'y joindre; mais ils y trouvèrent (1), ainsi qu'aux environs de la ville, des flots de troupes russes. Charles prince Radziwill, destitué de la dignité de palatin de Wilna par la confédération formée sous les auspices de Michel Brzostowski, fut rappelé, et proclamé maréchal de la confédération générale. Tout cela eut lieu non seu-

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie.*

lement sans un accord préalable avec le roi, mais même on fit courir le bruit par tout le pays, que toute cette opération était dirigée contre le roi dans le dessein de le renverser du trône.

Ainsi menacé d'un côté par Catherine, et de l'autre abandonné par la nation, le roi ne vit d'autre parti que celui de fléchir cette souveraine. Il y réussit; Repnine reçut des ordres et des instructions contraires aux premiers; Branicki et Pociey, envoyés de la part de la confédération à Pétersbourg pour y demander protection et secours, y furent reçus avec politesse, mais ils repartirent sans avoir rien obtenu. Bon gré, malgré, les maréchaux de la confédération furent obligés de venir à Varsovie faire leur cour au roi, et de l'inviter à vouloir accéder à cette confédération; ce que le roi ayant fait, les opérations de cette généralité avaient de jour en jour moins d'utilité, et son but ayant changé, elle n'en eut plus.

Enfin arriva la diète extraordinaire, le 7 octobre. Elle fut présidée par Charles Radziwill et Stanislas Brzostowski, maréchaux de confédération. L'Autriche fermait lentement les plaies qu'elle avait éprouvées pendant la guerre de sept ans; le roi de Prusse sentait l'importance de se tenir attaché à la Russie, et, tout en aspirant au

nom de grand, il voulut aussi profiter du malaise de la Pologne. Choiseul, ministre de France, agissait seulement autant que le lui permettaient les instructions d'une monarchie languissante. La Pologne était encombrée de troupes russes. Le prince Repnine put donc se faire entendre d'une manière menaçante, et son ton impérieux croissait en raison de la résistance qu'il éprouvait; l'opposition de l'évêque de Krakovie, de quelques sénateurs et de nonces, résistait aux menaces; les principaux d'entre eux furent enlevés de Varsovie dans la nuit, le 13 octobre, à la face de la diète, savoir : Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie; Joseph Zaluski, évêque de Kiiow; Venceslas Rzewuski, palatin de Krakovie, avec son fils aîné Severin, staroste de Dolin; ils furent transportés par Wilna à Kalouga. La capitale et la nation furent glacées d'horreur et de douleur. André Zamoyski, chancelier de la couronne, vint trouver le roi, et se démit entre ses mains de sa dignité de chancelier, car il ne voyait plus de moyens de diriger un état ainsi violenté. La diète fut limitée. On procéda à la paix avec les cours et les dissidents. On conclut un traité avec la Russie, et l'on réhabilita les dissidents dans tous leurs droits. Le prince Repnine dicta les réglements de lois pour eux; il dicta aussi

toutes les constitutions de la diète, qui finit le 5 mars.

Sauvé par la fuite d'un pareil emprisonnement, Adam Krasinski, évêque de Kamieniec, cherchait des secours auprès des cours étrangères. Pendant cet intervalle, on s'empressa, en Podolie, de former une nouvelle confédération à Bar, à la tête de laquelle figurèrent François Potocki, palatin de Kiiovie; Michel Krasinski, chambellan de Rozan; Joseph Pulawski, staroste de Warka. Excitée par le légat du pape, qui l'engageait à ne pas souffrir une offense à la religion, même au péril de la vie, la confédération prit le caractère du fanatisme religieux, qui alluma celui du parti contraire désuni, et motiva le massacre du Human, dont le chef était Gonta, et ensuite Tymienko, massacre qui ne fut arrêté que par les troupes russes secondées de celles du pays. D'abord étouffée, la confédération de Bar fut obligée de chercher un asile sur la terre de Turquie; mais bientôt elle fut augmentée par la réunion de celles de Lublin, de Halicz et de Krakovie, et de plusieurs autres de Lithuanie. Toutes ces confédérations, n'ayant point d'appui ni de chef, furent facilement dissipées par les troupes russes, disséminées par tout le pays. Leurs escarmouches avec les confédérés exposèrent tout

le pays au pillage et aux flammes. Les confédérés souffraient surtout des cruautés inouïes. Le colonel Drevitsch, de cruelle mémoire, se flétrit surtout en faisant couper la main droite à ses captifs. On vit long-temps ces soldats mutilés mendier dans les rues de la capitale.

Il y eut aussi des combats plus considérables; mais les confédérés furent défaits à Slonim et à Wlodawa, et le prince Radziwill obligé de fuir en Valachie. Les petites confédérations seules subsistaient encore sans que les Russes les pussent dissiper. Les biens du prince Charles Radziwill furent confisqués, ses trésors et sa bibliothèque emportés de Nieswiez. L'ambassadeur de France, Vergennes, engagea le sultan à déclarer la guerre à la Russie, et les confédérés firent alliance avec la Porte. La France n'envoya aux confédérés que de faibles secours en argent et en officiers. Dumouriez, Choisy, Viomesnil, Kellerman commandaient les confédérés. Alors la confédération de Bar prit le titre de la confédération générale de deux nations sous les auspices du maréchal Paç, staroste de Ziola, à défaut de Krasinski. La France la reconnut pour une république confédérée, et reçut Wielhorski qui lui fut envoyé comme ministre plénipotentiaire.

La haine qu'on portait au roi, d'heureux combats avec les détachements russes, la réduction de Lanckorona, de Tyniec, de Bobr, du château de Krakovie et de Czenstochowa enhardirent la confédération générale au point qu'elle déclara, par un universal, le trône de Pologne vacant. Il y eut aussi des individus qui s'engagèrent, par serment prêté sur l'autel de la Vierge à Czenstochowa, à enlever le roi vif ou mort et à l'y amener. Ils pénétrèrent à Varsovie, et saisirent Stanislas-Auguste, le 3 novembre, dans la rue de Miel, devant l'église des Capucins, et l'emportèrent hors de la ville. S'étant égarés dans la nuit, il ne resta plus auprès de Stanislas-Auguste que Kuzma, qui se laissa fléchir, reconnut Stanislas pour son roi, et l'amena au moulin de Burakow. Le roi ayant écrit un billet au général Koccej, pour annoncer sa miraculeuse délivrance, s'endormit de lassitude, et Kuzma se tint auprès de lui en faction le sabre hors du fourreau. Koccej arriva incontinent avec un détachement de la garde, et avant que la capitale apprît le salut du roi, il était déjà au château, légèrement blessé à la tête pendant son enlèvement.

Dans ces entrefaites, les horribles calamités de la guerre produisirent la peste en 1770. Pour en arrêter les progrès, l'Autriche et la Prusse

commencèrent à garder leurs frontières de Pologne. Les armées prussiennes entrèrent dans la Grande-Pologne; les troupes autrichiennes avancèrent en Wolynie. Czenstochowa fut conquise par les Russes. On publia de savantes légitimations des droits qu'avaient l'Autriche et la Prusse aux pays occupés par leurs cordons sanitaires. On réfuta avec profondeur ces manifestes; mais la nation n'était plus en état de réfuter les troupes. Le manifeste de 1773 annonça le démembrement de la Pologne. Le prince Henri, frère du roi de Prusse, en suggéra, dit-on, l'idée à St-Pétersbourg. Frédéric-le-Grand crut devoir s'en réserver une portion, attendu que, depuis l'ouverture de la guerre de Turquie, il fournissait tous les ans de l'argent à la Russie, et sa politique y voyait une occasion de s'arrondir par quelques provinces limitrophes de ses états. L'Autriche, qui fut la première à donner l'exemple du démembrement en s'emparant avec violence de la starostie de Spiz, obtint, par cette mesure, alors sans exemple, la Lodomérie et la Gallicie. Par suite de ce premier partage, la Pologne perdit 3,925 milles carrés de pays; le roi de Prusse obtint les palatinats de Malborg, de Poméranie, de Warmie, une partie de la Grande-Pologne vers la Noteç, de Culm, à l'exclusion de Torn et

de Dantzig ; l'Autriche reçut la Russie-Rouge avec une partie de la Podolie, de Sandomir et de Krakovie, entre la Vistule et les monts Karpates et les Salines ; la Russie, les palatinats de Mscislaw, de Witebsk et Livonie, avec une partie de ceux situés derrière le Borysthène et la Dzwina. On convoqua la même année une diète extraordinaire. Adam Lodzia Poninski annonça qu'il devait être maréchal. Reytan, nonce de Nowogrodek, Bohuszewicz et d'autres s'opposèrent à ce procédé illégal. Reytan fut écarté de la salle des délibérations. La diète fut ouverte. Poninski, qui se procura à cette diète le titre de prince, fut fait maréchal de la couronne; et Michel Radziwill, porte-glaive de Lithuanie, maréchal de Lithuanie. A cette diète furent établies les célèbres commissions judiciaire et d'instruction publique. Mais le véritable but de cette diète fut de reconnaître le démembrement accompli par les puissances limitrophes, ce qui n'arriva que dans la suite, en 1775. Enfin, à cette même assemblée, on réforma la constitution de la république ; le *liberum veto* fut rétabli ; le conseil du roi supprimé et remplacé par le conseil permanent, composé de différents palatinats, de quinze sénateurs et d'autant de l'ordre équestre. La Russie prit sur elle la garantie de l'intégrité de la con-

stitution et de la liberté nationale; l'intégrité du reste de la république fut garantie par toutes les trois puissances limitrophes. Les immunités des dissidents furent un peu circonscrites; car on leur défendit l'entrée du sénat, et l'on fit des modifications quant au nombre de leurs nonces. A la diète suivante, faite sous la direction du maréchal Mokronowski, ce démembrement fut ratifié.

Depuis cette diète, le prince Repnine, ambassadeur de Russie, fut le véritable chef de la république. On ne put rien arrêter sans son aveu; cependant la nation reprit haleine après tant de calamités. La tranquillité régna intérieurement; les diètes s'achevaient avec calme. La diète seule de 1782 fut orageuse par la rentrée de Soltyk, évêque de Krakovie. Après plusieurs années de captivité, ce seigneur, rendu au pays, avait été frappé d'aliénation mentale à la suite d'une longue détention. On fut obligé de le priver de ses fonctions, de sa fortune et de son diocèse. Le souvenir de ses vertus et de ses souffrances lui fit des partisans qui troublèrent les délibérations publiques; par là les magistratures ne furent pas acquittées. Cet acquittement eut lieu pendant la diète de Grodno, fameuse par une rare unanimité. Cependant, à l'issue de cette diète, les in-

trigues d'une Française, d'Ogroumoff, firent naître des mésintelligences dans la famille royale, parce que d'Ogroumoff accusa certaines maisons d'attenter à la vie du roi. Elle fut punie du carcan, mais la haine que se portaient les grands noms impliqués au procès fit avorter la diète.

L'avénement au trône de Frédéric-Guillaume II fit alors espérer que la Pologne recouvrerait son indépendance. Le 7 mai, 1787 Stanislas-Auguste rencontra à Kaniow Catherine II; et au mois de juin, l'empereur Joseph eut une entrevue avec elle en Crimée. Il semblait que toutes les trois puissances se réunissaient pour la guerre contre la Turquie; mais la Pologne ne voulut pas rompre des traités que la Turquie observait religieusement. La même année s'ouvrit la guerre entre la Turquie et la Russie. L'Autriche y prit aussi une part active. De l'autre côté, Gustave III, roi de Suède, marcha en armes contre la Russie. Le cabinet de Berlin, d'une politique active, entra en alliance avec la Turquie, et exhorta la Pologne à se mettre hors de la garantie de la Russie, et conclut, le 29 mars 1790, une alliance avec la Pologne, en lui promettant son secours, en cas qu'elle fût attaquée pour la réforme de sa constitution.

La Pologne, profitant des circonstances, conçut avec transport l'espérance d'améliorer son

existence. Jamais on n'avait vu tant de concorde et de dévouement qu'à la mémorable diète de quatre ans, convoquée sous la direction du maréchal Stanislas Malachowski. Là, ayant secoué la garantie étrangère, la nation établit la constitution du 3 mai. Par suite de cette constitution, la noblesse abjura ses prétentions; les bourgeois furent admis à l'exercice de toutes les charges; la religion catholique fut déclarée dominante, avec toutes les libertés pour d'autres croyances; la couronne devint héréditaire; les paysans furent pris sous la protection des lois, le pouvoir législatif fut réservé aux états; la chambre des nonces et des députés de villes constituait le pouvoir national; la chambre des sénateurs, où siégeaient les évêques, palatins, castellans et ministres, sous la présidence du roi, adoptait les projets de loi discutés par la chambre des nonces, ou les ajournait à la tenue de la diète prochaine (1). Le pouvoir exécutif fut confié au roi, auquel on adjoignit un conseil sous la dénomination de surveillance, composé du primat, de cinq ministres et de deux secrétaires. Hugues Kollontay, vice-chancelier de la couronne, et Ignace Potocki, maréchal de la cour, concoururent le plus à la rédaction de cette œuvre qui attira au roi les com-

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie*, p. 29.

pliments de presque toutes les nations. Le roi de Prusse applaudissait surtout à la suppression de l'élection.

Cependant la même année le roi de Prusse affecta de demander à la Pologne la cession de Dantzig et de Torn; il essuya des refus. Irrité de ce contre-temps, il sut déguiser sa colère, parce que la révolution française appelait alors sur elle l'attention des cours européennes. Il résolut d'arriver à ses fins par une autre voie. Il se rapprocha de la Russie et rompit avec la Pologne (1). Rassurée du côté de la Suède par le traité de Warela en 1790, du côté de la Turquie par le traité de Yassy en 1792, la Russie s'enhardit à poursuivre les armes à la main la domination qu'elle venait de perdre en Pologne. Le moment était favorable. Plusieurs malveillants avaient cherché à détruire la constitution du 3 mai, œuvre de la majeure partie de la nation, et qui devait la garantir de l'arbitraire et de l'influence étrangère (2). Stanislas-Félix Potocki, général de l'artillerie à cheval, se rendit à Saint-Pétersbourg, où Branicki, grand-général de la couronne, allié par le sang avec Potemkine, cherchait déjà à se procurer la protection de la cour contre ses com-

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie*.
(2) Sawicki.

patriotes (1). Severin Rzewuski, vice-grand-général de la couronne, faisait aussi des démarches semblables près la cour de Vienne. Les instances à Saint-Pétersbourg furent couronnées de plus de succès. On forma une confédération sous la dénomination de Targowiça, le 14 mai 1792; à sa suite, et le 18 mai, parut la protestation de l'impératrice, où elle déclara ne pas reconnaître la nouvelle constitution, ajoutant qu'elle envoyait des troupes pour le soutien de la confédération de Targowiça. Aussi les troupes entrèrent-elles le 21 novembre dans les palatinats de la couronne, au nombre de 80,000 hommes de ligne, et de 20,000 Kosaks. La diète fut ajournée, le pouvoir fut confié au roi sur le trésor et les armées. Joseph prince Poniatowski, neveu du roi, prit le commandement en chef de l'armée polonaise, dont l'effectif ne montait qu'à 45,310 hommes. A la suite de plusieurs escarmouches, l'armée, éprouvant partout de la disette, arriva sur les lieux de sa destination. La bataille de Dubienka, donnée le 17 juillet, couvrit Thadée Kosciuszko, d'une grande gloire. Mais résister plus longtemps n'était pas possible. Les nombreuses armées russes, commandées par le général Kakhoffskoï, marchaient sur Varsovie, occupant

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie.*

toutes les provinces par où elles passaient; Kretschetnicoff franchit la Dzwina à Poloçk, s'empara sans coup férir de toute la Lithuanie, entra à Wilna et proclama Simon Kossakowski grand-général de la Lithuanie par la volonté de la nation, donnant par là à entendre que le pouvoir du roi avait cessé, puisque c'était à lui qu'appartenait de droit la nomination au ministère (1).

La communication entre la capitale et les provinces étant coupée, les universaux du roi ne purent plus y pénétrer; les secours en argent et en hommes ne purent plus arriver dans la capitale. Considérablement diminuée, l'armée de la république n'était pas capable de défendre Varsovie; tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de retarder son arrivée, en lui opposant une légère résistance. Dans cet état de choses, le roi ordonna au prince Joseph de proposer l'armistice au général russe; mais on l'envoya chercher la réponse à Saint-Pétersbourg.

La réponse que fit Catherine au roi était pleine de reproches; et elle finit par déclarer qu'elle n'entrerait en aucun arrangement avec le roi, jusqu'à ce qu'il eût fait son adhésion à la confédération de Targowiça.

Le roi invita au grand conseil les maréchaux

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie*, p. 30.

de la confédération, les ministres et les sénateurs (1). Chacun ouvrit un avis différent. On ne put convenir de rien. Abandonné de son allié le roi de Prusse, privé de tout moyen de défense, le roi préféra s'attirer des reproches de faiblesse que d'exposer toute la nation à des calamités incalculables.

Le même jour les maréchaux Malachowski et Sapieha s'exilèrent volontairement dans l'étranger. La trève fut publiée par l'une et l'autre armée. Le général en chef russe Kakhoffskoï fit son entrée à Varsovie.

En Lithuanie, l'évêque de Livonie montra de l'ardeur à organiser la confédération qui se forma sous la direction du prince Sapieha, chancelier de la Lithuanie. Elle se réunit incontinent à celle de Targowiça et se transporta à Grodno.

Son étude principale fut de morceler en petits détachements l'armée polonaise, de les échelonner de manière à mettre les troupes russes à portée de les empêcher de se réunir.

Le 6 janvier, le roi de Prusse déclara que, pendant qu'il était en guerre avec les Français, il devait garantir ses derrières d'un pays où les factions jacobines et les dissensions intestines le menaçaient de quelques dangers; et par suite de

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie*, p. 33.

cette déclaration, les troupes prussiennes entrèrent le 16 janvier dans la Grande-Pologne. Quelques uns des confédérés de Targowiça voulurent opposer résistance ; mais cette invasion avait eu lieu à la suite d'un concert avec la Russie, qui, tout en occupant tout le pays et la capitale, coupait la communication aux régnicoles. Bientôt après parut le manifeste du roi de Prusse sur le compte de Dantzig, qui, à l'entendre, était le foyer d'une secte pernicieuse qui était en conspiration permanente, et fournissait aux ennemis communs du blé et d'autres denrées. En conséquence, le 27 mars eut lieu la prise de cette ville à main armée, à la suite d'une nouvelle déclaration où le roi de Prusse exprimait l'intention de circonscrire les forces de la république, et de la maintenir dans les bornes convenables. Dans cette vue, il incorpora à son royaume les palatinats de Posen, Gnezne, Kalisz, Sieradz, la ville et le château de Czenstochowa, la terre de Wielun en majeure partie, les palatinats de Rawa, de Ploçk, avec Dantzig et Torn.

Dans un autre manifeste, la Russie déclarait à son tour : « Que pour réprimer en Pologne la « doctrine des jacobins, doctrine tendant à « rompre tous les liens religieux, civils et poli- « tiques, elle trouve convenable de rétrécir les

« bornes de la république. En conséquence, elle « déclarait en prendre la partie orientale, suivant la ligne de démarcation tirée de la main de « l'impératrice sur la carte, à partir de l'extrémité « occidentale de la Kourlande, traversant Pinsk « par la Volynie, jusqu'aux frontières de la Gallicie « autrichienne. Par suite de ce second démembrement, le roi de Prusse occupa 1,061 milles « carrés du plus beau pays, la Russie 4,553, et la « république polonaise était réduite à 4,016 milles « carrés. »

On ouvrit la diète à Grodno à l'effet de ratifier le nouveau démembrement, et de rétablir les libertés nationales détruites par la constitution du 3 mai. La confédération de Targowiça, composée en partie de personnes qui agissaient de bonne foi, fut dissoute; on en forma une nouvelle. Cependant la ratification du nouveau démembrement éprouva une énergique résistance; les instances et les menaces de Sievers, ambassadeur russe, ne purent intimider tous les citoyens. Les nonces Krasnodembski, Szydlowski, Milewski et Skarzynski furent enlevés de Grodno (1). Enfin, le 22 juillet, le démembrement fut signé. Une nouvelle constitution de gouvernement fut établie et une nouvelle alliance contractée avec

(1) Lelewel, *Journal de Varsovie.*

la Russie, par suite de laquelle la république promit de ne changer ni amender sans l'aveu de la Russie la constitution qu'on venait de lui octroyer. Les débris de la république furent divisés en palatinats. L'armée polonaise, entourée des troupes russes, reçut ordre de prêter serment de fidélité à l'impératrice, et elle fut réduite à 15 mille hommes.

Pendant le licenciement de l'armée polonaise, Madalinski, brigadier de la cavalerie nationale, menacé du désarmement de sa brigade, partit de Lomza, se fit jour à travers les armées russe et prussienne, et arriva à Krakovie. Son apparition donna naissance à l'insurrection de Krakovie. Le 24 mars, Thadée Kosciuszko fut proclamé chef de la nation. La liberté, l'intégrité et l'indépendance furent le signal de l'insurrection nationale. Armés de faux et de piques, les paysans, appuyés des troupes de ligne, commandées par Kosciuszko, remportèrent à Raclawice la première grande victoire sur Denisoff et Tormassoff le 4 avril. Kosciuszko dirigea son armée vers Varsovie où Igelstrom avait 8,000 hommes. Le 17 avril, l'armée et le peuple furent insurgés. Igelstrom eut peine à s'enfuir de Varsovie. Le général Chlewinski et Gedroyc, alors colonel, après avoir opéré l'insurrection en Sa-

mogitie, s'avancèrent vers Wilna, où Jacques Jasinski, colonel du génie, avait fait aussi une révolution. Le général en chef Arseniéff fut fait prisonnier. Cette insurrection fut si heureuse, qu'elle ne coûta pas une goutte de sang. Thadée Kosciuszko fut reconnu partout pour chef, avec le pouvoir dictatorial. Différents détachements de l'armée polonaise se réunissaient et marchaient sur Varsovie, se faisant jour à travers les armées russes. Jasinski et Chlewinski étaient encore en Lithuanie, Kosciuszko à Krakovie, lorsque une armée prussienne considérable, commandée par le roi, vint se joindre à celle de Russie, commandée par Denisoff. Kosciuszko, qui ne s'attendait pas à la coopération de l'armée prussienne, attaqua ces deux armées réunies. Les généraux Grochowski et Wodzicki mordirent la poussière. L'armée polonaise, enfoncée, fut obligée de se replier. Le 15, Wieniawski livra, sans résistance, Krakovie aux Prussiens. Kosciuszko se rendit en toute hâte à Varsovie, où depuis l'époque de l'insurrection le pouvoir du roi était suspendu ; un conseil provisoire établi, présidé par Zakrzewski, président de la ville de Varsovie, s'occupait à maintenir la tranquillité intérieure, à exhorter à prendre les armes, à recevoir les offrandes, qui furent grandes, spontanées,

mais insuffisantes pour de si grands desseins. Kollontay s'occupait des objets de finances.

Influent dans l'insurrection depuis sa naissance, possédant la confiance du chef, il avait d'autres vues que lui, et s'efforçait d'agir conformément à son opinion. Il voulait établir un terrorisme à l'instar de celui de France. A Varsovie et à Wilna, plusieurs personnes furent emprisonnées pour cause de leurs opinions et de leurs partis; quelques unes subirent la mort par l'arrêt révolutionnaire. Le 28 juin, la population de Varsovie mit à mort différentes personnes, sans autre forme de procès. Les auteurs de cette violence furent incontinent fusillés par ordre du chef; mais, lorsque les partisans de Kollontay, ou le parti des Huguenots, eut pris une attitude menaçante, et que le chef eut été obligé d'interrompre ses opérations pour le contenir, le parti de la cour commença à se mettre en lumière. La confiance s'affaiblissait par degrés; les plaintes augmentaient; la première énergie nationale commençait à s'évanouir, car l'impossibilité de résister à l'armée ennemie, pourvue de tout, ralentissait l'ardeur des Polonais, et dans les cas décisifs les demi-mesures ne conduisent pas au but.

Sur ces entrefaites, le roi de Prusse, Guillaume II, amena en personne 50,000 hommes aux

environs de Varsovie, et commença à l'assiéger de concert avec l'armée russe, forte de 9,000 hommes, et qui attendait des troupes fraîches, entrant en Pologne de différents côtés. Le 31 juillet, Wilna fut conquis, et la Lithuanie occupée. L'insurrection faite dans la Grande-Pologne, appuyée par Madalinski et Dombrowski, fut plus heureuse: elle encloua les canons du roi de Prusse, et le força à lever le siége; mais Souvaroff, à la tête de 20,000 hommes, après une bataille sanglante que lui livra Sierakowski, parvint à faire sa jonction avec le grand corps d'armée. Toutes ses forces s'avançaient sur Varsovie. De son côté, Kosciuszko marche contre l'armée de Fersen; la bataille décisive se donna à Macieïowice, le 10 octobre, où Kosciuszko, faute de secours de la part de Poninski qui était cantonné à proximité à Zelechow, fut battu, grièvement blessé et fait prisonnier. Avec Kosciuszko disparut l'espoir, et se rompirent tous les liens des opérations militaires. Thomas Wawrzecki, nouvellement élu chef par le conseil suprême, voulut avec le reste des troupes transporter le théâtre de la guerre en Prusse, et se fortifier dans le pays ennemi; mais le conseil, soigneux de son propre salut, ne lui permit pas de bouger de Varsovie. Toutes les forces se concentrèrent à Praga, dé-

fendue par le général Zaïonczek. Souvaroff s'en empara facilement, et le massacre qu'il fit de ses habitants jeta l'épouvante sur la capitale, qui n'est séparée de Praga que par le lit de la Vistule.

Espérant toujours du salut de la patrie, Madalinski et Dombrowski quittèrent Bydgoszcz; tout se concentra sur Varsovie, qui conclut une capitulation le 8 novembre. Les troupes victorieuses de Souvaroff l'occupèrent. Kollontay en partit le premier, et après lui le conseil et les troupes nationales. Tout se dispersa le cœur navré de douleur; les soldats tombaient par milliers, l'armée fut obligée de mettre bas les armes à Radoszyce. Les trois puissances limitrophes commencèrent à faire le partage de la Pologne, et l'effectuèrent unanimement l'année suivante. La bibliothèque de Zaluski, alors la propriété de la nation, fut transportée de Varsovie à Saint-Pétersbourg. Les trois cours la partagèrent entre elles, et la bibliothèque occupa l'édifice spécial, dans la capitale impériale, servant à l'usage public.

Le roi reçut alors l'ordre de la cour de St-Pétersbourg de se rendre à Grodno. Le 9 janvier il y signa l'abdication, que le prince Repnine envoya par un courrier à Pétersbourg, après avoir calculé le temps de manière qu'elle fût remise à

l'impératrice, comme bouquet, le jour de sa fête. A la suite de longues négociations entre les trois cours alliées, les puissances co-partageantes prirent possession chacune de leur portion. Les Autrichiens entrèrent le 5 janvier à Krakovie, les Prussiens le 9 à Varsovie; la Pilica, la Vistule et le Bug marquèrent le partage de l'Autriche; le Niémen sépara celui de la Prusse de la Russie. Cet empire reçut 2,183 milles carrés, l'Autriche 834, la Prusse 997. Stanislas-Auguste Poniatowski, appelé de Grodno à St-Pétersbourg, y finit ses jours, le 12 février 1798, à la suite d'une maladie extrêmement courte, après avoir vécu 65 ans.

## RÉFLEXIONS SUR CETTE ÉPOQUE.

Après avoir tracé dans cette époque le tableau des événements qui ont opéré la décadence de la république, il est nécessaire, ce me semble, d'en démêler les causes, et de s'arrêter en même temps sur le caractère de la nation polonaise.

La décadence de la Pologne n'arriva pas tout d'un coup. La période de cette époque en offre les différentes nuances à travers le désordre de la noblesse. Pendant l'espace de 60 ans, la gloire de l'armée polonaise ne fit pas apercevoir l'état déplorable où la Pologne se trouva dès la mort

d'Etienne Batory; mais ensuite, pendant 70 ans, les calamités qu'entraînent des guerres continuelles sapèrent les fondements de la république; enfin, pendant 80 ans, elle se trouva plongée dans une inertie absolue, qui, à la fin de sa dernière décadence, fut relevée un instant par les efforts généreux de la nation, qui voulait échapper à une destinée préparée par les siècles et les institutions.

« L'opinion des étrangers, dit l'illustre Niemcewicz, auquel nous empruntons ces observations, et la nôtre, étaient que notre légèreté et notre flexibilité, la facilité à saisir et à imiter tout ce qui frappe les yeux par sa nouveauté, nous rendirent un peuple imitateur plutôt qu'un peuple portant un cachet de nationalité. Cette opinion n'est pas fondée : notre position géographique, l'air que nous respirons, les lois sous lesquelles nous avons vécu, nous ont imprimé un caractère particulier, comme à d'autres peuples; et la liberté sans bornes dont jouirent nos ancêtres, en ôtant toute contrainte et aux défauts et aux qualités, a rendu plus palpables et les uns et les autres. La fertilité de notre sol nous appelait à l'agriculture, et les invasions de voisins agresseurs, à des guerres continuelles; de là, une nation représentait deux classes différentes : celle

d'agriculteurs long-temps libres, ensuite condamnés à l'obéissance et au travail; et celle d'hommes de guerre, ou la noblesse. Celle-ci combattant sous les yeux des rois, alors maîtres de toute la terre polonaise, recevait, à l'exclusion du reste des citoyens, comme partout ailleurs, des donations, des dignités, des récompenses; elle seule était dans la nation une partie marquante et influente. Tant que des rois énergiques tinrent les rênes de l'état, cette noblesse fut enchaînée dans les bornes convenables; mais à la suite du partage de la Pologne par Boleslas-Bouche-de-travers, à la suite du morcellement de l'autorité suprême, à la suite de la vénalité de la couronne, le pouvoir de cette noblesse, en croissant, en envahissant tout, en pesant sur tout, rompit l'équilibre entre elle, le peuple et le trône. L'accroissement des richesses et du pouvoir d'une partie de la nation motiva l'assujettissement de l'autre et l'ébranlement de l'ensemble. D'abord la noblesse fut admise, en apparence, au même degré d'égalité; mais bientôt, par une excessive différence de fortune, la petite devint l'instrument de la grande; les grands gouvernaient tout, et souvent en discorde avec eux-mêmes, jaloux des rois, ayant enveloppé toute la patrie dans l'erreur de leurs passions, du faîte de gran-

deur où elle était, ils la précipitèrent peu à peu dans un abîme sans fond. Le malheureux aveuglement où ils étaient les empêchait d'apercevoir que ces abus, que les orageuses élections des rois, que l'exclusion des bourgeois des immunités nationales, auraient un jour des suites fâcheuses. On faisait consister la sécurité et l'intégrité de la patrie sur la pointe des sabres; on négligea les lettres, le commerce et l'industrie; on abandonna les ports maritimes, sans lesquels rarement une nation s'élève à la puissance, aux lumières et aux richesses. Les victoires qu'on remporta sans peine sur l'ennemi, pendant des siècles entiers, accréditèrent l'opinion que, sans avoir besoin d'entretenir une armée prête au combat, sans gouvernement, sans l'assiette des impôts, sans finances, il suffisait de monter à cheval pour repousser l'agression; de là, la lenteur avec laquelle s'assemblaient les troupes faisait manquer les plus belles occasions de combattre; les rébellions, les dispersions, fruits du non-paiement de la solde des troupes, détruisaient les plus brillantes expéditions, et nécessitaient des oppressions et des calamités sans fin. On croupissait dans l'habitude, sans réfléchir que l'Europe avait changé de système, que des nations barbares et faibles croissaient en puissance et en civilisation; que,

lorsque partout ailleurs, avec les franchises, le pouvoir exécutif acquérait tous les jours un plus haut degré de vigueur, que lorsque le peuple industriel recevait de ce pouvoir tous les jours une protection plus puissante et des encouragements, nous autres Polonais, plongés dans l'apathie et dans les excès par nos préjugés invétérés, nous ne regardions comme nation que la noblesse; nous prenions les rois pour nos magistrats subordonnés; le peuple, pour l'instrument des revenus et des richesses. Nous avons attendu dans un profond sommeil l'heure qui devait nous frapper de mort politique; nous avons attendu jusqu'au moment où le réveil et un noble désespoir n'étaient plus que tardifs et inutiles.

« Voilà les fautes qui occasionnèrent notre ruine, fautes qu'il faut imputer non à la totalité de la nation, mais en partie à l'aveuglement des grands, en partie à l'excès de la docilité des rois. Il est vrai que l'abus que les nobles firent de la liberté, en en excluant entièrement le peuple, fut la cause de l'assujettissement général; mais ne pourrait-on pas alléguer, à la décharge des Polonais, que ces abus mêmes tiennent de la nature humaine? Et quel peuple ne s'en rendit pas coupable, sitôt qu'il s'aperçut que les rênes du gouvernement se trouvaient portées par des mains

débiles? Tranchons le mot : plusieurs peuples s'en étaient rendus coupables plus d'une fois, en rompant toutes les chaînes de la société, en lui imprimant des secousses qui font horreur à l'humanité. Chez nous, à travers l'indiscipline générale, on n'a vu ni passions opiniâtres et effrénées dans les querelles publiques, ni crimes dans la vie civile. Toujours la bonté et la douceur l'emportaient sur la colère. Un gouvernement aristocratique et démocratique tout à la fois, où l'on avait plus ou moins besoin l'un de l'autre, rendit notre noblesse affable et souple; l'excès de liberté, le droit de dire aux rois les vérités les plus âpres, la rendit franche et hardie; une suite non interrompue de guerres la rendit persévérante, belliqueuse, amoureuse d'exercices héroïques; l'opulence, humaine, hospitalière, avide de plaisirs et de fêtes. On nous reproche une propension à la désobéissance et aux excès; cependant la crainte et la haine du pouvoir royal ne nous dispensaient jamais du respect dû au trône. Il n'est pas de nation qui ait rendu aux rois plus d'hommages que la nôtre; jamais le trône de Pologne ne fut souillé de sang; bien plus, quels que soient les reproches à cet égard, il n'est pas de nation qui, sous un roi puissant et connaissant nos inclinations, soit plus facile à gouverner que la nation polo-

naise; témoin le roi Etienne, hélas! trop tôt moissonné pour notre bonheur.

« Considérés dans l'abus même de leurs richesses, les Polonais brillent d'un esprit noble et guerrier. Ils se ruinaient plus pour les autres que pour eux-mêmes. Ce n'est pas la recherche, ce n'est pas une vaine élégance qui présidaient à leurs excès, mais un luxe d'armures, de chevaux, d'attirail; mais la magnificence dans les assemblées nationales; mais une prodigue hospitalité dans les honneurs qu'ils rendaient chez eux. Voilà leurs excès. L'anarchie put bien momentanément assoupir l'esprit belliqueux des Polonais; elle put enraciner l'habitude de désœuvrement qui a duré jusqu'à nos jours, le dégoût d'une activité constante, le désir invincible des jeux et des plaisirs; mais tout en leur imprimant ces défauts, elle a conservé, dans toute leur plénitude, la hardiesse, le noble dévouement pour le pays, et, si je puis m'exprimer ainsi, cette volonté de fer d'être une nation. Que d'exemples de ces vertus ne nous offrent pas les fastes de notre histoire! Ces grands même, qui, à la légère, se déchargèrent des obligations et des impôts publics, toutes les fois que le pays se trouvait dans le besoin, amenaient pour sa défense des milliers de guerriers. A la diète de Pétrikau en 1562, Sigismond-Au-

guste ayant déclaré à la face de la nation que, par suite de la dissipation de ses pères, les domaines et les revenus de la couronne étaient tellement dilapidés que le roi n'était plus en état d'opposer une armée aux Tatars ni aux Moskovites, le sénat et les nonces s'approchèrent l'un après l'autre du trône, déchirant leurs priviléges et restituant à la couronne les propriétés de la couronne. Dans les derniers temps, on a vu avec quel enthousiasme notre jeunesse courait aux armes! avec quelle bonne volonté le peuple villageois saisissait les instruments agricoles pour repousser l'ennemi! avec quelle tendre libéralité la vieillesse déposait ses épargnes sur l'autel de la patrie expirante! le beau sexe ses précieux ornements! Ils aimaient toujours la patrie, les Polonais nos ancêtres, parce qu'elle était brillante, parce que c'était une terre qui leur avait procuré les bienfaits de la liberté; et nous autres aujourd'hui, nous l'aimons davantage peut-être, parce que nous l'avons vue si injustement accablée, si malheureuse!

« Rien n'attendrit tant un cœur honnête que la vue d'une oppression et d'une persécution non méritée; au doux sentiment que fait naître le souvenir seul de la patrie, se joint aujourd'hui cette attendrissante pitié, cette compassion, ce ressen-

timent qu'excitaient dans les cœurs des Polonais, l'injustice, l'outrage et la dernière conjuration contre l'existence de notre nom. Ainsi qu'à la mort d'une personne chérie toutes ses qualités brillent à nos yeux avec un éclat plus grand et plus tendre, et augmentent la douleur et l'affection que nous lui témoignons, de même les Polonais ne montrèrent jamais plus d'attachement à la patrie qu'au moment où ils la perdirent. Que la noblesse, que la classe privilégiée ait conservé cet attachement, on pourrait dire qu'elle le fit par souvenir des avantages dont elle avait joui; mais le commun du peuple n'en obtint pas beaucoup, et cependant on voit que dans chaque circonstance il courait de bon gré à sa défense. L'amour de la patrie est le caractère et la vertu dominante de notre nation, et, de plus, un mélange de douceur et d'intrépidité; d'une excessive irascibilité et d'une extrême facilité à pardonner; d'ardeur, d'emportement et de patience; enfin, de cette constance à tout supporter quand il est question de nos plus chères espérances.

« En signalant, continue l'illustre Niemcewicz, nos brillantes qualités, je n'ai garde de passer sous silence nos défauts. Les uns nous viennent peut-être de la nature et des vices de l'ancien ordre de choses; d'autres, des temps postérieurs,

des événements que nous avons essuyés, des intrigues étrangères et des habitudes de nos voisins. Possédés du désir de la gloire, nous ne sommes pas exempts de haine; de là vient que nous ne pardonnons pas les talents transcendants ni une fortune éclatante. Pleins d'une ardeur brûlante, avec laquelle nous nous portons vers tout ce qui est utile, noble et beau, nous manquons de persévérance et de constance. Jamais le danger n'épouvante le Polonais, mais un travail continu le décourage. Combattre et jouir, ce sont là ses amours. Une liberté sans bornes dans les actions et les propos, liberté dont nous avons joui pendant tant de siècles, nous a rendus moins réservés en procédés et en paroles que ne le demande la convenance. La manière avec laquelle on a traité tout une nation, les outrages inouïs joints à l'injustice, ont imprimé dans les cœurs des Polonais des sentiments de malveillance inconnus auparavant. Les désappointements réitérés ont inspiré de la méfiance; les oppressions éprouvées depuis nombre d'années, le mépris de la propriété, une constante exaction, lui ont donné une âpre irascibilité. Le peuple villageois, découragé par l'excès de dépendance, consacrant la sueur de son front aux avantages des autres, accoutumé à l'ivrognerie et gâté par les juifs,

fuyait le travail et l'industrie, parce qu'il n'en retirait pas le fruit pour son compte. Dans la suite, quoiqu'il ait obtenu des lois, cependant les horreurs de la guerre n'assurant ni leurs toits, ni les produits de la terre, ni du salaire, le dégoûtèrent des efforts et de toutes entreprises. Bref, nous portons en nous un inconcevable dégoût du travail, une indifférence pour notre propre bien; et si, malgré ces obstacles, il y a quelque industrie dans notre pays, elle est devenue l'apanage exclusif des juifs et des étrangers. Mais ce défaut, ainsi que les autres, le temps et la sollicitude du gouvernement le pourront un jour réparer. Nos facultés intellectuelles, qui ne le cèdent à celles d'aucun peuple, si elles sont convenablement encouragées et soutenues, développeront notre naturelle aptitude, étouffée sous le poids des calamités, et le Polonais ne se laissera surpasser par personne, ni dans la guerre ni dans la paix, par l'activité, les talents militaires et la morale. Tels sont les défauts et les qualités de notre nation, nation inconnue des étrangers, décriée souvent par ceux qui y ont intérêt.

«Qui sait si cet attentat, qui a tenu pendant tant d'années la Pologne plongée dans la nuit du tombeau, n'est pas pour elle une disposition bienfaisante de la Providence? Elle a frappé les Polo-

nais pour les guérir des défauts et des préjugés qui furent l'unique cause de leur destruction. Plaise à Dieu que l'expérience à travers laquelle nous avons passé, après avoir effacé nos taches, nous laisse nos pures vertus! et avec de la vertu, l'amour de la patrie et le courage, que ne peut faire un Polonais? »

## LITTÉRATURE.

Cette période de l'histoire de Pologne contient deux époques de la littérature polonaise. L'une depuis la prépondérance des jésuites et le commencement de la persécution des dissidents, jusqu'à la renaissance du goût et des lettres; l'autre jusqu'au dernier partage de la Pologne.

Le commencement de la première époque offre encore un état florissant pour les lettres, parce qu'un grand nombre d'écrivains dans la langue maternelle tracèrent des ouvrages qui servent de modèle de pureté et d'une noble simplicité; et d'autres écrivirent dans la langue de Cicéron, d'Horace et de Tite-Live, des œuvres, objet éternel de l'admiration des étrangers eux-mêmes.

Les écrivains les plus marquants de cette époque sont : Lucas Opalinski, maréchal de la cour, qui, indépendamment d'autres ouvrages, a écrit *l'Art poétique*, plein d'idées saines et de vers

énergiques; Christophe Opalinski, palatin de Posen, qui a pris pour modèle Juvénal, attaque dans ses satires les abus du gouvernement et les mœurs polonaises. Ses satires ont beaucoup de verve, mais le style n'en est pas toujours délicat et pèche quelquefois par des expressions obscènes. Pierre Kochanowski, homonyme de l'illustre Jean Kochanowski, est célèbre par la traduction de l'*Orland furieux* de l'Arioste, et par celle de *la Jérusalem délivrée* du Tasse. La pureté, l'élégance et la précision avec lesquelles cet ouvrage est traduit en notre langue servent encore aujourd'hui de modèle, et mettent, à juste titre, le traducteur au rang des plus grands poètes polonais. Pierre Skarga, prédicateur de Sigismond III, qui remplit cette importante place pendant vingt-quatre ans, jouissait d'un grand crédit auprès de ce roi, et fit en sorte que le sénat, qui ne se composait naguère que de dissidents, n'eut dans la suite que des catholiques. Par là il contribua beaucoup à le faire convertir. La pauvreté régnait dans l'intérieur de Skarga, et la modestie sur toute sa figure. Brisé de travail et chargé d'ans, il mourut en 1612, après avoir laissé un grand nombre d'écrits relatifs à l'Eglise, parmi lesquels ses sermons tiennent le premier rang. La pureté, la force et la véhémence de son

style le mettent à la tête de nos orateurs classiques (1), tant pour le fond que pour la forme; il surpasse en périodes sonores Jacques Wuyka, célèbre par sa correction, et Fabian Bierkowski, célèbre par l'harmonie, en noble simplicité. Une éloquence brûlante, persuasive, pathétique, mielleuse, coulait de ses lèvres. Ce fut un Jean Chrysostôme, un Pierre Chrysologue, un Massillon enfin, tant à cause de la douceur qui règne dans ses œuvres que par leur nombre. Simon Szymonowicz Bendonski, célèbre bucoliste, couronné de laurier par Clément VIII, fut comparé à Catulle par Justus Lipsius, et préféré à tous ses contemporains qui ont écrit en latin. Il faisait les délices de ses lecteurs par la douceur, la pureté et la correction qui règnent dans ses bucoliques polonaises. Mathias Sarbiewski, jésuite, professeur d'éloquence à l'université de Wilna, se consacra d'abord à la théologie; mais son goût dominant fut pour la poésie latine, dans laquelle il se mit au rang d'Horace et d'autres grands poètes de l'antiquité. Urbain VIII le couronna d'un laurier et lui donna un collier d'or; et Wladislas IV, pour honorer d'une manière extraordinaire le talent de ce grand homme, ôta une bague de son doigt et la lui offrit pendant la so-

(1) Bentkowski, t. I, p. 649.

lennité où l'on donnait à ce poète le chapeau doctoral de théologie (1). Il mourut en 1640, cité avec gloire non seulement par ses compatriotes, mais même par les étrangers, qui l'ont mis au nombre de ceux qui ont rivalisé de talent avec les anciens, et l'ont appelé l'Horace moderne, honneur qu'il conserve encore de nos jours.

Depuis la fin du règne de Sigismond III, les lettres commencèrent à tomber, et le bon goût fut remplacé par les latinismes, par une pompeuse et insignifiante érudition et par le galimatias qui faisaient passer pour savant le plus obscur et le plus inintelligible. Sous Sigismond III, les religieux seuls présidaient à la censure; ainsi, on peut facilement s'imaginer de quelle liberté jouissaient les écrivains dissidents (2). Les jésuites surtout, qui obtinrent l'influence dans toutes les affaires publiques, ne permettaient d'imprimer que ce qui ne froissait pas leur intérêt particulier ou général, et ce qui ne contrariait pas leurs vues futures. Ainsi la société de Jésus-Christ, appelée par sa mission à l'instruction de la jeunesse, fut chez nous un des plus grands obstacles qu'éprouva la civilisation, et une des cau-

(1) Bentkowski, t. I, p. 628.
(2) Ibidem, p. 145.

ses de la corruption du bon goût (1). Ayant pris l'enseignement de la jeunesse pour le moyen le plus commode de se faire des partisans et de s'acquérir du crédit dans le pays, les jésuites employaient toutes sortes de moyens pour dominer sur toutes les autres sociétés. Ils établirent des écoles à Krakovie, et des académies à Léopol et à Posen (2). Leur enseignement offrait plus d'un défaut : d'abord, celui que les jeunes gens imbus de l'esprit du cloître le faisaient ensuite passer dans les affaires de l'ordre social; ensuite, le pédantisme dans la manière d'enseigner, qui ne favorisait pas le développement des facultés intellectuelles, parce qu'on n'enseignait que la latinité, et rien que la latinité, d'une manière mécanique qui étouffait la mémoire en prolongeant l'étude de la grammaire d'Alvare, à tel point qu'il était impossible à la jeunesse de l'achever avant sa dix-huitième ou vingtième année (3). Il en était de même de l'étude de rhétorique, de poésie et de philosophie. De là, on voyait dans les écoles une jeunesse grande, ornée de moustaches, qui ne se formait pas pour le monde, mais pour le séminaire. Ce plan prolongé d'enseigne-

(1) Bentkowski, t. I, p. 147.
(2) Ibidem, p. 149.
(3) Ibidem, p. 150.

ment mettait les jésuites à même de pénétrer les inclinations, les talents, les relations d'un jeune homme, pour en profiter au gré des circonstances. La conversion des dissidents étant une des principales occupations des jésuites, les écrits polémiques contre les dissidents faisaient l'unique mérite d'un jeune homme sorti de leurs écoles. Les panégyriques, qui sont des amorces séduisantes, étaient l'arme puissante des jésuites, et en même temps la cause de la corruption du goût, les presses n'étant occupées que des panégyriques en l'honneur de leurs bienfaiteurs ou des protecteurs de leur société. L'esprit de polémique et de panégyrique devint général dans toute la nation, fortifia la haine contre les hommes d'une autre croyance, détourna les meilleures têtes des occupations plus utiles, étouffa les facultés intellectuelles, et devint à la fin le tombeau de la véritable civilisation (1).

Dans cet état de choses, peut-on s'étonner que beaucoup de génies extraordinaires, et supérieurs à tous les obstacles, n'aient pu s'élever au-dessus de leur siècle? Toutefois Samuel Twardowski, grand poète de son temps, illustra ce siècle de corruption par un poème épique sur la guerre des Kosaks, et par un autre poème sur la campagne

(1) Bentkowski, t. I, p. 151.

de Moskovie; Wespasien Kochowski se rendit célèbre par un poëme sur le siége de Vienne et par d'autres rimes intitulées: *Oisiveté non oisive.* Morsztyn Stanislas traduisit Andromaque de Racine; et Morsztyn André, qui vivait sous Jean III, en 1665, le Cid de Corneille: cette version est si parfaite que Louis Osinski, qui 150 ans après en a fait une nouvelle traduction, conserva des passages intacts de Morsztyn. Cette pièce fut jouée au château royal de Varsovie en 1682; et M. de Voltaire, qui prétend que Corneille a été joué partout, hors en Pologne, se trompe positivement. Elisabeth Druzbacka, sans aucune littérature, inspirée par l'instinct, contribua à la gloire de ce siècle par des poésies qui lui attirèrent le nom de la Sapho polonaise. Après la mort de de ces auteurs, la littérature n'offre plus rien de saillant et tomba en décadence. Cette stagnation doit être imputée en partie à l'influence et au crédit des jésuites qui se répandirent par tout le pays, en partie aux guerres qui à dater de Sigismond III déchirèrent constamment la Pologne à l'exception du règne de Wladislas IV. Il est notoire que ce qui échappa à la fureur du soldat, Gustave-Adolphe le fit saisir et transporter en Suède. De là, on voit de grands matériaux d'histoire et de littérature polonaises dans les

bibliothèques de Suède. Que dire des interrègnes orageux qui divisèrent les citoyens en plusieurs partis? Au milieu de tant de malheurs, pouvait-on s'occuper d'établissements littéraires? Si l'on ajoute à cela les persécutions qu'éprouvèrent les dissidents et l'abandon où se trouvèrent les lettres sous Auguste II et Auguste III, est-il à croire que des hommes remarquables aient pu se faire jour au milieu de circonstances pareilles? Il n'y avait alors que des livres d'église, ou des ouvrages de dévotion remplis de diatribes, d'invectives, d'allusions acerbes et venimeuses contre les dissidents (1). Le clergé polonais, comme s'il avait été étranger dans le pays, songeait à l'extension de ses priviléges et à l'extirpation des hérétiques, plutôt qu'aux moyens d'apaiser, à force de lumières, le désordre général (2). La noblesse, qui était jusqu'alors citée par sa valeur, donna dans les excès étrangers, et le peuple dans l'ivrognerie (3). Le cachet de cette époque, que l'on peut appeler *théologique* et *panégyrique*, est la dépravation du goût, l'esprit de polémique sous Jean-Kasimir (4), l'esprit de panégyrique

(1) Bandtkie, t. II, p. 503.
(2) Ibidem.
(3) Ibidem.
(4) Bentkowski, t. I, p. 169.

sous Jean Sobieski, la léthargie littéraire sous Auguste II et Auguste III.

La seconde époque de cette période, qui commence depuis Konarski jusqu'au dernier démembrement de la Pologne, peut être appelée le siècle de la renaissance du bon goût. Ce grand changement dans la manière de penser fut opéré par Stanislas Konarski, piariste, qui osa proposer les moyens d'arrêter cette décadence toujours croissante. Son ouvrage sur la réforme de l'éloquence, écrit en latin, prépara, malgré la haine des jésuites, les esprits à la réforme générale qu'il entreprit de faire dans l'éducation publique. Elu en 1742 provincial des piaristes, il prescrivit une meilleure méthode d'enseignement, plus analogue au siècle où il vivait, en remplissant les cathèdres d'hommes habiles et éclairés, en envoyant dans l'étranger des jeunes gens à talents, en leur faisant part de la pension que la munificence de Louis XV, roi de France, lui avait accordée (1), en faisant pour eux des collectes dans sa famille et parmi ses puissants amis. En résumé, c'est Stanislas Konarski qui est le restaurateur du bon goût dans notre nation, et en même temps le premier qui ait foudroyé nos préjugés invétérés, surtout dans son immortel ouvrage: *De l'efficace*

(1) Bentkowski, t. I, p. 85.

*moyen des conseils*. Le roi Stanislas-Auguste IV, qui était connaisseur et admirateur des lettres, qui protégeait les savants en roi, voulant contribuer à la propagation des lumières en Pologne, éternisa la mémoire de ce grand homme par une médaille frappée en son honneur, avec cet exergue : *Sapere auso* (*A celui qui osa être sage*). Konarski commença la réforme de l'éducation par la noblesse, pour laquelle il établit un collége des nobles, appelé Jolibord, de ce qu'un des élèves qui allèrent reconnaître avec lui les lieux où l'on devait construire cet édifice, transporté d'extase à la vue des riants rivages de la Vistule, s'écria en mauvais français : *Quels jolis bords !* Konarski avait donc des raisons légitimes pour commencer la réforme de l'éducation par les nobles, car la noblesse, qui dans ce pensionnat se dépouillait de ses préjugés, par son commerce avec les habitants d'une classe inférieure, se trouvait mieux disposée à appliquer les connaissances qu'elle y avait acquises et à prendre pour guide des principes de raison et d'égalité. Le zèle sincère de Konarski ne manqua pas d'imitateurs. Par un concours heureux de circonstances, la nation s'honora alors de plusieurs protecteurs des lettres. La maison de Czartoryski brillait au-dessus de toutes les autres, et devint, pour ainsi dire, l'é-

cole de toute la nation, en fait de saines maximes de politique et de bon goût. Au commencement du règne de Stanislas-Auguste s'éleva l'institut des Cadets. Adam Czartoryski, qui en fut le chef, montra à toute la nation et à toute l'Europe ce que peut la sincère envie de servir la patrie, jointe à des connaissances approfondies. Fleyderer et Hube, directeurs de cet institut, ont mérité une éternelle reconnaissance de notre nation. Cependant ce fut l'établissement de la commission de l'éducation publique qui contribua le plus à consolider l'instruction, en prenant pour sa base l'étude de la langue maternelle et les sciences mathématiques et physiques (1). A la suite d'un examen sévère, elle adopta pour livres élémentaires l'histoire de Skrzetuski, la botanique de Kluk, rédigée sur le plan de Czempinski, la physique et la mécanique de Hube, la géométrie de Lulier, la logique de Condillac, le dictionnaire étymologique de Kozminski, le dictionnaire de l'antiquité de Piramowicz, et la grammaire d'Onufre Kopczynski. Ce premier grammairien polonais mérite une attention particulière. Familiarisé avec toutes les grammaires françaises célèbres, et surtout avec celle de Condillac, Kopczynski

(1) Bentkowski.

composa une grammaire polonaise qui surpasse toutes les grammaires françaises dans le plan, la marche graduée et la division de la syntaxe. Les règles particulières de la grammaire française sont, sans contredit, portées au plus haut période de perfection, mais l'ensemble de Kopczynski est infiniment meilleur; si nos littérateurs voulaient, à l'exemple des d'Olivet, des Domergue, des Lemare, donner plus de développements aux détails de cette grammaire, elle serait un chef-d'œuvre dans son genre. Si l'on considère encore les difficultés contre lesquelles il avait à lutter, en créant les mots scientifiques avec une telle précision qu'elle ne laisse rien à désirer, on ne lui refusera pas l'honneur d'avoir contribué à la perfection à laquelle est portée aujourd'hui la langue polonaise. Kopczynski est notre Vaugelas, notre Dumarsais. Ce dernier discutait, au lit de la mort, les questions grammaticales; Kopczynski distribuait dans les rues de l'argent aux colporteurs de pots, d'ognons, pour les engager à parler congrûment.

La protection, les récompenses en tous genres que Stanislas-Auguste prodiguait aux gens de lettres firent prendre à la littérature polonaise, et surtout à la poésie, un essor rapide et élevé. Plusieurs grands hommes y brillent d'un grand

éclat. Ignace Krasicki, évêque de Warmie, doué d'une imagination vive et brillante, d'un esprit étendu, a traité successivement la fable, la satire, l'épître, l'ode, l'épopée dans le genre sérieux et badin, le roman, l'histoire et la littérature. La diversité de ses talents et ses saillies caustiques décèlent en lui le disciple de Voltaire. Mais le genre dans lequel il est incomparable, c'est la fable et la satire. Ses fables se distinguent par une concision particulière à notre langue, et elles sont intraduisibles, à cause de leur ton épigrammatique; ses satires ne sont pas littéraires comme les françaises, mais elles sont toutes philosophiques, parce qu'elles frondaient ou les vices généraux, comme le joueur, la femme à la mode, l'ivrognerie, ou les vices particuliers aux Polonais, comme la dissipation, la manie du voyage. Quant au style, c'est un Molière et un Lesage, parce que comme eux il a suivi le véritable ton de la conversation. En le lisant, on croit assister à l'entretien des vrais Polonais. Adam Naruszewicz, évêque de Luçk, ex-jésuite, encouragé par la munificence d'Adam Czartoryski, voyagea en Allemagne, en Italie, en France, et revint dans sa patrie, où il fut d'abord professeur de poésie à Wilna, ensuite au collége des jésuites, enfin favori et commensal de Stanislas-Auguste,

qui le combla de biens et d'honneurs. Naruszewicz excelle comme satirique et lyrique, et comme historien. Comme poète, il est moins doux et moins délicat que Krasicki; comme historien, il a enrichi la langue polonaise de tournures hardies qu'elle n'avait pas avant lui, parce qu'avant d'écrire son immortel ouvrage de l'histoire de Pologne, il a traduit, pour son coup d'essai, les œuvres de Tacite; et c'est aussi là la meilleure version qui existe dans aucune langue, car la nôtre est formée et calquée sur la latine, et conserve avec elle plus de ressemblance. Naruszewicz, nourri dans la sévère école de sa société, Krasicki, formé parmi le beau monde, ont imprimé à leurs écrits le caractère qui distingue leur éducation. François Dmochowski, célèbre pour avoir produit des élèves dignes de lui, tels que Louis de Gonzague Osinski, émule de Corneille et de La Harpe, a enrichi la littérature polonaise par des ouvrages remarquables : l'*Art poétique*, où, tout en imitant Boileau, il a su l'égaler en faisant des suppléments dignes de ce législateur du Parnasse français, et en exposant l'histoire de la poésie polonaise; la version de l'Iliade, qui, dans le temps où elle parut, n'existait encore dans aucun pays. Dmochowski excella encore dans l'éloquence

académique; son éloge d'Ignace Krasicki mérite d'être placé à côté de ceux de Fontenelle ou de d'Alembert. Julien-Ursin Niemcewicz ne cesse, malgré son grand âge, d'illustrer notre pays de différents ouvrages. Tous les genres de poésie lui sont familiers : les fables, les contes, les élégies historiques, l'opéra, la comédie, la tragédie exercent tour à tour son esprit; l'histoire, les mémoires, l'éloquence politique et académique et l'art d'improviser sont des genres où il est impossible de l'égaler. Cependant ses comédies, le *Retour du Nonce* et l'*Egoïste*, dont on a retenu un grand nombre de vers; son histoire de Sigismond III et ses Chants historiques lui assurent une gloire immortelle. L'amour de la patrie, sentiment particulier à cet écrivain, perce à travers tout ce qui sort de sa plume élégante, correcte et insinuante. Jean Woronicz, ci devant citoyen du chapitre de Varsovie, brille d'un grand éclat dans le rang des premiers poètes polonais. Toutes ses poésies (1) ont de l'enthousiasme lyrique, beaucoup d'onction et de sublime; mais les métaphores y sont trop prodiguées. Ses vers sur les nouveaux appartements du château royal, ses poésies lyriques, son poème de Sibille et celui de Lechiade, inédit, mais dont l'auteur a lu des frag-

(1) Bentkowski, t. I, p. 311.

mens dans les séances littéraires, offrent de grandes beautés.

Karpinski, Kniaznin, Szymanowski, Zablocki, Trembecki, Bohomolec, Boguslawski, Wybicki, Drozdowski, Kollontay, Matuszewic, Niemcewicz, Prazmowski, Potocki et beaucoup d'autres furent l'objet de l'admiration des contemporains. Quant à Thadé Czacki et à Joachim Lelewel, ils ont rendu tant de services à la nation polonaise, que leur mérite est au-dessus de tout éloge.

## POLOGNE EN RÉGÉNÉRATION.

### 1796—1834 (1).

En 1795, l'ancienne république polonaise cessa d'exister comme état politique et indépendant, et elle fut partagée entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Mais une nation qui avait montré tant d'énergie au moment même de sa chute, tant de vigueur et de jeunesse à l'heure de sa mort politique, ne saurait subir patiemment le joug. Pour prévenir toute explosion, les puissances corpartageantes firent enfermer ceux d'entre les Polonais,

(1) Léonard Chodzko, *Tableau de la Pologne anc. et mod.* Al.-Fr. Fayot, *Hist. de Pologne depuis son origine jusqu'en* 1831.

qui leur inspiraient la moindre défiance. Les confiscations et les persécutions atteignirent tous ceux qui avaient le cœur polonais. Si, d'un côté, ces persécutions comprimèrent l'esprit de résistance dans l'intérieur, d'un autre côté elles servirent les efforts de ceux qui devaient commencer au-dehors l'œuvre de la régénération polonaise.

La France étant l'asile constant des patriotes proscrits, l'année même de l'anéantissement de la Pologne, les patriotes polonais établirent le centre de leur action à Paris. François Barss, agent polonais, envoyé dans cette capitale par la diète constituante, et confirmé par Kosciuzsko en 1794, obtint la protection du comité de salut public, et dans la suite celle du directoire. Les autres patriotes, réunis à Venise, pouvaient communiquer plus facilement avec l'intérieur de la Pologne, avec Constantinople, avec la Moldavie et la Walaquie, où il y avait beaucoup de Polonais (1).

Le général Jean-Henri Dombrowski, Joseph Wybicki, Kasimir De la Roche et Elie Tremo, furent les plus actifs, et ils comprirent bien le rôle que les Polonais dévoués avaient à jouer dans les événemens pour continuer l'existence de leur nationalité. Déjà, dès le mois de septembre 1795,

(1) Michel Oginski, *Mémoires sur la Pologne et les Polonais*.

Wybicki traça le projet de la formation des *légions polonaises* au service de France, mais il resta pour le moment sans réponse. Le 30 septembre 1796, le général Dombrowski arriva à Paris, où il fut précédé par l'acte de confédération, que les patriotes polonais, réunis à Krakovie, avaient dressé le 6 janvier même année. Par cet acte, les confédérés s'engageaient à sacrifier biens, existence, tout, au premier appel de la nation française. Ils reconnaissaient en outre le comité polonais établi à Paris comme légalement constitué (1).

La proposition pour la formation des légions polonaises, que Dombrowski présenta au directoire français, fut reçue avec empressement; mais la constitution de la république ne permettant pas de prendre à sa solde aucune troupe étrangère, le général polonais fut renvoyé en Italie pour réaliser ses projets dans les nouvelles républiques italiennes que les victoires de Bonaparte venaient d'y créer. Appuyé par ce dernier, Dombrowski conclut, le 9 janvier, à Milan, une convention avec l'administration générale de la Lombardie : il y garantissait à cette république les services de ses compatriotes pour le recouvrement de sa liberté, et, en échange, l'administration de la Lombardie accordait aux Polonais le droit de citoyens lombards; la solde, la

(1) Fayot, *Hist. de Pologne*, t. II et III.

subsistance et tout ce dont jouissaient les troupes italiennes. Les Polonais gardèrent leurs costumes et leur commandement dans leur langue, prirent la cocarde française.

Dombrowski redouble de zèle pour le recrutement de ses légions. Il fait connaître sa mission patriotique à l'univers par une proclamation qu'il signe à Milan, le 20 janvier 1797. Les Polonais bravèrent avec une indifférence héroïque les confiscations et les échafauds. Toutes les routes de l'Italie furent couvertes de Polonais. Au mois d'avril, Dombrowski avait déjà rassemblé cinq mille hommes. Il était sur le point d'entrer en campagne, lorsque les préliminaires de paix, signés le 18 avril 1797, à Léoben, renversèrent les espérances des Polonais.

Pendant que les nouvelles légions polonaises et italiennes s'emparaient de la Romagne pour y établir le règne de la liberté et des lois constitutionnelles, des scènes tragiques eurent lieu à Rome. Le 3 mai 1798, le général Dombrowski, à la tête de ses braves, entra dans la capitale du monde chrétien. Le général Kniaziewicz occupa le Capitole et y établit son quartier-général.

Mais un nouvel orage se préparait à Naples, et il fallait le dissiper par les armes. Les armées républicaines gallo-italo-polonaises présentaient à

peine seize mille hommes disséminés sur un vaste territoire; mais Championnet les commandait, et des légions polonaises les appuyaient! Les combats de Civita Castellana, de Magliano, de Calvi, la prise de Gaëte, de Sezza, de Cassano, de Naples, de Capoue, couvrirent de gloire les intrépides guerriers polonais.

La coalition croyant la France épuisée par tant d'efforts, lui préparait une nouvelle campagne. Souvaroff entra en Italie à la tête des troupes moskovites et autrichiennes. La seconde légion polonaise y donna des nouvelles preuves de sa valeur et de son dévouement. La première légion, commandée par Dombrowski, fut rappelée de l'armée de Naples. En revenant par la Toscane, elle fut obligée de s'ouvrir un passage, étant poursuivie l'épée dans les reins. Arrivée à Florence, en détruisant les obstacles réunis sur sa route, elle y reçut l'ordre de s'emparer de toutes les lignes de communication dans les Apennins, pour assurer les lignes françaises entre les armées d'Italie et de Naples, ce qu'elle fit. Quand les deux armées parvinrent à se réunir, Dombrowski fut nommé au commandement de l'aile gauche.

A la sanglante bataille de la Trebbia, 17, 18, 19 juin et jours suivans, les officiers et les soldats polonais consolidèrent leur belle réputation de va-

leur. L'armée française se replia sur Gênes. A la bataille de Novi, livrée le 15 août, Dombrowski mena au feu sa division.

Après le retour du général Bonaparte d'Egypte, Dombrowski revint à Paris et s'occupa à recomposer les légions polonaises affaiblies par tant de combats. D'un autre côté, le général Kniaziewicz s'occupait de la formation de la légion polonaise du Danube; elle fut sous les ordres du général Moreau. Les affaires de Francfort et d'Offenberg, montrèrent la vaillance de cette légion. Placée ensuite dans la division de Decaen, elle décida la victoire de Hohenlinden, et se couvrit de gloire au passage de la Saltza, le 14 décembre 1800.

Les armistices de Trévise, du 16 janvier 1801 et celui de Styrie, du 25 décembre 1800, furent très funestes aux Polonais, ils ruinèrent leur espoir. Vint ensuite la paix de Lunéville, du 26 janvier 1801; il n'y fut pas question de la Pologne.....

Au milieu de tous ces événemens, les légions d'Italie et du Danube se réunirent enfin à Milan, au mois de mars 1801; elles présentaient un corps d'armée de quinze mille hommes. Mais le premier consul, Bonaparte, les délaissa; une grande désorganisation s'ensuivit; les uns passèrent en Toscane, au service du nouveau roi d'Etrurie, et plus tard au service de Naples; les autres furent incor-

porés dans l'armée d'observation organisée à cette époque dans la Basse-Italie. Mais ces témoins importuns de la plus cruelle ingratitude fatiguaient trop le chef de la république française, pour qu'il ne cherchât pas à s'en débarrasser définitivement. L'expédition de Saint-Domingue offrait une occasion sûre : c'est là que ces victimes de patriotisme furent envoyées en 1802. Le général Wladislas Iablonowski s'embarqua à la tête d'une légion polonaise à Gênes et Livourne, d'où il alla rejoindre le général Leclerc, commandant en chef l'expédition de Saint-Domingue. Les armées de nègres et surtout la fièvre jaune exterminèrent plus des trois quarts de la légion : le reste, fait prisonnier de guerre par les Anglais, fut forcé, par ceux-ci, de prendre du service à la Jamaïque. Quelques-uns sont revenus en Europe par un bonheur inouï (1).

A la même époque, l'état intérieur de la Pologne subissait différentes transformations. Chacune des trois puissances copartageantes avait imposé sa propre administration. La Russie introduisit dans sa partie des gouverneurs; la Prusse des régences et l'Autriche les hauptmanns; mais toutes adoptèrent l'impôt que la diète constituante avait offert à la patrie; cette diète dont tous les actes,

(1) Chodzko, *Histoire des légions polonaises*.

excepté celui-ci, furent reconnus illégaux par ces mêmes puissances.

Quoique la Pologne fût rayée des états européens, l'esprit de sa nationalité ne périssait point. Dans toute la Lithuanie, l'université de Wilna versait une action salutaire. Dans les terres russiennes, le génie et le zèle infatigable de Thadé Czacki jetèrent les germes du plus pur patriotisme. Dans la Pologne proprement dite, plusieurs savans distingués s'établirent à Warsovie pour propager, par leur écrits, l'amour de la langue nationale. Le *Mémorial* de François-Xavier Dmochowski attestera son patriotisme à la postérité. Ce même citoyen, conjointement avec Czacki et Stanislas Soltyk, fondèrent, en 1800, la société des Amis des sciences de Warsovie; tous les hommes de lettres et patriotes participèrent à sa fondation. Conserver la langue polonaise et la transmettre dans toute sa pureté à la postérité, fut le but de cet institut national. Jean Albertrandy en fut élu premier président; après sa mort, Stanislas Staszic le remplaça. Au décès de ce dernier, succéda J. N. Niemcewicz. En 1832, cette société fut dissoute par Nicolas Ier.

Telle était la situation de la Pologne, lorsqu'en 1806, le nouvel empereur des Français s'annonça comme un libérateur. Les légionnaires qui survécurent à tous les désastres (de 1796 à 1805)

eurent le bonheur de rentrer, les armes à la main, dans leur patrie, où ils furent reçus solennellement par les populations et le gouvernement qui leur assura, au nom de la patrie, tous les secours qu'une mère tendre et pleine de sollicitude pour le bonheur de ses enfans devait à ceux qui avaient exposé, pour sa liberté et pour sa gloire, leur tranquillité, leur bien-être et leur vie.

La victoire d'Iéna, l'entrée des Français dans Berlin, firent tressaillir de joie toute la Pologne. Le chef des légions polonaises accourut, du fond de l'Italie, sur les bords de la Warta, et publia, conjointement avec son noble et infatigable ami et patriote, le généreux, le dévoué Joseph Wybicki, une proclamation datée de Berlin, le 3 novembre 1806. Le 7 du même mois, les troupes françaises entrèrent à Posen; et, quinze jours plus tard, Dombrowski organisait quatre nouveaux régimens. Chaque Polonais voulait être soldat. Ni les prisons de Russie, ni les menaces de l'Autriche ne purent empêcher l'émigration.

Kosciuszko manquait à l'enthousiasme général; il était resté à Paris, malgré les tentatives que Napoléon fit faire auprès de lui. Républicain dans l'âme, il avait peu de confiance dans le César moderne, et ne voulut point exposer ses compatriotes à de nouveaux sacrifices, sans avoir des

garanties positives. « Despotisme pour despotisme, répondait-il aux émissaires de l'empereur, les Polonais n'en manquent pas chez eux pour l'aller chercher si loin, et l'acheter au prix de leur sang. » Cependant Napoléon savait bien quelle influence pouvait exercer en Pologne le nom de ce grand citoyen ; il fit publier, sous son nom, une fausse proclamation : mais ce stratagème était superflu pour réveiller le patriotisme polonais (1).

Le 28 novembre, les armées françaises entrèrent à Warsovie; le prince Joseph Poniatowski les y reçut. Joachim Murat, gouverneur de la ville, appela plusieurs Polonais distingués à la composition d'un gouvernement provisoire. La justice s'exerça au nom de Napoléon. On remit en vigueur l'ancienne loi sur le *pospolité ruszenie*. Les dons patriotiques affluèrent de toutes parts. Les femmes polonaises, aussi célèbres par leur patriotisme que par leurs grâces et leur touchante beauté, apportèrent avec orgueil leurs bijoux à l'hôtel des Monnaies.

Napoléon fit son entrée triomphale à Posen, le 27 novembre. Le 11 décembre, il y conclut un traité d'alliance offensive et défensive avec le roi de Saxe; et, dans la nuit du 18 au 19, il arriva à

(1) Chodzko, Oginski, Fayot, cités plus haut. H. Kollontay, *le Duché de Warsovie*.

Warsovie. Par son décret du 14 janvier 1807, une *commission suprême de gouvernement* y fut organisée (1).

Les recrues polonaises ne tardèrent pas d'entrer en campagne. Depuis le 18 décembre, elles combattaient l'ennemi, sous les ordres du général Kosinski, dans les environs de Bromberg. Le général Zaïonczek accourut de Mayence avec la légion du Nord, qu'il y avait organisée, et rejoignit la grande armée. Les vétérans des légions italiennes volaient aussi, en toute hâte, à l'appel de la patrie. Dombrowski ne tarda pas non plus à se mettre en ligne avec sa nouvelle division. Bientôt, les champs de Tczewo, Gniew, Grudziondz et de Dantzig, retentirent de la gloire de ces jeunes guerriers. Le général Gielgud remplaça Dombrowski, quand de graves blessures empêchèrent celui-ci, après la bataille de Tczewo, de commander ses troupes. En attendant, le prince Joseph Poniatowski dirigeait les dépôts, organisait et augmentait les nouveaux cadres. Sur l'ordre de Napoléon, un régiment de cavalerie légère s'assemblait pour faire partie de sa garde : c'est le fameux chevau-léger des lanciers polonais.

Des flots de sang coulèrent dans les plaines de la Prusse orientale; mais la célèbre victoire de

(1) Kollontay, cité plus haut.

Friedland, du 14 juin 1807, termina cette campagne. Un court armistice précéda le traité de paix conclu à Tilsit, le 7 juillet, avec la Russie, et le 9 du même mois, avec la Prusse. De ce traité était surgi un grand-duché de Warsovie.

Dès que le traité de Tilsit fut publié, la *commission de gouvernement polonais* se rendit à Dresde pour y recevoir, des mains de Napoléon, le statut constitutionnel, approuvé le 22 juillet. Le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, devint grand-duc; il vint à Warsovie le 20 novembre. Les chambres du sénat et des nonces furent rétablies, à peu près selon le mode de l'ancienne constitution polonaise. L'ordre militaire de *Virtuti militari* fut rétabli. L'armée nationale fut accrue par la conscription militaire. Les Polonais pensèrent d'abord qu'ils s'organisaient pour eux-mêmes, pour conserver l'indépendance de la portion de l'ancienne Pologne recouvrée, et pour l'étendre par la suite; mais dix régimens des plus complets, et composés de l'élite de la nation, reçurent l'ordre de se rendre en Espagne. Sommo-Sierra, Madrid, Valladolid, Cadix, les bords de l'Ebre et du Tage ont été illustrés par les Polonais. Vingt mille Sarmates y reçurent la mort des braves, et la Pologne n'était point rétablie !

En attendant, l'administration et le bon ordre

s'établissaient dans le duché; le *Code Napoléon* y prenait force de loi, et la première diète, ouverte le 10 mars 1809, décidait de différentes améliorations; mais les ennemis de la Pologne lui préparaient de nouveaux malheurs. Des armées autrichiennes considérables ouvrirent la campagne contre la France; l'archiduc Ferdinand d'Est, depuis le 4 mars 1809, attendait à Krakovie les ordres ultérieurs de la cour de Vienne. Le prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre, ordonna une levée d'hommes pour prendre la place des régimens qu'on exterminait en Espagne. La marche des Autrichiens fut si rapide, ayant eu lieu sans une déclaration préalable de guerre, que le prince Joseph, généralissime polonais, ne put opposer que de 8 à 10 mille hommes, à 30,000 Autrichiens. La sanglante bataille de Raszyn, à quatre lieues de Warsovie, livrée le 19 avril, est un des faits d'armes les plus mémorables dans les annales militaires de la Pologne. Cependant, la nécessité commandait de rendre Warsovie, mais elle servira au salut du duché. Le 23 avril, les Autrichiens prirent possession de la capitale. L'armée polonaise, après avoir emporté ses munitions, ses magasins, traversa paisiblement le faubourg de Praga. Une convention particulière

stipulait que Praga ne serait point attaquée du côté de Warsovie et réciproquement.

Poniatowski, établi à Serock, y tint un conseil de guerre, et on y résolut de marcher immédiatement vers Lublin et Léopol, d'appeler à l'indépendance les habitans de ces contrées, et de couper ainsi les troupes autrichiennes dans leurs communications. Les résultats de cette décision furent immenses; le 18 mai, les Polonais étaient déjà à Sandomir, et le 28 à Léopol. Les généraux Dombrowski et Zaïonczek, arrivaient avec de nouvelles levées de la Grande-Pologne. Pressé à toutes les issues, l'archiduc Ferdinand s'enfuit secrètement de Warsovie, et le 15 juillet, le prince Joseph fit son entrée dans l'antique capitale de la république polonaise, à Krakovie.

La paix conclue le 14 octobre 1809, entre la France et l'Autriche, ne rendit aux Polonais que la moitié de leurs conquêtes sur les Autrichiens. Le grand-duché fut augmenté de quatre millions d'âmes.

Depuis cette époque, on s'occupait à organiser ce nouveau duché, et l'armée nationale fut portée jusqu'à 60,000 hommes. Les vœux les plus ardens des Polonais semblaient être près de se réaliser. Le système continental, établi contre l'Angleterre,

par Napoléon, provoque la guerre contre la Russie, et, par suite de cet événement, les anciennes provinces polonaises envahies allaient être appelées à l'indépendance. Avant d'entreprendre cette expédition, Napoléon conclut, le 14 mars 1812, un traité avec l'Autriche. Un article secret promettait à la Pologne la réunion de la Gallicie en échange de l'Illyrie.

Napoléon arriva, le 2 juin, à Posen. Le passage du Niémen s'effectua à Kowno, le 24 juin, et le 28, l'empereur des Français fit son entrée à Wilna. Ce jour même, un grand acte s'effectuait à Warsovie; une diète générale venait d'y être convoquée. Elle s'assembla, le 26 juin, sous la présidence du vieux Czartoryski. Par autorisation de Frédéric-Auguste, le conseil des ministres proposa à la diète d'appeler la nation à se confédérer, selon les usages anciens, pour l'indépendance de la patrie. Les anciennes bannières de Pologne et de Lithuanie réunies, flottaient de nouveau sur les édifices publics; et, dès ce moment, la diète prit le nom de confédération générale du royaume de Pologne (1).

En ce moment, l'armée du grand-duché était forte de 80,000 hommes. De nouveaux régimens lithuaniens s'organisèrent sur tous les points. Les troupes françaises marchèrent victorieuses jusqu'à

(1) Chodzko, *Tab. de la Pol.*

Moskou. Plusieurs régimens polonais, de diverses armes, furent incorporés dans les régimens français, et 50,000 hommes furent réunis sous la dénomination du cinquième corps de la grande armée, commandé par le prince Joseph Poniatowski. Se tenant constamment sur l'extrême gauche de l'armée napoléonienne, ce cinquième corps arriva à Smolensk pour prendre part à l'affaire; il y décida la prise de la forteresse de Smolensk, se sépara de nouveau, et ne s'unit derechef que sur les champs de Borodino ou de la Moskva, où il prit une part active. Après la bataille, les Polonais entrèrent dans Moskou.

Lorsque Napoléon n'eut plus l'espoir de conclure la paix à Moskou, au commencement de la mauvaise saison, il quitta cette capitale et revint sur ses pas; il reçut d'immenses services des Polonais, pendant cette fatale retraite. Leurs régimens formèrent toujours son avant-garde et son arrière-garde, partout où le danger était imminent. Les Polonais ramenèrent leur artillerie intacte à Warsovie.

Mais la Pologne n'avait pas encore épuisé la coupe du malheur; les revers survinrent, et cette guerre, ouverte sous les plus heureux auspices, lui enleva jusqu'à l'espoir de son indépendance. En vain voulait-on rassembler de nouvelles levées,

fournies par la confédération; les défaites de la grande armée, amenées par la rigueur de l'hiver se succédaient avec une rapidité qui étouffait tous les efforts. D'ailleurs, l'acte de confédération ne fut, en dernier résultat, qu'une vaine démonstration des sentimens nationaux des Polonais envers la Russie. L'inaction du conseil général aura constamment à se reprocher sa timidité. Par suite de sa négligence, les Russes, à leur entrée en Pologne, désarmaient un à un les soldats levés par la confédération, et ils n'eurent pas le temps de rejoindre leurs régimentaires.

Toutefois, après les désastres de la campagne de 1812, près de 20,000 hommes restèrent encore de l'armée nationale. Une partie de ces débris fut dispersée dans les places fortes de Dantzig, de Thorn, de Modlin, de Zamosc et autres. Un détachement, sous les ordres de Dombrowski, continua sa retraite avec l'armée française; et le prince Poniatowski, après avoir quitté Warsovie, le 7 février 1813, rassembla un effectif de 13,000 hommes à Krakovie.

Sur ces entrefaites, la Russie envahit toute la Pologne; la Prusse, d'abord alliée de Napoléon, tournait contre lui ses forces, et l'Autriche qui, par sa temporisation, avait été peut-être la cause la plus réelle des désastres de la grande armée,

adoptait ce système de neutralité, qui devait finir par une déclaration de guerre aux Français et à leurs alliés. La position du prince Joseph devenait très embarrassante. Poursuivi par les Moskovites, il avait à franchir les provinces de l'Autriche ou de la Prusse pour rejoindre l'armée napoléonienne. Peut-être aurait-il été à désirer que les Russes, par une attaque vigoureuse, eussent forcé le prince Joseph et ses braves au désespoir; alors les Polonais, n'ayant d'autres ressources que le combat, réduits à des mesures extrêmes, auraient sans doute cherché à soulever leurs concitoyens, pour regagner les forteresses de la Wistule, et, organisant une insurrection sur les derrières des armées alliées, ils auraient peut-être arrêté la défection de l'Autriche, et rendu la Prusse même circonspecte. Mais l'Autriche ouvrit, par une convention particulière, ses frontières au passage des troupes polonaises en Saxe; elles annoncèrent, par la prise de Gabel, leur jonction à la grande armée, et partagèrent dès lors son sort, jusqu'à la prise de Paris (1).

Tous les champs de bataille dans les campagnes d'Allemagne, en 1813, ont été témoins des exploits des Polonais. Poniatowski commandait un corps d'armée composé de troupes françaises et polo-

(1) Chodzko, Oginski, cités plus haut.

naises, sans avoir le titre de maréchal de France; Napoléon avait ordonné qu'il en eût les insignes, le rang et les honneurs. Quoique touché de cette distinction, il répondait « n'en pas connaître de plus belle, de plus pure, que l'honneur de commander une armée de son pays; » et déclara « qu'assez honoré de se trouver chef des Polonais, il pensait que toute autre distinction ne lui convenait pas. » Il fut cependant fait maréchal de l'empire; mais il ne survécut que trois jours. Il voyait bien qu'il fallait mourir après tant de désastres. Le 16 octobre il fit preuve, devant Leipzig, de rares talens, d'un dévouement absolu; le 18, il se battit toute la journée; le 19, il disparut sous les flots de l'Elster, en prononçant ces mots : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui seul que je veux le remettre. » Son corps, retrouvé seulement le 24 octobre, fut embaumé et porté à Warsovie par ses compagnons d'armes. Ses dépouilles mortelles furent portées dans les tombeaux des rois de Pologne, à Krakovie.

Les débris de l'armée polonaise, après la mort de Poniatowski, passèrent sous le commandement de Dombrowski. Dans la campagne de France de 1814, ils combattirent avec leurs vieux frères d'armes. Lorsque les armées étrangères arrivèrent sous les murs de Paris, elles trouvèrent les

Polonais qui les combattirent jusqu'à la dernière extrémité, tant dans les rangs de la garde nationale parisienne que dans ceux de l'armée de ligne. Après la signature du traité de Fontainebleau, Dombrowski, ayant demandé à retourner en Pologne, reçut la réponse : Que les Polonais partiraient pour leur pays en même temps que les Russes, et que, rendus chez eux, ils seraient libres de continuer ou de quitter le service. Le tzarévitsch Constantin fut chargé du commandement en chef de la nouvelle armée polonaise. Il y avait d'un autre côté une poignée de ces braves qui purent suivre Napoléon à l'île d'Elbe ; ils étaient au nombre de 120. A la nouvelle rentrée de Napoléon, en 1815, ces Polonais et plusieurs autres qui restaient disséminés, servirent de noyau à une nouvelle formation des régimens polonais dans les cent-jours. Un grand nombre de ces braves scellèrent de leur sang leur fidélité au drapeau tricolore dans les champs de Waterloo. Après cette dernière bataille napoléonienne, les Polonais suivirent la retraite de l'armée française, et vinrent camper sur les bords de la Loire. Nombre d'entre eux restèrent ensuite en France, les autres retournèrent en Pologne.

En exécution du traité de Vienne, du 3 mai 1815, le nouveau royaume de Pologne fut proclamé à

Warsovie le 20 juin ; c'était le grand-duché de Warsovie mutilé, moins la république de Krakovie, les salines de Wieliczka et le grand-duché de Posen, envahi de nouveau par la Prusse. Le conseil suprême du grand-duché prit le titre de gouvernement provisoire du royaume de Pologne, et Alexandre Ier nomma une commission qui, sur des bases données, devait s'occuper du travail de la nouvelle constitution de l'état. Le 24 décembre, le gouvernement provisoire cessa ses fonctions, pour faire place au gouvernement constitutionnel.

En 1816, une nouvelle organisation de l'administration, adaptée à la charte, fut mise en exécution ; les ministères prirent le titre de commissions de gouvernement : chacune fut composée d'un ministre et de trois conseillers d'état, agissant collectivement, mais sous la décision et la responsabilité du ministre président. Les départemens changèrent leur nom en celui de palatinats qui revendiquèrent leurs anciens rangs établis par les vieilles lois de la Pologne. Enfin, les préfectures furent remplacées par les commissions palatinales. Une organisation libérale des communes fut promise, pour achever l'édifice de l'administration publique : les conseils palatinaux, institués par la charte pour surveiller l'administration, et élus par les diètines, en étaient le principal chaînon. Une nouvelle organisation

judiciaire, conforme à la charte constitutionnelle, devait suivre de près celle de l'administration; quant au pouvoir législatif, il avait déjà obtenu ses statuts organiques lors de la promulgation de la charte (1).

Les trois premières années de l'existence du nouveau royaume s'écoulèrent assez paisiblement; mais la diète de 1818 fut le terme de la paix et des espérances de la Pologne; elle ne pouvait pas échapper à la rétroactivité qu'on avait étendue sur toute l'Europe. Resserrée entre des populations de même race et de langage approchant, auxquelles la servitude pesait, la Pologne était un objet d'envie pour ses voisins; et la liberté, étant de sa nature contagieuse, on prit soin que ce danger disparût.

Au lieu de ramener l'autorité dans les limites tracées par la charte, l'opposition polonaise, toute légale qu'elle était, ne fit que l'irriter. On trouva bientôt l'occasion de se venger de l'esprit national, et une longue suite d'illégalités se déroula sur la Pologne. Dans les anciennes provinces polonaises, le triste sort de l'université de Wilna révéla que le joug pesait encore plus lourdement sur les habitans de Lithuanie; la jeunesse de cette célèbre université marchait à grands pas dans la civilisation

(1) Lelewel, *Analyse des trois constitutions polonaises de* 1791, 1807 *et* 1815. Chodzko, *Tableau de la Pologne.*

et dans l'amour de la nationalité; tout se passait dans un ordre vraiment admirable, lorsque cette œuvre habile commença à faire naître des mécontentemens, et amena une triste série de persécutions. Cette vaste association de la jeunesse étant dissoute, elle résolut de travailler dans le mystère au même objet; il se forma en conséquence une association secrète qui prit le nom de *société des Philarètes* (amis de la vertu). Ses membres furent partagés en sept sections, tirées de sept couleurs de la lumière physique, et chaque section fut composée des étudians fréquentant la même faculté. On procéda ensuite à la nomination des chefs différens de la société, qui pouvait recevoir un nombre illimité de membres; chaque section se réunissait à des séances périodiques, dans lesquelles on s'occupait de la lecture de dissertations ou de pièces de vers, tendant à perfectionner la langue polonaise et à donner des notions exactes sur la science à laquelle se livraient les étudians de chaque faculté. Outre cela, il se forma un comité particulier de vingt membres, pour donner la dernière main à la réussite la plus efficace du plan de la société. Ces vingt personnes formaient *la société des Philomates*, indépendante des Philarètes, mais exerçant une suprématie invisible sur ces derniers; dès-lors l'association prit un développement immense: une

noble émulation inspira tous ses membres, et tout paraissait aller au mieux, lorsque ces succès et cette réforme éveillèrent les soupçons des agens de la Russie. A la fin de l'année 1823, les arrestations devinrent générales, les prisons furent encombrées, et alors commença ce terrible et mémorable procès qui amena, sur toute l'ancienne Pologne, les plus grands malheurs. Un oukaze d'Alexandre, signé en 1824, porta les peines les plus sévères contre les jeunes Lithuaniens qui s'étaient rendus coupables, dit cet oukaze, d'avoir essayé de propager l'*insensée nationalité polonaise*. Ce même souverain punissait aujourd'hui ce qu'il encourageait peu d'années avant. Le 15 mars 1818, à l'ouverture de la diète polonaise, il disait : « L'organisation qui était en vigueur dans votre pays a permis l'établissement immédiat de celle que je vous ai donnée, en mettant en pratique les principes de ces institutions libérales qui n'ont cessé de faire l'objet de ma sollicitude, et dont j'espère, avec l'aide de Dieu, étendre l'influence salutaire sur toutes les contrées que la Providence a confiées à mes soins. Vous m'avez ainsi offert les moyens de montrer à ma patrie ce que je prépare pour elle depuis longtemps, et ce qu'elle obtiendra ! »

Tandis que cela se passait en Lithuanie et dans les terres russiennes, les Polonais du nouveau

royaume éprouvaient toute sorte de souffrances ; les articles additionnels détruisaient la charte, et c'est dans cet état qu'Alexandre mourut, en 1825 (1).

L'avénement de Nicolas I^er^ au trône de Russie amena la chute des sociétés secrètes en Russie et en Pologne : la terreur régna long-temps ; les grands procès de haute trahison se poursuivaient ; la guerre de Turquie absorbait l'attention, et les soldats russes périssaient dans les deux campagnes, et tout présageait la grande rupture entre les gouvernés et les gouvernans.

Jusqu'ici ce furent les citoyens particulièrement qui soutinrent et propagèrent *la société patriotique*, mais dès le 15 décembre 1828, ce fut l'école des porte-enseignes qui commença à s'entretenir ouvertement de la situation politique de l'Europe, de la nécessité de rendre l'indépendance à la Pologne. Les sous-lieutenans Pierre Wysocki et Joseph Zaliwski, travaillèrent le plus à la propagation de l'esprit national et préparèrent la révolution.

Le 17 août, Nicolas apprit, à Pétersbourg, les événemens de juillet et la victoire du peuple parisien ; le lendemain, 18 août, il ordonna à ses armées de se tenir prêtes. Les ressources de la Pologne étant les plus rapprochées du Rhin, c'est en conséquence

(1) Chodzko, Podczaszynski, Mochnacki, Fayot, leurs ouvrages relatifs à la Pologne.

sur Warsovie qu'il porta son attention ; le feld-maréchal Diebitsch vint à Berlin pour y tracer le plan d'une campagne de coalition. Le 15 décembre, l'armée polonaise devait quitter Warsovie et la Pologne et se porter en Silésie ; les ordres étaient précis, et les Polonais ne pouvaient plus différer leur mouvement. Le 21 novembre, Wysocki et Zaliwski eurent une entrevue avec Joachim Lelewel.

Le 29 novembre 1830, à six heures du soir, le signal de l'insurrection fut donné par l'incendie d'une brasserie. Quoique le signal convenu eût manqué, la révolution éclata avec ensemble et bonheur. Le Belvéder, résidence du tzarévitsch Constantin, fut attaqué par dix-huit jeunes gens. La terreur s'empara des Russes, et ils évacuèrent Warsovie. La municipalité et la garde nationale furent organisées ; la société patriotique se forma. Le général Chlopicki fut proclamé commandant en chef de l'armée. Dès le 2 décembre, la société patriotique fit au nouveau gouvernement des propositions salutaires; mais on lui répondit qu'on y *réfléchirait*, et c'est dans ce moment où il fallait *agir!* On envoya au tzarévitsch une députation de quatre membres, et en conséquence des pourparlers ; Constantin, avec 8,000 hommes et 24 pièces de canon, se retira tranquillement au-delà du Bug.

Le 5 décembre apparut la dictature de Chlopicki, et la contre-révolution marcha le front levé.

Il envoya à Pétersbourg une députation, et les négociations compromirent l'action révolutionnaire. Le 17 décembre, la diète se réunit, et la dictature fut confirmée. Le 20 décembre, la diète promulgua son fameux manifeste, et Chlopicki s'obstina à y apposer sa signature; ce manifeste frappa d'admiration l'Europe. Le 18 janvier, le dictateur fut obligé de remettre à la diète ses pouvoirs. Le 29 janvier, on organisa un gouvernement national, et Michel Radziwill fut nommé généralissime. D'une guerre offensive on résolut de se tenir sur la défensive (1).

Les 5 et 6 février 1831, les armées moskovites franchirent le Niemen et le Bug. Le 12 février, on en vint aux mains. Le 19, les deux armées se rencontrèrent près de Wawr. On se battit les jours suivans; mais ce ne fut que le 25 que l'engagement devint général et décisif. L'armée polonaise rentra par Praga à Warsovie, et les Russes se retirèrent dans la forêt de Milosna.

Le 26 février, le général Skrzynecki fut nommé généralissime. Le 31 mars, il prit l'offensive et les victoires de Wawr et de Dembe-Wielkie couronnent les efforts des Polonais. Le 10 avril, le com-

(1) Chodzko, *Coup d'OEil hist. et milit. sur la guerre de Pologne*. Mieroslawski et Soltyk, *Hist. de la guerre de Pologne*. Podczaszynski, Brzozowski, Mochnacki, cités plus haut.

bat d'Iganie couronna ce qui avait été si bien commencé, mais Skrzynecki ne voulut pas profiter de sa position. Toutes les fois qu'il suivit les inspirations des autres, il fut victorieux, laissé à lui-même, son incapacité détruisait tout. La Pologne tomba faute d'un homme; l'armée et le peuple furent audessus de tout éloge.

Le corps du général Dwernicki fit des prodiges de valeur en Wollhynie, mais il ne put tenir contre des forces trop supérieures et il entra en Gallicie.

Tandis que cette catastrophe se consommait dans le midi de la Pologne, dans sa partie septentrionale les Polonais se préparaient à de sanglans combats. Skrzynecki, après avoir laissé échapper la garde impériale russe, amena l'inutile bataille d'Ostrolenka. Cette bataille fut désastreuse pour les deux parties belligérantes; mais si les Polonais eussent attaqué les Russes avant la mort de Diebitsch, leur cause eût triomphé.

C'est à cette époque qu'on résolut enfin d'envoyer en Lithuanie quelques troupes polonaises; mais tous ces mouvemens furent si singulièrement combinés, qu'ils paralysèrent la révolution de ces contrées et finirent par conduire en Prusse les soldats et les insurgés (1).

Le généralissime Skrzynecki, ayant laissé passer les Russes sur la rive gauche de la Wistule,

(1) Voy. *Mém. sur la révol. lith.*, par Félix Wrotnowski.

promettait à la nation qu'il livrerait une bataille décisive près de Warsovie, mais il ne tint pas sa parole, et on finit par lui ôter le commandement. En attendant, les Moskovites approchaient de Warsovie; l'exaspération du peuple éclata, et dans la nuit du 15 août, une trentaine de traîtres et espions perdirent la vie. A la suite de cet événement, le général Krukowiecki s'empara du pouvoir, et, le 8 septembre, Warsovie fut occupée par les Russes. Il est vrai que l'armée nationale se battit en désespérée et que les Russes n'entrèrent dans la capitale qu'après avoir perdu plus de vingt mille hommes; mais les chefs tinrent une conduite que la postérité jugera sévèrement.

Au moment où la cause nationale polonaise allait succomber, 80,000 hommes étaient encore sous les armes, avec canons, munitions et argent en proportion. Tandis que les corps d'armée de Ramorino et de Rozycki entraient, en septembre, en Gallicie, celui de Rybinski franchissait la frontière prussienne, le 5 octobre 1831. C'est alors que commença l'émigration polonaise dans les différentes parties de l'Europe.

Le 6 novembre, quelques Polonais présens à Paris, formèrent un *Comité provisoire;* mais quand le nombre des émigrés augmenta, le comité provisoire fut remplacé par un *Comité national polonais*, sous la présidence de Joachim

Lelewel. Les journaux français publièrent en partie les travaux du Comité; les journaux belges, allemands et anglais les reproduisirent. Sans doute on appréciera plus tard les efforts patriotiques, l'action toute nationale qui dirigeaient les travaux du Comité; Lelewel en fut l'âme. Au-dessus de toutes les attaques et de l'intrigue, lui et ses collègues persévérèrent jusqu'à la dernière extrémité. La proclamation du Comité national, au peuple russe, provoqua la dispersion des membres; et les signataires de cette proclamation furent forcés de quitter Paris le 1er janvier 1833 (1).

L'état où se trouve l'Europe et le sort précaire de l'émigration polonaise, le système de la dénationalisation complète, appliqué à toutes les parties de l'ancienne Pologne, ont dû naturellement influer sur les esprits. La destinée des Polonais est de souffrir, d'espérer et d'agir; c'est sous l'influence de ces dispositions qu'ils ont dû chercher les moyens de se relever. En 1833, ils approchèrent du sol natal; une portion de l'émigration entra en Suisse, mais victime de l'intrigue, elle subit de cruelles déceptions à la suite de l'expédition de Savoie, au 1er février 1834.

Aujourd'hui, plus de six mille Polonais, Lithuaniens et Russiens, errent sur le continent euro-

(1) Voy. *Notice biogr. sur J. Lelewel*, par Léonard Chodzko.

péen; en Angleterre, en Afrique et en Amérique. Les grands souvenirs de Pulaski, de la confédération de Bar, de la diète constituante, de Kosciusko, Dombrowski et Poniatowski, les inspirent et les soutiennent; ils ne désespèrent pas du salut de la Pologne, ils croient en sa résurrection, et ils rediront éternellement ce refrein national : *Non, Pologne, tu ne périras pas!*

FIN.

## ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 56, lig. 24 · *Sihcieceow*, lisez : *Siéciéchow*.
Page 99, lig. 18 : *dévastion*, lssez : *dévastation*.
Page 123, lig. 26 : *Bentkonski*, lisez : *Bentkowski*.
Page 133, lig. 14 : *Gwidons*, lisez : *Guidoni*.
Page 165, lig. 14 : *Odrowicz*, lisez : *Odonicz*.
Page 172, lig. 15 : *majorité*, lisez : *minorité*.
Page 191, lig. 14 : *espérer*, lisez : *opérer*.
Page 193, lig. 20 : *de Pologne*, lisez : *des Polonais*.
Page 255, lig. 8 : *Iawwnta*, lisez : *Iawnut*.
Page 279, lig. 6 : *Luqusz*, lisez : *Lubusz*.
Page 281, lig. 20 : *Kozysce*, lisez : *Koszycé*.
Page 286, lig. 1 : *paix*, lisez : *frais*.
Page 296, lig. 21 : *Gryzmala*, lisez : *Grzymala*.
Page 307, lig. 18 : *Zawskrzy*, lisez : *Zakroczym*.

## TOME II.

Page 20, lig. 17 : *Moskovie*, lisez : *Mazovie*.
*Idem*, lig. 20 : *Moskovie*, lisez : *Mazovie*.
Page 77, lig. 25 : *Sienrawski*, lisez : *Siéniawski*.
Page 79, lig. 21 : *Tarare*, lisez : *Ferrare*.
Page 127, lig. 1 : *Epoque VI*, lisez : *Epoque V*.
Page 336, lig. 34 : *révolte*, lisez : *récolte*.
Page 338, lig. 5 : *se mains*, lisez : *ses mains*.
Page 385, lig. 23 : *Milewski*, lisez : *Mikorski*.
Page 388, lig. 16 : *Huguenots*, lisez : *Huguistes*.
Page 416, lig. 13 : *citoyen*, lisez : *doyen*.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

## SUITE DE L'ÉPOQUE IV.



## ÉPOQUE V.

POLOGNE DÉCROISSANTE.



FIN DE LA TABLE.


IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE ET HÔTEL MIGNON, 2.



